BR MER

LA VIE

D E FAMILL

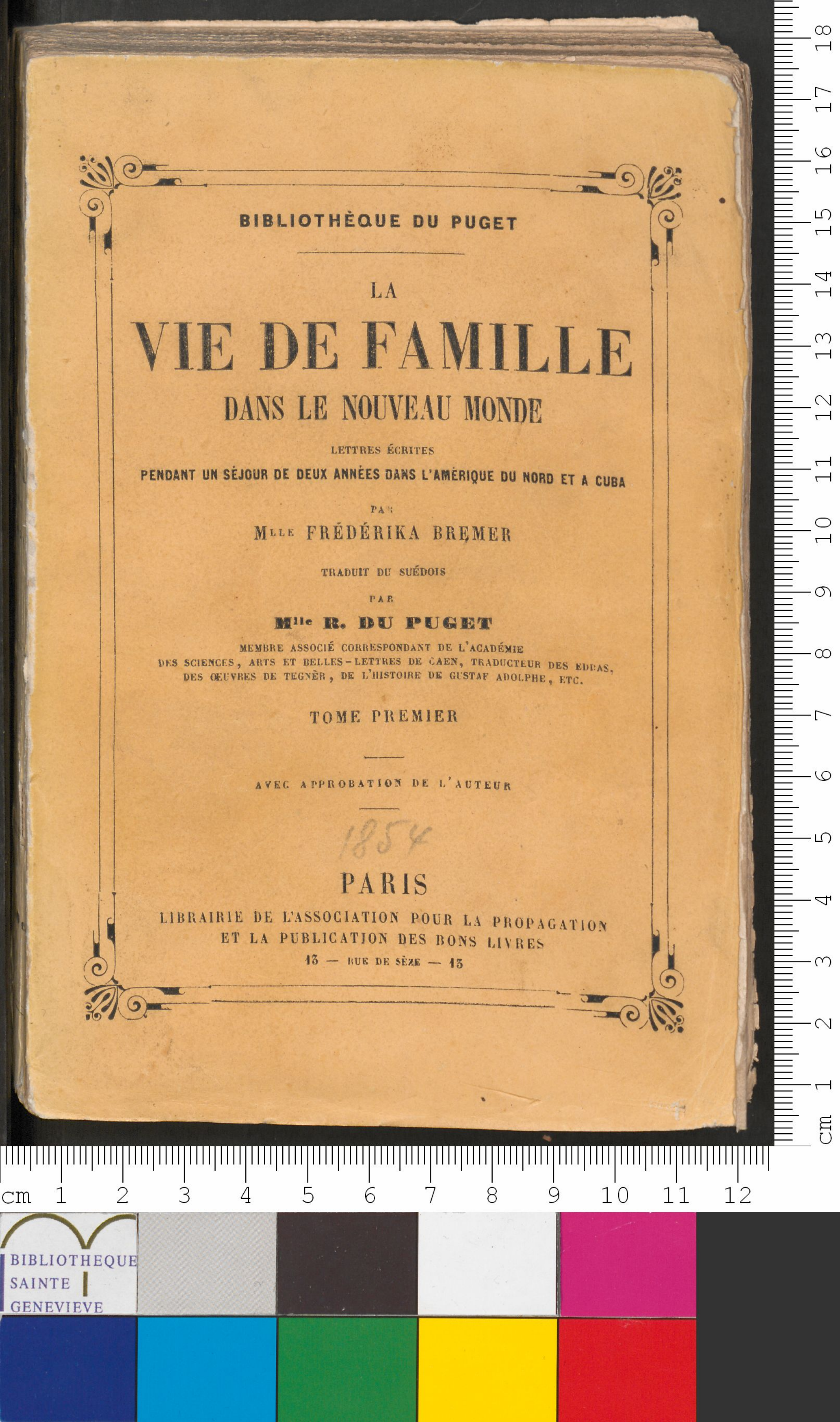
NS LE

NOUVEAU MONDE

I

3 fr. 50 c.





BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

LA VIE DE FAMILLE DANS LE NOUVEAU MONDE

LETTRES ÉCRITES
PENDANT UN SÉJOUR DE DEUX ANNÉES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD ET A CUBA

PAR
Mlle FRÉDÉRIKA BREMER

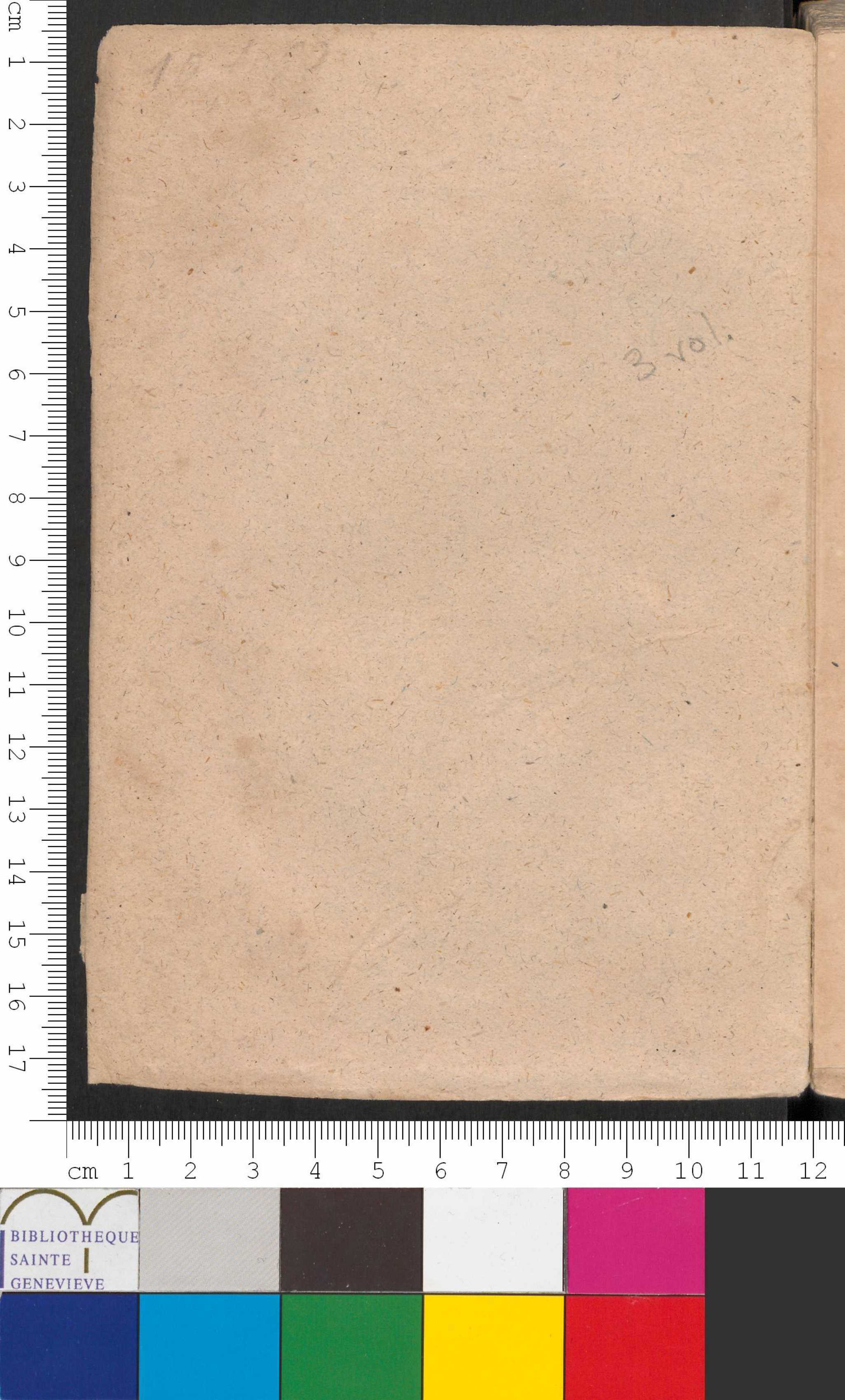
TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR
Mlle R. DU PUGET
MEMBRE ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÈR, DE L'HISTOIRE DE GUSTAF ADOLPHE, ETC.

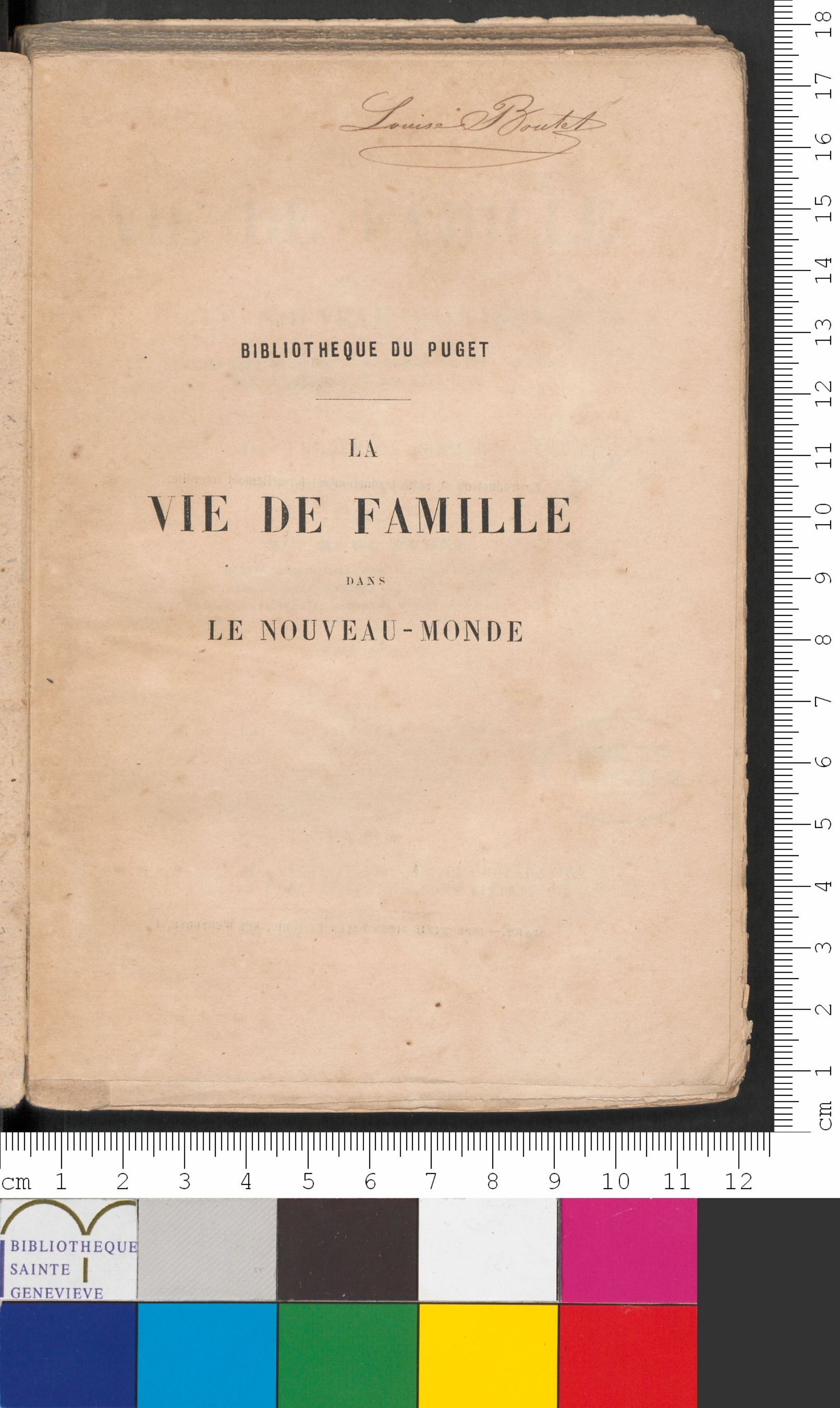
TOME PREMIER

AVEC APPROBATION DE L'AUTEUR

1854

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION
ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES
13 — RUE DE SÈZE — 13

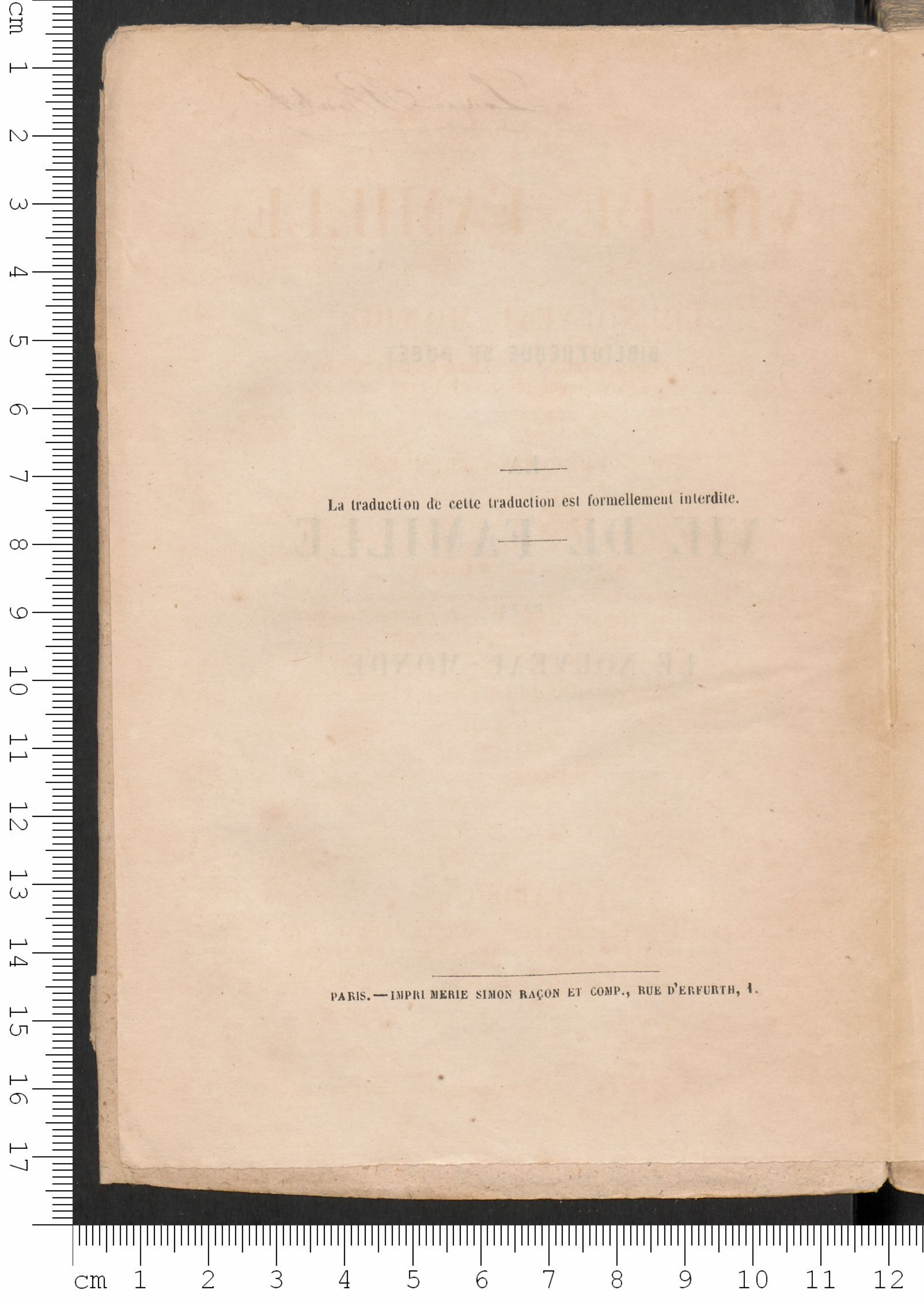

3 vol.



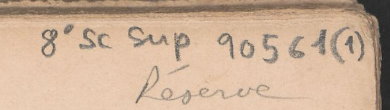
Louise Boutet

BIBLIOTHEQUE DU PUGET

LA VIE DE FAMILLE DANS LE NOUVEAU-MONDE



PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



LA VIE DE FAMILLE

DANS

LE NOUVEAU-MONDE

LETTRES ÉCRITES PENDANT UN SÉJOUR DE DEUX ANNÉES
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD ET A CUBA

PAR

Mlle FRÉDÉRIKA BREMER

TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR

Mlle R. DU PUGET

MEMBRE ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÈR, DE L'HISTOIRE DE GUSTAF-ADOLPHE, ETC.

TOME PREMIER

1854

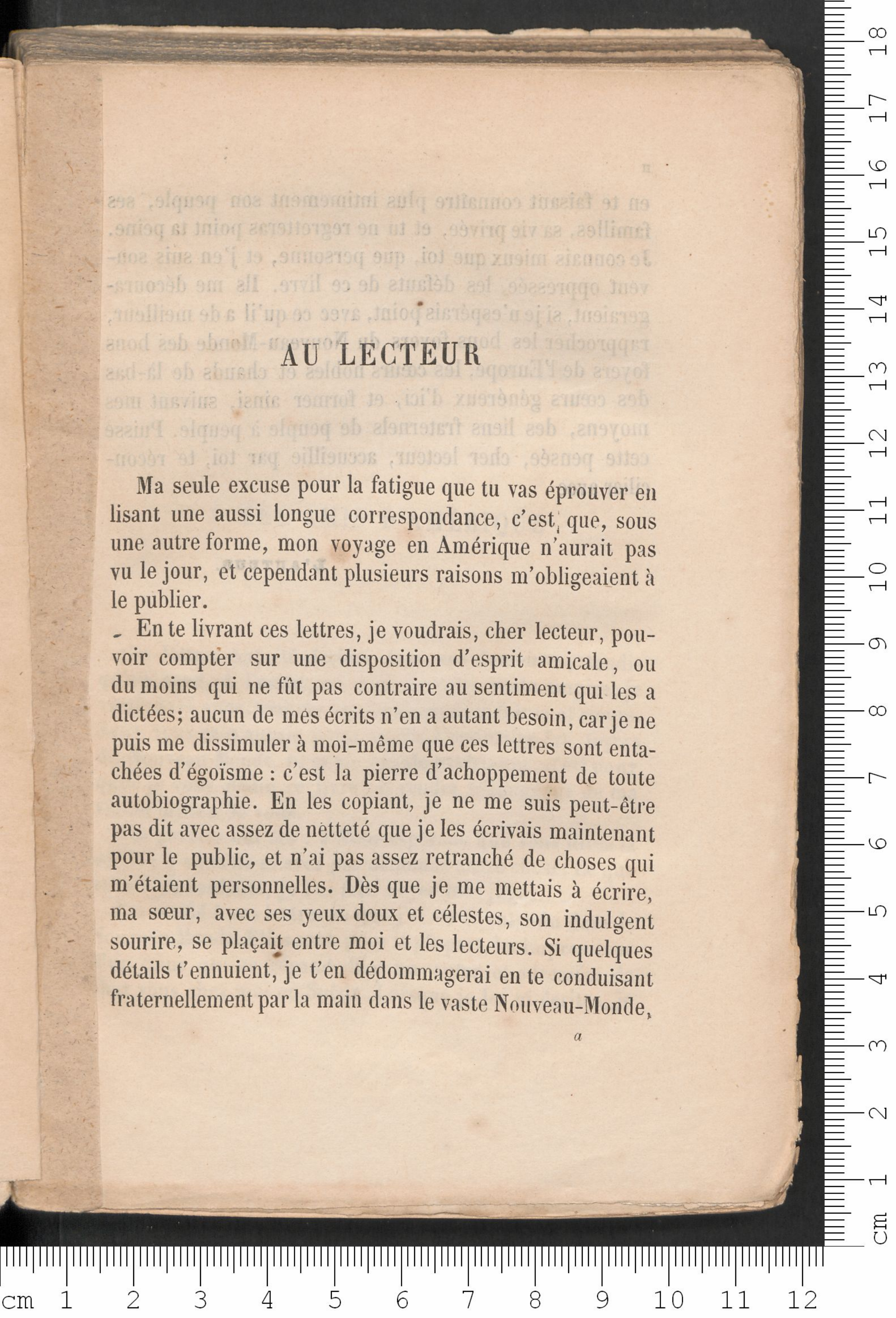
AVEC APPROBATION DE L'AUTEUR



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION
ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES

25 — RUE DUPHOT — 25



AU LECTEUR

Ma seule excuse pour la fatigue que tu vas éprouver en lisant une aussi longue correspondance, c'est que, sous une autre forme, mon voyage en Amérique n'aurait pas vu le jour, et cependant plusieurs raisons m'obligeaient à le publier.

En te livrant ces lettres, je voudrais, cher lecteur, pouvoir compter sur une disposition d'esprit amicale, ou du moins qui ne fût pas contraire au sentiment qui les a dictées; aucun de mes écrits n'en a autant besoin, car je ne puis me dissimuler à moi-même que ces lettres sont entachées d'égoïsme : c'est la pierre d'achoppement de toute autobiographie. En les copiant, je ne me suis peut-être pas dit avec assez de netteté que je les écrivais maintenant pour le public, et n'ai pas assez retranché de choses qui m'étaient personnelles. Dès que je me mettais à écrire, ma sœur, avec ses yeux doux et célestes, son indulgent sourire, se plaçait entre moi et les lecteurs. Si quelques détails t'ennuient, je t'en dédommagerai en te conduisant fraternellement par la main dans le vaste Nouveau-Monde,

en te faisant connaître plus intimement son peuple, ses familles, sa vie privée, et tu ne regretteras point ta peine. Je connais mieux que toi, que personne, et j'en suis souvent oppressée, les défauts de ce livre. Ils me décourageraient, si je n'espérais point, avec ce qu'il a de meilleur, rapprocher les bons foyers du Nouveau-Monde des bons foyers de l'Europe, les cœurs nobles et chauds de là-bas des cœurs généreux d'ici, et former ainsi, suivant mes moyens, des liens fraternels de peuple à peuple. Puisse cette pensée, cher lecteur, accueillie par toi, te réconcilier avec

L'AUTEUR.

Stockholm, 1er mai 1853.

A MES AMIS D'AMÉRIQUE

Ces lettres ont été écrites dans vos demeures, tandis qu'au nord, à l'ouest, au midi de votre vaste empire, je vivais avec vous, comme une sœur avec ses frères et sœurs. Sans vous je n'aurais point appris à connaître les foyers du Nouveau-Monde, ni sa vie sociale extérieure : c'est pour quoi je vous dédie ce livre ; il rendra témoignage de ma vie au milieu de vous.

Vos paroles ont été : « Nous espérons que vous direz la vérité ; » vous ne m'avez pas demandé autre chose. Ce que vous avez souhaité, je l'ai fait. Soyez mes juges.

J'ai confié à ces lettres ce que j'ai vu et entendu dans le Nouveau-Monde. Elles sont, pour la plupart, les impressions d'un cœur qui se répand dans un autre et adressées de chez vous chez moi en Suède. Lorsque je les ai écrites, je

ne songeais pas à les faire imprimer, ni à écrire un livre sur l'Amérique ; elles le prouvent suffisamment, car sans cela elles auraient été moins immédiates, plus châtiées, plus parées, plus en toilette ; j'ignore si — cela eût mieux valu. En Amérique je pensais trop à vivre pour songer à écrire sur la vie.

L'idée d'écrire des lettres sur l'Amérique m'est venue trop tard, c'est-à-dire au moment où j'allais quitter le grand continent de l'Occident ; mais il me semblait toujours davantage que ces deux années de voyage et de séjour n'étaient pas ma propriété exclusive, qu'elles m'imposaient le devoir de dire ce que j'avais éprouvé. Je pressentais que le Nouveau-Monde me donnerait ample matière à réflexion et me pousserait plus tard à faire quelque chose, même des livres. Comment? — je n'en avais aucune idée. Je vous confesse qu'en Amérique j'ai eu la pensée de métamorphoser tout le Nouveau-Monde en un roman, — dont vous, mes amis, auriez été les héros et les héroïnes, en m'y prenant avec tant d'adresse que pas un de vous ne s'y serait reconnu, et n'eût reconnu l'Amérique.

Mais les scènes de la réalité dans votre vaste pays ne voulaient pas se laisser classer dans un roman. Cette idée se dissipa donc comme l'arc-en-ciel dans le nuage ; cependant la réalité était toujours là, « avec sa grandeur, sa petitesse, sa douceur, son amertume, sa beauté, sa laideur, en un mot dans sa vérité. » J'ai compris qu'une peinture fidèle était ce que j'avais de mieux à faire. Comment je m'y prendrais, c'est ce dont je ne me rendais pas compte avec netteté en quittant l'Amérique.

« Vous le comprendrez, vous le saurez quand vous serez chez vous ! » me disait quelquefois le précieux ami qui

m'accueillit le premier sur le sol du Nouveau-Monde, me reçut le premier dans sa maison, que j'aimais à appeler « mon frère Américain, » et qui, par le charme de son amitié, la direction de son coup d'œil lucide, a embelli au delà de toute expression ma vie dans le Nouveau-Monde. Son image sera éternellement unie dans mon âme à la vie juvénile, aux scènes, aux montagnes, à la rivière magnifique sur les bords de laquelle il a construit sa belle demeure et repose maintenant — dans sa tombe. Mais non, ce n'est pas seulement uni à ces images qu'il vit en moi, le temps et l'espace ne peuvent contenir une individualité comme la sienne. Aujourd'hui comme hier et dans l'éternité, je verrai son regard, j'entendrai sa voix, ses paroles, car elles font partie de tout ce qu'il y a de beau et de noble dans le grand empire de la création. Ses paroles me dirigent en Suède comme elles l'ont fait en Amérique. J'aime à me rappeler chacune d'elles. « Vous le saurez quand vous serez chez vous ! » répondait-il à mainte question encore obscure pour moi lorsque je quittai l'Amérique.

La pensée de publier les lettres que j'avais écrites à ma famille comme elles étaient sorties de ma plume, ou du moins à peu près, me vint plusieurs mois seulement après mon retour, lorsque, découragée et d'une main presque mécontente, j'ouvris ces lettres adressées à une sœur qui ne se trouvait plus sur la terre. Leur animation, je l'avoue, me ranima, fit battre mon cœur comme lorsque je les écrivis, et je fus obligée de me dire à moi-même : « Ces enfants du moment et d'un chaud sentiment sont, malgré tous leurs défauts, l'expression la plus pure de cette vérité que mes amis ont réclamée de moi et que ne pourrait conserver ce que j'écrirais à tête reposée et à main froide.

Et j'ai résolu de publier ces lettres, telles que l'impression du moment me les avait inspirées. En les copiant, je me suis bornée à quelques omissions et augmentations. Ces dernières concernent principalement des faits historiques et statistiques, indiqués fugitivement dans ces lettres ou dans mes notes et que j'ai développés maintenant. Les omissions concernent mes affaires privées ou celles d'autres personnes ; elles m'ont paru d'une nature trop individuelle et délicate pour être mise sous les yeux du public. Dans mes communications sur la vie privée j'ai essayé de ne point dépasser la limite indiquée par la générosité et la délicatesse, de ne pas répéter les communications intimes qui m'ont été faites par des personnes nommées et qui pourraient ne pas en désirer la publication. Je sens profondément la sainteté des exigences que la délicatesse a le droit d'avoir sur ce point. Rien ne me serait plus douloureux que d'y avoir manqué par inadvertance.

Quelques-uns de mes amis, je le crains cependant, se sentiront blessés dans leur modestie par la louange qu'il ne me sera pas toujours possible de retenir. Puissent-ils me pardonner en faveur de mon attachement !

Ce n'est pas avec une affection ordinaire que j'ai vécu dans votre pays et vos demeures : ce n'est pas d'une manière ordinaire que vous m'avez reçue. Si quelquefois la coupe comblée a débordé, c'est moins ma faute que — la vôtre. Du reste, des faits entachés d'égoïsme et de haine retentissent tous les jours à nos oreilles avec le nom de leurs auteurs. Permettez donc à d'autres noms d'être portés sur les ailes du printemps et de l'amour, à travers le monde, afin que, pareils à la semence céleste, ils puissent s'unir à la terre, et faire éclore la fleur des meilleurs sentiments de l'âme. Le cœur doute parfois du bien et de

sa puissance sur la terre. Il veut voir pour croire; j'ai voulu l'aider à y parvenir. J'ai parlé de vous (1).

Cependant, ce qu'il y a de meilleur et de plus beau dans vos cœurs n'a pas été dit; car il y a dans le cœur et dans la demeure de l'honneur, comme dans le temple de l'ancienne alliance, le tabernacle qui renferme les tables dorées de la loi sur lesquelles la face seule des chérubins peut s'abaisser.

Dans ce que j'ai blâmé ou critiqué dans votre pays, chez votre nation, je n'ai suivi que ma conviction. Ce que j'ai entendu, éprouvé, senti, pensé, moi-même je l'ai écrit sans crainte et sans blesser le droit et la justice.

Mais lorsque vous lirez ces lettres, mes amis, soyez, si c'est possible, patients jusqu'au bout; songez qu'elles sont souvent l'impression du moment, qu'une impression ultérieure a mûrie ou changée. Considérez-les comme des chiffons de papier que vous êtes obligés de parcourir pour en tirer un nombre total. Quatre de ces lettres, c'est-à-dire celles adressées à Sa Majesté la reine douairière de Danemark, à J.-P. Boeklin, à MM. C. Oersled et Martensen, doivent être considérées comme des points de repos sur la route, et d'où l'œil embrasse les étapes déjà parcourues, d'où l'on réfléchit à la route et à son but. Elles contiennent plusieurs répétitions qu'il a été impossible d'éviter; il y en a peut-être dans les autres lettres que j'aurais pu faire disparaître, mais.....

J'espère de vous, mes amis, la vérité, devant laquelle il

(1) Dans la traduction anglaise et américaine, les noms ne sont désignés que par des initiales, quand ils appartiennent à des personnes privées. Dans l'édition suédoise, ce voile tendu sur mes amis m'a paru inutile, puisque leurs noms ne sont ici qu'un écho lointain.

(*Note de l'Auteur.*)

est doux de s'incliner, lors même qu'elle cause de la douleur. J'espère que vous me direz ouvertement en quoi je suis fautive, en quoi je me suis trompée, et vous conviendrez, je le sais, de ce que j'ai dit de vrai et de bon. Je ne redoute point de votre part un arrêt injuste. Il me semble que j'ai trouvé parmi vous les hommes les plus amis de la vérité dite sans dureté. C'est pourquoi j'aime à me tourner vers vous.

Je reviens ici en esprit dans vos beaux foyers pour vous faire souvenir de l'étrangère que vous avez appelée votre hôte, dont vous avez fait votre amie, et vous parler des jours passés près de votre âtre, pour vous remercier, vous bénir; non pas seulement vous, dont j'ai été l'hôte, mais encore ce grand nombre d'autres personnes de votre pays, qui ont été bonnes pour moi en paroles et en actions, les cœurs chauds et nobles qui m'ont fait boire la rosée d'une création nouvelle et belle, cet élixir de la vie qui renouvelle la jeunesse de l'âme.

La parole est pauvre, — elle exprime mal ce que l'âme sent. Puissiez-vous cependant jouir au moins d'une faible partie des joies que vous m'avez données, et dont ces lettres vous prouveront ma profonde reconnaissance !

FRÉDÉRIKA BREMER.

LA

VIE DE FAMILLE

DANS

LE NOUVEAU-MONDE

LETTRE PREMIÈRE

En mer, 23 septembre 1849.

J'en suis à ma seconde journée sur l'Océan, chère Agathe, et si le reste du voyage répond à son commencement, je n'éprouverai pas de sitôt l'impatience d'atteindre le port. Le temps est des plus magnifiques, le ciel et la mer sont resplendissants de lumière, le vent est bon, et j'ai pour demeure, en voguant vers le Nouveau-Monde, un navire splendide (on dirait un petit château) et de plus extrêmement commode. Je jouis avec délices de cette vie non troublée du bord, après les jours fatigants que j'ai passés en Angleterre, où mon esprit était tendu pour ainsi dire sur le chevalet, tandis que mon corps allait et venait afin

de voir tout ce qu'il y avait à voir avant de m'embarquer. Je voulais connaître un peu l'Angleterre et surtout Londres, pour mieux juger de l'Amérique et de New-York et ne pas être trop abasourdie par cette dernière ville. Je voulais connaître la mère avant de faire connaissance avec la fille, afin d'avoir des points de comparaison qui pussent m'aider à distinguer convenablement les types originaux. Je savais que la Suède et Stockholm sont d'une autre famille que les villes et les provinces anglaises sous le rapport du peuple, des mœurs, des constructions, etc., etc. Mais les premiers habitants européens de l'Amérique du Nord, ses lois, son caractère lui venant de l'Angleterre, je devais m'appuyer sur le vieux monde anglais pour juger le nouveau. C'est pourquoi je suis allée d'abord en Angleterre, et c'est par l'Angleterre que je reviendrai, s'il plaît à Dieu, après avoir accompli mon pèlerinage au delà de l'Océan; j'en aurai ainsi une idée plus prononcée avant de retourner chez moi. Je sais donc quel air a Londres et ne me laisserai pas éblouir par New-York.

Aujourd'hui dimanche... ce jour a été véritablement férié pour moi. Nous avons eu service divin à bord; il a été bon et beau. Tous les passagers, au nombre de soixante et quelques, ainsi que l'équipage en habits de fêtes, étaient réunis dans le grand salon sur le pont. Le capitaine, militaire actif, de bonne mine, jeune encore, a lu, et parfaitement, le sermon et les prières. Toute l'assemblée s'unissait à celles-ci et aux répons, comme cela se pratique dans l'église épiscopale anglaise. Le soleil brillait sur cette réunion bigarrée d'individus balancés sur les flots, et venus de bien des contrées de la terre. La pensée que j'étais complétement seule, sans compatriotes, ni parents, ni amis au milieu de gens avec lesquels, cependant, je m'unissais profondément

dans une même vie, une même prière, — « Notre père, » — cette pensée me fit pleurer (ma ressource ordinaire, tu le sais, dans la joie comme dans la douleur). Le capitaine crut sans doute que j'avais besoin d'être égayée et vint amicalement vers moi après le sermon. Mais ce n'était pas cela, j'étais heureuse. Ensuite je me suis promenée sur le pont, et j'ai lu un poëme intitulé *Évangeline, un conte d'Acadie*, de Longfellow, poëte américain. Ce poëme appartient à l'Amérique du Nord quant à l'histoire et aux scènes de la nature; il est plein d'intérêt et de vie dramatique; la fin seulement me paraît tourner au mélodrame et un peu cherchée. Il commence par la peinture des forêts primitives du Nouveau-Monde, de leurs arbres gigantesques qui ressemblent aux druides antiques par leurs longues barbes, et résonnent au vent en gémissant, comme des harpes. Ce début est magnifique, dans un ton mineur animé qui continue pendant tout le chant sur le peuple pacifique et persécuté de l'Acadie; c'est une belle et triste romance complétement basée sur un fond historique. Ce petit livre m'a été donné au moment de mon départ de l'Angleterre par M. Howitt : je lui dois l'avant-goût de la littérature américaine, et il m'a semblé y sentir un souffle de la vie du Nouveau-Monde.

Qu'il est agréable d'avoir la liberté de lire, de se taire, de réfléchir ! On a pour moi ici toutes sortes d'égards; tantôt l'un, tantôt l'autre vient me dire un mot. Je réponds poliment, sans continuer la conversation, n'en ayant pas envie. Parmi ces cinquante et quelques passagers masculins, il n'y en a qu'un, vieillard agréable, dont la physionomie annonce un esprit supérieur. Les douze à treize femmes ne sont guère attrayantes non plus, quoique plusieurs soient bien et agréables de leur personne. Je suis

beaucoup seule, j'ai une jolie cabine à moi, et puis y lire le jour moyennant la lumière qui me vient par la fenêtre en cristal du plafond. Le soir et la nuit elle est éclairée par une lampe à travers une vitre dépolie placée dans un angle de la cabine. Quand on le veut, on peut manger et boire ici pendant toute la journée ; la table est continuellement mise et rajustée : un repas succède immédiatement à l'autre. Tout est riche, joli, et nous vivons en vérité avec splendeur. Mais ce superflu ne me plaît pas, et le dîner est un tourment pour moi : j'y suis enchâssée contre un mur et entre deux messieurs qui ne disent mot et mangent sans désemparer ; l'un deux, un Anglais, serait un causeur parfait s'il le voulait. La traversée me coûte trente-cinq souverains, tout compris. Un peu moins d'argent à donner, un peu moins à manger et à boire, me plairait davantage.

Plus tard.

Je viens de voir le soleil se coucher dans l'Océan, la lune et les étoiles se lever. La grande Ourse et l'Étoile polaire sont maintenant éloignées de moi ; mais je vois, perpendiculairement au-dessus de ma tête, la Croix et la Lyre, près d'elles l'Aigle, que nous voyons aussi au-dessus de nous à la maison ; on a lieu d'être satisfait quand on a de pareils compagnons de route. Le vent est bon, nous chauffons bien, et nous marchons avec la rapidité de la foudre, toutes les voiles déployées. En continuant ainsi nous arriverons au bout de douze ou treize jours. J'espère que tu as reçu mes deux lettres d'Angleterre ; la dernière est partie de Liverpool le matin du jour où je me suis embarquée. Quoique seule pour prendre toutes les dispositions nécessaires, je m'en suis bien tirée ; le soleil et mon petit lutin

de route (1) sont avec moi. Je ne te parle pas de mon courage, chère Agathe, tu le connais.

Jeudi.

Cinquième jour de mer, et nous sommes déjà à mi-chemin de New-York ! Le vent nous est favorable ; si nous continuons ainsi, notre traversée sera l'une des plus promptes et des plus heureuses qui aient été faites entre l'Europe et l'Amérique. Mais, « il ne faut pas crier Hé ! avant d'avoir franchi la colline. » Comme le vent est vif et que la vague bat plus fort aujourd'hui, mon écriture ressemble un peu, je le crains, à celle de Charles XII, quand il écrivait à « Mon cœur. » Je me porte à ravir et n'ai aucune envie d'arriver, tant je me trouve confortablement ici, et puis l'aspect du ciel et de la mer est si propre à élever et à ranimer l'âme ! Elle prend des ailes et s'élance bien au-dessus de l'Océan mugissant. Depuis plusieurs jours nous ne voyons que le ciel, l'eau, et des oiseaux qui tournoient autour de nous ; pas une voile, pas une fumée s'élançant d'une cheminée à vapeur : ce vaste espace est désert. Mais les vagues, les rayons du soleil et les nuages errants sont une compagnie suffisante ; on peut y ajouter ses propres pensées. Je me tiens et me promène des heures entières seule sur le pont ; je hume l'air frais et moelleux de la mer ; je vois notre Léviathan plonger et remonter avec les flots mugissants, tandis que mes pensées plongent et tournoient comme les oiseaux de mer dans le lointain inconnu. Il y a toujours eu en moi un peu de l'animation de nos pirates et de leur amour pour les flots ; il en est en-

(1) Suivant le préjugé populaire en Scandinavie, des esprits sont attachés au sol, à la maison, ou aux personnes. L'auteur fait ici une allusion badine à cette croyance superstitieuse. (Trad.)

core de même à présent. La journée d'hier a été magnifique du commencement à la fin, et j'en ai joui d'une manière inexprimable.

Au milieu de ce groupe confus de figures humaines indifférentes qui frappèrent d'abord mes regards, il en est plusieurs dont les yeux, l'air, les discours m'ont attiré. L'une de ces personnes est un grand et respectable ecclésiastique de New-York, appelé John Knox ; il me paraît avoir un peu de la nature puritaine et sévère du Knox historique, unie cependant à beaucoup de bienveillance. Ensuite vient une famille, aussi de New-York, composée d'une mère, de sa fille et de son gendre, jeune et joli couple qui pour son voyage de noce a visité l'Égypte, la Grèce, l'Italie, la France, etc., dans l'espace de dix-huit mois, et n'a pas vu le Niagara et autres merveilles de son propre pays ; ceci me semble impardonnable. La mère revient chez elle avec la conviction que l'espèce humaine est à peu près la même partout. Cette famille et M. Knox sont de l'Église presbytérienne, et n'accordent pas aux Unitaires le nom de chrétiens. Il y a encore deux jeunes femmes de la Géorgie l'un des États méridionaux à esclaves de l'Union américaine), l'une jolie femme mariée, l'autre jeune personne très-pâle aux traits fins. Hannah L... est instruite, sensée, agréable ; j'ai du plaisir à causer avec elle. Quoique d'une famille qui possède des esclaves, Hannah L... condamne l'esclavage et travaille à rendre les noirs meilleurs et plus heureux. Elle est malade de la poitrine, ne s'attend pas à vivre longtemps, et va au-devant de la mort avec le courage le plus paisible. On voit dans ses yeux l'ange futur, et poindre sur ses traits délicats la tête de mort d'une façon sinistre. Puis quelques hommes âgés à physionomies loyales et dignes ; ils m'assurent que je retirerai beau-

coup de plaisir de mon voyage dans les États-Unis. Deux d'entre eux, propriétaires d'esclaves, ayant de belles et énergiques figures, m'invitent à venir dans le Sud et m'assurent que je verrai dans les esclaves la population la plus heureuse et la plus digne d'envie.

Les jours se passent avec calme et d'une manière agréable. La seule chose qui m'offusque dans la vie à bord du *Canada*, c'est qu'on y boit et mange d'une manière absurde.

Lundi, 1er octobre.

Dixième jour de mer. Le temps est un peu moins agréable; vent et fracas des flots. Nous eûmes hier ce qu'ils appellent « un vent frais. » J'essayais vainement de me tenir debout sur le pont; je n'ai pas été créée pour être matelot, il faut en convenir. Nous passons près de Newfoundland, et cinglons autant au nord afin d'éviter les tempêtes de l'équateur au sud. Mais le vent, devenu contraire, est fort depuis plusieurs jours, de sorte que notre traversée ne sera pas aussi prompte que son début nous le faisait espérer. Nous n'arriverons que demain à Halifax, et nous y resterons une couple d'heures, afin de mettre à la poste nos lettres pour l'Europe (j'apprête celle-ci pour ma famille); puis nous mettrons le cap au sud, droit sur New-York. Je me porte très-bien, je n'ai pas eu un seul instant le mal de mer; cependant, le soir et la nuit, quand les vagues font tant de bruit, quand elles passent par-dessus nos têtes et que le navire craque et crie, j'éprouve un peu de malaise. Heureusement la société des femmes, dont je viens de te parler, est agréable, récréative, et le soir trois voix, dont deux se sont rencontrées ici pour la première fois, celle de la dame âgée, qui n'est pas précisément

vieille (cinquante ans environ), magnifique soprano, la jeune personne pâle et son amie, chantent des hymnes et autres morceaux. avec des gosiers qui s'accordent remarquablement. C'est suave et charmant. Les sons m'accompagnent la nuit comme des voix d'anges consolateurs, c'est le clair de lune sur le clapotis des vagues.

Dans la nuit d'hier, la mer étant fort agitée, le navire également, tous les objets mobiles ont été jetés pêle-mêle à terre, et j'ai songé aux parents laissés par moi à la maison. J'étais de méchante humeur et l'avouai à mes compagnes de voyage ; alors elles chantèrent d'une manière délicieuse des hymnes à trois voix jusqu'à minuit, en sorte que les flots soulevés en moi se calmèrent. Aujourd'hui le temps est meilleur et nous sommes tous gais ; mais quelques petits enfants sont tellement malades que cela fait peine. La nuit prochaine nous entrerons dans des eaux dangereuses. L'un des grands bateaux à vapeur allant d'Europe en Amérique s'est heurté, lors de son dernier voyage, contre les rescifs près de Halifax et a été fortement endommagé. Espérons que nous nous conduirons mieux. M. Judkins notre capitaine, est dit-on, un marin des plus distingués. Son commerce est agréable, son cœur excellent, il s'assied volontiers dans le salon auprès des dames, leur raconte des histoires et joue avec les enfants.

Je lis beaucoup à bord, où j'ai le temps de dévorer une foule de livres. J'ai lu les *Confessions* de Chateaubriand, mais sans beaucoup de plaisir. Que peut-on apprendre chez un autobiographe résolu, il l'avoue, à ne rien dire ni confesser sur son propre de ce qui pourrait blesser sa dignité? Saint Augustin a écrit autrement ses *Confessions ;* il n'a songé qu'à l'œil éternel. La vanité de Chateaubriand me gâte son livre; cependant j'ai gravé

dans ma mémoire quelques descriptions magnifiques, des expressions et des mots isolés profonds; il m'en reste une preuve de plus de la faiblesse de notre nature. Je lis aussi la *Vie dans l'Est*, par mademoiselle Martineau. J'aime à me pénétrer de l'image de l'Orient et de la plus ancienne période de la civilisation humaine, comme contraste de l'Occident, — cette terre promise dont je m'approche avec mille questions dans l'âme. Mais les efforts évidents que fait mademoiselle Martineau dans son livre, pour imposer ses propres idées religieuses à la vie et à l'histoire de l'antiquité, me dérangent. Les premières manquent de profondeur, et, pour les appliquer à cette dernière, mademoiselle Martineau manque d'yeux, et la traite parfois avec une légèreté indigne de sa vocation et de son génie. Cependant plusieurs grandes et belles pensées traversent son livre comme un vent rafraîchissant, et je reconnais en elle ce noble esprit devant lequel je me suis souvent inclinée avec amour, et en dernier lieu pendant la lecture de sa *Vie dans une chambre de malade*.

Le soir.

La plus paisible journée que nous ayons eue encore sur mer! Ce calme paraît bon après la tempête de la veille; ce soir, des petits moineaux tourbillonnent autour de notre navire; ils nous apportent les compliments de la terre; ils me font penser aux oiseaux qui transmirent à Colomb le premier message du Nouveau-Monde. Quels sentiments il a dû éprouver alors! Nous pourrons mettre demain, de bonne heure, le pied sur le sol américain, à... Halifax. Comme nous y retrouverons la vieille Angleterre, j'accueille cette nouvelle froidement. Je me suis promenée longtemps sur le pont. La mer et le ciel sont gris clair,

uniformes et calmes comme une journée de la vie septentrionale ordinaire. Nous laissons derrière nous, sur les flots, une large et droite route qui se prolonge jusqu'à l'horizon.

J'ai été tourmentée aujourd'hui par la conduite de quelques passagers à l'égard d'un petit oiseau emporté par le vent, et qui cherchait à se reposer sur notre navire. Épuisé, il s'abattait çà et là dans les cordages, et en était constamment chassé, surtout par deux jeunes gens, un Anglais et un Espagnol, qui paraissaient n'avoir d'autre but, avec leurs chapeaux et leurs mouchoirs, que d'agacer ce petit animal, au point de le tuer. Cela faisait mal de le voir renouveler sans cesse ses efforts pour atteindre le navire, s'abattre haletant dans les cordages ou les vergues, et en être chassé de nouveau. Je poursuivis ces messieurs de mes prières, afin qu'ils laissassent le pauvre animal en paix : ce fut sans succès. Je ne saurais exprimer ma surprise en voyant que pas un des passagers ne prît le petit étranger sous sa protection. Je me rappelai avoir vu traiter autrement sur les navires suédois les oiseaux qui y étaient poussés par le vent. Voici comment cette chasse finit : L'oiseau laissa sa queue dans la main de l'un de ses persécuteurs, après quoi il ne fut pas difficile de le retenir prisonnier. Placé dans une sinistre cage, il y mourut peu d'heures après. Je me crois exempte d'une sensibilité exagérée, mais rien ne m'aigrit davantage contre l'homme que la cruauté envers les animaux, et je sais qu'une nature généreuse en a horreur. Du reste, je plaignis ces cruels enfants à face humaine; car je crois à une Némésis même pour les petites choses, et qu'un moment viendra où ces jeunes gens auront soif du repos, et, ne le trouvant pas, cet oiseau pourchassé se présentera à leur souvenir.

L'une de mes premières visites en Amérique sera pour les quakers; leur religion ordonne d'être brave envers les animaux.

Moi aussi, j'ai été une fois cruelle; c'est à l'époque où je ne comprenais pas la souffrance et ce que sont les animaux. La première leçon d'humanité envers eux m'a été donnée par un jeune et brave militaire, qui a péri depuis de la mort des héros dans la guerre contre Napoléon. Je n'oublierai jamais le regard et les paroles de reproche qu'il m'adressa : « Pauvre vermisseau! » Il y a plus de trente ans de cela.....

Si ne t'en écris pas davantage cette fois, chère Agathe, sitôt arrivée à New-York, je reprendrai la plume. Avec quelle impatience j'espère trouver dans cette ville des nouvelles de la maison! Il y a si longtemps que j'en suis privée!

Bien des pensées s'agitent en moi en approchant du but de mon voyage, pensées difficiles à exprimer. Que vais-je voir? — Je l'ignore. Mais ce sera du neuf, j'apprendrai quelque chose de *neuf;* « j'oublierai le passé et m'élancerai vers ce qui est devant moi. » J'ai besoin d'oublier, de me renouveler.

Des amis, je le sais, me recevront sur la terre étrangère; l'un d'eux probablement viendra au-devant de moi sur le rivage. Ce sera doux.

Bonne nuit; je t'embrasse cordialement, ainsi que maman, et te charge de compliments affectueux pour parents et amis. Je serai dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien : tout à toi.

LETTRE II.

New-York (Amérique), 4 octobre.

Bonjour, ma sœur chérie! ou plutôt bonsoir sur le continent nouveau où je viens de mettre le pied, après avoir été bercée durant treize jours sur la mer. Je demeure à Astorhouse, l'un des plus vastes et des meilleurs hôtels de New-York; il contient plus d'habitants que la capitale de l'Islande, environ cinq cents. En face, mais un peu de biais, je vois un grand bâtiment, un soi-disant Muséum, avec drapeaux flottants, des buissons verts sur le toit, et les murs couverts de dessins symboliques représentant « les plus grandes merveilles du monde, » c'est-à-dire les animaux extraordinaires, les hommes phénomènes, que l'on montre dans l'intérieur de l'édifice (j'en remarque un, parmi ces derniers, qui fait la culbute en l'air en sortant de la gueule ouverte d'une baleine, un « salto mortale, » comme feu le prophète Jonas). Ceci et autres objets curieux sont annoncés au dehors par une bande de musiciens placés sur le perron. Ils jouent bien, et c'est en vérité divertissant à voir et à entendre. Devant Astorhouse est un enclos verdoyant, avec arbres et grand jet d'eau, qui rafraîchissent l'air, et je m'y suis ranimée en m'y promenant un moment après le dîner. Astorhouse est situé dans Broadway, rue principale, large et fort passagère, de New-York, où gens et voitures forment un courant et un mélange perpétuel. De longues files à perte de vue d'omnibus blancs et dorés au mouvement égal et rapide, s'avancent mêlés à des milliers d'autres véhicules grands et petits. Les larges trottoirs fourmillent de gens de toutes

les classes, et sont bordés de jolies maisons faites ou en construction, de jolis magasins et d'une foule de laides friperies. — Il y a un peu de confusion dans Broadway, ce qui ne laisse pas de me troubler, et je ne songe, quand il faut traverser la rue, qu'à m'en tirer la vie sauve. Le joli petit parc qu'on trouve avec sa belle fontaine près du mugissant Broadway est une oasis au milieu des sables soulevés. Je vais maintenant te dire un mot sur mon arrivée ici.

Ma précédente lettre s'est arrêtée la veille du jour où nous devions toucher à Halifax. La nuit suivante a été la seule un peu dangereuse de toute la traversée; car nous approchions avec un vent très-fort des redoutables brisants de la côte, ce qui nous obligeait parfois de nous arrêter. Mais le matin nous trouva ancrés devant Halifax, et je vis les brisants se dresser à distance, avec fracas, et tels que de gigantesques animaux marins, autour de nous. Étant descendue à terre, j'ai retrouvé à Halifax ce que l'ancien monde a de plus mauvais, des brouillards, des haillons, des mendiants, des enfants sales qui criaient, des chevaux maigres, etc., etc., et j'ai été fort contente de ne passer ici qu'une couple d'heures.

Le lendemain, nous nous dirigeâmes au sud, vers New-York : c'était une véritable fête, température chaude, mer calme, bon vent; le soir, mer phosphorescente, ciel resplendissant d'étoiles qui perçaient de poétiques nuages. Quelle magnifique soirée! Je suis restée sur le pont fort tard, contemplant les explosions de lumières que notre course appelait de l'abîme le long de notre quille. Nous voguions pour ainsi dire sur une mer d'argent luisant, où apparaissaient sans cesse de charmantes constellations d'étoiles d'or.

Le jour suivant, le temps fut couvert; l'Océan et le ciel étaient gris, les vagues couleur de plomb. Mais, lorsque nous entrâmes dans le grand et beau port de New-York, qui nous serrait pour ainsi dire dans ses bras, le soleil sortit des nuages fort et chaud; tout brillait au loin. Magnifique réception qui m'était faite par le Nouveau-Monde! Il y avait dans l'air quelque chose de si singulièrement vivace, de petillant, de jeune, que j'en fus frappée. On aurait dit la vie de la première jeunesse, — ce qu'on éprouve à quinze ou seize ans. Je humai cet air, véritable nectar, tandis que du tillac je contemplais le rivage nouveau, dont nous approchions rapidement. Il était bas; une forêt de mâts me cachait encore New-York, mais je voyais ses clochers, la fumée de ses cheminées; à droite et à gauche du port, on apercevait avec leurs vertes collines, leurs faisceaux de jolis villas et maisons, les grandes îles de Long-Island à droite, et de Staten-Island à gauche; celle-ci me parut plus montueuse et boisée que le reste de la côte. Le port est magnifique, et notre arrivée ressemblait à une fête, grâce au soleil et à la douceur du vent.

Une charmante famille de la Géorgie, appelée Bones, me prit comme par la main avec tout ce qui m'appartenait, et me conduisit avec la plus grande bienveillance à Astor-house, où nous trouvâmes de suite des chambres. La jeune fille pâle et moi, nous en prîmes une au quatrième : c'était la seule qu'on pût nous donner. Je n'étais pas à Astor-house depuis un quart d'heure, et me tenais encore avec mes compagnons de voyage dans un petit salon, quand un monsieur brun, à l'air et aux manières nobles, ayant les plus beaux yeux noirs du monde, s'approcha de moi doucement, et m'appela par mon nom avec une voix des plus mélodieuses. C'était M. Downing, venu de sa villa sur

l'Hudson, pour me recevoir à mon arrivée. Je ne pouvais m'attendre à une pareille gracieuseté, d'autant plus qu'ayant retardé mon voyage, Downing était déjà venu une fois inutilement à New-York à mon intention. Toute sa personne me plut infiniment. Je ne sais pourquoi je me l'étais représenté comme un homme d'un âge mûr, avec des yeux bleus et une chevelure blonde, tandis qu'il a environ trente ans, des yeux noirs, des cheveux bruns soyeux et bouclés ; — mais tout cela forme un extérieur des plus romantiques. Il veut que je parte après-demain avec lui pour sa maison sur l'Hudson, où je ferai la connaissance de sa femme, et me reposerai. Je verrai ensuite la contrée montagneuse de l'Hudson, et réfléchirai sur les voyages que je me propose de faire.

J'ai passé la soirée avec mes amies du *Canada*, et M. Downing, dans l'un des nombreux et vastes salons d'Astor-house, où j'ai fait diverses connaissances. Il y a à tous les étages des salons magnifiques avec meubles de velours, glaces, dorures, lustres superbes et éclairés au gaz d'une manière splendide. Les « ladies et les gentlemen » qui habitent l'hôtel y reçoivent des visites, causent, se reposent sur de moelleux et jolis canapés ou fauteuils, se rafraîchissent avec des éventails, et semblent n'avoir rien à faire au monde, sinon d'être aimables les uns pour les autres. Dès qu'une femme se lève, un cavalier s'avance sur le champ pour lui offrir le bras.

Le 5 octobre.

Ceci est plus fatigant qu'on ne peut se l'imaginer ; une journée de *lionne* m'a complétement épuisée. Dès le matin et tout le jour, j'ai été obligée de recevoir des visites, de me tenir assise ou debout dans un élégant petit salon, de

me tourner de l'un vers l'autre, de saluer, de donner des poignées de main, souvent à une demi-douzaine de nouvelles connaissances à la fois, hommes de différentes professions et nations, femmes qui m'offrent leurs maisons et m'invitent à y venir « sur-le-champ ! » Ensuite arrivent une foule de lettres, que je n'ai pas même le temps de décacheter, pour me demander des autographes, etc. J'ai donné aujourd'hui des poignées de main à soixante-dix ou quatre-vingts personnes, et il m'a été impossible de recevoir un grand nombre d'autres visites. Pas un nom, pour ainsi dire, ne m'est resté dans la mémoire ; mais la plupart des personnes que j'ai vues m'ont plu par leurs manières franches et cordiales ; je suis reconnaissante de leur grande bienveillance à mon égard. Cet accueil est si chaud, si hospitalier ! Cependant j'ai éprouvé un véritable plaisir à fuir mes bons amis durant une couple d'heures, et d'aller en voiture avec M. Downing au beau parc de Greenwood, vaste et nouveau cimetière de New-York; il est plus gigantesque, quant à l'emplacement, que le Père-Lachaise de Paris. On s'y promène en voiture comme dans un parc anglais, on y trouve des collines et des vallons. D'Océanhill, la plus haute de ces collines, la vue s'étend sur la mer ; c'est magnifique : je voudrais reposer ici. Le plus splendide des monuments que j'y ai vus, — il est en marbre blanc, — a été élevé par des parents affligés à la mémoire de leur jeune fille et unique enfant. Elle a été écrasée ; je présume que c'est dans Broadway.

De retour à l'hôtel, j'ai dîné avec Downing dans l'une des petites salles. Il y avait à table quelques messieurs dont l'aspect m'a fait autant de peine à voir que des chevaux épuisés de fatigue, tant ils leur ressemblaient. Ces yeux inquiets, profondément enfoncés dans leur orbite, ces traits

fatigués, tirés... de quelle vie ils rendent témoignage! Mieux vaut être couché et dormir à Océanhill, que de vivre de la sorte dans Broadway. Ces figures n'avaient guère de ressemblance avec celles que j'ai vues à Astorhouse. Mais Broadway m'a déjà montré des hommes et des chevaux comme j'aurais désiré ne pas en rencontrer dans le Nouveau-Monde, car ils prouvent que là aussi il y a dans la vie de sombres courants. Cependant peut-il en être autrement, surtout à New-York, grand hôtel et caravansérail de l'Univers, plutôt que ville américaine proprement dite?

Après le dîner, j'ai reçu de nouveau des visites, entre autres celle de madame Child. L'impression qu'elle m'a produite est celle d'une belle âme, mais trop délicate pour être heureuse. La petite Muse, mademoiselle Lynch, était au nombre des visites de ce matin : c'est une jeune personne agréable, tout âme, dont le visage et les traits rappellent un peu Jenny Lind. J'ai vu aussi des compatriotes. Un jeune et agréable Suédois, M. Frestadius, s'est présenté avec un gros bouquet. A peine si j'ai eu le temps de saluer M. Hejerdalh, consul de Norwége, et M. Buttenskœn. M. Ononius, de l'Ouest, est venu également; il désirait me parler et prémunir nos compatriotes contre l'émigration et ses souffrances. Parmi les invitations qui m'ont été faites aujourd'hui, s'en trouve une pour visiter le Phalanstère de New-York. Je suis curieuse de voir ce monstre de près. La famille qui m'a fait cette proposition en m'offrant sa maison n'avait rien d'effrayant; au contraire, elle était attrayante, simple, amicale et sérieuse.

Mais ce qui m'effraye un peu — pour moi-même, c'est ma vie dans ce pays, si elle ressemble à celle d'aujourd'hui. Elle me réduira à néant, mes forces seront insuffisantes pour tenir tête à tant de personnes si vives. Que devien-

drai-je si cela doit continuer? Heureusement que je serai enlevée de New-York demain de bonne heure par le brave Downing. Malgré ma fatigue, je suis obligée d'aller passer la soirée chez mademoiselle Lynch; elle veut me présenter quelques littérateurs de ses amis. Je suis habillée, j'ai mis ce que j'avais de mieux et ne suis pas trop mal; j'écris en attendant la voiture. Ah! que ne puis-je me mettre au lit et dormir!

J'habite la même chambre que la fille pâle du Sud. Jamais je n'ai vu personne aller au-devant de la mort avec un esprit aussi net et aussi gai. C'est un être pieux, calme, ayant beaucoup de force et de tendresse dans l'âme. Je vais partir. Bonne nuit.

Newburgh-sur-l'Hudson. Dimanche, 7 octobre.

Quelle satisfaction j'éprouve de me trouver dans ce jeune et nouveau monde, et combien je suis reconnaissante envers la Providence de ce qu'elle m'a amenée ici saine et sauve par l'entraînement de l'esprit et de la vapeur! Peu importe que je sois presque oppressée en même temps qu'émue par la masse d'impressions et de pensées qui se précipitent pour ainsi dire sur moi. Tout ce que j'ai pressenti, cherché, désiré, je le trouve ici : c'est de la pâture et des lumières pour l'esprit de détail dont je suis douée. Je me trouve surtout heureuse d'être en contact avec M. Downing, esprit noble, d'un discernement délicat, véritable Américain, mais sans patriotisme aveugle, âme ouverte, raison critique; — il m'aide à réfléchir sur la situation et les questions du pays. Un pareil aide est nécessaire pour commencer.

J'avais besoin aussi d'être enlevée de vive force aux

habitants d'Astorhouse et de New-York, sinon ils en auraient fini de moi dès le début. J'étais si fatiguée du travail de la première journée qui s'est prolongé jusqu'à une heure de la nuit, j'avais tellement besoin de repos et de sommeil, qu'il me parut impossible de pouvoir partir de New-York le lendemain à cinq heures du matin. Je le dis à M. Downing; il me répliqua avec beaucoup de douceur et de fermeté ; « Il faudra essayer. » — Ces Américains, pensai-je, croient donc que tout est possible? — mais je ne tardai point à sentir que la chose était des plus faisables. A quatre heures et demie, le lendemain, j'étais habillée et prête. J'embrassai la pâle fille du Sud, qui, au dernier moment, serra autour de mon cou un petit fichu de soie, doux et blanc comme elle; puis je me hâtai de descendre pour me soumettre à la tyrannie de M. Downing. La voiture était à la porte, et j'y trouvai mademoiselle Lynch que M. Downing avait invitée à passer le dimanche avec nous.

« En avant! Nouveau-Monde! » cria le concierge de l'hôtel à notre cocher ; et nous roulâmes par Broadway vers le port, où le grand bateau à vapeur le *Nouveau-Monde* nous prit à bord. C'était un petit palais flottant fort joli, blanc et or à l'extérieur, grands salons bien clairs, meubles splendides sur lesquels voyageurs et voyageuses se reposaient commodément en causant ou en lisant des journaux. Je n'y ai vu aucun des hommes fumant et crachant de Dickens. Notre marche était noble et paisible en remontant le large et magnifique Hudson ; malheureusement la journée fut un peu menaçante sous le rapport de la pluie, car ce voyage était du reste des plus agréables qu'on puisse imaginer, surtout lorsqu'au bout d'une couple d'heures nous atteignîmes les contrées hautes. Le rivage avec ses montagnes hardies couvertes de bois et ses bancs me-

rappelait constamment les bords du Dal et de l'Angermanie (1) ; ils me paraissaient appartenir à la même formation ; mais ici la rivière était plus large, la nature plus grandiose, et les sombres nuages qui descendaient en pesantes draperies sur les eaux, le long des montagnes, s'harmonisaient magnifiquement avec les paysages d'une beauté sinistre à travers lesquels nous voguions rapidement ; ils présentaient à chaque coude des tableaux nouveaux et pleins de grandeur. La rivière était des plus animées. Des vaisseaux à vapeur à trois ponts, resplendissant comme le nôtre de blanc et d'or, montaient et descendaient ; d'autres navires remorquaient des flottilles de vingt à trente bateaux chargés de marchandises, venant de l'intérieur ou allant à New-York ; des centaines de barques à rames, à voiles, grandes et moyennes, volaient le long des rives escarpées comme de blanches colombes avec des rubans rouges flottant au cou. Sur le rivage brillaient une foule de maisons de campagne blanches et de petits enclos. Je remarquai une grande variété dans les constructions ; bon nombre étaient de style gothique, d'autres ressemblaient à des temples grecs ; — et pourquoi pas? Le foyer domestique doit être un temple aussi bien qu'une habitation, qu'un magasin. Dans notre vieux Nord, l'emplacement où s'élevait le foyer était un lieu sacré, les dieux lares y avaient leur place. Je vis aussi des villages, des églises, toutes sortes de constructions sur le rivage, le blanc dominait ; beaucoup de maisons cependant avaient une douce teinte grise ou sépia. Dans la dernière partie du voyage, les nuées descendirent sur nous et nous eûmes de la pluie ; mais, avec la gracieuse Anne Lynch et M. Downing pour compagnons, il

(1) En Suède. (Trad.)

était facile de conserver la clarté du soleil dans l'esprit et la conversation. Après une course de deux ou trois heures, nous prîmes terre à la petite ville de Newburgh, où nous attendait la voiture de M. Downing ; elle nous conduisit, en gravissant les collines, vers une jolie villa en pierre de taille peinte en sépia clair et ornée de deux petites tourelles élancées. Entourée d'un parc, dans une position élevée et dégagée, elle avait vue sur l'Hudson et ses bords. Une femme de petite taille, frêle et jolie, blonde, aux yeux bleus, embrassa M. Downing et souhaita la bienvenue à son hôte. C'était madame Downing ; elle me paraît tenir de la nature de l'oiseau. Alors nous gazouillerons et nous serons parfaitement ensemble, car, moi aussi, je suis un peu oiseau.

Astorhouse, ses splendides salons et sa vie de société, le « *Nouveau-Monde* » et son élégance recherchée étaient de bons échantillons de la face de parade américaine. Downing dit qu'il avait désiré que j'en visse quelque chose sur-le-champ, afin de pouvoir juger plus sainement de l'autre face de la vie dans le Nouveau-Monde, celle qui appartient à la civilisation intérieure, individuelle, proprement dite. Il n'est guère possible d'en trouver un meilleur spécimen que celui offert par M. Downing et sa demeure. Il a fait construire lui-même sa maison, a planté lui-même les arbres, semé les fleurs qui l'entourent ; tout me paraît porter le sceau d'un esprit grave et délicat. C'est un assemblage romantique de sombres allées, des plus jolis détails et des plus grandes perspectives. Tout y est fait avec réflexion ; rien ne cloche, rien n'est compassé : une *âme* a senti, pensé, ordonné tout ici. Dans l'intérieur de la maison règne un ton obscur pour les couleurs ; ce qui est bois est brun ; le jour lui-même est sombre et cependant clair, ou pour mieux dire plein

de clarté : c'est du soleil contenu — quelque chose de chaud, de profond — on dirait la réflexion, le reflet des yeux bruns du mari. Le goût le plus délicat se révèle dans les formes, les meubles, l'arrangement ; tout est noble, moelleux, également confortable. La seule chose qui brille dans les chambres, ce sont les fleurs placées dans de charmantes urnes et corbeilles. Du reste, on y trouve des livres, des bustes, quelques tableaux. Les petites bibliothèques sous forme de fenêtres gothiques, pratiquées dans le mur du petit salon de Downing, sont surmontées des bustes de Linné, de Franklin, de Newton et autres héros des sciences naturelles. Il y a dans cette demeure une individualité décidée imprégnée dans tout son entourage. C'est ainsi que chaque individu devrait se faire son monde à lui. On pressent ici la devise de M. Downing, « Il bello et il buono. » Il y a dans les mets, les fruits et une foule de petites choses un luxe véritable, mais non pas brillant, sans embarras, et pour ainsi dire caché dans la recherche, la richesse intérieure des choses. Je ne m'attendais pas à trouver cette espèce de foyer dans le Nouveau-Monde. Depuis que je suis ici, la pluie tombe continuellement avec plus ou moins d'abondance, et je suis, en vérité, piquée contre le climat. C'est à peine s'il ferait aussi mauvais chez nous en octobre ; mais je m'estime heureuse d'être dans un aussi bon gîte. Ma chambre, située à l'étage supérieur, a une vue magnifique sur l'Hudson et les montagnes de la rive opposée.

J'ai pensé qu'ici, dans le commencement du moins, les visites me laisseraient en paix : mais non. Hier au soir, au milieu des ténèbres, de la tempête et de la pluie, tandis que j'étais paisiblement assise avec mes hôtes dans leur paisible salon, arriva l'éditeur de l'Union-Magazine de Sar-

taine à Philadelphie. Le professeur Hart, sitôt que l'annonce de mon arrivée en Amérique était parvenue à Philadelphie par les journaux de New-York, s'était rendu dans cette dernière ville, et m'avait suivie jusqu'ici uniquement, comme il le disait, pour me « monopoliser » dans l'intérêt de son Magazine, me demander d'écrire pour ce journal et nul autre durant mon séjour en Amérique. C'est un échantillon de l'esprit d'entreprise américaine sous le rapport des affaires. M. Hart avait, en outre, tant de distinction dans ses manières, quelque chose de si bon, de si agréable dans son visage pâle et délicat, que je ne pus m'empêcher de le trouver bien et de lui donner ma parole que, si j'écrivais ou publiais n'importe quoi en Amérique, je le lui remettrais. Mais je doute que j'écrive rien ici. J'ai besoin de penser et d'apprendre.

Lundi, 8 octobre.

Aujourd'hui le soleil brille sur le magnifique Hudson qui coule sous mes fenêtres, et je me sentirais heureuse avec mes pensées et mes livres américains, si le courant des visites, derechef en mouvement, ne s'emparait point de mon temps et de mon attention. J'ai été forcée de demander à Downing de protéger mes matinées, de ne pas me faire sortir de ma cage le matin ; sinon je deviendrais un lion féroce au lieu d'une lionne apprivoisée, comme on voudrait que je le fusse, et ce qui convient mieux à ma nature. Je me trouve particulièrement heureuse avec mes hôtes ; j'apprendrai beaucoup de Downing, dont l'individualité me plaît de plus en plus. Sa personne a quelque chose de paisible et de mélancolique ; il a un regard observateur extraordinaire, un esprit critique un peu porté au sarcasme et basé sur une grande intelligence. Il n'est

pas animé mais fort aimable, et de ces silencieux dont on aime à connaître l'opinion, même lorsqu'ils ne disent rien. Il est accessible à un haut degré, et tout genre de conversation devient facilement intéressant avec lui. Sa femme est une personne rare, amusante, aimable, dont je crois l'esprit délicatement orné et à la hauteur de son mari. A la demande de M. Downing, j'ai écrit aujourd'hui à mon compatriote le professeur Bergfalk pour l'inviter à venir ici ; il est à une couple de milles suédois de Newburgh, où il s'exerce à parler anglais. Je considère comme une bonne fortune de pouvoir, durant mon séjour dans ce pays, causer de temps en temps avec Bergfalk, de le présenter à Downing, et de montrer à ce dernier combien un savant suédois peut être intéressant à connaître.

Maintenant, grand et cordial embrassement par delà l'Océan pour ma mère et pour toi...

P. S. Parmi les invitations qui m'ont été faites se trouve une noce dans le voisinage. Je m'y rendrai volontiers, car j'aime voir des mariés et des noces. Dans ma prochaine lettre, je te parlerai de mes projets et de mes excursions ; rien n'est encore bien arrêté, seulement je désire passer l'hiver à Boston — l'Athènes américaine, — et y saisir sir autant que je le pourrai le mouvement intellectuel du Nouveau-Monde. Je commencerai probablement par passer trois semaines chez M. et madame Downing ; nous ferons ensemble des visites chez quelques-uns de leurs amis des bords du l'Hudson, les meilleures gens du pays, dit-on. Parmi eux se trouve Washington Irving, qui nous a familiarisés en Suède, ainsi que Fenimore Cooper avec l'Amérique. Il habite sur les bords de l'Hudson. Mademoiselle Sedgewick est attendue ici sous peu de jours ; je serai con-

tente de la voir et de la remercier du plaisir que nous ont donné son *Reedwood* et *Hope Leslie*.

Je voudrais seulement avoir un peu de temps à ma disposition.

La difficulté pour moi sera de pouvoir répondre à la bienveillance qui vient à ma rencontre de divers lieux lointains et proches, de différents États, de diverses villes. S'il m'arrive de ne pouvoir y répondre qu'imparfaitement, je n'en serai pas moins reconnaissante de cœur, et me souviendrai que dès le premier jour de mon arrivée à New-York plus de six maisons m'ont été ouvertes, qu'on m'y a invitée comme hôte et membre de la famille. Des quakers eux-mêmes me prient de venir chez eux. Puissé-je répondre à la cinquième partie au moins de ces invitations!

LETTRE III

Bords de l'Hudson, 11 octobre 1849.

A la noce aujourd'hui à neuf heures du matin. Nous y sommes allés en voiture par une pluie battante. Tous les invités, cent au moins, étaient réunis quand nous arrivâmes. Le père de la mariée, déjà âgé, mais d'un extérieur des plus agréables, m'offrit le bras pour entrer dans la pièce où la cérémonie devait avoir lieu. On mariait la [illegible] unique de la maison. Sa sœur aînée était morte environ un an auparavant; sa mère en portait encore le deuil sur son visage affligé et pâle. La compagnie était fort silencieuse; on se serait cru à un enterrement plutôt qu'à une fête joyeuse. La fille aînée était morte peu de temps après et des suites de son mariage, c'est-à-dire en devenant

mère; les raisons ne manquaient donc pas pour donner du sérieux à cette solennité. Les femmes et les hommes me furent présentés l'un après l'autre, puis le silence se rétablit dans le cercle. On chuchota bientôt que la bénédiction ne tarderait point à être donnée. Une porte s'ouvrit, un jeune homme entra, conduisant une jeune personne en chapeau et manteau de voyage. Ils se placèrent l'un à côté de l'autre au fond de la pièce : un prêtre âgé et vénérable se plaça en face du jeune couple et les lia pour « l'éternité, » moyennant une courte prière, une courte exhortation et une bénédiction *idem*. Ensuite les parents et amis s'approchèrent, félicitèrent et embrassèrent les nouveaux époux. Moi aussi, j'allai au bras du père de la mariée l'embrasser et donner une poignée de main au jeune homme. Il paraissait heureux, sûr de son affaire et de lui-même. La mariée avait un air content, était fort bien, et aurait été jolie avec un autre costume que celui de route, adopté évidemment à raison du mauvais temps, par lequel les jeunes mariés allaient commencer ensemble leur premier voyage dans la vie. Immédiatement après la cérémonie, ils devaient se rendre à Niagara, et étaient obligés de se hâter pour joindre le bateau à vapeur. On offrit à la ronde du champagne et des bonbons; on vit les cadeaux rangés sur une table, on les examina; chaque invité reçut une petite boîte en papier blanc entourée d'un ruban de soie et renfermant un morceau de gâteau de noce. Ensuite tout le monde partit, le jeune couple également, pour revenir, après un voyage d'agrément de quelques semaines, habiter chez les parents de la mariée. Tout cela se fit avec hâte.

Cette nouvelle cérémonie de mariage me parut caractéristique de la hâte extrême que j'ai souvent entendu re-

procher aux Américains. « La vie est courte, » disent-ils en se dépêchant d'avancer. Ils laissent de côté toutes les formes et les cérémonies qui pourraient suspendre les affaires necessaires de la vie, et font celles-ci aussi promptement que possible. Ils s'arrêtent cinq minutes seulement pour se marier et recevoir la bénédiction nuptiale en costume de voyage, afin de se mettre promptement encore en route pour Niagara ou tout autre lieu. Mais je dois dire que la forme seule était légère dans cette circonstance. Évidemment il y avait de la gravité dans tous les cœurs ; et même cette cérémonie si courte portait le sceau d'une profonde et solennelle gravité. Il était facile de voir qu'il ne s'agissait pas d'un jeu, d'un acte léger, mais d'un engagement fort sérieux. Beaucoup de personnes étaient émues, quelques-unes pleuraient ; elles pensaient probablement à la première noce qui avait eu lieu dans la maison. Le vieux domestique (un nègre) qui offrait des bonbons avait une de ces expressions dans lesquelles on lit tout un chapitre de la vie intérieure d'une famille, vie d'amour où le vieux serviteur comprend qu'il fait partie des membres de cette famille.

Bien des personnes désapprouvent ces mariages en costume de voyage et au pied levé ; elles les voudraient plus solennels. Aussi n'est-ce pas la seule manière de procéder à cet acte dans ce pays. Il y a des mariages du soir, où la mariée est habillée à peu près comme chez nous, où tout se passe avec la même solennité, excepté que la mariée n'est pas montrée au peuple entourée de lumières, de pots à feu, de filles de noce. Cet usage n'existe plus qu'en Suède, je crois.

Samedi, 20 octobre.

Je n'ai pas écrit depuis bien des jours : tant de gens et de distractions se sont emparés de mon temps! Je vais maintenant te dire ce qui m'est arrivé de plus essentiel dans cet intervalle. Je n'ai pas encore reçu de lettres de la maison; j'aspire, j'aspire à en recevoir.

Je jouis beaucoup de la vie nouvelle de ce pays et de ses fruits hespériques ; faut-il leur attribuer cet effet, ou bien à l'air jeune, vivifiant du Nouveau-Monde (nous avons depuis quelques jours un temps superbe), aux impressions que je reçois en masse journellement? Je sens les cordes de la vie résonner, pour ainsi dire, avec plus d'élan, et mon pouls battre parfois d'une manière fébrile. Je sens que je bois un nectar intellectuel et terrestre : c'est une boisson divine, mais presque trop forte pour une faible mortelle, du moins si elle en fait un usage journalier. Cette vie sociale si active est fatigante aussi, malgré son charme et ses agréments. M. et madame Downing n'ont pas d'enfants; ils vivent pour ce que la vie a de beau, d'agréable dans un cercle d'amis et de voisins choisis, la plupart établis sur les beaux rivages de l'Hudson; un commerce gai, facile, paraît appartenir au caractère de la vie de ce cercle. On va continuellement de l'un chez l'autre. Les bords de l'Hudson sont dans toute leur magnificence depuis que l'automne est établi, depuis que leurs forêts et leurs montagnes, où se trouve une grande variété d'arbres, resplendissent de leurs plus belles couleurs, passant du jaune clair au rouge écarlate; mais c'est trop joli, d'un éclat surchargé d'ornements trop voisin du chaos pour plaire réellement à mes yeux, qui demandent plus d'unité. Il y a maintenant ici surabondance de fruits, des plus belles

pêches, quoique leur temps soit, à proprement parler, fini ; des poires, des prunes, du raisin — venu en serre, bien entendu, etc., etc. La table de M. Downing est parée chaque jour d'une corbeille remplie des fruits les plus exquis — véritables hespérides, — de belles fleurs disposées avec le goût le plus délicat. Les déjeuners dans ce pays sont beaucoup plus forts qu'en Suède. En outre du café et du thé, on a du poisson, de la viande, des gâteaux de froment, de l'omelette, etc., etc., du pain de maïs, et une espèce de pommes de terre sucrées propres au pays ; ce légume, remarquablement bon, est long, mou, farineux, jaune et fort doux. On le sert d'ordinaire avec sa pelure, et on le mange avec du beurre. A dîner, ce sont les mêmes mets qu'en Angleterre ; on y ajoute des racines et des fruits qui appartiennent à l'Amérique. On ne mange guère le soir ; le thé est accompagné de tartines de beurre ou de pains à thé, de fruits confits — principalement des pêches — et de crèmes. Une coutume que je trouve fort agréable, ce sont les petites tables pour une ou deux personnes placées à l'entour, avant d'offrir le thé. On se réunit donc deux à deux, ce qui permet les plus charmants tête-à-tête ; et tu sais combien je les aime. C'est comme cela seulement que je cause à mon aise.

Mes moments les plus délicieux sont ceux que je passe soit le matin, seule dans ma chambre avec les livres américains que M. Downing m'a prêtés, soit le soir avec mes hôtes, assise dans le petit et sombre salon, entourée de bibliothèques, de bustes, et un feu doucement brillant dans la grande cheminée. Ici M. et madame Downing me lisent alternativement, à la lueur de la lampe, des morceaux des poëtes américains les plus goûtés. Je monte ensuite ces livres avec moi dans ma chambre. C'est ainsi que

j'ai fait connaissance avec Bryant, Lowell, Émerson, qui représentent, quoique d'une manière bien différente, la vie du Nouveau-Monde. Bryant chante sa vie naturelle, ses forêts, ses prairies, les scènes de la nature, les phénomènes qui lui sont particuliers; son chant, c'est l'inspiration calme, fraîche de la vie de la nature. On voit la séve circuler dans les veines des plantes et les feuilles s'épanouir. Son *Thanatopsis*, ou poëme de la nuit, est grandiose quoique court; toute la terre y est considérée comme un vaste cimetière. Lowell, inspiré par les grandes questions sociales du Nouveau-Monde, par les idéalités de la vie du jeune monde, les vivifie dans des chants sur la liberté, sur la félicité que donne une vie libre noblement joyeuse, par des chants sur la gloire et la beauté du travail. Je demande et redemande constamment à M. Downing de me lire le beau petit poëme : « O fils du pauvre ! » il me ravit par sa mélodie et la justesse de son esprit, — qui est une mélodie morale, — et la joyeuse vérité qu'il exprime dans ses espérances relativement au fils du pauvre sur la terre du Nouveau-Monde. Je voudrais traduire ce joli morceau et avoir la voix musicale de M. Downing pour t'en faire la lecture. Caroline, sa femme, lit de préférence, dans les poésies de Lowell, un petit poëme épique intitulé *La vision de sir Launfall*. Les idéals de Lowell sont purement moraux et une veine profonde de sentiment religieux les traverse. L'un de ses plus beaux chants, dans lequel brûle un patriotisme énergique et noble, est dirigé contre un acte du congrès qui favorise la conservation de l'esclavage dans les États-Unis. Ce poëme et plusieurs autres écrits dans le même esprit ont placé le jeune poëte dans les rangs d'un grand parti de ce pays appelé les *abolitionistes*, parce qu'il travaille à détruire l'esclavage. Les vers de Lowell

rendent témoignage d'une nature poétique vraie. Il *faut* que Lowell s'exprime en vers ; il ne les fait pas, il les chante, et dans son chant se trouve l'agitation qui émeut le cœur et déploie les ailes de la pensée.

Waldo Émerson, plus philosophe que poëte, mais poétique dans ses thèses philosophiques en prose, me frappe comme une nature nouvelle et spéciale. C'est le plus extraordinaire des trois, c'est un Thorild (1) américain qui veut réformer le monde par sa propre et puissante nature, ne cherchant des lois et de l'inspiration que dans son propre sein. Fort et pur, réfléchi et calme, mais en même temps fantastique, il lance, de son point de vue transcendant, des aphorismes sur la nature et l'histoire, sur Dieu (qui n'est pas pour lui un Dieu personnifié, mais une « âme supérieure » une harmonie de lois), sur les hommes, les critiquant ainsi que leur activité en partant de l'idéal du beau le plus vrai et le plus élevé. « La terre n'a pas encore vu *un homme,* » dit Émerson, et il aspire à voir venir cet homme, l'homme du Nouveau-Monde, à la venue duquel il croit. Ce que cet homme nouveau doit être ou ce qu'il fera est un peu incertain ; seulement il sera vrai et beau dans la plus haute signification de ce mot ; et je soupçonne aussi qu'il doit être très-beau et grand de figure pour trouver grâce devant Émerson, d'une beauté rare, dit-on, et qui considère les défectuosités du corps comme une sorte de péché. L'homme nouveau ne suit pas d'autres lois que celles enfermées dans son sein ; mais là sont les sources non falsifiées de la vérité et de la beauté. L'homme nouveau ne croit qu'en lui, exige tout de lui-même, fait tout lui-même, se repose sur lui et en lui. L'homme nou-

(1) Poëte et philosophe suédois. (Trad.)

veau est un stoïque, non pas revêche, mais doux et beau. La vie fleurit partout où il se montre; dans un cercle d'amis sa présence est une fête; le nectar et l'ambroisie exhalent leurs parfums autour de lui. Mais il n'a pas besoin d'amis, il n'a besoin de personne, pas même de Dieu, — et devient lui-même semblable à Dieu, puisqu'il n'a pas besoin de lui. Il fait la conquête du ciel rien qu'en lui disant : « Je ne te demande pas. » Il descend en réparateur dans la nature, la gouverne, la ravit, elle est son amie, et lui suffit. Les dieux des forêts lui communiquent bas à l'oreille leur paix, et le sentiment qui leur permet de se suffire eux-mêmes; il n'est pas une motte de terre qui n'ait une étoile au-dessus d'elle, pas de douleur que la vie curative de la nature ne puisse guérir. L'homme nouveau dit adieu au monde orgueilleux, foule aux pieds la grandeur de Rome et de la Grèce dans sa demeure champêtre, où il peut « rencontrer Dieu dans le buisson. » La langue d'Émerson est concise, énergique, simple, mais frappante et plastique. Les tours en sont originaux; les vieilles choses s'y montrent sous un aspect si nouveau et brillant, que l'on croit les entendre pour la première fois. La baguette divinatoire du génie est dans sa main; il est maître dans son champ. Sa force proprement dite me paraît être la critique, une sorte de dédain, de mépris divin pour tout ce qui est médiocre, faible, misérable, n'importe où il le découvre, et Émerson le voit presque partout. Il le flagelle sans ménagement, mais en même temps avec une rare bonté. Ses mouvements dans cette direction sont véritablement athlétiques et royaux; ils me font souvenir de notre roi Gustaf-Adolphe le Grand, lorsqu'il saisit un soldat par les cheveux et le livre pour être puni en prononçant ces bienveillantes paroles : « Viens, mon garçon, il vaut mieux

que ton corps souffre que d'envoyer ton âme en enfer. » Cependant il y a *là* plus qu'Émerson dans le but du châtiment. Malgré cela, ce détracteur de l'imperfection, de la bassesse, de la petitesse, a pour moi dans ses écrits une force attractive, presque magique. Je le contredis, le querelle souvent : je vois que son stoïcisme est de la partialité, son panthéisme une imperfection : je connais quelque chose de plus grand, de plus parfait; mais je suis sous le charme. Il me semble que sa grandeur me fait grandir, que sa force me rend plus forte, que je respire dans son monde un air de montagnes qui me ranime d'une manière inexprimable. Émerson a plus d'idéalité qu'on n'en trouve d'ordinaire chez les penseurs d'origine anglaise ; et l'on pourrait dire que chez lui l'idéalisme germanique s'est uni au réalisme britannique. Jamais encore il ne m'est arrivé de faire un pas pour voir un lion littéraire, mais je ferais un bout de chemin pour voir ce Waldo Émerson, ce pionnier des forêts morales du Nouveau-Monde, qui met la hache à la racine des vieux arbres pour les abattre et préparer la voie à des plantations nouvelles. Je voudrais voir cet homme qui, dans une société aussi sévèrement religieuse que celle du Massachusett et de Boston (Émerson a été prêtre d'une paroisse unitaire de cette ville), a été assez énergique pour renoncer à sa robe, à son église et — à la foi chrétienne, quand il en est venu à douter de quelques-uns de ses principes fondamentaux, assez noble de caractère pour conserver l'estime de ses anciens amis, et assez fort pour éviter toute polémique, toute parole amère, pour se retirer dans le silence, afin d'agir seul en faveur de la vérité qu'il a reconnue complétement, des préceptes que le païen et le chrétien reconnaissent également. Émerson a le droit de parler de la force et de la vérité, car il vit pour elles. Et le monde qui

dort dans l'église, faute d'un christianisme vivant, peut se bien trouver d'avoir été réveillé par ce vent frais venu de l'Himalaya du paganisme. Mais comment Émerson ne voit-il point?... Je ne l'interrogerai pas maintenant à ce sujet. Il est équitable et vrai. Puissent bien des gens lui ressembler en ceci!

Je vais te parler un peu de ma vie de société dans cet intervalle. Mademoiselle Catherine Sedgewick est venue ici avec une jeune nièce, Suzanne, fille de son frère, quelques jours après mon arrivée. M. Downing, qui en fait beaucoup de cas, désirait que je fisse sa connaissance. Elle a de cinquante à soixante ans, un extérieur qui annonce infiniment de raison, de la bonté et de la bienveillance, mais non pas du génie proprement dit. Toute sa personne est bien féminine, honnête, ouverte, sans la moindre apparence d'affectation. Dans les premiers jours mon âme restait un peu assoupie à côté de mademoiselle Sedgewick, mais ce sentiment fut comme emporté par le vent en un clin d'œil, par une jolie et touchante expression de cordialité trouvée par elle, — et qui nous révéla pour ainsi dire l'une à l'autre. Depuis lors j'ai senti que je pourrais vivre avec mademoiselle Sedgewick comme avec une âme céleste en laquelle on peut avoir la confiance la plus pure. Je jouis aussi de ce qu'il y a de profondément sensé dans ses paroles, et de sa manière véritablement féminine de juger les rapports de la vie. C'est une âme vraie et douce. Elle a beaucoup écrit, dit-on, durant ces dernières années pour ce que je veux appeler les *petites gens* de la société ; car ici, où presque tout le monde travaille pour vivre, il ne peut pas être question d'une classe de travailleurs proprement dite, mais bien d'une classe peu aisée, peu entourée, et qui n'a pas encore pris son élan. Franklin, lui-même un travail-

leur qui s'est élevé par le travail, a écrit pour cette classe, que mademoiselle Sedgewick a également en vue. Ses petites nouvelles et narrations paraissent fort goûtées et faire beaucoup de bien. On vante surtout celle qui est intitulée « le *Foyer*. » Je tâcherai de la lire. Moi aussi je voudrais écrire davantage que je ne l'ai fait jusqu'à ce jour pour les petites gens. Mademoiselle Sedgewick s'occupe d'une nouvelle édition de ses écrits, et m'a parlé de quelques changements qu'elle se propose de faire à ses précédents ouvrages. Je lui ai dit que, pour mon compte, je n'en ferai jamais aux miens, même en y voyant des défauts qu'il me serait facile de corriger ; car lorsqu'un auteur vit et écrit durant une longue suite d'années, ses ouvrages composent une histoire de son propre développement, à laquelle il ne faut pas toucher, et qui est toujours instructive pour lui comme pour les autres. Les écrits d'un auteur sont des parties de sa biographie, qu'il le veuille ou non.

Mademoiselle Sedgewick m'a offert sa maison à Lennox (dans la partie occidentale du Massachusett) l'été prochain, et promet de visiter avec moi la société des Trembleurs dans le New-Libanor, peu éloigné de chez elle. Pendant le séjour de mademoiselle Sedgewick ici, M. Downing a fait avec moi une course au sommet de la montagne de South-Beacon, l'un des points les plus élevés des environs. M. Downing conduisait la voiture où j'étais, un habile cocher et un bon cheval sont nécessaires pour grimper sur ces montagnes ; la route est escarpée, indiquée plutôt que frayée. Mais nous fîmes des efforts, notre légère carriole sauta par-dessus pierres et souches, jusqu'à ce que nous fûmes parvenus à une élévation d'environ neuf cents pieds, et que, du sommet de la montagne boisée, nos yeux s'abaissèrent — sur à peu près la moitié de la terre, à ce qu'il me

parut. Elle ressemblait à un chaos de vagues formées par des montagnes boisées et des vallées, où les habitations des hommes n'étaient représentés que par de petites taches claires à peine visibles à l'œil nu. De pareilles vues m'oppressent toujours, tu le sais. L'homme, si grand dans sa souffrance, dans sa lutte, n'est plus rien, aperçu de ces hautes montagnes matérielles ; c'est pourquoi elles ne me plaisent pas. Ce que cette vue avait de rafraîchissant pour moi, c'est l'aspect de l'Hudson, qui, semblable à une pensée lucide sortant du chaos, se frayait une route hors de la forêt et coulait resplendissant vers l'infini. Notre société était un peu trop nombreuse et trop gaie pour moi. Je ne sais quel mutisme inquiet s'empare de ma personne dans ces compagnies joyeuses, surtout lorsque je suis en plein air, dans la nature; j'aurais eu besoin, ici, d'être seule avec cette grande scène naturelle. Un moment de solitude avec elle, ou avec Downing, qui sait être gai avec ceux qui le sont, et muet avec les caractères silencieux, fut le bon morceau de cette course, à laquelle ne manquèrent ni le champagne et les badinages, ni les choses substantielles, ni les hommes polis, ni les jeunes personnes et les femmes jolies. Oui, en vérité, elles ne manquent pas ici ; mais elles sont plutôt jolies et frêles que belles. Je n'ai pas encore vu une véritable beauté, ni un seul visage laid ou un individu contrefait. Ce qui me plaît surtout, ce sont les manières aisées, faciles, et cependant modestes et amicales de la jeunesse des deux sexes entre eux.

Nous rentrâmes, le soir de notre promenade aux montagnes, convenablement fatigués, et le repos fut délicieux dans le charmant et calme foyer avec M. et madame Downing.

Ce qui me reste de cette course, c'est la vue de la rivière

limpide sortant de la sombre forêt terrestre. Elle me réjouit pour ainsi dire intérieurement.

Je me suis séparée de mademoiselle Sedgewick avec beaucoup de regret. Sa nièce Suzanne est une jeune personne agréable, instruite. Un jeune homme, qu'on dit fort épris d'elle, est accouru ici sur ses traces.

Quelques jours après notre course à la montagne, nous en avons fait une autre sur l'Hudson ; nous allions chez la famille Donaldson, qui fait partie de l'aristocratie des bords de cette rivière. Nous partîmes de bonne heure le matin. L'air était délicieux, tranquille; les rives de l'Hudson puisaient leur magnificence d'automne dans un soleil un peu couvert. A peine si la voile bougeait, et sur les hauteurs s'étendait une sorte de fumée solaire, un brouillard transparent, qui, à cette période de l'année, tient à l'état de l'atmosphère, appelé ici « l'été indien. » Il arrive, dit-on, à la fin d'octobre, dure souvent pendant tout le mois de novembre, une partie de décembre, et compte parmi les plus beaux moments de l'année. Si j'en juge par ces jours-ci, il est presque impossible de se figurer un temps plus parfait, chaleur, calme, l'air le plus pur, le plus transparent, toujours du soleil, mitigé par la légère fumée de terre, qui jette un voile mystique et romantique sur un paysage que sa parure d'automne rend resplendissant. D'où provient ce poétique voile de vapeur? « Des Indiens qui fument maintenant lenrs pipes dans leurs grands pahaws (assemblées de conseil), répondit gaiement madame Downing; je désire que vous ayez des notions exactes sur ce pays. » La vérité exacte, c'est que personne ne peut dire d'où proviennent cette fumée et cet été en automne. Mais revenons à notre course, elle était ravissante. Nous sortîmes de la contrée haute des bords de l'Hudson, ses rives s'aplatirent, la

rivière s'élargit et embrassa plusieurs îles. Mais nous ne tardâmes point à voir dans le lointain des montagnes encore plus massives que les précédentes, les magnifiques montagnes de Catskill; elles ont mille pieds d'élévation et forment une branche de la chaîne du grand Alleghany, laquelle traverse l'Amérique du nord au sud. La contrée qui longeait la rivière était bien bâtie, paraissait riche et cultivée. Pas de châteaux, pas de ruines; presque partout de petites maisons, souvent charmantes, avec terrasse, vergers et des parcs entiers de pêchers. Quelques traditions relatives à la guerre contre les Indiens sont les seuls souvenirs historiques de ces bords. Je ne regrette par les ruines et les légendes du Rhin; nous en avons suffisamment dans le vieux monde. Parmi les passagers du bateau, se trouvait un quaker en costume gris-jaune et chapeau à larges bords; son visage ressemblait à un fruit vert; ce n'était pas précisément un beau représentant de la société des Trembleurs.

Après une course de trois heures environ, nous arrivâmes à Blitherwood, la jolie résidence des Donaldson, où nous étions invités à un grand déjeuner. Je remarquai ici, comme ailleurs, le soin qu'on prenait pour exclure le jour des appartements. Cela me gêne, habituée que je suis à nos habitations si claires de la Suède. La chaleur du soleil est, dit-on, si forte ici pendant une partie de l'été, qu'on est obligée de l'exclure autant que possible des appartements. Une femme jolie, imposante, douée des formes les plus belles, un peu plus grasse que les Américaines que j'ai vues, nous reçut avec amitié. C'était madame Donaldson. Elle est catholique et de famille irlandaise, je crois. M. Donaldson et sa sœur sont calvinistes; mais ils paraissent s'entendre parfaitement en fait d'amour et de bonnes œu-

vres, église centrale dans laquelle toutes les religions peuvent se réunir au nom du Seigneur.

On nous conduisit dans nos chambres, où nous nous rafraîchîmes et nous habillâmes ; puis vinrent le déjeuner et tous les voisins. Il me fallut donner des poignées de main à soixante ou soixante-dix personnes amicales, ce qui n'aurait pas été une rude besogne si beaucoup de petits discours ne les eussent pas suivies. Cette répétition des mêmes paroles et choses devient fatigante et me fait croire que je suis un perroquet. La réunion était joyeuse et gaie, le déjeuner magnifique ; il se termina par la danse. J'eus l'occasion de voir plusieurs jeunes personnes fort jolies, pleines de vie, à la taille fine, mais frêle. Les femmes s'habillent avec goût, ont de petites mains, de petits pieds, et rappellent les Françaises. Cependant quelque chose me manque dans leur visage ; c'est, je crois, — l'*expression*. N'étant pas en train, la journée me parut fatigante. Mais, lorsque je pus me promener tranquillement le soir au bras du silencieux Downing, sur le bord de l'Hudson ; lorsque je pus contempler la masse d'ombres et de clairs veloutés qui se répandaient sur les majestueuses montagnes de Catskill, tandis que le soleil descendait derrière elles avec une splendeur sans nuage ; alors mon cœur s'élargit, battit plus librement au milieu de ce grand et magnifique paysage, et je bus de l'eau des sources. C'est dans cet instant seulement que j'ai vécu ce jour-là. Le soir, j'eus un plaisir inattendu. Madame Donaldson joua de la harpe, du piano, et chanta d'une manière remarquable, animée, comme une véritable « artiste, » ce qui, je crois, est chose rare dans ce pays. Il y avait expression et paroles dans son chant ; il en est de même de sa personne, figure noble, indépendante, qui « se porte elle-même, » comme tu as l'ha-

bitude de le dire. Madame Donaldson ne chante ni ne parle de mémoire, mais de son propre fonds, avec âme et sentiment. Son fils aîné, garçon de treize ans environ, m'a paru posséder un véritable génie musical, même en s'interrompant lui-même et en ne pouvant se décider à chanter jusqu'à la fin une petite chanson fantastique dont les premières notes suffisaient cependant pour faire pressentir qu'il y avait plus que du talent dans cet enfant. Lui aussi n'était pas en train.

Le lendemain amena encore des voisins qui venaient voir la Suédoise nouvellement débarquée. L'après-dîner, j'allai visiter les beaux endroits des environs. Dans l'un de ceux-ci était un promontoire avancé dans la rivière, et sur lequel on avait construit une ruine, dressé différentes statues et des fragments de colonnes trouvés parmi les objets récemment découverts dans l'Amérique centrale ou à Mexico. Les visages et les ornements de la tête les faisaient ressembler à des statues égyptiennes ; je fus surtout frappée d'une figure de sphinx et d'une tête qu'on aurait pu prendre pour celle d'un prêtre d'Isis. Cette ruine et ces ornements, placés au milieu d'un bouquet de bois sauvage, romantique, rocheux, était une création du meilleur goût. Nous quittâmes le soir Blithewood, sa charmante hôtesse, ses hôtes bienveillants, et nous retournâmes au logis de nuit. La chambre dans laquelle nous nous tenions était étouffante et fort chaude. Près de nous étaient assis deux jeunes gens dont l'un mâchait du tabac et crachait sans cesse devant les pieds de madame Downing et les miens. Je dis bas à Downing : « C'est un homme comme il faut de Dickens. » M. Downing me répondit de même : « Dickens commettrait une erreur en le prenant pour un homme comme il faut. »

Une autre fête à laquelle j'ai assisté a eu lieu chez l'aïeule maternelle de madame Downing, pour célébrer son quatre-vingt-dixième anniversaire. Cette dame habite la rive opposée, et, en l'honneur du jour, ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, et beaucoup d'autres parents, formant ensemble une réunion de cinquante à soixante personnes, s'étaient rendus chez elle. L'héroïne de la fête est encore animée, active presque comme une jeune fille. Nous avons mangé, bu, porté quelques santés, et j'ai proposé celle des *foyers domestiques* américains et suédois. Après le dîner, nous avons fait un peu de musique, j'ai joué des polonaises suédoises, et un jeune artiste, M. Cranch (peintre de paysage), gendre de l'une des petites-filles de la maison, a chanté un grand air italien si bien et avec une si jolie voix, que nous en avons été enchantés; on s'apercevait fort bien qu'il avait étudié cet art en Italie. Je suis allée dans une couple d'autres familles des bords de l'Hudson. Dans l'une d'elles j'ai trouvé une agréable et vive hôtesse, beaucoup de joli luxe, mais dépourvu de la délicatesse d'esprit qui distingue la maison de Downing; dans l'autre une femme âgée, originale, comparée par nous à « ma chère mère » des Voisins, et lui ressemblant assez; j'y ai fait la connaissance du docteur Hull, homme aimable, et disciple ardent de notre Svedenborg; sa conversation est plus agréable que celle de la plupart des svedenborgiens que j'ai rencontrés. Il y a, dit-on, dans ce pays, une foule de soi-disant disciples de Svedenborg.

La visite de Bergfalk me donne beaucoup de joie, ainsi que la disposition d'esprit et le regard si exempt de préjugés avec lequel il étudie ce qu'il y a de bien et de mal dans ce Nouveau-Monde; j'aime aussi son attachement ardent pour la Suède et le bon espoir qu'il a de son dévelop-



pement futur. Il est vif, plein de vie et du désir de communiquer ses pensées ; et, quoique son anglais soit parfois le « baragouin » le plus singulier que j'aie jamais entendu, son esprit sait lui frayer une route, souvent d'une manière brillante, hier au soir, par exemple, en caractérisant l'œuvre historique de Macaulay, ses défauts et ses mérites. Downing, qui est peu démonstratif, s'écriait continuellement : « Excellent ! ravissant ! » Bergfalk lui ayant plu au suprême degré, il le pria de rester la nuit ; mais il avait déjà arrêté une chambre dans la ville. Nous l'accompagnâmes jusqu'à son auberge ; je lui donnai les écrits de Lowell et d'Émerson pour lui tenir compagnie.

Aujourd'hui dimanche, 21, tandis que je continuais ma lettre, Bergfalk est revenu ici, amenant un jeune médecin suédois appelé Uddenberg, établi à Saint-Barthélemy, et qui désirait me voir. La matinée a été fort riche, grâce à un entretien sur le poëme de Lowell intitulé « Prométhée, » et la manière dont un poëte américain a traité ce sujet, sur lequel, de temps immémorial, tous les poëtes se sont évertués. Bergfalk s'est distingué derechef par sa faculté de saisir dans les choses ce qu'elles ont de caractéristique, et rien en ce genre n'est perdu pour Downing. A ma demande, ce dernier nous a lu le beau passage où Prométhée brave le tyran antique, et dans lequel le poëte du nouveau monde se montre en opposition avec le vieux monde. Ce n'est pas la joie, la haine, la vengeance, comme dans le Prométhée d'Eschyle, qui rafraîchit le cœur déchiré du martyr en apprenant que la puissance du tyran finira ; ce n'est pas, comme chez Byron, l'orgueil de ne pas faiblir, de se sentir plus grand que Zeus sous le rapport de la

force et de la volonté de souffrir; non, ce n'est pas une joie égoïste qui fortifie le Prométhée de la nouvelle création, c'est la certitude que, malgré le tyran, et par sa propre force, il a préparé la liberté et le bonheur de la race humaine. La menace dont il s'arme contre son bourreau, la fierté avec laquelle il sent qu'il peut l'écraser, sont une prophétie relative au bel avenir du Nouveau-Monde, de l'Amérique, car

« La souffrance infinie a aiguisé ma vue intérieure et fait de moi un devin, un juge entre la vérité et l'apparence.

« La puissance certaine de ce qui est éternellement bien, rendue plus certaine encore par le témoignage de martyrs tels que moi, voilà ma vengeance, vengeance qui dresse, avec les injustices que j'ai endurées, un arc de triomphe sous lequel je vois un sceptre et un trône.

« Des bergers jouant gaiement de la flûte sur les collines où paissent leurs troupeaux ne sont plus destinés à saigner pour toi;

« De joyeuses jeunes filles ne fouleront plus avec leurs pieds blancs la récolte de la vigne pour qu'elle soit répandue sur les autels; — la félicité des amants, balbutiée à l'ombre des bosquets de vignes, dont les grappes pourpres sont moins étroitement pressées que leurs joues, ne sera plus troublée par tes désirs grossiers.

« Un bourdonnement — semblable à des essaims d'abeilles — s'élèvera des sociétés pacifiques où la force hâlée moissonnera pour son propre compte le riche sol dont elle fait sa propriété par le travail. Il est allégé par des cantiques d'actions de grâces adressés à la toute-puissance contre laquelle tes citadelles insensées cherchent à lutter comme une étincelle contre l'Océan.

« L'esprit d'amour libre et de joyeuse paix, récompense certaine de la vertu dans la vie et dans la mort, telle est la moisson que toutes les intelligences supérieures récoltent, pas toujours sur la terre, il est vrai, mais dont elles sont assurées lors même que d'autres mains en auraient lié les gerbes; c'est le poignard non sanglant qui tue les tyrans tombés, l'instrument d'une noble vengeance;

« Car la meilleure partie de leur vie sur la terre, c'est celle où, longtemps après leur mort, leurs pensées et même leurs rêves sauvages, n'étant plus enchaînés ni prisonniers, sont devenus une partie néces-

saire de l'air que l'homme respire; quand, cachées comme la lune dans les nuages, ces pensées répandent la lumière sur le lac de la vie, dirigent notre course et y sèment l'espérance.

« Sur leurs tombes saintes, la terre, avec tous ses fidèles souvenirs, étend un voile de lierre; la mer, libre dans la tempête comme dans le calme, répète leurs pensées; l'éclair, la foudre, et tout ce qui connaît la liberté, ont des légendes qui les concernent à raconter aux hommes. Toute autre gloire est une étoile filante; mais la nature éternelle veille sur la leur.

« On n'acquiert un pareil pouvoir que par l'amour des hommes. »

C'est ainsi que le Prométhée du Nouveau-Monde parle et console.

Caroline Downing vint ensuite avec son poëte favori, Bryant, le poëte de la nature. Mais son chant n'est pas moins ardent de patriotisme et de foi en l'avenir et la « grande mission » de l'Amérique. Dans son petit poëme épique « les Prairies, » il peint, comme les paroles le font rarement, les champs de l'Ouest dans toute leur beauté, leur grandeur solitaire éclairée par le soleil, l'herbe et les tapis de fleurs formant des vagues sous l'influence du vent, au-dessus d'eux le nuage errant, et plus haut encore l'astre du jour contemplant cette vaste scène, brillante et riche comme le paradis, quoique silencieuse et solitaire comme le désert. Mais le silence est interrompu. Le poëte entend un faible bourdonnement. Qu'est-ce? — Une abeille, qui voltige sur les champs de fleurs, en suce le miel. « L'abeille affairée » devient un prophète pour le poëte, et dans son bourdonnement, son activité sans bruit, il voit les races humaines futures et industrieuses s'étendre sur les prairies, les métamorphoser en un paradis nouveau où croissent des fleurs d'une espèce plus noble, les fleurs du bien-être et de la félicité humaine.

Enfin je me présentai avec les poésies de Waldo Émer-

son, petites par leur dimension, mais grandes par leur esprit et leur but. Je lus un poëme dithyrambique qui caractérise bien l'individualité du poëte. Ses confrères américains parlent à la société, Émerson s'adresse seulement à l'individu. Tous cependant me font sentir un souffle de la vie du Nouveau-Monde, dans un certain but grand et sans limite, dans leurs pressentiments, leurs exigences, leur espérance et leur foi; et je reprends haleine dans un monde plus vaste, plus libre. Émerson dit dans son poëme intitulé *Donne tout à l'amour :*

« Donne tout à l'amour, obéis à ton cœur, donne à tes parents, tes amis, des biens et une bonne renommée, tes vers, ton jour. Ne refuse rien !

. . . .

« Car l'amour est un dieu, il connaît son propre chemin et les chemins qui sortent des nuages.

« L'amour n'est pas pour le faible, il exige un grand courage, des âmes au-dessus du doute, une force qui ne faiblit pas... Il récompensera ces âmes; elles deviendront plus qu'elles n'étaient, et s'élèveront sans cesse.

« Mais le perfectionnement de ton cœur exige encore un pas, encore un battement de pouls, de la force calme.

« Sois aujourd'hui, demain, toujours, indépendant comme un Arabe de celle que tu aimes.

« Aime-la de toute ta vie; mais si l'ombre seulement d'une joie se glisse furtivement dans son jeune sein lorsqu'elle est séparée de toi,

« Qu'elle soit libre, ne la retiens point par l'ourlet de sa robe, ne garde pas la moindre feuille tombée de son diadème d'été.

« Quoique l'aimant profondément comme quelque chose de meilleur, de plus noble que toi-même; quoique la séparation d'avec elle obscurcisse pour toi le soleil et enlève tout attrait à ce qui t'environne, apprends à ton cœur que les dieux arrivent quand les demi-dieux s'en vont. »

Ce stoïcisme est noble. Parmi les poëmes d'Émerson, il en est plusieurs qui rendent témoignage d'un stoïcisme

moins élevé, d'un sentiment personnel qui se réjouit de son mépris pour le monde, de savoir que rien ne lui manque tandis que le monde a faim ; quelque chose qui rappelle la réponse ironique de la fourmi dans la fable de Lafontaine. Mais cette ombre passe comme un nuage dans le ciel serein du poëte, elle n'y a pas une demeure permanente. Un trait saillant chez Émerson, c'est son amour pour ce qui est grand, fort, naturellement nécessaire. Il dit donc dans son poëme intitulé l'*Ame du monde :*

« Je remercie la lumière du matin, je remercie l'Océan écumant, je remercie les montagnes de New-Hampshire et les arbres aux cheveux verts de la forêt ; je remercie l'homme courageux, la femme dont l'application est sainte, et le petit garçon qui, hardi dans ses jeux, n'a jamais encore regardé derrière lui. »

Mais le chant de notre Geijer est supérieur à celui-ci :

« Terre verdoyante, je te salue ; Océan bleu, je t'aime ; lumière qui vivifie l'abîme comme les cieux, soleil céleste, tu es ma joie. Je préfère à la plus belle guirlande de la terre, à la danse de la vague bleue, la consolation apportée dans un cœur humain tremblant par la lumière divine qui commence à poindre.

Émerson ne connaît pas cette lumière. Du reste, il a beaucoup de ressemblance avec Geijer ; mais il lui est inférieur de toute la distance qui sépare le plus noble paganisme de la foi chrétienne.

Je ne puis pas justifier mon sentiment sur les poëmes d'Émerson par ma traduction, n'ayant jamais eu d'habileté dans ce genre ; et je crois la poésie d'Émerson presque intraduisible, surtout dans sa versification. Elle est d'une espèce toute particulière, et suit, comme le poëte, des lois spéciales et inusitées.

Henri Longfellow, le chantre d'*Évangélina*, est peut-être le poëte américain qu'on lit le plus, et le plus populaire ; mais il le doit à des qualités qui appartiennent à l'ancienne nature poétique de tous les pays, et il n'a rien de remarquable comme poëte du Nouveau-Monde. Les sentiments, suaves ou tristes, qui se meuvent dans tout bon cœur humain sont, à proprement parler, son domaine ; il y est maître, surtout pour l'observation des nuances délicates. Il n'a traité que dans Évangélina un sujet américain et des scènes américaines.

Mais en voilà assez sur la poésie de cette matinée, il faut dîner. Mes deux compatriotes, et même un troisième, M. Benzon, consul de Suède à Boston, ont été de ce repas.

Le soir.

La journée, avec ses scènes et ses impressions variées, est finie. Si seulement je pouvais prendre tout cela un peu plus froidement ! Mais je sens les choses avec trop de vivacité et m'émeus trop facilement : chaque impression me va droit au cœur ; il bat alors plus vite qu'il ne lui est bon. Je suis seule dans ma chambre, et vois de ma fenêtre, dans la nuit sombre et éclairée par les étoiles, les bateaux à vapeur voler sur l'Hudson, tandis que leurs cheminées lancent des flammes bleu soufre et jaune : c'est magnifique. Demain j'irai avec mes hôtes chez l'une de leurs meilleures amies, la famille Hamilton, établie sur les bords de l'Hudson et dans le voisinage de Washington Irving. Le semaine prochaine je retournerai à New-York pour commencer ma campagne, dont cet échantillon de la vie des champs et de société n'est que le prologue.

Parmi les personnes que j'ai vues ici, M. et madame Spring, de New-York, sont venus avec leur « nourrisson, »

uniquement pour me prier de considérer leur maison comme la mienne. Ils ont été si bien, et si sérieusement aimables avec moi ; leur bienveillance toute naturelle m'a paru si parfaitement exprimée par leur personne, que j'ai accepté avec plaisir l'offre qu'ils me faisaient de passer quelque temps chez eux avant d'aller dans d'autres familles, où j'ai promis aussi de passer une couple de jours. Parmi ces dernières se trouve mademoiselle Lynch. J'ai tout lieu de croire que je n'aurai aucun déboursé à faire pour ma nourriture dans ce pays si je continue à recevoir l'hospitalité dans les familles ; mais il ne faut pas y compter pourtant. D'un côté il en résulte des avantages et un grand intérêt, de l'autre ce genre de vie a ses fatigues.

M. et madame Spring, qui passent pour des socialistes et des abolitionistes, appartiennent au parti libéral du mouvement dans ce pays, et sont en général connus comme des gens remarquablement estimables et nobles de caractère. « Vous apprendrez d'eux, m'a dit M. Downing, ce qui distingue ce parti, et vous verrez probablement dans leur maison Henri William Channing, l'un de nos sous-professeurs et orateurs improvisateurs le plus en renom. Il vous fera faire la connaissance d'Émerson. »

Je ne saurais dire combien je m'estime heureuse d'avoir été, dès le commencement de mon séjour ici, en relation avec un homme aussi réfléchi et capable que Downing. Il est si aimable pour moi, si soigneux de me mettre à même de tirer tous les avantages possibles de mon voyage, de voir toutes choses, bonnes ou non, dans leur véritable jour ! Jamais il ne fait le pédagogue avec moi ; mais insensiblement, et comme par hasard, il me dit les noms des personnages qui agissent dans l'intérêt de l'avenir du Nouveau-Monde en suivant des directions différentes, et attire mon

attention sur ce qui est en voie d'exécution. Je remarque en même temps avec quelle fermeté la propagation du travail intellectuel semble marcher dans ce pays ; comme chaque capacité ou talent se fraye aisément une route, trouve sa place, son centre d'activité, se fait connaître et apprécier. Downing m'a cité comme l'un des hommes d'avenir les plus actifs Horace Mann. Par son enthousiasme, sa persévérance, il a, dit-on, opéré une grande réforme dans l'enseignement, obtenu la construction de vastes et jolies maisons d'école dans les États du nord, et donné une nouvelle vie à l'organisation de ces écoles. Il paraît que les réformateurs et les professeurs qui développent la vie intellectuelle en Amérique, en évoquant ses idéalités, viennent des États septentrionaux, de la Nouvelle-Angleterre, et surtout du premier pays où s'établirent les Pèlerins et les Puritains, le *Massachusett*.

Downing parle de sa propre activité dans ce sens avec la plus grande modestie. Mais mademoiselle Sedgewick m'a dit que les États-Unis possèdent peu d'hommes aussi généralement connus et activement bienfaisants que lui. Ses livres sur l'agriculture, le jardinage, les fleurs et les fruits se proposent tous d'ennoblir le goût, de rendre les produits les plus purs des sciences et de l'art, dans leurs diverses branches, accessibles à chacun. Ces livres se trouvent partout, et personne, riche ou non, ne bâtit une maison, ne crée un jardin, sans les consulter. Tout jeune ménage qui s'établit les achète. « C'est, dit Downing avec modestie, parce que je suis venu à une époque où l'on commençait à éprouver généralement le besoin de l'instruction pour bâtir des maisons et créer des jardins. » Downing est ce qu'on appelle ici « un homme qui s'est fait lui-même, » c'est-à-dire redevable surtout à ses propres

efforts de ce qu'il est. « C'est l'un de nos meilleurs hommes, » ajouta mademoiselle Sedgewick. J'éprouverai une véritable peine à me séparer de lui et de sa charmante femme. Downing a dressé à mon intention un projet de voyage, une feuille de route pour mes courses pendant une année dans les États-Unis, et m'a pourvue de lettres pour ses amis en différents endroits. — J'aurais encore bien des choses à te dire sur ma joie d'être ici, sur ce que je verrai, tout en trouvant ma vie extérieure parfois un peu fatigante, et en me préparant à supporter plus de fatigues encore. Hélas! qu'il y a peu de gens ayant à se plaindre d'une lutte causée par trop d'intérêt et de bienveillance! Mon Agathe, quand tu penses à moi dans tes prières (je sais que tu le fais), remercie Dieu à mon intention de ce qu'il satisfait avec tant de bonté, et si richement, à mes vœux secrets, ma faim, ma soif.

Le matin.

Encore un salut des beaux rivages de l'Hudson, des montagnes de Newburgh, avant que je les quitte, peut-être pour toujours. Les Downing disent bien que je reviendrai chez eux au printemps prochain; mais — il y a loin d'ici là, et j'ai tant de voyages à faire, tant de choses à voir... Encore un beau matin. La rivière est unie comme un miroir; des centaines de petites voiles glissent doucement sur l'eau et ressemblent à des mouettes qui nagent entre les hautes montagnes. Comment font-elles pour se mouvoir, car le vent paraît dormir. Sur la rivière et les montagnes, sur les forêts qui prennent de plus en plus la couleur de l'or, sur les villages blancs scintillants avec leurs clochers dans les bras des montagnes boisées, repose le voile vaporeux de l'été indien. C'est une scène grande et

paisiblement romantique, je le vois et le sens — non pas seulement en dehors de moi. L'été indien avec sa vie mystique, son voile étendu sur les forêts et les montagnes dorées, — vit dans mon âme. En regardant le nature, je lui demande: « Est-ce moi qui vis en toi, ou toi qui réveille cette vie en moi?

Ces jolies petites maisons bien bâties avec leurs vergers et leurs parcs enchâssés comme des perles dans les cadres vert émeraude du rivage, contiennent abondamment, sans doute, ce qu'il y a de meilleur dans la vie du nouveau monde! Qu'elle semble belle et parfaite ici la vie privée incrustée dans la vie publique, et combien je me félicite de connaître quelques-uns des petits foyers des bords de la grande et magnifique rivière! Tout près de la villa de Downing est une jolie campagne habitée par quatre sœurs non mariées. Leur bon frère, enrichi par le commerce, a bâti cette maison et acheté les terres à l'entour pour ses sœurs. Quelques années plus tard, ce frère, atteint par le malheur, perdit tout ce qu'il possédait. Ses sœurs élèvent maintenant ses enfants et il demeure chez elles. Ce sont des femmes aux manières simples, bonnes, agréables, qui savent parler avec gravité et en badinant. Plus loin, sur le bord opposé, un tuilier s'est bâti une jolie villa. Ce digne homme (il en a tout l'air) est venu ici une couple de fois pour me donner des fleurs et m'inviter à venir chez lui. Downing a attiré mon attention sur une jolie petite maison à volets verts et jardin du voisinage. « Elle appartient m'a-t-il dit, à un homme qui, pendant le jour, conduit sa charrette chargée de pierres et de gravier destinés à la route. » C'est l'avantage que le travailleur du Nouveau-Monde a sur l'ancien. Il peut ici, moyennant le travail grossier des mains, parvenir plus rapidement au bonheur

raffiné de la vie, la possession d'une jolie maison et à l'intérieur toutes les jouissances de la civilisation.

Des coups de canon retentissent en se moment sur la rive opposée de l'Hudson, je vois de gros blocs de pierre lancés en l'air retomber dans l'eau qui bouillonne et écume. Ce sont des montagnes que l'ont fait sauter pour établir un chemin de fer le long de la rivière, la vapeur sur terre luttera avec la vapeur sur l'eau. On débarrasse la voie des montagnes qui l'obstruent, on en perce d'autres pour former des tunnels, on en crée dans l'eau pour servir de base au chemin, que l'on est obligé de faire passer sur la rivière en quelques endroits. Ces Américains ne doutent de rien; ils ont une foi qui transporte les montagnes.

Maintenant arrivent des bateaux à vapeur qui tonnent sourdement comme la foudre dans les montagnes; deux ou trois se pourchassent, on dirait de jolis météores. Une couple d'autres avancent lourdement eu soufflant, et traînent des flottes de bateaux plus ou moins grands. New-York va recevoir du beurre, du fromage, des bestiaux et beaucoup de choses apportées de l'intérieur, dont les villes et les campagnes recevront à leur tour du café, du thé, des vêtements de New-York, et de l'Europe par l'intermédiaire de cette cité commerçante. La petite ville de Newburgh occupe à elle seule deux ou trois bateaux à vapeur par son commerce des produits des campagnes environnantes. Quand on voit la foule et la magnificence des bateaux à vapeur qui sillonnent l'Hudson, on se figure difficilement que trente ans se sont écoulés depuis que Fulton a fait sa première expérience de la puissance de la vapeur au milieu de la méfiance générale. Il dit lui-même à cette occasion :

« Lorsque je fus sur le point de construire mon premier bateau à vapeur, le public de New-York me regarda faire

avec indifférence et même avec dédain; mon entreprise lui paraissait complétement folle. Mes amis étaient polis, mais craintifs. Ils écoutaient mes explications avec patience, tandis que leur physionomie annonçait une méfiance décidée. Comme j'allais tous les jours au chantier où mon bateau était en construction, je me suis souvent arrêté, sans être connu, dans les groupes des étrangers oisifs qui s'y réunissaient, et j'écoutais leurs questions relativement à ce nouveau moyen de locomotion. Leur langage était toujours celui de la dérision et du ridicule jeté sur l'entreprise. On riait tout haut, on plaisantait à mes frais, on calculait les dépenses et les pertes auxquelles la « folie de Fulton » (on appelait ainsi mon entreprise) donnerait lieu; jamais la moindre remarque encourageante, une espérance, un souhait bienveillant, n'atteignit mon oreille.

« Le jour de l'expérience arrive enfin. C'était pour moi un moment décisif. J'avais invité plusieurs amis à bord pour assister à cette première course; un bon nombre d'entre eux me fit l'amitié de venir, mais ce n'était pas avec plaisir, tant ils étaient fermement persuadés qu'ils seraient les témoins de mon humiliation et non pas de mon triomphe. Je savais fort bien qu'il y avait des raisons suffisantes pour douter de mon succès: la machine était neuve et mal faite, plusieurs de ses parties avaient été confectionnées par des ouvriers qui ne connaissaient pas ce genre de travail; des difficultés provenant d'autres causes pouvaient surgir. Le moment où le bateau devait commencer à se mouvoir arriva. Mes amis formaient des groupes sur le pont; ils étaient silencieux, abattus, leurs regards exprimaient l'inquiétude mêlée à la crainte. Le signal fut donné, le bateau fit un mouvement, marcha pendant un instant, puis, s'arrêta et resta immobile. Le premier silence

fit place maintenant au murmure, au mécontentement; on chuchotait, on levait les épaules, on répétait : « Je vous l'ai dit ; — c'est une entreprise extravagante ; — que ne sommes-nous loin d'ici ! » Je montai sur la plate-forme et dis à mes amis que la cause de ce temps d'arrêt m'était inconnue, mais que, s'ils voulaient bien ne pas s'inquiéter et m'accorder une demi-heure, je continuerais le voyage, ou y renoncerais complétement. Descendu auprès de la machine, je découvris bientôt une méprise sans importance dans son arrangement, et je la réparai. Le bateau recommença à marcher, nous quittâmes New-York, et passant par la contrée montagneuse, nous arrivâmes à Albany ! Mais, dans ce moment encore, la méfiance était plus grande que la preuve du fait ; on doutait que l'expérience pût recommencer, et si elle se répétait, qu'il résultât un grand avantage de cette découverte. »

Il y a environ trente ans de cela, et aujourd'hui plus de la moitié de l'espèce humaine voltige sur la terre et sur l'eau avec les ailes de Fulton !... Même dans le Nouveau-Monde, quiconque fait une découverte a des peines à surmonter, des luttes à soutenir.

La rosée du matin couvre le moelleux gazon sous ma fenêtre et les jolis groupes d'arbres et de fleurs qu'on y voit ; un petit mangolier, avec ses jolies coques rouge clair, est parmi eux ; tout est joli, paisible et — cette grande, cette riche perspective, la vie sur la rivière, est en bas ! J'aimerais habiter près d'un grand cours d'eau comme celui-ci. Quelles hautes pensées, quelle vie il apporte depuis son origine dans les nuages, son berceau dans la montagne et pendant sa course à travers les vallées et les champs de la terre, en se développant et en acquérant une puissante croissance.

« Les villes riches s'invitent à être leur hôte, et les prés fleuris embrassent les genoux (1).

C'est un bienfaiteur; partout où il se montre, on le salue, on le fête, on s'en sert, on le bénit; mais il n'y fait aucune attention, ne s'arrête, ne se repose pas :

« Il baptise les pays de son nom et court ».

C'est la vie d'un héros! il se hâte d'avancer vers son but, l'Océan; c'est là qu'il goûte le repos, le repos d'un esprit héroïque, la paix dans l'infini, qui suffit à tous.

Je voudrais habiter sur les bords de l'Hudson, si je ne connaissais pas un fleuve qui m'est plus cher encore, le Gotha. Notre Orsta (2), sur le bord de la mer, est bien; mais je préférerais une petite campagne sur les rives du Gotha; il me semble que tu te porterais mieux sur la côte occidentale de la Suède; l'autre est plus froide.

Il faut te quitter maintenant pour écrire d'autres lettres. Downing veut aussi t'adresser quelques mots, ainsi qu'à ma mère. Hier il a proposé vos santés, et nous les avons bues avec du champagne.

LETTRE IV

Brooklyn, 5 novembre 1849.

Me voici à New-York, ou plutôt dans la partie de cette grande ville appelée le Brooklyn, qui en est séparé par l'East-rivers et prétend être une ville à part; elle y a droit

(1) Le *Fleuve*, par Tegnér.
(2) Propriété de la famille Bremer. (Trad.)

par son esprit créateur. Brooklyn est aussi paisible que New-York est bruyant et agité. Bâtie sur les hauteurs de Long-Island, elle a des points de vue magnifiques sur le grand port, des rues larges et tranquilles plantées des deux côtés d'ailantus, espèce d'arbres chinois de la famille des acacias, je crois, et dont le feuillage ressemble à celui de nos frênes; cependant ses feuilles sont beaucoup plus larges et portent maintenant de longues fascioles. D'autres arbres, à tiges plus élevées que l'ailantus, donnent aux rues de l'ombre et l'aspect de la campagne. On dit que les négociants de New-York traversent la rivière pour se rendre à Brooklyn (où ils ont leur habitation et leur famille), afin de pouvoir dormir. L'ami chez lequel je suis, Marcus Spring, a sa maison de commerce à New-York et sa demeure proprement dite à Brooklyn; elle est charmante, champêtre, et porte le nom de Rose-Cottage. Spring l'a fait bâtir, a planté lui-même les arbres, les berceaux de vigne qui l'entourent; il a semé dans ses terres du maïs et des plantes potagères; c'est une création mi-parc, mi-jardin. Il part tous les matins pour New-York et revient chaque soir, non pas seulement pour dormir, mais se reposer, être heureux avec sa femme, ses enfants, ses amis. Rose-Cottage est situé à l'extrémité de la ville. Ne te figure pas que c'est une petite ville, elle a cent mille habitants, une maison commune fort belle et cent églises; de Rose-Cottage, on voit la campagne avec ses hauteurs boisées, ses champs verdoyants de trois côtés. Des maisons en construction sur divers points menacent de faire invasion sur les champs; mais il s'écoulera encore plusieurs années avant que Rose-Cottage soit dans la ville. Je passerai quelque temps ici avant d'aller dans le Massachusett et à Boston.

J'aurais beaucoup, beaucoup de choses à te raconter si

le temps me laissait le loisir et le repos nécessaires. Je vais te dire comment ma vie se passe, en procédant avec plus d'ordre que je ne l'ai fait en Danemark. Les impressions que je reçois sont plus grandes, plus massives ici ; c'est une espèce de bloc, si je puis m'exprimer ainsi. Je n'ai pu parvenir encore à les dominer, à les manier, ni trouver de paroles pour les exprimer. Je pressens des figures dans ce bloc ; il faut du temps et du travail pour qu'elles en sortent.

Mais une chose est certaine : l'effet produit sur moi par mon voyage en Amérique a dejà pris le tour le plus décidé, sa nature est tout autre que je ne m'y attendais. Je suis venue ici pour respirer un air vital plus frais, pour étudier la vie de ce peuple, les institutions d'un État nouveau, pour avoir des idées plus nettes sur certaines questions relatives au développement de l'État et de la nation, surtout pour étudier les femmes, la vie de famille dans le Nouveau-Monde, et connaître l'avenir de l'humanité en prenant mon point de vue au seuil du foyer. Les sources du ciel forment les fleuves; de même la vie des peuples et leurs destinées dépendent de la vie cachée du foyer domestique. Je suis venue, en un mot, pour m'occuper d'affaires générales, et c'est la vie *privée*, ce sont les individus qui captivent surtout mon intérêt, mes sentiments, mes pensées. Je suis venue avec le dessein secret de me détacher du roman et de ce qui le constitue, de songer uniquement à un autre but, et me voilà forcée de m'en tenir au premier plus fortement que jamais, forcée sans rémission, par mes pensées et mes sentiments, à donner la vie à des formes, des tableaux, des rapports qui se sont agités dans l'ombre et l'arrière-plan de mon âme depuis une période de vingt ans. Dans ce pays soi-disant de la réalité (qui a

cependant plus de vie poétique qu'on ne le pressent en Europe), j'ai déjà « in petto » vécu et écrit d'une manière plus romantique que je ne l'aï fait depuis bien des années, et il est probable que je continuerai de même pendant mon séjour ici.

Quand je me suis aperçue qu'à partir de mon réveil, le matin, je m'occupais dans mon atelier le plus intérieur, non pas d'affaires et de questions américaines, mais de mes propres créations d'idées, sous l'influence des impressions que me donnaient mon nouvel entourage, mes nouveaux rapports, alors j'ai renoncé à la pensée d'essayer un autre travail, et m'en tiens à celui que Dieu m'a imposé. Je dois chercher également ici à faire fructifier mon talent, à suivre ma vocation en laissant les événements et les choses agir sur moi comme bon leur semble. Je cultiverai donc comme par le passé le monde de la vie privée, en y faisant pénétrer le grand air du Nouveau-Monde, de la vie universelle, et en lui donnant plus de substance. Je voudrais que ce fût toujours ainsi; j'y parviendrai mieux à l'avenir. Je pressens depuis longtemps le roman de la vie dans sa grandeur, son intimité infinie, et n'oublierai jamais le moment où commença à poindre devant moi la première vision d'un monde glorifié. Aurore céleste, elle a été, elle est et restera éternellement le point lumineux de ma vie. J'en ai l'obligation à la Suède. Mais des nuages l'obscurcirent pendant un moment; je ne la voyais pas avec netteté, ou plutôt son impression ne se présentait plus à moi avec sa première beauté. Maintenant je la vois de nouveau, et, j'en ai le pressentiment, je serai redevable de son complet développement à l'Amérique.

Ma vie dans ce Nouveau-Monde, et avec lui, prend aussi une forme romantique. Ce n'est pas seulement un nouveau

continent, une nouvelle civilisation, avec un avenir de plusieurs milliers d'années, que je dois observer ici ; c'est une âme pleine de vie, un grand caractère, un esprit individuel que je dois apprendre à connaître, avec lequel je dois vivre, causer durant une vie en commun profondément sérieuse. Combien je voudrais saisir son trait caractéristique, entendre ses révélations, sa parole d'oracle relativement à sa vie et à son avenir! La grande et unanime hospitalité avec laquelle ce nouveau monde m'accueille me fait comprendre que c'est un cœur, un esprit vivant qui viennent en lui au-devant de moi.

Quelques mots maintenant de ma vie extérieure. Je t'ai quittée la dernière fois au moment où je partais avec M. et madame Downing pour faire une visite à la famille Hamilton. Lorsque nous arrivâmes sur le port de Newburgh, deux hommes, l'un gras et l'autre maigre, allaient et venaient en parlant haut, avec feu, on aurait pu dire avec colère. « Quiconque voyage avec ce bateau à vapeur est volé! s'écriait l'un, il est rempli de filous et de fripons. » L'autre criait : « Quiconque tient à sa vie doit se garder de voyager avec le bateau à vapeur en faveur duquel vous parlez ; c'est un pot fêlé, il sautera au premier jour. » — « C'est faux, de la plus grande fausseté, » reprenait le premier ; et ils se lançaient de terribles coups d'œil sous leurs sourcils froncés, tout en continuant d'aller, de venir, en faisant chacun l'éloge de son bateau et dénigrant celui de l'autre. « Que signifie cela? » demandai-je à Downing. Il sourit avec calme et répondit : « C'est de l'opposition. Deux bateaux se font concurrence pour les passagers, et ces hommes sont lancés pour faire le puff chacun en faveur du sien. Ils recommencent ce rôle chaque jour; cela ne signifie rien. » Je remarquai aussi que, tout en se lan-

çant les plus farouches regards, un sourire était souvent appelé sur leurs lèvres par les injures spirituelles qu'ils s'adressaient au sujet de leurs bateaux, qui probablement ne les méritaient pas. Les gens dont ils étaient entourés riaient et ne s'inquiétaient pas le moins du monde de leur querelle. C'était une comédie; seulement je m'étonnais qu'ils eussent le courage de la répéter si souvent. Downing avait déjà fait son choix.

Nous étions à bord depuis un moment, quand le capitaine fit offrir à mademoiselle B... et à ses amis le passage gratuit sur son bateau à vapeur et sur le chemin de fer de l'Hudson. Nous voguâmes donc aux frais de ma bonne renommée et de la politesse américaine; l'air était calme et chaud comme en été. Mais le tuilier M. A..., qui s'était déclaré mon ami, qui m'avait apporté des fleurs et invité à venir à sa villa, qui avait découvert quelques bons districts phrénologiques sur mon front, s'empara de moi, me conduisit auprès de sa femme, laquelle me présenta un poëte dont elle prétendait que je devais connaître les vers. Le poëte me présenta trois femmes, ces trois femmes m'en présentèrent d'autres, ainsi que des hommes. J'étais pour ainsi dire épuisée, j'eus chaud comme dans un four et me sauvai du salon vers mon silencieux ami, sur le tillac, lui reprochant de m'avoir laissée devenir la proie des indigènes de la contrée. Du reste, mon ami le tuilier me plaît beaucoup, c'est une nature bienveillante, large, solide, avec un cœur ouvert et une physionomie franche. Le poëte me plut aussi, il était animé et bon enfant; malheureusement je n'avais pas lu ses vers, et mes nouveaux amis étaient trop nombreux. Sur le pont, je pus enfin rester assise en silence à côté du silencieux Downing, en sachant toutefois que je m'entretenais intérieurement avec lui, que son re-

gard reposait sur les mêmes objets que le mien, qu'il les comprenait, les jugeait à peu près comme moi, parce que nous nous comprenions. Une parole dite de temps à autre, une observation, nous ranimait. Que ce genre de sociabilité est agréable !

Du bateau à vapeur nous passâmes sur le chemin de fer de l'Hudson (le même qui est en construction en face de Newburgh). Nous volions avec la rapidité d'une flèche vers la villa de M. Hamilton, située sur une hauteur au bord de la rivière. Nous fûmes bientôt dans une jolie habitation et au centre d'une vie de famille charmante.

M. Hamilton est fils du général de ce nom, contemporain et ami de Washington, ainsi que l'un des grands hommes de la guerre de l'indépendance. Madame Hamilton est une femme d'un certain âge, encore jolie, aux douces manières maternelles ; un fils et trois filles composent cette famille. Madame Skeyler, la fille mariée, — dont bien des bouches m'ont fait l'éloge, en la représentant comme une femme remarquable sous le rapport du cœur et de l'esprit, — m'a offert de visiter avec elle les écoles et autres établissements de bienfaisance de New-York. J'ai accepté avec reconnaissance. Les deux sœurs plus jeunes non mariées, Mary et Angélika, me semblent le type des deux caractères de femme que l'on trouve dans les romans de Cooper. Mary a de la vivacité, du feu, de l'énergie, des yeux bleus animés, de l'esprit, sa conversation est amusante ; Angélika, douce et sereine, jolie, digne comme la madone, est à mes yeux (comme à ceux de bien d'autres) une personne des plus attrayantes. J'ai remarqué surtout le charme particulier de sa voix et de ses mouvements. Sans faire de questions, elle établit la conversation, même avec les étrangers, et l'entretient d'une manière fort agréable.

M. Hamilton m'emmena visiter quelques-uns des petits cultivateurs ou métayers des environs, afin de me donner une idée de leur position. Nous arrivâmes chez plusieurs d'entre eux à l'heure du dîner, et je vis leur table richement fournie de viande, de gâteaux, de maïs, de légumes, de fruits et du plus beau pain de froment. Les maisons étaient pour la plupart une espèce de construction particulière en bois, agréablement bâties. Les chambres sont claires, propres, elles ont de grandes fenêtres. J'étais enchantée de causer avec M. Hamilton, qui sait beaucoup de choses sur ce pays ; c'est un ami ardent de ses institutions, dont il a eu l'occasion de reconnaître l'utilité durant sa longue carrière administrative. La journée était belle, un peu froide au vent, et n'avait rien de ce que tu appelles « un air bien mélangé ! » Il a quelque chose de si vif, de si pénétrant ici, que j'en suis pénétrée comme je ne l'ai jamais été en Suède.

Il y eut beaucoup de monde à dîner ; parmi les convives se trouvait Washington Irwing. C'est un homme de soixante ans environ. Il a de jolis yeux, un grand nez bien fait, une figure encore agréable sur laquelle des fossettes et sourires jeunes rendent témoignage de la jeunesse de l'âme et de l'esprit. Son caractère est, dit-on, des plus heureux et son cœur excellent. Irwing s'entoure d'une foule d'enfants appartenant à ses frères et sœurs, plus particulièrement des filles dont il fait le bonheur et qui le rendent heureux par leur affection (il ne comprend pas lá nécessité des garçons). On assure qu'il est doué de la faculté spéciale de trouver bien tout ce qu'il possède et lui arrive. C'est un optimiste, mais non pas de ceux qui s'aiment eux-mêmes. Nous étions voisins à table, et je ne lui en veux pas de s'être laissé aller au sommeil ; on m'avait prévenue que

cela lui arrivait dans les grands dîners : je n'en suis pas surprise en vérité; cependant ce dîner n'était pas de ceux qu'on appelle longs et ennuyeux. Irwing cherchait visiblement à entretenir la conversation d'une manière polie, agréable, et je fis de mon mieux, comme tu peux le penser ; mais cela n'allait pas. Après le dîner, je lui demandai la permission de dessiner son profil, et afin qu'il ne s'endormît pas tout à fait, je priai Angélika de s'asseoir en face de lui et de lui parler. Elle réussit parfaitement. Irwing s'éveilla si bien, devint si causeur, il y eut parmi les fossettes de son visage un tel mouvement de sourires et de gaieté, qu'il y aurait de ma faute si je ne possédais pas le meilleur et le plus frappant portrait de cet écrivain universellement aimé. Je suis charmée de pouvoir le montrer à ses admirateurs en Suède. Irwing m'a invitée chez lui, ainsi que mes amis, pour le lendemain au soir. Comme nous avions choisi ce moment pour notre départ, nous lui demandâmes la permission d'aller le voir avant dîner. Dans la soirée, les nouveaux mariés de la maison revinrent d'un voyage. Le jeune époux, assis entre son père et sa mère, se partageait également entre eux, répondant avec joie et tendresse à leurs questions et à leurs marques d'amour.

Parmi les choses intéressantes que j'ai vues ici et dans plusieurs autres familles des bords de l'Hudson, je citerai les *Oiseaux d'Amérique*, par Audebon, véritable œuvre de génie. Non-seulement on y trouve les diverses espèces d'oiseaux de ce continent, mais on apprend à connaître leur caractère, leur vie, leur histoire, la manière dont ils construisent leurs nids et se nourrissent ; leurs joies, leurs combats, les dangers auxquels ils sont exposés. Plusieurs de ces dessins me paraissent un peu excentriques

dans leur composition; mais qui peut l'être davantage que la nature elle-même dans certains moments? J'ai fait une autre connaissance agréable en la personne de M. Steevens. Il parle avec intérêt des antiquités découvertes dans l'Amérique centrale. Quel vaste champ elles ouvrent à l'esprit d'entreprise et d'examen des Américains! Ils ne prendront pas de repos que cette contrée ne leur appartienne et qu'ils n'y aient les coudées franches. De grandes difficultés s'opposent dans ce moment à ce qu'ils puissent y pénétrer.

Le jour suivant, nous eûmes, parmi les bonnes choses du déjeuner (elles ne sont que trop abondantes et trop fortes ici; le poivre de Cayenne gâte tous les mets et l'estomac), nous eûmes, dis-je, du miel du mont Hymette donné à la famille Hamilton par un ami arrivant de Grèce. Ce miel classique ne me parut pas meilleur que le miel vierge de nos abeilles septentrionales. La fleur et l'abeille sont, je crois, les mêmes partout et se nourrissent de la même rosée céleste.

Je suis allée dans la matinée, avec Mary Hamilton, chez Washington Irwing. Sa maison ou villa sur le bord de l'Hudson ressemble à une paisible idylle; des rangs serrés de lierre couvrent une partie de ses blanches murailles et couronnent le faîtage. Des vaches grasses ruminaient dans la prairie qui s'étend sous les fenêtres. Dans les appartements régnaient une chaleur d'été, la paix et en même temps l'animation. Washington Irwing, tout en possédant l'aisance de l'homme du monde et beaucoup de bonhomie dans les manières, a cependant quelque chose de cette timidité nerveuse qui s'attache aisément à l'écrivain du bon aloi le plus fin. L'esprit poétique est souvent obligé de payer ses relations avec les sphères divines par une petite

désharmonie tenant à la pesante réalité terrestre. En font essentiellement partie : les visites des étrangers et les formes de la société telles que nous les avons adoptées dans la bonne compagnie de la terre. Ce sont des enveloppes qu'il faut briser pour parvenir au noyau ; il arrive souvent que nous n'avons pas le temps de prendre cette peine. Un portrait de Washington Irwing peint depuis longtemps, et qui se trouve dans son salon, prouve qu'il a été d'une beauté remarquable. Ses yeux et ses cheveux noirs le feraient prendre pour un Espagnol. Il a été fiancé à une jeune personne belle aussi et d'une bonté rare ; mais elle est morte, et Washington-Irwing n'a pas cherché une autre fiancée ; il a été assez sage pour se contenter du doux souvenir d'un amour complet, a vécu pour les lettres, l'amitié et la nature. C'est un sage sans rides ni cheveux gris. Il s'occupe maintenant de la biographie de Mahomet, qu'il livrera sous peu à l'impression. Deux femmes, l'une d'un certain âge, l'autre jeune, pas jolies, mais ayant des physionomies pleines d'âme, et proches parentes d'Irwing, étaient avec lui.

J'ai reçu chez les Hamilton de nouvelles visites, tous gens aux manières amicales, au cœur ouvert. Les femmes ont en général la taille fine, mais un peu frêle. Ensuite, Mary Hamilton et moi nous fîmes de la musique. Nous étions dans toute l'ardeur de l'exécution d'une ouverture à quatre mains, et nous nous en tirions assez bien pour qu'on nous criât *bravo*, quand M. Downing, avec sa voix mélodieuse, sa fermeté (qui fait parfois de lui une sorte de despote aimable), nous interrompit en disant : « Voici le moment ! » c'est-à-dire, il faut partir. Nous nous arrêtâmes donc au milieu du morceau pour faire les adieux, courir au chemin de fer qui étendait ainsi sa rude main sur la musique de

la vie. Elle m'accompagna cependant sous la forme du souvenir de l'impression que m'avait faite cette agréable vie de famille. M. Hamilton, qui a été d'une bonté parfaite à mon égard durant cette visite, nous a accompagnés jusqu'à l'embarcadère. Il a fini par me prier de le considérer comme un père, et sa maison comme la mienne; d'y venir et d'y rester toutes les fois que je me trouverais moins bien dans n'importe quel lieu des États-Unis. Je sais que cette offre m'a été faite aussi sérieusement que celle de Downing quand il m'a dit de le traiter en frère et de lui donner l'occasion de m'être utile. « Ne l'oubliez pas! » telles furent ses dernières paroles lorsque nous nous séparâmes.

Nous remontâmes l'Hudson pendant une sombre mais belle soirée. L'air était complétement calme; de temps à autre un bateau à vapeur tonnant, aux cheminées flamboyantes, venait à nous; la rivière était d'un calme extraordinaire. Çà et là de petites lumières rouges apparaissaient sur les ombres noires projetées par les hautes montagnes du rivage. « Ces lumières proviennent des cabanes où habitent les ouvriers du chemin de fer, me dit Downing. — Vous vous trompez, répliquai-je, ce sont de petits nains qui regardent à travers le roc et ouvrent les lucarnes de leurs salles dans la montagne. Nous savons cela, nous autres Scandinaves! » Downing sourit, et mon explication fut adoptée.

Ce que je pourrais regretter, si je songeais à regretter quelque chose ici, où il y a si grande abondance de vie, ce serait la vie des fables et des légendes que l'on rencontre partout en Suède. Elle fait de notre pays une terre poétique, dont les montagnes, les forêts, le sol, le bord des rivières et des lacs sont pleins de runes symboliques (1);

(1) Sorte de caractères dont se servaient les Scandinaves antiques. (Tr.)

chaque pierre, chaque motte de sable y est animée. Les magnifiques montagnes et collines de l'Hudson y auraient des noms, des légendes du même genre. Ici les traditions ne se rapportent qu'à l'histoire, surtout aux guerres contre les Indiens, et bien des noms ont une teinte d'ironie. C'est ainsi que l'on a donné à un rocher escarpé qui s'avance dans la rivière en forme de nez, le nom de « Nez-de-Saint-Antoine. » En passant devant lui, je me suis souvenue d'un petit poëme jovial que Downing m'a lu. Saint Antoine y est représenté prêchant les poissons. Ceux-ci accourent consternés et en même temps ravis, pour entendre le zélé père de l'Église qui veut les convertir. Le poëme se termine ainsi.

Ils furent enchantés, cependant ils préférèrent suivre leur ancienne voie.

Il en résulta donc pour saint Antoine — un long nez.

Je passai encore une couple de jours avec mes amis de l'Hudson, jours comblés de richesses, grâce à une infinité de belles choses que nos relations firent surgir, et aux fruits dignes du paradis que je mangeai. La nouvelle lune, en se montrant, donna un caractère encore plus romantique au voile d'été étendu sur les montagnes, la rivière, — et produisit des scènes d'une merveilleuse beauté. C'est par l'une de ces belles journées et avec une tempête chaude, que mes amis et moi, nous descendîmes l'Hudson pour aller à New-York. L'automne, en s'avançant, avait répandu sur la forêt d'arbres à feuilles rondes une teinte uniforme tenant de l'or et du cuivre, et brillante comme une broderie en or sans fin, sur le riche voile de vapeur indien qui couvrait les hauteurs et longeait l'Hudson. La violence du vent était telle, que le bateau penchait souvent sur le côté ; et à mesure que le soir s'établissait, le silence augmentait

parmi les groupes du grand salon rempli de monde. L'ami se rapprocha de l'ami; les mères pressaient leurs enfants contre leur sein. Mes yeux tombèrent par hasard sur un homme de haute taille, d'un extérieur énergique et beau; devant et près de lui était une petite femme dont il tenait la main pressée contre sa poitrine. J'étais, sans m'en rendre compte, un peu curieuse de voir le visage de cette femme. Elle tourna la tête, et sous son chapeau de paille je vis une figure noire sans aucun signe de beauté; une vie muette, passionnée, y régnait comme dans l'atmosphère durant cette soirée orageuse et chaude, qui s'est gravée, ainsi que d'autres, en traits ineffaçables dans mon âme : tu les y verras un jour et sur le papier; car tout ce que je sens fortement, profondément, je suis obligée, tu le sais, de le reproduire plus tard en paroles et en images.

Nous arrivâmes à New-York avec tempête et ténèbres, mais, du reste, très-confortablement à Astorhouse, où je fus bientôt assise intimement avec mes amis, prenant du thé et buvant du lait glacé exquis. « Pour entretenir la conversation avec vous, dit Downing lorsque nous eûmes fini, il faut, je crois, vous demander un — *autographe.* » Connaissant la terreur que m'inspire la manie américaine des autographes, il s'amuse souvent à mes dépens. Nous passâmes la soirée délicieusement en lisant chacun à notre tour nos poëtes favoris, Lowell, Bryant, Émerson. Il était minuit quand je me retirai dans ma chambre; mais je restai longtemps encore levée, écoutant par ma fenêtre ouverte le petit clapotis de la pluie, m'enivrant de l'air balsamique, et laissant pénétrer en moi les aspirations d'une vie nouvelle.

Les Downing restèrent encore une couple de jours avec moi à Astorhouse, et dans cet intervalle nous visitâmes

l'exposition des beaux-arts. Parmi les œuvres des artistes indigènes je n'ai remarqué qu'un grand tableau historique représentant la première guerre mexicaine entre les Espagnols et les Indiens, où l'on puisse découvrir des traces de génie proprement dit. Quelques œuvres plastiques me firent beaucoup de plaisir par la délicatesse de l'expression et la hardiesse de l'exécution, entre autres un buste en marbre de Proserpine et un petit berger écoutant le bruit d'un coquillage, tous deux d'un artiste américain appelé Hiram Powers. On aurait pu souhaiter quelque chose de plus grand, de plus national dans le sujet, mais il ne laissait rien désirer quant à la beauté, à la perfection des formes. En face des salles de l'exposition des arts américains, et cela me paraît bien, est ce qu'on appelle la galerie de Dusseldorf, où sont réunis des tableaux anciens, surtout de l'école allemande. Les artistes commençants et les amateurs y trouvent des sujets d'étude et des points de comparaison. Le temps ne m'a point permis de visiter la galerie cette fois.

Parmi les bonnes choses que j'ai rencontrées ici, il faut compter les propositions qui m'ont été faites par M. Putnam, libraire fort estimé de cette ville. Downing s'en est réjoui, car il connaît M. Putnam comme un homme parfaitement probe et sûr ; je le crois rien qu'en voyant ses yeux.

Il m'en a beaucoup coûté de me séparer des Downing. Le temps que j'ai passé avec eux a été si riche sous le rapport des jouissances de l'esprit et du cœur, que je voudrais l'appeler mes jours des pains azymes dans le Nouveau-Monde. Je me suis fortement attachée à ces amis excellents. Je les reverrai !... J'ai infiniment d'obligations à Downing pour la sagesse, le tact, la gravité fraternelle avec

lesquels il m'a aidé à combiner mes mouvements dans ce pays, à faire un choix parmi les invitations qui m'ont été adressées, etc., etc. En nous séparant, il m'a exhorté avec son fin sourire à me servir, en toute occasion, d'un peu de tact inné, — c'est précisément ce qui me manque, — pour savoir ce que je dois faire ou non. Je crois avoir suivi ce conseil sur-le-champ en refusant un jeune homme qui me proposait de grimper avec lui dans un clocher très-élevé. Rien ne me frappe comme l'ardeur, le penchant juvénile, je dirai presque enfantin, de ce peuple pour les entreprises. Il ne redoute rien, et croit tout possible. Mais — je suis trop vieille pour grimper dans les clochers avec les jeunes gens.

Après le départ de mes amis, M. Putnam s'est emparé de moi pour me conduire à sa villa de Staten-Island. Notre voiture eut de la peine à se frayer une route vers le port, à travers la foule des véhicules de toutes sortes qui encombraient les rues. J'admirai l'adresse avec laquelle leurs conducteurs s'évitent, tournent les difficultés, et dénouent sans fâcheuses aventures ces véritables nœuds gordiens composés de charrettes, etc. C'est remarquable, mais non pas amusant. J'étais dans l'attente continuelle de voir entrer la tête des chevaux par la portière ou d'être brisée en même temps que notre voiture; cependant tout alla bien, et nous atteignîmes le bateau à vapeur. La traversée fut très-agréable sur les eaux calmes de ce vaste port, où les embarcations de toutes grandeurs vont, viennent, passent, entre les navires à voiles. — Quelle vie!

Dans la villa de M. Putnam, sur les hauteurs de Staten-Island, j'ai vu une maîtresse de maison délicieusement jolie, vive, aimable, trois jolis enfants, et le soir une foule de voisins. Je leur ai joué des polonaises et des chansons

suédoises. Le bon morceau de la soirée a été un air plein de gaieté, chanté par un monsieur d'un certain âge. J'ai eu froid dans ma chambre, parce que le temps s'est rafraîchi et qu'on ne fait pas de feu dans les chambres à coucher; c'est comme en Angleterre, mais non pas comme dans notre bonne Suède. J'aurai de la peine à m'accoutumer à ces chambres froides, où j'ai toutes les peines du monde à me lever et à m'habiller avec des doigts glacés. Mais j'oubliai tout cela lorsque, descendue pour le déjeuner, je me trouvai en face de mon aimable hôtesse, dans une pièce fort gaie ayant vue sur le port, la ville et les îles. Dans la matinée, M. Putnam me promena en voiture dans Staten-Island, et nous fîmes quelques visites. Les riches forêts, dorées par l'automne, étaient resplendissantes; le jeu de leurs couleurs était chaud et profond comme les passions les plus pures de l'âme. Les sentiments qu'elles faisaient naître en moi me ranimèrent; je passai à travers la forêt comme à travers un temple rempli de caractères symboliques; je pouvais les lire et les expliquer. Nous avançâmes ainsi jusqu'à la plus haute colline de l'île, d'où la vue était grandiose et admirable par son étendue sur le pays et la mer. On ne distingue plus les hauteurs; l'œil plane, tourne comme l'aigle dans les airs sans découvrir un rocher, une cime, sur lesquels il puisse se reposer.

Je vis aussi des habitations avec leurs jardins, des maîtresses de maison bienveillantes et jolies. L'une d'elles, véritablement belle, était triste, la mort avait récemment emporté sa joie. Dans une autre maison, le bonheur et la joie avaient établi leur domicile, on ne pouvait pas s'y méprendre. Je suis obligée de promettre que je reviendrai au printemps pour assister au retour de cette sai-

son; mais — je suis curieuse de savoir à combien de promesses je manquerai dans ce pays.

M. Putnam m'a reconduite à New-York chez l'aimable madame Skeyler, qui s'est chargée de moi à son tour, et m'a menée voir divers établissements publics, parmi lesquels se trouvent plusieurs grandes écoles où j'ai vu des centaines d'enfants très-vivaces; j'ai surtout remarqué leurs yeux limpides, vifs et beaux. La méthode d'enseignement suivie ici me paraît avoir principalement pour but de tenir les enfants éveillés et de fixer leur attention. Une maison d'école contient plusieurs et même toutes les classes. Les plus jeunes enfants, ceux de quatre à six ans, sont au rez-de-chaussée; chacun d'eux a sa petite chaise et son petit pupitre devant lui. A mesure que les écoliers avancent en âge et en instruction, ils montent un étage. Dans les écoles de filles, comme dans celles de garçons, les élèves de dix-neuf à vingt ans et au-dessus occupent l'étage supérieur; ils y reçoivent leur diplôme et se lancent ensuite dans le monde pour y vivre et y enseigner selon ce que chacun a appris. Mais je n'ai pas recueilli grand'chose à cet égard. J'ai voulu faire des questions, on ne prenait pas le temps d'y répondre, et je n'ai point tardé à m'apercevoir que le but de ma visite n'avait pas été un enseignement, mais une exposition. Dans l'institut des sourds-muets, un jeune professeur a fait par signes à ses disciples un récit sur moi et la personne qui m'accompagnait; ils l'écrivirent sur des tableaux suspendus au mur. J'admirai leur mémoire, la netteté de leur intelligence et du style.

Le jour suivant, nous avons fait une excursion dans l'une des îles. Des hommes bienfaisants y ont fondé un grand établissement pour recevoir et venir en aide aux

émigrants qui arrivent d'Europe à New-York malades ou la bourse vide. Cette île s'appelle « Wards-Island, » et l'établissement « l'Asile des émigrants. » L'un de ses principaux fondateurs et administrateurs est M. Colden, autrefois l'un des premiers légistes de New-York, et riche maintenant ; il s'occupe des institutions de bienfaisance et leur consacre son temps et sa fortune. J'étais dans sa voiture, ainsi que madame Skeyler et Bergfalk, que j'ai entraînés avec nous. Arrivés sur le port, nous nous embarquâmes ; et cette course en bateau, sur des eaux calmes et odoriférantes (jamais je n'en ai trouvé de parfumées comme celles-ci), à la chaleur d'un soleil d'automne, était des plus agréables. On juge approximativement, à Wards-Island, des fortes dépenses que les Américains ont à faire pour recevoir la population pauvre et souvent la plus misérable de l'Europe, et des moyens qu'ils emploient pour y subvenir. Des milliers d'individus, couverts de haillons et malades, sont amenés ici, soignés, habillés, nourris, puis envoyés à l'ouest, dans les Etats du Mississipi, s'ils n'ont pas de parents ou d'amis plus rapprochés chez lesquels ils puissent aller. Des maisons spéciales ont été bâties pour les malades du typhus, pour les ophthalmies, les enfants malades, les convalescents, les femmes en couches ; plusieurs autres étaient en construction. Sur ces vertes collines, caressées par les vents moelleux de la mer, les malades doivent nécessairement se rétablir, quand la chose est possible, et les faibles se fortifier. Nous visitâmes les malades — des centaines avaient le typhus, — et les convalescents, assis à la bonne et substantielle table où ils dînaient. « Mais si vous leur donnez tous les jours une soupe et des viandes comme celles-ci, dis-je à M. Colden, vous devez avoir de la peine à les faire

partir d'ici? — ceux du moins qui ne vivent que pour manger. — Nous imitons alors la conduite du quaker envers son adversaire, répliqua M. Colden en souriant; il le saisit d'une main vigoureuse : — Eh bien, dit l'adversaire, allez-vous me battre? ce serait un procédé contraire à votre doctrine religieuse. — Non, je ne veux pas vous battre, mais vous tenir d'une manière désagréable. » Bergfalk était aussi satisfait que moi de voir cet établissement grandiose et de plus en plus florissant, que le peuple du Nouveau-Monde a créé en faveur des enfants malheureux de l'Ancien. Je ne jouissais pas moins de l'individualité de M. Colden, l'une de ces fortes natures qui peuvent porter de pareils établissements avec autant d'aisance qu'une mère porte son nourrisson. C'est un homme fort de cœur, d'âme et de corps. J'éprouve pour de tels hommes une admiration qui ressemble beaucoup à de l'amour filial; ils possèdent cet aimant qui fait, dit-on, partie de la nature des montagnes.

J'ai visité aussi, avec madame Skeyler, une maison fondée en faveur des femmes repenties; elle m'a paru bonne et bien ordonnée. Mademoiselle Sedgewik, l'une des directrices, agit d'une manière infiniment salutaire sur cette institution, en lisant à ces femmes des histoires propres à réveiller en elles la meilleure partie de leur nature, en leur parlant avec bonté et raison.

Madame Skeyler, aussi douce et maternelle dans son intérieur que bonne citoyenne au dehors — toute femme au noble caractère devrait l'être, — a été une hôtesse aimable pour moi; je regrette seulement de n'avoir pu causer davantage avec elle. Ces écoles, ces asiles, etc., etc., sont parfaitement estimables; — mais, hélas! combien ils me fatiguent! — Madame Skeyler m'a conduite chez

mademoiselle Lynch, où j'ai vu quantité de gens, entre autres le poëte Bryant ; il a une belle tête caractéristique à chevelure bouclée parsemée de gris.

De chez mademoiselle Linch, j'ai été menée par un aimable et loyal professeur — appelé Hacklitt, je crois, — aux Champs-Élysées, dans une île voisine de New-York, beau parc ainsi nommé à cause de sa poétique nature. Le temps et l'air étaient également ravissants ; nous n'avons rien de pareil dans notre Vieux-Monde, du moins je n'ai jamais rien rencontré de semblable. Je hume cet air comme si c'était du nectar ; il m'enivre presque délicieusement, et doit appartenir, à cette époque de l'année, à la vie magique de l'été indien. Je me suis donc promenée dans les Champs-Élysées avec de véritables sentiments élyséens ; j'ai vu des masses de voiles blanches descendre l'Hudson comme des messagères de paix ailées, et j'ai laissé voguer mes pensées vers les amis que j'ai sur ses bords, amis nouveaux et cependant bien chers, éloignés et cependant si proches de mon cœur. Cette journée dans les Champs-Élysées du Nouveau-Monde a été ravissante. Mon professeur était bon et sage comme Mentor, plus sage, je crois, car il ne faisait pas de discours, m'accompagnait avec bienveillance, semblait jouir de ma satisfaction. Le soir il m'a fait traverser « East-River » et m'a conduite à Rose-Cottage dans le paisible Brooklyn. Je m'y reposerai quelques jours loin du monde.

Maintenant un mot sur mes nouveaux amis Marcus et Rebecca Spring. Ils sont d'une espèce tout à fait particulière, simples, humains, doués d'un esprit lucide, et me semblent *angéliques*. Dès mon premier dîner chez eux, ils m'appelèrent par mon nom de baptême et me dirent d'agir de même à leur égard. Je vis donc avec eux intime-

ment comme avec un frère et une sœur. Ils ont été et sont d'une bonté inexprimable pour moi. Mon humeur était un peu triste les premiers jours. Je souffrais du froid, surtout dans ma chambre à coucher, et de la nécessité d'établir de nouveaux rapports, chose toujours désagréable pour moi. Mes hôtes ont fait mettre un poêle dans ma chambre, ce qui l'a rendue chaude, agréable, et je n'ai pas tardé à me trouver heureuse et à mon aise avec eux. Marcus aussi est « un homme qui s'est fait lui-même; » je soupçonne cependant que Notre-Seigneur a été de la partie pour le cœur et la tête. Son visage (il me rappelle l'expression de Sterne) « ressemble à une bénédiction. » Rebecca est d'une famille de quakers, elle a quelque chose de la lucidité intime, de la réflexion propres à cette secte, dit-on. En outre elle est spirituelle, d'une conversation agréable, bien sans être jolie; sa bouche est d'une fraîcheur exquise et animée, et sa taille d'une beauté classique.

Les deux époux sont de chauds patriotes, d'ardents philanthropes; ils aiment les idéalités de la vie, et vivent pour elles, sont riches et font beaucoup de bien, à ce qu'il paraît. Ils s'intéressent au socialisme, mais en amateurs plutôt qu'en initiés proprement dits, et Marcus a associé une couple de ses commis à sa maison de commerce. Il est de cette espèce de gens qui n'aiment point à parler de ce qu'ils font, ni qu'on s'en occupe; mais sa femme et ses amis aiment à parler de lui, et je n'en suis pas étonnée. Ils ont trois enfants : Eddy — le fils aîné, âgé de douze ans, pourrait servir de modèle pour un amour ou un ange de Raphaël; il a l'air méditatif, calme, et beaucoup de finesse dans l'expression. La petite Jenny est robuste et vive; puis vient le nourrisson, petit garçon aux boucles

d'or, aux yeux bleus limpides, joli enfant, mais d'une mauvaise santé.

Avec Marcus, je cause de la marche présente et à venir du pays. Avec Rebecca, il est question de la vie intérieure, et j'apprends une infinité de choses qui me touchent et m'intéressent. Oui, en vérité, il y a ici beaucoup plus de poésie, de vie romantique, qu'on ne le suppose chez nous. Le climat aussi est juvénile, mais pas toujours de la meilleure manière; car il est très-variable. Les premiers jours que j'ai passés à Brooklyn étaient d'une fraîcheur si piquante, que je gelais de corps et d'âme; maintenant il fait si chaud, que j'ai couché les fenêtres ouvertes en regardant briller les étoiles à travers les stores, et l'aurore m'a apporté les souffles les plus doux de cet air et de ces parfums qui ont quelque chose de magique.

Le 7 novembre.

A mon grand regret, chère Agathe, il m'a été impossible d'écrire pendant quelques jours; quand nous nous reverrons, je remplirai les lacunes de mes lettres. Beaucoup de choses flatteuses et fatigantes m'arrivent continuellement, mais elles ne méritent pas d'être couchées sur le papier. Ma vie est une lutte incessante contre l'amabilité et la curiosité; j'en suis souvent épuisée; souvent aussi je sens un souffle singulier de jeunesse, de renouvellement, inonder mon âme. J'ai éprouvé un sentiment de ce genre l'autre jour lorsque je me suis trouvée en rapport avec le noble enthousiaste H. W. Channing, nature aussi brûlante que pure, yeux rayonnants, visage régulier, et pur comme j'aurais pu me représenter celui d'un séraphin. A l'égard de son pays, c'est plutôt un amoureux disposé à la critique qu'un enthousiaste. Il aime avec enthousiasme ce qui

est idéal, parfait; la réalité lui paraît au-dessous de ce qu'elle est. « Nous sommes jeunes, très-jeunes, » dit-il relativement aux États-Unis. Il parle d'Émerson comme d'un esprit supérieur lointain : « C'est le meilleur de nous tous, dit Channing. — Est-il votre ami? demandai-je. — Je ne puis pas me flatter qu'un tel rapport existe entre nous : la différence est trop tranchante... Mais il faut que vous le voyiez pour le bien comprendre. » Je fis quelques observations contre les opinions d'Émerson. Channing répondit à peine; il continuait à fixer Émerson en imagination, comme on lève les yeux vers une étoile de première grandeur. Cet homme doit avoir le don de fasciner.

Je partirai mercredi avec mes hôtes et Channing pour le « Phalanstère de l'Amérique du Nord, » dans le New-Jersey, afin de voir cet établissement singulier de près, et m'instruire relativement au « socialisme chrétien. » Bergfalk est des nôtres. Ensuite je reviendrai à Rose-Cottage, et j'y resterai jusqu'à la fin de la semaine. Je passerai celle qui suivra chez mademoiselle Lynch, à New-York, dans le tourbillon du monde; puis je reviendrai ici, et j'irai avec mes hôtes dans le Massachusett, pour assister dans leur famille à la grande fête des « actions de grâces. » Elle est fixée cette année au 26 novembre, et sera célébrée avec solennité surtout dans les États de la Nouvelle-Angleterre, où elle a été fondée. Après quoi nous ferons une visite à Lowell, à Émerson et autres, chez qui nous sommes invités; nous toucherons terre à Boston, où je compte passer les mois d'hiver; mes amis retourneront chez eux.

Le soir.

Au coucher du soleil, je suis allée faire une promenade

dans cette rue moitié ville, moitié campagne. Je marchais en silence sous les arbres verts, ayant à mon côté le joli Eddy Spring. Le ciel du soir était en feu et répandait sa chaude lueur sur les prés et les collines boisées. Quand je détournais les yeux pour les porter sur le bel enfant, son regard rencontrait le mien avec une douceur pénétrante angélique. Il paraissait voir et comprendre ce qui vivait en moi. Nous marchâmes longtemps ainsi, et le crépuscule commençait à venir quand un cavalier s'approcha de nous avec une grande boîte ou caisse sur le bras. C'était le bon Marcus et sa Dolly. La caisse était à mon adresse, et envoyée par M. Downing, qui l'avait remplie des plus belles fleurs. Quelques mots, plus charmants encore que les bouquets, y étaient joints. Rebecca et moi, nous arrangeâmes les fleurs dans un joli vase d'albâtre en forme de lis sortant d'un bassin ; Marcus et Channing nous aidaient des yeux.

Malgré mes fatigues de corps et d'esprit, je me porte bien, et suis fort reconnaissante de tout ce que j'apprends avec mes bons et affectueux amis, des sentiments qu'ils me font éprouver. La seule chose qui me manque, c'est de recevoir de bonnes nouvelles de ma mère et de toi. J'espère en la poste d'aujourd'hui, j'espère et j'aspire. Je vais faire partir cette lettre. Embrasse ma mère pour moi, et distribue des compliments à tous ceux qui voudront en avoir de ta

FR.

LETTRE V.

Rose-Cottage, 12 novembre 1849.

Enfin, enfin, une lettre de la maison, une lettre de ma mère et de toi, mon Agathe. Je l'ai portée à mes lèvres en la recevant! J'ai appris avec bien de la peine que tu étais retombée malade, sans rime ni raison, immédiatement après ton retour des bains de Marstrand, où je t'ai vue si bien portante la dernière fois. Je cherche à me consoler en pensant que cette maladie te préservera peut-être de toute indisposition pour l'année entière.

J'en suis restée à ma visite au Phalanstère. Nous partîmes par une délicieuse matinée. L'air était jeune, il paraissait avoir quinze ans à peine; ce n'était pas un garçon, mais une fille pleine de vie, quoique timide, — une beauté voilée. Le vent ne disait mot. Tandis que Marcus, Rebecca et moi nous attendions à Brooklyn le moment de passer sur l'autre bord, je regardai une quakresse qui se trouvait là : nez romain, visage honnête et grave. Elle me regarda à son tour, et sa figure s'éclairant tout à coup comme par le soleil, cette femme vint à moi. « Tu es mademoiselle Bremer, dit-elle. — Oui, et toi? » Elle me dit son nom et nous nous donnâmes une poignée de main cordiale. « La lumière intérieure » l'avait éclairée de plus d'une façon, et, par une matinée de cette espèce, je me sentais disposée à tutoyer tout le monde.

Nous traversâmes la rivière; le vent du matin commençait à souffler; les nuages se mettaient en mouvement; les navires à voiles et à vapeur se croisaient dans le port; de jeunes garçons, assis dans de petits bateaux, pêchaient les

souches et les planches emportées par le courant vers la mer; le rivage était vert et resplendissant d'or. Une heure après, nous étions sur le bateau à vapeur qui devait nous conduire dans le New-Jersey. Bergfalk nous avait rejoints, plein de vie et de bonne humeur, et Channing avec un rayon limpide comme le diamant dans les yeux; il était accompagné d'un M. H..., admirateur des fleurs, et de Channing. Nous voguâmes, éclairés par le soleil et en causant sur divers sujets intéressants. Le dialogue proprement dit avait lieu entre Channing et moi; les autres servaient d'auxiliaires, tous un peu contre moi, excepté Marcus, dont le jugement s'accorde d'une manière particulière avec le mien. Puis, les nuages s'amassant au-dessus de nous, la pluie ne tarda point à tomber, et nous arrivâmes avec elle dans une petite ville du New-Jersey, appelée New-Ark. Là, nous trouvâmes la voiture de voyage du Phalanstère, destinée aux créatures humaines comme aux pommes de terre, et nous nous enfournâmes sous une bâche voûtée de toile jaune d'huile qui nous protégea contre la pluie; un jeune et joli phalanstérien nous conduisait avec deux chevaux excellents. Après avoir sillonné le sable pendant une couple d'heures, nous atteignîmes le Phalanstère. Il se compose de deux grands corps de bâtiments entourés de plusieurs autres plus petits, sans rien de remarquable dans leur architecture. Les environs ressemblent à un parc: ils sont jolis; le sol et les arbres étaient encore verts; le New-Jersey est connu pour la douceur de son climat et ses bons fruits. Nous fûmes introduits dans une salle où l'on nous servit un dîner qui n'aurait pas été meilleur dans l'Arcadie; assurément, on n'y aurait pas trouvé du lait, du pain, du fromage, plus excellents. La viande ne manquait pas.

J'ai retrouvé ici la famille phalanstérienne qui m'a invitée la première à venir au Phalanstère, et en elle la sœur et le beau-frère de Marcus, personnages graves, affectueux, pénétrés de confiance et d'un amour profond pour l'idée de leur association; ils se sont occupés dès l'origine de la création de cet établissement. M. A..., qui joint évidemment à l'enthousiasme une bonne tête pour les affaires, et une grande puissance d'organisation, a été prêtre pendant longtemps, et s'est distingué d'une manière bienfaisante comme missionnaire. Ensuite il a été pendant dix ans fermier dans l'un des États occidentaux de la vallée du Mississipi, cultivant le maïs et les fruits. Il se plaisait dans la solitude de cette riche nature; mais ses enfants une fois grands, elle est devenue trop isolée pour eux et la cabane trop étroite pour la famille. Dans l'intérêt du développement et de l'éducation de ses enfants, M.A... s'est vu dans l'obligation de se rapprocher du monde, tout en prenant la résolution de ne vivre que pour la partie de son existence qui lui a paru la plus rapprochée de l'idéal d'une société chrétienne. Sa femme, lui et quelques autres époux, que cette idée avaient remplis d'enthousiasme, se sont réunis et ont formé pour huit années l'association appelée maintenant « Nouveau Phalanstère américain. » Chacun de ses membres a donné mille dollars; on a acheté un terrain, on a travaillé ensemble en suivant des lois faites par l'association elle-même. De grandes difficultés se présentèrent d'abord; car elle manquait de moyens pour bâtir et pour acheter des outils, etc., etc. Rien de touchant comme le récit des fatigues et des travaux auxquels s'étaient soumises des femmes peu habituées à ce genre d'occupation, de la persévérance et du courage dont elles ont fait preuve en cette occasion; les hommes

leur sont venus fraternellement en aide; ils n'ont vu, comme les femmes, que l'honneur et la nécessité du travail, sans s'inquiéter si celui dont ils s'occupaient était de leur domaine ou non. Le mal qu'ils étaient obligés de se donner les ont rendus forts et patients. Les plus grandes difficultés sont surmontées, l'établissement est en voie de prospérité; on pense à construire de nouvelles maisons, et surtout une vaste salle à manger et de compagnie, à introduire dans la cuisine et la buanderie des machines destinées à remplacer le travail manuel le plus fatigant. Le nombre des membres de l'association dépasse soixante-dix. Le revenu proprement dit du Phalanstère provient de la mouture, de l'agriculture et du jardinage; — on cultive les pêches, les melons, les tomates. Dans les moulins, on fait du *homouny*, espèce de gruau de maïs, dont l'usage est extrêmement répandu, surtout pour les déjeuners.

Le soir, la plupart des membres du Phalanstère se réunirent dans la salle de compagnie; plusieurs d'entre eux me furent présentés, et la jeunesse me parut fort bien. Abbie, l'aînée des nièces de Marcus, et son frère, sont d'une beauté remarquable. Parmi les hommes, il y en avait qui portaient des vêtements grossiers; mais tous étaient propres, et avaient dans les manières quelque chose de bon et de très-digne.

On apporta de l'ouvrage, il fut placé sur la table : c'étaient de petits sacs de toile destinés au homouny qu'on envoyait à New-York, et sur lesquels est imprimée la marque du Phalanstère. J'ai cousu ma part de ces sacs, Channing a fait de même, en assurant qu'il cousait plus vite que moi; j'ai soutenu que je cousais mieux. Ensuite, pour amuser la jeunesse, j'ai joué des danses et des chansons suédoises qui l'électrisèrent, surtout la polonaise de Necken.

On m'a donné pour la nuit une petite chambre où j'ai été seule; l'une des jeunes filles l'avait abandonnée à mon intention. Elle était étroite comme une cellule de prison, avait une grande fenêtre avec jolie vue, quatre murailles blanches et nues, mais fort propres. Je me suis très-bien trouvée sur le canapé-lit de cette cellule, et m'y suis endormie parfaitement au bruit de la pluie et à l'air doux qui pénétrait par la fenêtre entr'ouverte.

Je me suis réveillée le matin au bruit du travail qui se faisait autour de la maison; on allait, venait, on s'agitait, tout cela paraissait actif, laborieux. Mais je pensai : « Les Esses et les Pythagoriciens commençaient la journée par un chant et une consécration du travail adressés aux saintes puissances. » Et j'ai soupiré en voyant combien, sous ce rapport, les associations de l'Occident étaient inférieures à celles de l'Orient.

Je m'habillai et descendis. Ma nature me portant à entrer de cœur et d'âme dans la vie présente, je voulus vivre en véritable phalanstérienne, et je pénétrai comme travailleuse dans l'un des groupes. Je choisis de moi-même celui de la cuisine, parce que mon esprit est plus apte à prendre cette direction. Je fus donc bientôt près de l'âtre, à côté de la parfaite madame A..., qui présidait le groupe, et je fis pour le déjeuner une quantité de crêpes de sarrasin (comme celles que nous faisons en Suède, seulement la plaque était plus grande), et j'eus le plaisir d'en offrir de toutes chaudes à Marcus, à Channing, à quelques membres du Phalanstère qui étaient à table. Je reconnus moi-même que mes crêpes étaient très-bien faites. Dans mon ardeur, j'enfonçai aussi les mains et les bras jusqu'au coude dans un grand pétrin; mais peu s'en fallut qu'ils ne restassent dans la pâte. Elle était trop pesante pour moi, je

ne voulais pas en convenir; mais on eut la bonté de me décharger de ce travail de la manière la plus aimable, pour le remettre en meilleures mains.

La pluie avait cessé, et le soleil commençait à se frayer une route à travers les nuages; je sortis pour parcourir les alentours, accompagnée par madame A... et la femme du président. Cette dernière était en robe courte et pantalon, costume qui allait fort bien à sa jolie et fine taille, et parfait pour marcher dans les prairies humides et dans les bois. Nous allâmes d'abord aux moulins. Deux jeunes et jolies filles, en blouse, avec ceinture de cuir et de gracieux petits bonnets sur la tête, marchaient, ou plutôt dansaient devant nous, légères et joyeuses comme des oiseaux, dans le sentier qui passe par les collines et les vallons. Elles se dirigeaient aussi vers les moulins pour aider les meuniers déjà à l'ouvrage. Nous allâmes ensuite à travers champs à la région des pommes de terre, où je donnai une poignée de main au président qui les déterrait en manches de chemise blanche au milieu des membres de son conseil. Le président et les autres citoyens du Phalanstère avaient l'air de braves gens et robustes; la récolte des pommes de terre de cette année promettait d'être abondante. Le sol du New-Jersey est, dit-on, très-fertile. Le soleil brillait amicalement sur le champ de pommes de terre, le président et les travailleurs, parmi lesquels se trouvaient plusieurs hommes instruits et de bonne compagnie.

En causant avec mes deux compagnes, femmes agréables et sensées, j'ai recueilli quelques particularités sur les lois et la vie du Phalanstère. Chaque membre peut mettre dans la communauté ce qu'il veut, et conserver de sa fortune ce que bon lui semble. Il reçoit l'intérêt de l'argent déposé. Le temps du travail est de dix heures par

jour ; ce qu'on fait en sus est compté et payé à part. Les femmes jouissent des mêmes droits que les hommes, votent, participent à la confection des lois, aux décisions. « Mais, ajouta madame A..., nous avons été tellement occupées par nos soins domestiques, que nous nous sommes peu souciées jusqu'ici de prendre part aux affaires. Nous les avons abandonnées aux hommes. »

Quiconque se présente pour faire partie de l'association peut être accepté après une année d'épreuve passée dans le Phalanstère, et durant laquelle il s'est montré persévérant dans le travail, dans l'amour et la bienveillance fraternels. On ne s'inquiète ni de sa religion, ni de son état, ni de sa vie passée. L'association fait une nouvelle expérience de la vie sociale économique, adopte l'amour actif de l'humanité comme moteur dirigeant, et veut qu'il décide de tout. Elle veut recommencer la vie pour ainsi dire, essayer d'en découvrir les lois par l'expérience. Comme certaines plantes, elle végète du dehors en dedans ; mais il me semble que son principe est bien autrement incertain que celui de ces plantes.

Le soir, invitée à exprimer ma pensée sur cette association, j'émis franchement mon opinion sur ce qu'elle avait de défectueux, par l'absence de toute confession religieuse et de culte, en ne prenant pour base que le principe moral, dont la validité pouvait être facilement contestée, puisqu'il n'était pas appuyé sur une vie éternelle au-dessus de la terre et du temps, sur une loi éternelle dont la garantie se trouve surtout dans le législateur homme et Dieu. « Le serpent entrera un jour dans votre paradis, et alors — avec quoi le chasserez-vous ? » Je dis aussi que j'avais éprouvé, le matin, combien une vie de travail me semblait vide et desséchée quand elle ne se rapporte pas en même temps à

des puissances supérieures, quand elle n'a pas de place pour ce qui est saint, pour ce qui est beau. Un homme avancé en âge, assis à côté de moi, qui crachait d'une manière affreuse, mais dont la physionomie était honnête et bonne, se chargea plus particulièrement de me répondre ; mais son dire et celui de quelques autres confirmèrent encore davantage mon impression relativement au point de vue nébuleux où leur intelligence s'était placée. C'est pourquoi je gardai le silence après avoir exprimé ma pensée. Comme d'autres, j'espérais que Channing prendrait la parole; il n'en fit rien, se bornant à nous écouter, sa tête expressive et son regard méditatifs tournés vers les interlocuteurs.

On nous pria ensuite, Bergfalk et moi, de parler suédois, afin de se faire une idée de « cette singulière langue étrangère. » Nous nous assîmes donc en face l'un de l'autre et nous parlâmes suédois, à la grande satisfaction de nos auditeurs attentifs.

Ensuite la jeunesse me demanda encore de faire un peu de musique.

Nous devions partir le jour suivant à l'heure du dîner. Dès le matin, une demi-douzaine de jeunes filles s'emparèrent de moi et me conduisirent dans tous les ménages, dans toutes les maisons, pour faire de la musique à toutes les grand'mères du Phalanstère, et sur tous les pianos, au nombre de six ou sept environ. Les jeunes enfants furent tellement émus par mes marches et mes polonaises, qu'ils rirent et pleurèrent en même temps. Je dois ajouter que, la musique étant encore au maillot dans le Phalanstère, cela explique l'effet que la mienne produisit. Les enfants sont extraordinairement vivaces; les plus jeunes surtout étaient les plus gentils. Tous sont magnifiques et nulle-

ment timides avec les étrangers; on voyait poindre en eux l'esprit civique. Mais je fus horriblement fatiguée de mon rôle de citoyenne, et rendis grâce au ciel quand il me fut permis de ne plus faire de musique dans le Phalanstère, quand j'eus embrassé toutes ces jeunes filles au cœur chaud, donné des poignées de main aux citoyens et aux citoyennes, et que je pus m'asseoir tranquillement avec mes amis dans le bateau à vapeur pour reprendre le chemin de New-York.

Comme les poissons de saint Antoine, je n'étais aucunement convertie. Je renoncerais à m'intéresser à ma propre personne si je ne me croyais pas intimement associée aux intérêts de l'humanité, dans les grandes comme dans les petites choses, et si je ne sentais pas que je fais partie des travailleurs du grand phalanstère de l'espèce humaine; mais l'association, de près ou dans la vie extérieure, est complétement opposée à ma nature. Je préférerais vivre dans une chaumière isolée de la plus froide montagne de granit suédoise, seule avec moi-même, au pain et à l'eau (et des pommes de terre cultivées par mes mains), plutôt que de vivre dans un phalanstère situé dans la région la plus fertile, au milieu de citoyens et de citoyennes — lors même qu'ils seraient aussi bien que ceux-ci. Cela tient à mon individualité; il m'est impossible de vivre complétement privée de solitude. Pour la plupart des hommes, au contraire, la vie d'association est peut-être la plus heureuse et la meilleure.

La forme qu'elle a adoptée dans ce phalanstère est évidemment un acte de justice pour beaucoup d'individus auxquels cette justice pourrait manquer dans le monde et dans la société ordinaire. Je citerai comme exemple un homme que j'ai vu dans le Phalanstère. Il était doué de

bonnes qualités, avait reçu une éducation soignée, mais une faiblesse de la vue l'avait mis hors d'état de gagner sa vie par un travail qui exige de bons yeux. Pauvre et sans proches parents, il serait tombé, par suite de cette position, et dans l'ordre ordinaire de la société, à la charge des établissements de charité; dans ceux-ci, sa vie aurait été pauvre sous le rapport de l'esprit et du corps, ou bien il aurait fait partie des travailleurs voués à une occupation grossière et ne vivant que pour la vie matérielle. Membre du Phalanstère, cet homme donne dix heures par jour de son travail manuel, et en retour il a droit à toutes les jouissances de la vie civilisée, à la société de gens bienveillants et bien élevés, à une bonne table en joyeuse compagnie, à des soins pleins d'amour. Chaque soir, après la journée de travail, il peut, à volonté, se reposer ou se ranimer en société dans une grande pièce claire où il trouve des femmes aimables, de jolis enfants, de la musique, des livres, l'occasion de parler des intérêts les plus élevés de la vie en étroite liaison avec ceux de l'association. Au résumé, je commence à aimer cet établissement, en m'occupant de lui et en songeant à sa justice envers cet individu et bon nombre de ses semblables. N'est-ce pas quelque chose de grand et de beau que de voir la vie civile la plus élevée recueillir l'homme le plus minime, quand il ne s'en est pas rendu indigne,—le faire participer à sa vie lumineuse en échange de la part qu'il prend à sa vie de travail. C'est là précisément le but du socialisme chrétien; et, la face tournée vers la lumière éternelle, il peut dire d'un ton consolant, comme M. A... (prêtre et fermier), au moment de nos adieux : « Nous sentons ici que nous ne marchons sur personne. »

Cependant mes objections sur le peu de consistance de

cette création particulière subsistent toujours; en causant paisiblement sur le bateau à vapeur avec mes amis, nous développâmes mes pensées à cet égard, je répétai ce que j'avais dit contre cet édifice sans fondement. Channing n'avait aucune inquiétude sous ce rapport, parce qu'il croit que les lois les plus profondes de la méditation et de la vie se développent nécessairement quand la nature humaine abandonnée à elle-même s'éprouve et s'essaye. « Ce que vous demandez, dit-il, ne manquera pas de pénétrer dans le Phalanstère par une voie nouvelle et encore plus convaincante. » Je pense, comme Channing, que cela doit arriver, car la nature humaine possède en elle la semence de la vie éternelle et la développe sans cesse. Toutes les religions et les philosophies historiques, toutes les associations religieuses, etc., etc., en rendent témoignage. Mais je continue à demander aux socialistes : « Pourquoi ne pas accepter le travail déjà fait et ne pas le continuer? Pourquoi ne pas adopter la pensée universelle de l'espèce humaine sur la vie et son but? Pourquoi s'efforcer de recommencer ce qui est fait? C'est perdre son temps et des forces qu'on pourrait mieux employer. » Il y a peut-être ici quelque chose de neuf que je ne distingue pas bien encore, un nouveau principe de commencement. Mais je vois clairement, en attendant, que les autres n'y voient pas plus clair que moi. Ils marchent « en tâtonnant, » guidés peut-être par un instinct « clairvoyant. » Je reviendrai à cet établissement et sur ce sujet.

Ce phalanstère est pour l'instant le seul qu'on trouve aux États-Unis. Il y en a eu bien d'autres; tous ont fait naufrage, vu la difficulté d'intéresser tous les membres à leur conservation et à obtenir d'eux une coopération persévérante en faveur de l'idée et de la vie en commun de

ces établissements. Les enthousiastes ont travaillé, les esprits paresseux ont vécu à leurs dépens. Les premiers faisaient tout, les autres rien. La théorie de Fourier sur « l'attraction du travail » a été réfutée par le fait et par une foule de natures paresseuses. Les amis de la théorie soutiennent qu'elle n'a pas été mise complétement à l'épreuve, parce que les hommes ne sont pas encore élevés pour le travail attrayant. Nous verrons!...

Qu'il m'a semblé bon, après l'expédition du Phalanstère, de me reposer à Rose-Cottage, dans le paisible et bien-aimé cercle de la famille! Mes plus beaux moments, même ici, sont ceux que je passe paisiblement avec les deux époux en causant, en lisant avec eux les poëtes américains. Lowell est aussi le favori de céans, et c'est un plaisir que de l'entendre lire, ainsi que d'autres, par Rebecca, car elle lit remarquablement bien. Marcus nous quitte dès qu'il a déjeuné; mais pendant ce repas il a souvent quelque chose d'intéressant à nous lire, soit dans un journal, soit dans un livre, et se rapportant presque toujours au perfectionnement et aux questions sociales. Il est fort occupé de la construction d'une maison de bain et lavoir établie sur une grande échelle dans l'intérêt des pauvres de New-York, et à recueillir des souscriptions en sa faveur.

Il faut que je te parle un peu maintenant de H.-W. Channing, l'un des meilleurs amis de la maison. Prédicateur dans une paroisse unitaire de Cincinnati il y a quelques années, il s'y trouva trop à l'étroit; et, ne pouvant y respirer librement de cœur et d'âme, il se démit d'une fonction qu'il ne croyait plus pouvoir remplir consciencieusement. Ses paroissiens, dont il était fort aimé, firent tout au monde pour le retenir; mais, quoique Channing ne sût pas lui-même comment il suffirait à sa subsistance, à celle de sa

femme et de deux enfants, il persévéra dans sa résolution, pensant probablement comme le vieux patriarche, si ferme dans sa foi en obéissant à l'ordre du Très-Haut : » Le Seigneur enverra la victime. » — C'est ce que fit le Seigneur par ses envoyés.

Marcus et plusieurs de ses amis écrivirent à Channing à peu près ceci : « Venez vers nous, soyez notre maître et notre guide spirituel, mais en toute liberté. Suivez vos inspirations, parlez, prêchez, quand et comme vous le voudrez. Répandez la semence de la vie éternelle à votre gré. Nous chercherons ensemble à assurer votre subsistance terrestre. Vivez sans inquiétude, soyez heureux à votre manière. Apprenez-nous comment nous devons vivre et agir ; nos maisons et nos cœurs vous sont ouverts. » La réponse de Channing à cette proposition rend témoignage de la noblesse et de la gravité de son cœur. Il vint, et depuis lors il a vécu en conformité avec l'offre qu'on lui avait faite, allant dans les prisons, assistant aux fêtes et aux réunions religieuses ou sociales, ou bien encore parlant sur les questions sociales à New-York, à Boston et autres villes, en obéissant à ses inspirations. Par sa belle nature si richement douée, il réveillait les âmes, réchauffait les cœurs, faisait connaître une vie plus haute dans tous les lieux où il se présentait, et répandait la semence de la vie éternelle. Channing vient chez ses amis quand il le veut, souvent à l'improviste ; ils l'attendent toujours avec impatience et l'accueillent avec chaleur. Une chambre de leur maison est constamment prête à le recevoir. Marcus a un tel respect pour les dons et l'activité idéale de Channing, tant de dévouement pour lui, qu'il éprouve même du plaisir à lui servir de domestique, en portant sa valise, en faisant un travail grossier à son intention. Rebecca et

son mari songent à lui bâtir une maison près du Phalanstère. Cette pensée et la satisfaction que Channing éprouverait de sa réalisation rendent Rebecca heureuse. Ah! mon Agathe! le plaisir de vivre avec des êtres pareils vaut bien la peine de traverser l'Océan.

Dimanche prochain, Channing parlera à New-York; j'irai l'entendre avec Marcus et sa femme. Je végète admirablement à Brooklyn, dans cette maison, avec ces époux et leurs beaux enfants; ici tout est calme et joli. On me laisse promener, faire de longues excursions dans les environs, seule et en silence. Parmi les arbres, je remarque de magnifiques saules pleureurs : ce sont de véritables colosses, encore très-verts. Les raisins sont mûrs dans le jardin, et Marcus n'a qu'à tendre la main par la porte du vestibule (les vignes y forment une salle de verdure) pour cueillir de belles grappes et nous en régaler. Je me promène souvent dans une longue allée voûtée par les vignes, où je cueille et mange des raisins. Ils sont lilas clair, petits, très-doux et agréables; mais on trouve toujours dans l'intérieur du grain un petit paquet acide et pas mûr. Ceci est particulier, dit-on, aux raisins de ce pays. Le verand qui orne la façade de la maison est couvert des plus jolies chrysanthèmes. On m'assure qu'en été une foule de colibris voltigent autour les haies de roses et de chèvrefeuille.

New-York, neuvième rue. Jeudi, 15 mai.

Encore une interruption de plusieurs jours, chère Agathe; ma vie ressemble à un torrent impétueux, je suis obligée de le suivre tout en veillant à la conservation de ma vie, et remets les détails, les aventures de cette course au moment où nous nous retrouverons; en attendant, je

me borne à ses parties les plus essentielles. Dimanche matin, je suis allée avec mes amis à l'église :— elle est jolie ; des vitraux de couleur y répandent un jour tant soit peu sombre; on a peur ici du soleil. — Le prédicateur était un unitaire de la plus pauvre espèce. Nous allâmes le soir à New-York pour entendre Channing. Il y a toujours une telle foule, un tel mouvement sur l'autre bord « d'East river, » que je me crois obligée de combattre pour conserver la vie et les membres ; il paraît cependant que les accidents y sont très-rares. Je me réjouissais beaucoup d'entendre Channing, dont on m'avait fait l'éloge comme improvisateur. La salle où la leçon devait avoir lieu pouvait contenir environ cinq cents personnes ; elle était complétement pleine et construite en amphithéâtre formant un demi-cercle ovale. Channing entra et commença par se recueillir dans la prière, debout et tourné vers ses auditeurs. Puis il parla, mais — les yeux baissés, d'une manière molle et presque inanimée. Le sujet sur lequel il invitait ses auditeurs à réfléchir avec lui était « la société des saints ; » il y fit plusieurs belles allusions, mais tellement dépourvues d'ensemble, de profondeur, de développement, de vie, de chaleur, que j'en fus excessivement étonnée. « Est-ce là, pensai-je, l'éloquence américaine, est-ce là l'orateur spirituel qu'on m'a tant vanté? D'où proviennent ces yeux baissés, cette immobilité? » J'entendis alors Rebecca chuchoter à son mari : « Qu'a donc Channing? il doit être malade, ce n'est pas lui. » Je fus consolée en apprenant que Channing n'était pas dans son état ordinaire. L'inspiration que j'avais si souvent remarquée en lui avait disparu. Il s'arrêta une couple de fois en cherchant, mais en vain, à réunir ses idées : c'était chose pénible de le voir. Enfin Channing interrompit la leçon, et, avec une rougeur trans-

parente, presque pulmonaire sur les joues, il s'avança de quelques pas et dit : « J'éprouve le besoin de m'excuser auprès de l'assemblée de la manière si peu satisfaisante avec laquelle je traite mon sujet ; cela provient d'un manque total de vie intellectuelle chez moi ce soir; je n'en avais pas le sentiment en entrant dans la salle. »

La franchise noble et simple avec laquelle cette déclaration fut faite, et la manière dont elle fut accueillie par les amis de Channing, me ranimèrent; ils avaient l'air de penser : « C'est une bagatelle, il nous en indemnisera une autre fois. » Un petit cercle d'amis se pressa donc autour de Channing, tandis que les autres des membres de la réunion sortirent sans bruit de la salle. Plus tard il dit à Marcus et à Rebecca qu'il ne pouvait expliquer la pesanteur qui l'avait privé de ses moyens ce soir-là. Il était arrivé de chez lui sur l'Hudson à New-York plein de vie, exalté par la belle soirée étoilée et ayant l'envie de parler. Mais en entrant dans la salle il s'était senti comme perclu moralement, et n'avait pu secouer cette chaîne étouffante dont il était disposé à se croire redevable à l'influence d'un esprit ennemi. Quand je vois quelquefois l'éclat de ses yeux, la rougeur transparente et forte de ses joues, je me demande si ses moments d'exaltation ne sont pas la puissance ennemie qui, en augmentant la vie, rapproche la mort. L'esprit de Prométhée expie encore par des jours de souffrances et d'entraves le feu qu'il a dérobé au ciel. Mais qui pourrait, qui voudrait empêcher l'oiseau de chercher l'espace, parce qu'il s'expose ainsi aux coups de feu des chasseurs ; le ver à soie de filer, parce que son fil sera son tombeau ? C'est cependant avec ce fil que la race humaine tisse ses habits de fête.

Mes hôtes excellents m'ont conduite lundi dernier chez

mademoiselle Lynch. Elle habite l'un des quartiers paisibles et fashionables de New-York. J'ai dit adieu pour un peu de temps à ces époux si purs de cœur, si heureux ensemble, et infiniment bons à mon égard. Je retournerai chez eux, c'est là que sera ma principale station, mon foyer, toutes les fois que je reviendrai dans ces parages; c'est une convention faite en nous séparant.

Mardi j'ai dîné chez madame Kirkland, l'auteur d'un livre intéressant et bon, intitulé *Un nouveau Foyer dans l'Ouest*, et j'ai vu le soir soixante ou soixante-dix de ses amis, parmi lesquels se trouvait un habitant parfaitement bien du Wisconsin. Il m'a invitée à venir chez lui, et veut être mon cicerone dans cette partie du grand Occident. Madame Kirkland est une de ces femmes qu'on appelle « fortes; » elle a beaucoup d'aplomb et en même temps une tendresse toute féminine sous le rapport de l'âme et du cœur. Bonne mère, bonne amie, bonne citoyenne, elle est de ces gens qui me plaisent et dont la nature m'attire. Son joli sourire et l'éclair de ses yeux bruns, lorsqu'elle s'anime, annoncent l'esprit qui vit dans son livre, mais sur lequel les malheurs et les peines de la vie semblent avoir ensuite jeté un voile. Mercredi, on m'a menée dans une académie de femmes appelée « l'Institut de Rutger, » du nom de son fondateur. J'y ai vu quatre cent cinquante jeunes filles, et plusieurs dispositions excellentes pour leur instruction et leur éducation. J'ai entendu lire, et on m'a donné à lire, quelques-unes des compositions en vers et en prose de ces jeunes filles, et je n'ai pu m'empêcher d'admirer la netteté des pensées, la perfection du langage, et en général le sentiment vif et agréable de la vie que l'on y trouve. Mais je n'y ai pas découvert de génie proprement dit, et me méfie du bien que peut produire la publi-

citée donnée ici aux institutions de ce genre en faveur de la jeunesse. Je crains qu'elle ne fasse naître l'ambition, attacher de l'importance à l'activité littéraire, et n'éblouisse maints jeunes esprits dont un bien petit nombre seulement a reçu en partage ces dons divins du génie qui font de la littérature et des littérateurs quelque chose de bon. Je crains qu'une apparence de vie ne leur fasse oublier la beauté de celle dont parle Byron :

« Bien des gens sont poëtes sans en porter le nom ; bien des gens sont poëtes sans avoir jamais écrit leurs inspirations. Ils ont senti, aimé, sont morts, sans avoir voulu prêter leurs pensées à des êtres inférieurs. Ils ont enfermé le dieu bien avant dans leur âme, et sont retournés vers les étoiles sans avoir été couronnés de lauriers sur la terre, mais en emportant plus de bénédictions que ceux qui, durant la tempête des passions, se sont fait une grande renommée et — bien des blessures. »

Je me suis permis d'exprimer ceci dans un petit avant-propos qu'on m'a priée d'écrire pour mettre en tête de quelques-unes de ces compositions destinées à la publicité.

Au surplus, les paroles suivantes de Gœthe dans *Faust* sont applicables à tous les écrivains :

« Commencez d'abord par *vivre*, et vous pourrez ensuite écrire. »

C'est à peine si ces jeunes filles ont vécu, senti, réfléchi suffisamment pour écrire d'après leur expérience, leur conviction. Elles écrivent comme elles chantent — d'après l'oreille. C'est bien, c'est parfait d'apprendre de bonne heure à mettre de l'ordre dans ses pensées, à s'exprimer clairement, et ces épreuves d'écrivain sont fort utiles sous ce rapport. Mais — la publicité, l'impression, les récompenses, etc., est-ce bon pour la jeunesse, pour quelqu'un ? est-ce utile?...

Le véritable génie ne manquera pas de percer en son temps, de produire des feuilles et des lauriers,

« Car c'est un dieu qui connaît sa route et celle qui sort des nuages. »

Après une tournée dans cet établissement et un déjeuner dans la famille dont il porte le nom, qui paraît être l'une des riches et fashionables de la ville, j'ai dîné chez les Norris, dont tu te souviens sans doute pour les avoir vus à Orsta; ils m'ont offert amicalement leur maison et voulaient me conduire à l'Opéra le soir. Mais, mademoiselle Lynch devant avoir une grande réunion pour faire exhibition de ma personne, je suis retournée chez elle, où j'ai joué mon rôle de perroquet jusqu'à minuit devant une grande foule. Ces exhibitions ne laissent pas que d'être bien fatigantes; il me faut répondre cent fois au moins aux mêmes questions, presque toujours triviales, dépourvues de pensées, et dont la réponse est connue à l'avance.

« Votre traversée a-t-elle été heureuse?—Que vous semble de New-York?—Comment trouvez-vous l'Amérique? — Depuis combien de temps êtes-vous ici?—Combien de temps pensez-vous y rester? » etc., etc. Assurément je rencontre beaucoup de cordialité et de bienveillance, et ne puis me méprendre sur le sentiment qui dirige bien des gens, — mais ils sont trop nombreux. C'est un véritable tourbillon de présentations, de fragments de conversation, qui appauvrissent l'âme et fatiguent le corps. Une bonne causerie sérieuse avec une personne qui le serait également me rafraîchirait l'esprit. Mais j'en commence à peine une de ce genre, que je suis obligée de tourner la tête et de répondre à « Votre traversée a-t-elle été heureuse? » etc.

« De pareilles fêtes ruinent, » dit le proverbe. Dans l'intervalle, mon temps est pris par des visites, des billets, des lettres, des invitations, des demandes d'autographes, de sorte qu'il ne m'en reste pas pour moi. Ce matin, j'ai reçu la visite d'un petit médecin de femme (c'est-à-dire d'une femme qui exerce la médecine), mademoiselle Hunt; elle habite Boston, m'a offert sa maison, en ajoutant que je *devais* accepter, et n'a pas voulu me lâcher que j'eusse fait la promesse d'aller chez elle. Mademoiselle Hunt avait une animation si coulante, un enjouement si irrésistible, que nous, c'est-à-dire elle, la société et moi, nous éclations de rire à chaque instant. Ce qu'elle disait était en même temps si bon, d'une raison si vraie, je découvrais tant de cœur dans cette petite et vive personne, qu'il me fut impossible de ne point promettre ce qu'elle demandait. Une femme, aussi paisible que mademoiselle Hunt était remuante, l'accompagnait. C'était un professeur-femme de phrénologie. Je la soupçonnais de vouloir s'emparer de ma tête, déjà suffisamment attaquée par le tourbillon de la vie de société. J'ai passé la matinée à faire des visites avec madame Kirkland, et à six heures je dîne chez M. Habicht,—notre consul suédois de New-York; il est fort bien, très-poli, mais il dîne furieusement tard. Demain je serai enlevée par une madame Laurence (elle est d'une vivacité effrayante), pour aller à sa campagne sur l'Hudson ; elle me ramènera samedi pour voir une foule de gens chez mademoiselle Lynch. Tous mes jours sont pris constamment.

Dimanche, 18 novembre.

Voici un instant pour causer avec toi avant le service divin. Tout ce que j'ai la force de faire est remarquable, en vérité; aussi je commence à avoir de l'estime pour

moi-même. Il faut être robuste quand on est étrangère dans ce pays et hôte des Américains.

Avant-hier madame Laurence (qui représente parfaitement la surbondance de vie juvénile de habitants du Nouveau-Monde) vint nous prendre, mademoiselle Lynch et moi, pour nous conduire à sa villa sur l'Hudson. Nous fîmes visite à une femme riche qui « reçoit le matin, » puis à une quakeresse de quatre-vingt-quatre ans, la plus jolie petite vieille que j'aie jamais vue; avec ses fins et blancs vêtements de quakeresse et son voile, elle m'a paru être un jour de fête vivant. J'ai dessiné sa tête dans mon album, à la grande satisfaction de madame Laurence, qui engageait tout le monde à regarder tantôt mon modèle, tantôt ma personne. Ensuite nous allâmes voir une vaste maison de fous appelée Blumingdale. J'ai été heureuse ici des soins pleins d'amour qu'on donne aux aliénés; ces infortunés sont traités comme des enfants dans leur famille. On entendait de la musique dans plusieurs chambres (l'établissement contient une foule de pianos), les fous aimant beaucoup, dit-on, à faire de la musique. Hors de la maison, ils cultivent des fleurs et font des plantations dans les jardins; dans l'intérieur, les femmes confectionnent des fleurs artificielles. Il y a aussi à Blumingdale un musée de minéraux, de coquillages, d'oiseaux et autres animaux empaillés, une bibliothèque, des objets calculés de manière à éveiller l'intérêt des malades, à les distraire de la contemplation de leur état. Le parc qui entoure la maison est vaste, joli; les malades peuvent se promener dans ses nombreuses allées sans être troublés, jouir de la beauté de la campagne et se reposer sous les arbres. On trouve partout ici un véritable luxe de fleurs, des objets agréables, excepté, bien entendu, les pauvres fous. Cepen-

dant eux aussi ne sont pas tristes à voir ; la charité infinie avec laquelle on les traite porte les plus beaux fruits. La méthode généralement suivie aux États-Unis pour le traitement des aliénés influe sur eux d'une manière si bienfaisante, que leur guérison c'est la règle, le cas contraire l'exception, si l'on a soin de les amener dès l'invasion de la maladie dans ces asiles admirables. Nous continuâmes ensuite notre course vers la campagne.

Pendant la route, notre hôtesse sautait de temps à autre fort lestement de la voiture, soit pour acheter une corbeille de gâteaux, soit autre chose pour son ménage, soit des bouquets qu'elle nous donnait, à mademoiselle Lynch et à moi. Enfin nous arrivâmes à sa jolie villa de Forest-Hill, près de l'Hudson, où nous trouvâmes réunis un grand cercle de famille et M. Laurence (digne vieillard et quaker aussi calme que sa femme est vive de corps et d'âme), qui nous attendaient pour dîner. Ce repas était friand et copieux, comme tous ceux auxquels j'ai assisté dans ce pays. Le soir, la réunion se composa d'une soixantaine de personnes environ. Elle fut plus agréable et moins fatigante que je ne m'y attendais ; mais, hélas ! que ces Américains et ces Américaines aiment à faire des questions ! Ma joyeuse hôtesse me ranima et m'amusa comme Amélie A..., cependant avec plus d'esprit : c'était une vie fraîche et sans art. Par exemple, elle chanta et très-bien ; mais il y eut un passage évidemment trop haut pour sa voix ; la seconde fois que madame Laurence y arriva, elle s'arrêta net au moment où ces notes allaient s'accrocher dans son gosier, se leva, quitta le piano avec aussi peu d'embarras que si elle eût chanté seule, alla causer et rire avec quelques personnes de la compagnie. C'est gentil et frais. M. Laurence me plaît beaucoup ; il est le second mari de sa

femme, et au fond de cette famille est une histoire d'amour romantique, belle et noble, comme — il arrive souvent de n'en pas rencontrer dans les romans écrits.

J'ai bien dormi, et me suis éveillée en voyant une lueur rouge clair pénétrer à travers les jalousies. Craignant un incendie, je me suis levée ; mais c'était l'aurore qui embrasait le ciel, les vertes collines, la rivière unie comme un miroir et les voiles des navires paisiblement endormies. C'était un spectacle magnifique ! Cette aurore, qui embrasse et glorifie toutes choses vivantes et mortes, ranima aussi mon âme et mon esprit. Des scènes et des visions de ce genre ne peuvent être célébrées que par les chants d'actions de grâces de David :

« Chantez au Seigneur un nouveau cantique ! Chantez « le Seigneur de l'univers ! »

Ce beau moment passa, et je descendis pour déjeuner. Alors recommença la torture du jour avec sa vie de société intérieure et extérieure, ces questions éternelles qui ne me laissaient pas un instant de repos et troublaient le plaisir que cette belle contrée faisait poindre en moi. Quelques jeunes et jolies personnes me désespérèrent surtout par leurs : « Mademoiselle Bremer, avez-vous vu le télégraphe, là-bas, sur l'autre bord de la rivière ? Mademoiselle Bremer, avez-vous vu les wagons du chemin de fer là-bas ? Mademoiselle Bremer, avez-vous remarqué les beaux arbres du rivage ? Mademoiselle Bremer, y a-t-il rien de semblable en Suède ? » Écouter de pareilles questions et y répondre deux ou trois fois, c'est déjà beaucoup ; mais lorsqu'elles se répètent six à sept, et qu'on n'en voit pas la fin !... Complétement malheureuse, je finis par dire à madame Laurence qu'il m'était impossible d'être en société dès le matin, que j'avais besoin de solitude durant cette

partie de la journée. Elle ne le trouva pas mauvais, les jeunes personnes non plus, et on me laissa en paix. Je crains que la jeunesse ne vive ici avec la nature, — comme on ne devrait pas le faire, et qu'elle n'oublie, pour les chemins de fer et les choses extérieures étincelantes, de voir dans la nature une institutrice et une amie; elle parlerait moins alors, écouterait davantage et aurait un peu plus de réflexion. Mais — ce n'est pas son défaut.

Dans la matinée, mon hôtesse nous conduisit, mademoiselle Lynch, l'historien Bancroft et moi, chez quelques-uns de ses voisins. Je vis dans leurs jolies villas beaucoup de confort recherché, un joli luxe, même de tableaux et de statues; dans un endroit, je rencontrai une terrible chasseresse aux lions, qui nous tourmenta de bavardages, d'albums, de demandes d'autographes, de souscriptions, etc.; elle nous poursuivit jusqu'à la voiture, lorsque nous prîmes la fuite de ce côté, en criant après M. Bancroft, pour savoir où il demeurait. Nous criâmes de notre côté au cocher, en riant : « Partez! partez! » et nous courûmes à toutes brides vers ce qu'on appelle le « high bridge, » pont gigantesquement élevé sur la rivière de Harlem, d'où nous vîmes une scène naturelle splendide. Cela était riche et beau : que n'ai-je pu le contempler avec tranquillité et réflexion! Mais autour de New-York on est forcé à chaque instant de diriger la tête ou l'attention vers l'aqueduc qui apporte les eaux du Croton dans cette grande ville, création inestimable et magnifique pour elle assurément, mais qui me fatigue beaucoup. Revenons à notre course. Durant tout le chemin, notre hôtesse, excitée par une surabondance de vie et de jovialité, ne cessa point de parler, de rire, de plaisanter. La voiture gambadait comme un veau sur les souches et les pierres d'une

mauvaise route. La fatigue me rendait silencieuse et patiente. Nous parcourûmes ainsi la campagne, le rivage; puis nous rentrâmes pour dîner, voir du monde, écrire des autographes, etc., etc., et nous retournâmes, en courant, à New-York, où les Downing devaient venir me voir et assister à une grande soirée chez mademoiselle Lynch. Mes amis étaient déjà dans le petit salon de la jeune muse lorsque j'arrivai. Je fus si enchantée de les rencontrer, de pouvoir me donner un peu carrière en liberté avec eux, que je me sentis tout à coup reposée. Si tu m'avais vue un peu plus tard dans cette réunion d'environ cent personnes, tu n'aurais pas deviné qu'une couple d'heures auparavant j'étais fatiguée, désolée, épuisée. Le plaisir de revoir les Downing et diverses gracieusetés fort aimables me remirent. M. Downing était si bien ce soir-là, qu'il attirait l'attention générale par son extérieur distingué en allant et venant dans cette foule avec son air grave, ses yeux profondément expressifs, ses manières moitié timides, moitié fières. La réunion chez mademoiselle Lynch était remarquablement jolie; j'ai vu parmi les femmes quelques toilettes et tailles magnifiques. Les hommes, en général, ne sont pas bien de visage, mais ils ont l'air mâle, de beaux fronts, des yeux limpides, des manières décidées et fermes. Mademoiselle Lynch en toilette blanche, élégante quoique modeste, qui allait merveilleusement à sa personne, et une fleur blanche sur sa jolie tête sans art et dégagée, était l'une des personnes les plus agréables de cette soirée. Elle voltigeait avec la légèreté d'un papillon, présentait les gens les uns aux autres, se mêlait de la conversation avec grâce, en la semant de ces expressions, de ces mots heureux qu'on ne trouve jamais, tel soin qu'on et t e à leur recherche, tandis que, chez certaines person

nes, ils arrivent sans cesse à leur insu. Anna Lynch est de ce nombre.

Je me distinguais « comme fleuriste. » Ayant reçu ce jour-là une grande quantité de fleurs, je pus offrir un bouquet à chaque femme de la société. Cette distribution de fleurs m'amuse infiniment et me donne l'occasion de faire plaisir (ou du moins de le croire) à beaucoup de personnes. C'est à peu près la seule chose que je puisse donner ici en échange de toutes les gracieusetés dont je suis l'objet.

Parmi les invités de cette soirée, une femme aimable, madame Osgood (l'un des meilleurs poëtes des États du Nord), est restée plus particulièrement présente à ma pensée par ses beaux yeux expressifs, sa manière d'être et de parler pleine d'âme, et aussi parce qu'elle m'a donné son éventail, « afin, dit elle, qu'il vous rappelle Fanny. » Toutes les femmes ici se servent d'éventails, et les font manœuvrer à ravir; je n'en avais pas encore. Je me souviens aussi d'un homme aux yeux magnifiques, aux manières ouvertes et cordiales, avec lequel j'aurais désiré causer davantage. C'est l'un des plus célèbres prédicateurs de New-York; il est de l'Église épiscopale, et se nomme Hawk. Cette soirée en société est la plus agréable que j'aie passée à New-York.

Plus tard.

Je suis allée à l'église avec madame Kirkland, et j'ai entendu — le meilleur sermon qui ait jamais été prononcé devant moi. Pas d'esprit étroit ni d'esprit de secte sous le rapport de la religion, de la vie; l'église, — véritable cathédrale, — s'y arrondissait au-dessus de la vie, comme le dôme du ciel au-dessus de la terre et de toutes les créatures;

— ce sermon grandiose est tel qu'il le faut pour le Nouveau-Monde, ce grand foyer de tous les peuples et de toutes les races. Bergfalk, qui était parmi les auditeurs, a été frappé comme moi de ce discours et du prédicateur, M. Bellaws. Je vais dîner avec mes amis les Downing à Astorhouse, et passerai la soirée dans la famille Sedgewick. Demain, je serai d'un grand dîner, et le soir à l'Opéra, etc., etc.

Jeudi.

Y a-t-il rien au monde de plus ennuyeux, de plus triste, de plus recherché, de plus insupportable, de plus propre à tuer l'âme et le corps qu'un — grand dîner à New-York? Quant à moi, je ne le crois pas. On se met à table à cinq heures et demie ou six heures, on y reste jusqu'à neuf; les services se succèdent, les friandises de même, et — on se tait. Je n'ai jamais entendu un silence pareil à celui de ces grands dîners. Afin de ne pas m'endormir complétement, je suis obligée de manger sans avoir faim et des choses qui ne me conviennent pas. J'éprouve en même temps de tels mouvements d'impatience et de colère causés par cette manière de perdre le temps et les dons de Dieu, de s'ennuyer si cruellement, que je pourrais lancer les plats et les assiettes à terre, et payer l'hospitalité par une mercuriale, si j'avais en moi — assez d'énergie pour le faire. Mais je me tais et souffre, je m'irrite et calomnie en silence. Ce n'est pas précisément bien, mais c'est plus fort que moi. Je me suis trouvée hier à l'un de ces grands dîners. — Quel festin! Deux hommes âgés, des légistes, étaient assis en face de moi, et sommeillaient quand ils n'ouvraient pas la bouche pour engloutir les bons morceaux qu'on leur présentait. Dans les noces de village, en Suède, où l'on reste aussi trois heures à table, on fait du

moins des discours, des cadeaux au marié, à la mariée, on boit des santés, et le ménétrier joue un morceau à l'entrée de chaque plat; mais ici, rien, excepté les mets. Et les dîners en Danemark, je ne puis m'empêcher d'y penser, — avec leur petit nombre de plats, mais bons, leurs convives joyeux, qui criaient parfois trop haut, il est vrai, excités qu'ils étaient par leur ardeur de parler, de se faire entendre : les plaisanteries, les histoires, les santés, les discours, et ce laisser-aller jovial et frais qui distingue la vie de société danoise ; — en vérité, il y avait du champagne, du champagne pour l'âme et le corps dans ces festins, les derniers auxquels j'ai assisté en Europe avant de venir ici. Mais les grands dîners de ce pays font incontestablement partie de l'enfer dont parle Heiberg, dans « une Ame après la mort, » et qu'on appelle l'*ennuyeux*. On devrait en faire mention dans les litanies. A un grand dîner, l'autre jour, le sort s'est montré clément envers moi en plaçant à mon côté l'aimable ecclésiastique M. Hawk. Pendant le dîner, il a développé avec son beau son de voix, sa manière claire et récréative, ses idées sur les ruines de l'Amérique centrale, ses hypothèses sur l'ancienne jonction de l'Amérique avec l'Asie. Ce qu'il disait était du plus grand intérêt. J'aimerais voir et entendre plus souvent M. Hawk, dont la nature et les manières me plaisent. Il fait partie des personnes qui m'ont offert ici leur maison, leur foyer, et que j'ai été obligée de refuser. Je sens que c'est une perte et une privation.

Lorsqu'il me donna la main pour sortir de table, je lui demandai de prêcher contre de pareils dîners. Mais il secoua la tête, et dit en souriant : « Non pas contre les dîners, mademoiselle. Décidément les hommes, même les meilleurs, aiment trop à manger. »

Quand je rentrai au milieu de la nuit avec Anna Lynch, l'air était délicieux, et cette course avec un pareil air, par des rues silencieuses (les trottoirs sont ici larges et unis comme un plancher), me parut fort agréable. Le firmament, — « la ville de Dieu, » — avec ses voies, ses groupes de demeures étincelantes, s'arrondissait au-dessus de nous avec une majesté, un silence calmes. Durant cette nuit étoilée, Anna Lynch m'ouvrit son cœur; j'y vis une base profonde, grave, parsemée de lumineuses étoiles, que je n'aurais guère soupçonnée chez cet être joyeux, qui, semblable au papillon, voltige dans la vie sociale comme dans son véritable élément. Je l'avais toujours trouvée extrêmement aimable; j'avais admiré l'habileté qu'elle avait eue, étant sans fortune, et uniquement par son talent, son activité personnelle, de se créer, ainsi qu'à sa respectable mère, une existence indépendante, et de devenir le centre du monde social lettré le plus éminent de New-York, qu'elle réunit toutes les semaines dans son salon. J'avais aussi admiré son esprit sans méchanceté, sa gaieté, sa bonne humeur naïve, une certaine expression dans ses yeux, qui semble chercher quelque chose au loin, bien loin dans la forêt, au milieu de son apparente vie dissipée. En un mot, elle m'avait plu et fait éprouver le pressentiment d'un intérêt plus élevé; — maintenant, je l'aime. Elle est de ces oiseaux de paradis qui volent sur la terre sans souiller leurs ailes dans la poussière. Anna Lynch, avec son individualité et le point de vue d'où elle juge la société, est l'une des figures particulières du Nouveau-Monde.

Les réunions du soir et de la nuit, auxquelles j'ai assisté ici, ne sont pas comparables à celles du même genre que j'ai vues en Suède et en Danemark. Ici, il n'y a pas as-

sez d'espace, de fleurs, d'air; les costumes des fonctionnaires me manquent surtout. Les femmes sont jolies, s'habillent bien, avec goût, mais trop uniformément. Les hommes sont tous vêtus de même, et cela ne peut pas être autrement. C'est bon et bien au fond, mais l'effet pittoresque en souffre. Il me semble aussi que l'individualité intellectuelle n'est pas assez marquée pour se passer du signe extérieur. On y viendra plus tard.

A l'Opéra, j'ai vu une grande et belle salle, de jolies toilettes dans les loges, et sur la scène une prima donna (représentant Desdemona) sur le compte de laquelle je n'ai rien à dire, sinon qu'elle avait tort d'aimer un Othello aussi laid. L'orchestre, les chanteurs, la scène, le tout était passablement bon (excepté Othello), rien de très-bien. On avait envie de dire : « Ce n'est que cela, » et on ne pensait pas : « C'est cela, » comme pour une note, un regard, un geste de Jenny Lind.

Il y a eu dimanche dernier, dans la salle où j'ai entendu Channing, un discours sur le « socialisme chrétien, » prononcé par M. Henry James, homme riche et bon, à ce que l'on dit. Sa doctrine ne reconnaît d'autre droit que celui de l'attraction spontanée, pas de grandeur d'âme, sinon celle de la force; pas de loi du devoir, sinon l'adoration du beau par l'artiste; point de Dieu, mais le panthéisme en tout et nulle part: — doctrine en faveur de laquelle nous n'avons pas non plus manqué de prédicateurs en Suède. Après ce discours, improvisé avec une animation entraînante et un esprit petillant, Channing se leva et dit que, « si la doctrine qu'on venait d'émettre était du socialisme chrétien, il ne voulait pas l'accepter; que, ce sujet ayant besoin d'être examiné à fond, et l'orateur lui paraissant dans l'erreur, il reprendrait cette question le dimanche

suivant, et démontrerait ce que sa doctrine avait d'erroné. »

Ceci a fait sensation, les deux champions étant collaborateurs d'un journal appelé « l'Esprit du temps » et des hommes remarquables. Cet incident m'a fait plaisir et me donnera l'occasion d'entendre Channing avant de quitter New-York, et sur l'une des questions intéressantes du jour et de l'époque.

La prochaine lettre que tu recevras de moi sera sans doute datée de la Nouvelle-Angleterre. Je m'y rendrai lundi prochain avec Marcus et Rebecca pour célébrer la fête des « Actions de grâces. » La maison du spirituel et noble poëte Lowell sera l'une des premières dans lesquelles je me reposerai après cette course et les fêtes. L'invitation qu'il m'a adressée, ainsi que sa femme, m'est arrivée durant mon séjour chez M. Downing. Ensuite il me restera à peine le temps de faire autre chose que d'aller de maison en maison. C'est intéressant, mais fatigant; car il faut toujours être chargée, si ce n'est pas précisément d'esprit, au moins de bonne humeur, de la force nécessaire pour être constamment en société, être aimable lorsque souvent on se sent si fatiguée, si désagréable, qu'on n'est propre qu'à rester assise dans un coin, à se taire ou à dormir. Mais remercions Dieu de tout ce qui est bon et réjouissant. Combien cette vie de fêtes, d'impressions animées, me paraîtrait plus gaie si je savais que mon Agathe est satisfaite et en bonne santé! Nous ne pouvons pas avoir beaucoup d'exigences dans cette saison de l'année. Je baise la main de maman en la remerciant de sa chère lettre, et t'embrasse à travers le grand Océan.

LETTRE VI

Westborough, 2 décembre 1849.

Chère Agathe, je t'écris d'une petite ville voisine de Boston, en attendant les wagons qui, à cinq heures du soir, nous emmèneront, c'est-à-dire Marcus, Rebecca, le petit Eddy, moi et Bergfalk, que j'ai décidé cette fois encore à nous accompagner. Il ne faut pas qu'il s'enterre dans les livres, ici comme en Suède, mais qu'il sorte et voie un peu la vie et les hommes, et commence par célébrer la fête des Actions de grâces, — l'une des solennités véritablement nationales des Américains, — au cœur des États où elle a été fondée, et où elle jouit encore de toute sa vitalité. Quand viendra l'hiver, il pourra s'enfermer avec ses livres. Cependant Bergfalk n'a pas été difficile à persuader; il nous a accompagnés volontiers et avec plaisir.

Je t'ai écrit la dernière fois de New-York, pendant la lutte que j'y soutenais. Elle m'a fatiguée, et je n'ai pas été mieux à Brooklyn. Du monde depuis le matin jusqu'au soir; et, tout en trouvant dans ce nombre des individus aimables, j'aspirai souvent à pouvoir me coucher et dormir. Il faut cependant que je te parle des moments où l'intérêt présent chassait l'envie de dormir, la fatigue, et me tenait plus éveillée que jamais. Je dois placer en tête l'improvisation de Channing, dimanche soir. Complétement lui-même, son discours coulait comme un flot limpide, était logique, brillant, parfait de contenu et de débit. Ce fut pour moi une fête intellectuelle continue. Il opposa l'idée d'un Dieu personnifié, le Dieu des chrétiens, au panthéisme qui est partout et nulle part; développa comme émanant

de la Divinité personnifiée les lois du devoir, de la société, de la beauté, de l'immortalité, imposées à chaque individu, et démontra que c'était par cette base seulement que le socialisme chrétien ou la société pouvait subsister et diriger les hommes vers le but suprême. Channing ne s'interrompit, ne se répéta pas une seule fois pendant ce discours dicté par une inspiration pure, prononcé avec un entraînement sans exagération ni passion, obéissant toujours à la règle du beau, et en faisant usage d'une polémique qui ne blessait pas le précepte de la bonté. Une fois seulement il dit d'un ton un peu plus accentué : « L'homme qui n'a pas aperçu en lui le dualisme de la nature humaine, qui n'a pas lutté contre le moi inférieur, est en dehors de l'humanité, — ou profondément à plaindre. »

La salle était comble, tout le monde écoutait avec la plus profonde attention. Le discours terminé, un cercle d'amis se pressa autour de Channing pour le féliciter. Je vis aussi l'orateur du dimanche précédent, M. H. James, aller vers lui, poser amicalement sa main sur la sienne en disant : « Vous êtes injuste à mon égard, vous m'avez mal compris. » Il était pâle, ému, mais complétement bon.

Ce soir-là, j'étais venue dans une petite voiture de Brooklyn à New-York, seule avec Channing, et m'étais aperçue durant ce trajet combien il paraissait chercher à distraire ses pensées et à les occuper de sujets complétement étrangers au discours qu'il allait prononcer. Mais lorsqu'il me ramena à la voiture, et au moment de nous séparer (il restait à New-York et je retournais à Brooklyn), je ne pus m'empêcher de lui dire : « Vous avez dû vous sentir fort heureux ce soir ! » — « Oui, oh ! oui, » répondit-il en soupirant à demi ; « mais j'ai blessé James. » Puis il me tendit la main avec son sourire rayonnant habituel et me

dit : « Adieu, nous nous retrouverons le matin. » Mais quand viendra ce matin? Nous nous séparons maintenant pour longtemps. Il est vrai que partout où l'on rencontre un esprit comme celui de Channing on doit croire que c'est le matin.

Je me souviens avec un plaisir particulier d'une soirée donnée par mes hôtes. Il y avait assez d'espace, d'air, de fleurs, et beaucoup de personnes aimables. Une jeune et jolie personne du nom de Sedgewick déclama des vers avec beaucoup de pathos dans la voix, mais du reste infiniment de calme; sa sœur et elle avaient des chrysanthèmes naturels dans les cheveux. Une délicieuse jeune fille joua sur le piano ses compositions, petillantes de vie. On dansa aussi. C'était une agréable et joviale vie de société, où chacun mettait du sien et semblait jouir de la vie et des autres.

Nous partîmes le lundi matin en nous dirigeant à travers le Connecticut. J'ai quitté New-York avec le sentiment qu'une foule de lettres et d'invitations restées sans réponse, d'écoles, d'institutions non visitées, courraient après moi pour me saisir. Ma conscience était mauvaise, je fuyais en vérité le champ de bataille. Impossible d'agir autrement, de suffire à répondre à tous les appels, toutes les invitations, lors même que j'aurais pu faire dix personnes de mon seul et unique individu. Mais je reviendrai à New-York; je veux voir encore quelque chose de ce que cette ville renferme de bon et de mauvais, et, sous ce dernier rapport, le quartier appelé « Five-Points, » composé de cinq rues qui se traversent, et habité par la plus mauvaise et la plus dangereuse partie de sa population. J'ai demandé à Downing, en plaisantant, s'il voulait parcourir « Five-Points » avec moi. Il a répondu par un refus positif. Hélas! le beau et le bon ne se trouvent pas là. Ce que je

cherche encore davantage, c'est la vérité, la réalité en tout et partout. Il faut que j'apprenne quelque chose de plus sur « Five-Points » et la haute société de New-York, où, je le sais, on trouve, comme dans toutes les grandes villes, les cinq dangereux et vilains points. Le premier, suivant moi, ce sont ses dîners si longs et si ennuyeux.

New-York m'a paru, extérieurement, une ville ennuyeuse, un casse-tête sans beauté ni intérêt. On y trouve de jolis et paisibles quartiers, avec de belles rues, de belles maisons ; mais la vie, dans ces quartiers-là, est morte. A Broadway, au contraire, c'est un fracas, un mouvement, une agitation sans fin ; dans la cité proprement dite, on se hâte comme s'il s'agissait de la vie, et les exhalaisons les plus détestables empestent l'air. New-York est la dernière ville du monde où je voudrais habiter ; on doit la considérer uniquement comme le grand hôtel, le caravansérail des deux Amériques et de l'Europe. Je dois dire cependant que j'y ai été tellement attaquée, tellement obligée de me défendre, que je n'ai pas eu le temps nécessaire pour regarder autour de moi et découvrir quelque chose de joli. Mais vive Brooklyn ! on peut du moins y vivre et dormir.

Continuons la course dans la vallée du Connecticut, vers les petits foyers de la Nouvelle-Angleterre, patrie des premiers pèlerins. Dans l'après-dîner, nous arrivâmes à Hartford, où nous étions invités à passer la soirée chez madame Sigourney, auteur de : *Souvenirs agréables de pays qui le sont*. J'ai donné ici des poignées de main à toute la ville, je crois, depuis l'évêque, beau prélat âgé, jusqu'à la petite fille allant à l'école, et j'ai joué mon rôle de société ordinaire. Madame Sigourney, femme amicale, un peu sentimentale, mais fort agréable, ayant des manières bonnes et maternelles, voulut absolument me garder chez elle la

nuit. Il me fut donc impossible de retourner, comme je l'aurais désiré, dans ma jolie petite chambre de l'hôtel, pour me reposer et me taire... J'oubliai cet ennui le lendemain matin, en causant pendant le déjeuner avec mon aimable hôtesse et sa fille unique. Le soleil entrait, et cet intérieur avait un caractère de bonté et d'affection. Je me trouve toujours bien en pareil lieu et voudrais pouvoir y rester plus longtemps. Madame Sigourney m'a fait cadeau de ses œuvres poétiques, et j'y ai lu un poëme intitulé *Mon pays!* qui m'obligea à lui baiser la main, tant il est joli, tant on y trouve un noble et véritable esprit féminin. Quelle est belle cette exhortation maternelle adressée à la terre du Nouveau-Monde :

« Sois la mère de tous les peuples opprimés, donne un nouveau foyer, de nouvelles espérances à tous les fils, à toutes les filles de la terre, qui fuient vers toi; fais-les participer à ta richesse, à ta liberté, à ton bonheur, à toutes les bénédictions que tu as reçues. »

Après cet agréable moment de la matinée, je fus obligée de voir de nouveau des visages étrangers, puis mon aimable hôtesse me fit parcourir la ville, qui me parut bien bâtie, bien située. Les bâtiments publics sont les plus grands et les plus ornés de la ville; l'intérieur et le dehors rendent témoignage de son aisance et de sa prospérité. A midi, je pris congé de mes nouveaux amis de Hartford, en promettant de revenir.

Du chemin de fer, je saluai la maison paternelle de Marcus, maison de campagne où lui et plusieurs de ses frères et sœurs ont été élevés, et que ses regards cherchaient avec amour. La lune se levait et brillait dans les eaux du Connecticut, dont le chemin de fer longe les bords ; on apercevait les lumières des factoreries bâties sur l'autre rive.

Je regardai d'heure en heure ce spectacle en croyant rêver, et vis plutôt que je ne compris sa beauté; car le mouvement et le bruit des wagons courant sur la voie ferrée agit sur moi d'une manière fatigante et m'assourdit. Nous arrivâmes assez tard à Worcester, où nous étions invités chez le maire; il tenait en notre honneur maison ouverte ce soir-là. Sitôt arrivés, il nous fallut faire toilette et nous montrer à cette compagnie. Comme il y avait dans la ville une grande assemblée de maîtres et de maîtresses d'écoles du district, la foule était telle, qu'on pouvait à peine se mouvoir dans l'appartement, et mon hôte luimême ignorait le nom de beaucoup de personnes qu'il me présentait. Cela m'était indifférent, puisque je saisis et me souviens fort rarement des noms étrangers. Chacun me donnait une poignée de main amicale. Nous eûmes aussi des chants affectueux de bienvenue et des bouquets offerts par de jolies jeunes filles et des jeunes gens. Je leur jouai la Polonaise de Necken, et Rebecca racontait, à ma place, la légende dont le sens profond frappe toujours les esprits. C'est, en outre, un bon représentant de la poésie scandinave naturelle.

Parmi les invités se trouvait le célèbre forgeron et philologue Elihu Burrit : il est de grande taille et fortement membré, a un front d'une élévation peu ordinaire, de grands et jolis yeux, et, en général, des traits forts mais agréables; dans n'importe quelle société il exciterait l'attention par sa taille ainsi que par l'expression pleine de douceur et de philanthropie de son visage. Il venait d'arriver d'un congrès de la paix tenu, je crois, à Paris, et parla en faveur du principe de la paix, dont beaucoup de gens parlent et s'occupent dans ce pays des plus anciens pèlerins. Je me déclarai amie de la guerre, d'une bonne et

juste guerre, aussi longtemps du moins que la paix ne jouirait pas sur la terre d'une vie noble et loyale. Mais comment se passent encore les choses pendant une longue période de paix dans les diverses contrées du monde? Des milliers de nains lèvent la tête et combattent avec des épingles ou des pointes de plumes, piquant, égratignant de droite et de gauche, évoquant la petitesse d'esprit, l'égoïsme, l'amertume, les petites irritations, de misérables jouissances, des commérages, des mécontentements dans tous les coins. La société n'est-elle pas divisée par des milliers de petites querelles, de petites luttes? Alors a lieu une guerre sérieuse, loyale; on dirait le géant qui écrase les nains, et les hommes oublient leurs futiles querelles en faveur des grands intérêts généraux; ils redeviennent frères. Après les géants viennent les dieux, et avec ceux-ci le renouvellement de la vie. Il faut que les hommes grandissent considérablement de cœur et d'intelligence, que la société se développe par son travail intérieur avant qu'ils puissent supporter une paix générale. Au nombre des questions qui me furent adressées était celle-ci : « Que pensez-vous en voyant tant de gens accourir pour vous voir? — Je regrette de ne pas être jolie! » répondis-je conformément à la vérité.

Notre hôte était d'une individualité agréable, franc, amical comme un vrai Américain; et sa femme, délicate et jolie quakeresse, avait l'expression paisible et *achevée* qui distingue les femmes de cette secte et les rend particulièrement agréables. J'aime leurs manières calmes et le *tu* qu'elles adressent à tout le monde. Celle-ci, ayant perdu son unique enfant, avait adopté pour le remplacer un petit garçon qui l'aimait comme sa mère et paraissait ne pouvoir vivre qu'auprès d'elle.

La matinée du jour suivant fut employée en visites dans quelques maisons appartenant à des quakers; toutes se distinguaient par l'ordre et la propreté, mais aussi, à ce qu'il me parut, par quelque chose de guindé et de vide qui m'aurait oppressée. Nous continuâmes ensuite notre voyage vers Oxbridge, où nous devions célébrer la fête des Actions de grâces et loger chez de nouveaux mariés, un médecin et sa femme, nièce de Marcus. Ils avaient construit leur maison d'après l'un des dessins de Downing et créé leur jardin suivant ses indications; ils y vivaient seuls, sans domestique, la jeune femme s'étant chargée de tout dans l'intérieur du logis. Il paraît que ceci est très-fréquent dans les petits ménages des États de la Nouvelle-Angleterre, par motif d'économie et aussi par la difficulté de trouver de bons domestiques. Je passai la nuit dans une petite chambre à coucher, froide, comme c'est l'usage ici; la nuit l'étant également, je fus glacée au point de ne pouvoir fermer l'œil un instant. Durant cette longue insomnie, je fus visitée par quelques doutes peu joyeux sur la manière dont je résisterais, à la longue, à ce genre de vie auquel je suis si peu habituée. Mais lorsque le soleil, en se levant, brilla sur une petite église blanche dont le clocher pointu s'élançait au-dessus d'un bois de sapins en face de ma fenêtre; quand toute la campagne resplendit avec quelque chose de si frais, de si septentrional, de tellement *suédois*, que mon cœur s'en réchauffa; je saluai le jour des Actions de grâces avec beaucoup de reconnaissance. Toute cette contrée, éclairée par le soleil du matin, ressemblait, en vérité, avec ses montagnes et ses vallées, aux environs de notre Orsta; et je songeai aux matines de Noël dans notre église bien éclairée, à la forêt de sapins, aux chaumières illuminées, aux paysans, aux traîneaux,

aux grelots, à toute cette vie joyeuse et solennelle ! Mais nos chaumières peintes en rouge étaient métamorphosées ici en petites maisons blanches d'un aspect infiniment plus riche.

Mes mains étaient si roides de froid, que j'eus de la peine à m'habiller ; et j'étais grelottante lorsque je descendis pour le déjeuner dans une petite salle où, grâce au poêle en fonte, il faisait une chaleur à être rôtie. Comme d'habitude dans ce pays, le déjeuner fut riche et bon ; mais je ne puis croire que ces déjeuners copieux et échauffants soient salutaires pour la santé.

Nous allâmes ensuite à l'église, ce jour étant considéré comme férié dans tout le pays. Le prédicateur énuméra les raisons que l'assemblée avait d'être reconnaissante envers Dieu pour les affaires générales et particulières, pour la prospérité dont elle avait joui depuis la fête de l'année précédente. Quoique ce prédicateur de fût pas évidemment d'une nature poétique, et que l'histoire de l'année eût été relatée en style de chronique, son sermon, dans « cette circonstance solennelle, » fut édifiant et riche par son contenu et son but. Pourquoi tous les peuples n'ont-ils pas de ces fêtes annuelles d'Actions de grâces ? Elles serviraient à développer dans leur âme les rapports élevés qui existent entre la terre et le bienfaiteur céleste. Nous avons des jours publiquement consacrés à la prière, mais aucun qui le soit à la reconnaissance.

J'ai interrogé plusieurs personnes sur l'origine de cette fête en Amérique, et n'ai pas été médiocrement surprise en voyant combien on est peu instruit à cet égard. On croit qu'elle a été instituée quelque temps après l'arrivée des pèlerins, et qu'elle s'est consolidée comme l'expression la plus haute de la conscience d'un peuple. J'ai ce-

pendant entendu raconter — et ceci me semble vraisemblable — que cette fête date du commencement de la colonie, lorsque, après une longue pénurie et à l'approche d'une famine, cinq navires chargés de blé arrivèrent enfin de l'Angleterre ; c'est pourquoi pendant longtemps il a été d'usage dans le Massachusett de mettre, à l'occasion de cette fête, cinq grains de blé sur chaque assiette de convive au dîner, usage qui paraît avoir été conservé dans certaines parties de cet État. Le temps était beau mais froid quand, après le service divin, nous nous promenâmes dans cette ville rustique, aux petites maisons, aux petits jardins, et vîmes ses habitants bien vêtus, sortant de l'église, rentrer chez eux. Tout et tous rendaient témoignage de l'ordre, de l'aisance sans vanité et sans luxe qui règnent dans leurs demeures.

Nous dînâmes en grande compagnie à une table servie avec abondance et simplicité en même temps, chez l'un des parents de Marcus. Le soir, nous fûmes chez sa sœur et son beau-frère, qui possède et exploite une grande ferme près d'Oxbridge ;— ce sont le père et la mère de la femme du docteur; — toute la famille y était réunie. La mère de famille, femme posée, agréable et maternelle, « comme il faut » dans ses manières, me plut infiniment par la noblesse et la délicatesse de son âme ; il en est de même pour les gens, en général, simples et affectueux de cette contrée. Ils sont beaucoup plus intimes et moins questionneurs que bon nombre de personnes que j'ai rencontrées dans de grandes sociétés. Nous eûmes un magnifique souper avec les deux plats obligés de la fête des Actions de grâces, le dindon et le plumpudding. On prétend dans les États de la Nouvelle-Angleterre que les dindons prennent un air mélancolique à l'approche de cette fête, car on en

fait alors un grand massacre. Le pasteur — celui qui avait prêché le matin — prononça sur la table une bénédiction qui m'aurait paru longue si elle n'eût pas été en même temps substantielle ; nous l'acceptâmes malgré la fréquente répétition de ces mots « dans cette solennelle et intéressante circonstance, » qui firent échanger des regards et des sourires entre quelques-uns d'entre nous. Après le souper, la jeunesse dansa et je jouai du piano pour la faire danser, ce qui lui plut infiniment.

Vers minuit, nous rentrâmes dans notre gîte, où Marcus et Rebecca s'emparèrent de ma chambre froide ; un lit avait été apporté pour moi dans le petit et joli salon ; j'y trouvai un brillant feu de charbon et une lettre de Downing, encore plus propre à me réchauffer que le feu. — C'était presque trop de biens à la fois. Marcus et Rebecca prétendirent qu'ils aimaient les chambres à coucher froides et y étaient accoutumés. Peut-être ; mais — ils sont si bons ! Le lendemain matin mon hôtesse m'apporta du café préparé de sa main et me servit de la manière la plus gracieuse. J'étais reconnaissante, un peu honteuse, et n'aurais point accepté son aide si j'eusse été plus jeune et mieux portante que je ne le suis. Bergfalk avait aussi gelé d'une rude manière, quoique logé chez la sœur et le beau-frère de Marcus et soigné par eux.

Le vendredi matin nous allâmes à la « communauté de Hopedale, » petite société socialiste à quelques milles d'Oxbridge, où les Spring ont également des parents et des amis. La journée était douce, l'air mou, et la route traversait des champs encore verts. La communauté de Hopedale est entièrement basée sur l'esprit chrétien ; sa constitution est patriarcale. Le patriarche et administrateur, Adin Balou, homme d'un certain âge et fort bien, nous reçut, entouré

d'une nombreuse famille. Chaque famille a sa maison particulière avec jardin, et la plupart des individus sont ouvriers et cultivateurs. Ici nous fûmes reçus également avec des chants de bienvenue, des fleurs, et je remarquai chez cette jeunesse beaucoup de vie. Rien n'était agréable comme de voir ces groupes animés et joyeux circuler parmi ces jolies petites habitations. L'église de la société (qui est en même temps maison d'école) ne me parut pas en harmonie avec sa destination. L'élément poétique était un peu plus vivace ici que dans le Phalanstère de New-Jersey; l'élément moral y sert aussi de noyau, la poésie n'est qu'un accessoire. Nous dînâmes dans un joli ménage où les hôtes ne furent pas questionnés, on se contenta de les régaler et de les traiter amicalement. Un nègre et sa femme entrèrent et demandèrent à faire partie des membres de la communauté. Je me trouverais mieux à Hopedale que dans le « Phalanstère de l'Amérique du Nord, » parce que ses habitations sont séparées, parce que la confession de foi y est chrétienne, et que le patriarche paraît être un homme digne de confiance. Cette petite société subsiste depuis environ sept ans, et se compose de trente et quelques familles, de célibataires : cent soixante-dix âmes en tout. Chacun fait profession d'être chrétien « nòn résistant et tempérant. » Adin Balou a publié sur la raison vraie des écrits dont il m'a fait présent.

En général, dans les foyers et sociétés que j'ai visités jusqu'ici, la vie m'a paru peu gaie, assez dépourvue de jouissances intellectuelles et du sentiment du beau, mais intimement estimable, pieuse, grave, laborieuse ; c'est, somme toute, un bon fonds pour une forte vie nationale. De ces petits foyers sortiront nécessairement des hommes et des femmes graves, des individus qui prendront la vie

au sérieux, qui auront appris de bonne heure à travailler et à prier. La communauté de Hopedale dit que son but est d'être le « commencement, sur une petite échelle, des armées industrielles qui s'avanceront pour subjuguer, fertiliser et embellir les champs non cultivés de la terre, pour en faire un sol digne de communes chrétiennes pratiques, et d'opérer des améliorations générales pour le bien des hommes. Le *christianisme pratique*, tel est le mot de ralliement de ces conquérants paisibles.

« Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre »

Pour le moment, je ne fais plus mention de ma vie militante. Quoiqu'elle m'amuse et m'intéresse souvent, je n'en songe pas moins sans cesse à ce que je pourrai faire pour vivre en repos ; mais je n'en vois guère le moyen. Ensuite voici le froid, contre lequel il m'est bien difficile de lutter : aujourd'hui nous avons une véritable tempête. J'aimerais savoir comment tu vas, si tu as chaud, si tu te trouves bien dans notre paisible demeure de Stockholm. Puisse-t-il en être ainsi, mon Agathe, et que l'hiver ne soit pas trop sévère à ton égard !

Boston. Massachusets, 2 décembre.

Je suis maintenant ici avec un froid rigoureux, mais dans une jolie chambre du grand hôtel appelé Reverehouse, avec un feu de charbon étincelant. Marcus et Rebecca m'y ont installée en me disant : « Ne vous laissez manquer de rien. » Dans la matinée, je suis allée avec eux à l'église, où j'ai entendu un sermon remarquable prononcé par un M. Parker, puissante nature douée d'un grand

talent oratoire. Il adapte la morale chrétienne aux questions politiques et sociales du temps et du pays avec un esprit vigoureux et dépouillé de crainte. Il a une tête de Socrate, de grandes mains bien faites; toute sa personne, expression et gestes, me paraît d'une originalité réelle produite par une nature décidée et forte.

J'assisterai ce soir à une réunion socialiste si je ne parviens pas à avoir le bonheur de rester dans ma chambre et à jouir d'une soirée de repos. Si je le demandais à mes amis, je l'obtiendrais; mais je me laisserai emporter par le courant tant que j'aurai la force de le suivre. Demain, nous irons tous chez Émerson; il habite une petite ville appelée Concord, à une heure environ (par chemin de fer) de Boston; demain ou après-demain, chez Lowell, à l'université de Cambridge (presque un mille suédois d'ici). J'y passerai quelques jours, durant lesquels je prendrai une décision relativement à mon séjour à Boston. Les diverses offres de gîte que j'ai reçues ne me tentent pas encore; je ne veux pas me lier avant d'être sûre de me trouver véritablement bien. J'éprouverai beaucoup de peine à me séparer de M. et de madame Spring; ils font partie de la meilleure de toutes les espèces de créatures humaines, et il est infiniment agréable de vivre avec eux.

Je t'écris d'une manière bien incomplète sur les choses et sur les hommes; mais les unes et les autres ne me laissent pas le temps d'agir différemment. Nous en causerons plus en détail une autre fois. Je sens chaque jour davantage combien ce voyage d'Amérique était nécessaire à ma vie, à mon développement.

Mardi, 4 décembre.

J'arrive avec les Spring et Bergfalk de Concord, la plus

ancienne ville du Massachusett et le domicile de Waldo Émerson. Nous sommes partis et arrivés avec un véritable ouragan de neige ; mais les wagons sont bien chauffés, on y jouit du meilleur confort, tout en étant parfois bien secoués, car les chemins de fer d'ici sont beaucoup plus raboteux ou inégaux que ceux sur lesquels j'ai voyagé en Europe. Émerson est venu au-devant de nous par l'allée de sapins en face de sa maison ; il était tête nue malgré la neige épaisse qui tombait. C'est une figure calme, noble, sérieuse, teint pâle, traits et lignes fortement marqués, cheveux foncés. Il m'a paru plus jeune que je ne l'avais supposé, et son extérieur moins fascinant mais plus significatif. Il s'occupa de nous et surtout de moi, en ma qualité de femme et d'étrangère, d'une manière humaine et agréable.

Émerson est une individualité toute particulière, trop froide et trop hyperbolique cependant pour m'attirer : son œil puissant et limpide, toujours à la recherche d'un idéal qu'il ne trouve pas sur la terre, découvrant en tout des défauts, des imperfections, et rien de complet, est trop fort, trop d'une pièce, pour comprendre les faiblesses et les souffrances des autres; car il méprise aussi la souffrance comme une faiblesse indigne des âmes élevées. Ces espèces singulières de natures humaines paraissent n'avoir jamais connu la maladie. Émerson a eu des chagrins et les a sentis profondément, dit-on (quelques-uns de ses plus beaux poëmes en rendent témoignage); mais il n'a plié sous leur poids que durant un instant fort court; il s'agissait de la mort de deux de ses frères, beaux et chéris, et d'un joli petit garçon, son fils aîné. Il a aussi perdu sa première femme après une année de mariage, a trois enfants de la seconde, et paraît surtout aimer le plus

jeune, un garçon. Madame Émerson a de beaux yeux pleins d'âme, une mauvaise santé, et une individualité toute différente de celle de son mari. Émerson m'a intéressée sans me réchauffer. Cette nature critique, pure comme le cristal et froide, peut être fort estimable, salutaire et bienfaisante, à sa manière pour celui qui la possède, et aussi pour ceux — qui veulent prendre leurs grades et se laisser critiquer. Quant à moi, il me faut le cœur et les chants de David.

Mais je reviendrai dans cette maison comme Émerson et sa femme m'invitent à le faire d'une manière fort aimable, et je connaîtrai mieux cette individualité qui tient du sphinx.

De chez Émerson l'adorateur de la nature, qui n'appartient à aucune Église et ne veut pas même faire baptiser ses enfants (il considère leur nature comme plus pure que celle des hommes faits et pécheurs), nous allâmes prendre gîte pour la nuit dans la maison d'un vieux et rigide puritain, où nous eûmes de longues prières, des génuflexions le visage tourné contre la muraille. La fille unique de la maison, Élisabeth H..., est une belle, digne et agréable personne : fiancée avec le frère aîné d'Émerson, elle n'a pas voulu après sa mort former d'autres liens ; elle m'intéresse. C'est évidemment un être supérieur, et son amitié pour Waldo Émerson me paraît être quelque chose de très-pur et de parfait. J'espère aussi la revoir dans le courant de l'hiver.

Tout dans la petite et poétique ville de Concord portait ce matin le cachet d'un véritable hiver suédois. Mademoiselle H... est sortie avec moi, et nous avons visité le monument élevé en l'honneur des premières victimes de la guerre de l'indépendance ; elles succombèrent ici dans le

premier combat livré pour cette cause. Ce mausolée était presque complétement caché par la neige; elle couvrait ainsi que la glace la petite rivière qui embellit la ville ; les Indiens l'appellent « Musketaquid, » ou rivière herbue. Émerson a donné ce nom à l'un de ses petits poëmes les plus vifs et les plus délicieux. Cette promenade avec une température si fraîche, sous des arbres couverts et étincelants de neige, à côté d'Élisabeth, dont l'atmosphère est vivifiant pour moi comme l'air pur imprégné de soleil, allégea mon esprit et mon corps. Nous rencontrâmes Bergfalk, qui arrivait de l'école des femmes, où il avait vu des jeunes filles résoudre les problèmes mathématiques qu'on l'avait prié de leur donner, — et dont elles s'étaient fort bien tirées et avec facilité. Il était enchanté des jeunes filles et de leur maîtresse, « comme il faut au suprême degré, » disait-il. Bergfalk a prononcé un petit discours pour témoigner sa satisfaction. Le prêtre aimable qui l'avait accompagné n'était pas moins animé que lui, et je présume que toute l'école aura été enchantée du « professeur, » titre que l'on a donné à Bergfalk durant notre voyage, personne n'osant se hasarder à prononcer son nom. J'ai visité aussi plusieurs petits foyers ; tout y était confortable, quoique les maîtres se servissent eux-mêmes et se chargeassent de toutes les fonctions de l'intérieur. Ceci a mon estime et non pas mon amour ; il faut tant remercier pour le moindre service reçu, en trouvant fréquemment qu'une simple servante s'en serait mieux acquittée. Nous partîmes dans la matinée sans avoir revu Émerson.

Quant à l'assemblée des socialistes de l'autre soir, je te dirai que j'y ai vu une foule de gens à l'air probe, que j'y ai entendu développer des théories d'avenir moyennant lesquelles, l'homme, au lieu d'aller au ciel par une voie

semée d'épines, finira par s'y rendre sur des roses, etc., etc. Divers plans fort agréables pour la création de cette route ont été présentés, mais ils m'ont paru se distinguer par un défaut de base établie dans la possibilité et la nature réelle de l'homme, dont, en général, les socialistes me semblent perdre de vue le dualisme. C'est le mauvais côté de leur idée, ils ne le voient pas et croient que les établissements palpables suffisent pour que tout aille bien dans ce monde. Pendant leurs discussions il m'a semblé que je marchais dans les nuages, ou bien que j'errais dans une grande forêt dont je ne trouvais pas les issues. Il ne faut point, cependant, méconnaître le côté humanitaire de leurs théories et de leurs efforts en faveur des hommes.

Benzon, le consul suédois à Boston, qui était avec nous, m'a offert, par l'intermédiaire de Rebecca, sa maison pour l'hiver ; cette proposition m'a été agréable, mais j'ignore si je pourrai l'accepter. Elle a été faite d'une manière fort gracieuse et amicale. Je suis complétement impatientée par les coups incessants frappés à ma porte, par la nécessité de crier : « Entrez ! » quand je voudrais crier, « Allez-vous-en ! » par les cartes de visite, les lettres. Hélas ! hélas ! je suis bien fatiguée de ces compliments de bienvenue qui ne me laissent jamais un instant de paix. Je n'ai encore reçu personne ici, mais j'ai dit que je serais chez moi ce soir. Demain j'irai à Cambridge. Un horrible assassinat vient d'être commis, un professeur en a tué un autre ; toute l'Université et la ville en sont émus. C'est un événement inouï, dit-on ; mais l'accusé ayant beaucoup de connaissances et d'amis, étant connu comme bon époux et surtout bon père, beaucoup de gens assurent qu'il est innocent. On l'a arrêté. A peine si l'on parle d'autre chose dans ce moment.

Je me porte parfaitement, malgré toutes mes fatigues, et me propose, durant mon séjour à Boston, de m'arranger de manière à être plus tranquille. Je recevrai un jour ou deux par semaine, et ferai en sorte de vivre un peu pour moi; j'en ai besoin.

P. S. Je te dirai encore au sujet d'Émerson que je ne suis pas sûre de l'avoir bien jugé. J'avoue que j'ai été un peu blessée de la manière dédaigneuse, — c'est le fait de sa personne plutôt que de ses paroles, — avec laquelle il s'est exprimé relativement à des choses, à des personnes que j'admire. Peut-être que cette fermeté, cette sorte de grandeur à laquelle je ne suis pas accoutumée, m'aura fait recommencer l'histoire du renard et des raisins. C'est une chose positive, la personne et la manière d'Émerson ont produit sur moi un effet tout opposé à celui des autres natures hautaines qu'il m'a été facile de juger, et dont j'ai fait peu de cas à raison de cette hauteur. Il n'en est pas de même pour Émerson, on ne s'en débarrasserait pas aussi facilement, je crois. Il peut être injuste, déraisonnable, mais ce n'est point assurément par égoïsme. Un esprit élevé habite en cet homme. Je veux le voir davantage et apprendre à le mieux connaître.

N'importe ce qu'il adviendra de cette connaissance, je resterai calme. « Si nous sommes parents, nous nous rencontrerons. » Sinon... il n'est plus le temps où je désirais ardemment de plaire. J'ai erré dans le désert de la vie, et c'est avec beaucoup d'efforts que j'ai gravi l'Horeb d'où j'ai vu la terre promise. Cette longue douleur, cette grande joie, ont fait pâlir pour toujours à mes yeux les figures magnifiques, les couronnes, les lauriers, les roses de la terre ; ils peuvent encore me fasciner, m'éblouir un instant; mais cela passe vite. Ce qu'ils donnent ne me rend pas

plus riche, ce qu'ils enlèvent ne me rend pas plus pauvre. Je pourrais dans certains moments leur dire comme Diogène à Alexandre : « Otez-vous de mon soleil. » Je ne voudrais pas même aller chez Waldo Émerson, ce fier astrologue, si je n'avais pas mon ciel à moi, avec étoiles et soleil, dont peut-être il ne pressent guère la grandeur.

LETTRE VII

Harward-Collége (Cambridge). Massachusett, 15 décembre.

Voici un moment, ma chérie, pour causer un peu en paix avec toi, te parler, ainsi qu'à ma mère, de mon arrivée dans cet État, de mes faits et gestes ici, et vous dire comment tout me réussit. Je t'ai écrit la dernière fois de Boston, où j'ai passé quelques jours avec Marcus et Rebecca sous une douche incessante de dissipations tantôt agréables, tantôt désespérantes à demi, et qui me laissaient à peine le temps de reprendre haleine. Cependant, je me souviendrai toujours avec plaisir de quelques-uns de ces moments, et surtout d'une matinée où j'étais entourée de plusieurs des hommes les plus distingués du Massachusett : Alcott l'idéaliste platonisant, les frères Clarke, le philanthrope Barnard, le poëte Longfellow, le jeune et véritable poëte américain Lowell (un Apollon de sa personne), etc., etc. Waldo Émerson est venu aussi avec un rayon lumineux sur son énergique visage ; — il est difficile de voir une réunion d'hommes plus beaux, plus parfaits de formes (presque tous de haute taille et bien proportionnés). Pendant une autre matinée j'ai vu les célèbres jurisconsultes Wendel Philipp et Charles Sumner, géant — sous le rap-

port de la taille. — Garrisson, l'un des principaux lutteurs dans les rangs des abolitionnistes. C'est en cette qualité que dans une émeute il a été traîné par la populace dans les rues de — Boston, je crois, le carcan au cou comme un scélérat. Sur son beau visage et dans ses yeux d'aigle limpides on voit l'esprit courageux qui fait les martyrs. En causant avec lui, j'ai dit franchement que l'exagération des abolitionnistes, leur défaut d'équité, le ton violent de leurs attaques ne pouvaient servir leur cause, lui nuisaient au contraire. Il m'a répondu avec bonhomie : « Quand on veut la moitié d'un pain, il faut en demander un entier ! » Garrisson parle avec douceur des propriétaires d'esclaves du Sud, en estime plusieurs personnellement ; mais il a combattu et il combattra l'esclavage comme l'un des plus grands ennemis de l'Amérique. L'homme qui reste aussi ferme qu'auparavant dans ses convictions, après avoir subi les mauvais traitements de la populace, après avoir été un objet de dérision, cet homme mérite l'estime.

Ces messieurs nous amenèrent deux esclaves qui venaient de fuir, William et Ellen Kraft. La femme était presque blanche, son visage un peu jaune pâle avait le trait caractéristique de notre race ; elle n'était pas jolie, mais paraissait fort intelligente. William était complétement nègre et remarquablement bien. Tous deux s'étaient échappés, elle déguisée en homme et lui jouant le rôle de son domestique. Ne sachant pas écrire et afin d'éviter la formalité d'inscrire son nom sur les registres, Ellen avait porté son bras en écharpe sous prétexte d'une blessure. Ils étaient arrivés heureusement par le chemin de fer, du sud au nord, dans les États libres, et paraissaient au comble du bonheur. Je demandai à la femme : « Pourquoi vous êtes-vous enfuie de chez vos maîtres ?

Étaient-ils durs à votre égard ? » — « Non, répondit-elle, ils m'ont toujours bien traitée ; mais je me suis enfuie parce qu'ils ne voulaient pas m'accorder les droits d'une créature humaine. On ne m'a jamais rien fait apprendre, ni à lire, ni à écrire. » On remarquait chez elle l'amour de l'instruction propre à la race blanche. « Comment se fait-il, dit quelqu'un de la compagnie au nègre, que des voyageurs venant du Sud, où ils ont séjourné longtemps dans les plantations, assurent que les abolitionnistes ne disent pas la vérité en soutenant que les nègres sont maltraités, conduits à coups de fouet, et qu'ils n'ont jamais rien vu de pareil ?... » William sourit et répliqua avec une expression de finesse : « On ne donne pas le fouet aux enfants en présence des étrangers, mais lorsque ceux-ci sont loin » Ni l'un ni l'autre de ces ci-devant esclaves ne se plaignent de leurs maîtres. Quoique je doive, comme tout chrétien bien pensant, condamner l'esclavage sous le point de vue de système et d'institution, j'attendrai, pour émettre une opinion à cet égard, que j'aie vu de plus près les esclaves et les propriétaires d'esclaves. Grâce à l'expérience je me méfie de l'esprit de parti et de son aveuglement ; quand je le vois en activité, je ne puis pas le suivre, et me sens au contraire portée à la contradiction. Je veux voir et entendre le pour et le contre sur cette question. Justice et raison avant tout.

J'ai passé deux soirées au spectacle et vu mademoiselle Charlotte Cushman, — la première actrice des États-Unis, — dans deux rôles où elle produit beaucoup de sensation, Meg-Merrilies et lady Macbeth. Dès mon arrivée à New-York, mademoiselle Cushman m'avait écrit pour m'offrir amicalement ses services en quoi que ce fût A Boston elle m'a donné une loge, ce qui m'a été fort agréable, puisque

je pouvais inviter mes amis à m'accompagner. Mademoiselle Cushman est une actrice toute de force et d'énergie, mais elle n'a pas assez de charme féminin, son jeu est trop uniforme, surtout dans les tons doux. Cette réflexion m'est suggérée principalement par son rôle de Meg-Merrilies, création terrible. Mademoiselle Cushman a représenté seulement la sorcière et ce qu'elle a d'épouvantable dans sa nature. Mais ces espèces de nature ont des moments et des traits d'une grande beauté, du soleil, du calme, de la rosée, des chants d'oiseaux. La Meg-Merrilies de mademoiselle Cushman est un roc dans la mer, constamment battu par la tempête, et luttant contre la mer et les flots! Elle est aussi trop dure, trop masculine dans lady Macbeth, et ne m'a paru belle que dans la scène de la nuit, par le cri d'angoisse et gémissant qu'elle pousse en voyant qu'elle ne peut laver le sang dont ses mains sont couvertes. Je n'oublierai jamais ce cri; il m'a traversé la moelle et les os, — je l'entends encore, je l'entendrai toujours dans les heures et les visions obscures. Mademoiselle Cushman m'a beaucoup plu de sa personne. On voit clairement en elle une âme loyale, énergique, prenant la vie et sa vocation au sérieux. C'est en luttant contre de grandes difficultés qu'elle s'est frayé une route vers la place qu'elle occupe maintenant, avec l'assentiment de tous et en jouissant de l'estime générale. Elle est d'une vieille famille puritaine, et du moment où son père a été ruiné, elle a soutenu par son talent sa mère, ses frères, une sœur plus jeune qu'elle. Mademoiselle Cushman est presque mieux à la ville que sur la scène; ses yeux bleus pleins de loyauté, son front raisonnable, l'expression franche, probe de sa personne, de ses paroles, tout cela réuni fait qu'on aime à se trouver avec elle.

Je ne puis dire tout ce que j'ai rencontré de bienveillance et de choses propres à réchauffer le cœur à Boston. La chaleur de l'âme ne manque pas ici, et l'esprit juvénile de la nation fait qu'on s'en aperçoit d'une manière très-sensible. Malheureusement, pour faire face à tout cela, je ne suis qu'*un* individu, mes forces et mon esprit ne suffisent pas à cette lutte. Mes seuls moments de repos à Boston ont été ceux où je roulais en voiture dans les rues pour voir divers établissements et faire des visites. Cependant ces journées avaient du charme ; à chaque instant, des personnes, des circonstances agréables, des projets, de nouveaux plaisirs survenaient, et mes amis différaient leur départ pour New-York, ainsi que notre séparation. Mon petit docteur féminin, mademoiselle Hunt, me pourchassait afin de m'emmener chez elle ; M. et madame Lowell étaient venus pour me conduire à Cambridge, mais nous étions incorrigibles, mes amis et moi. Mettant de côté les préceptes de la régularité, de la politesse la plus ordinaire, nous avions décidé gaiement et avec un peu d'orgueil innocent, de persévérer dans notre conduite, et de passer encore une couple de jours ensemble à Boston en nous abandonnant à notre laisser-aller, quand deux dépêches télégraphiques arrivèrent successivement, la première pour Marcus, la seconde pour Rebecca, portant ces mots : « Votre nourrisson est très-malade. » Et ce fut fini de toute gaieté ; des larmes d'angoisse inondaient Rebecca, Marcus, avec l'inquiétude peinte sur la figure, faisait les préparatifs du départ. Heureusement ils purent partir par le chemin de fer deux heures après, ce qui leur permettait d'être le lendemain de bon matin à Rose-Cottage ; Rebecca s'attendait à trouver son enfant mort. A l'instant même où ils partirent, Benzon vint me prendre pour me

conduire chez lui : c'était une chose arrangée avec Marcus et sa femme. Je ne pus me séparer de ces derniers sans répandre des larmes ; j'avais été si heureuse avec eux, ils étaient si parfaits, que leur chagrin m'affligeait infiniment. Je luttai avec eux, mais en vain, pour payer les frais de mon séjour à Boston. Ils soutinrent qu'étant leur hôte, je ne devais pas payer une obole de la vie magnifique et dispendieuse que j'avais menée à Reverehouse. A la manière dont ils me firent cette politesse, on aurait dit qu'ils la considéraient comme un honneur et une gracieuseté qu'ils se faisaient à eux-mêmes. — Je n'ai jamais rien vu de pareil.

J'étais presque certaine que mes amis trouveraient leur petit garçon mort, et Rebecca s'attendait qu'on lui dirait à sa porte : « Il n'est plus ici, il est ressuscité. « Mais le lendemain de leur départ, je reçus une dépêche télégraphique avec ces mots : « Chers amis, réjouissez-vous avec nous : l'enfant est mieux, et le danger presque passé. » Quelle joie j'éprouvai !

Le soir je fus avec Benzon, Bergfalk et M. King, jeune homme spirituel, ami des Spring, à un concert donné par la Société philharmonique, avec un billet par lequel j'étais invitée à assister gratuitement à tous ses concerts avec mes amis. La quatrième symphonie de Beethoven y a été parfaitement exécutée par un orchestre nombreux. Son second adagio m'a singulièrement émue. Ah ! d'où est venue à cet homme la connaissance de la vie intime du cœur, de ses efforts pour s'élever, de ses chutes, de sa lutte finale et de sa victoire ? Aucune musique instrumentale n'a produit sur moi une impression aussi profonde que ce magnifique adagio. Ces notes me représentaient l'histoire de mon âme.

Dimanche j'ai entendu de nouveau un sermon de M. Parker. Il nous a fait avec force et complétement sa profession de foi. Je me suis réjouie de sa sincérité et de son courage, mais non pas de cette confession où se trouvait une idée incomplète de la révélation, car il ne voyait dans le Christ qu'un maître humain et moral, l'idéal et l'exemple des hommes. Parker est unitaire et de la fraction qui nie les miracles et le merveilleux de l'histoire sainte. J'ai été véritablement blessée de l'entendre soutenir que le Christ n'invoque pour son compte d'autre rapport avec Dieu que celui qui existe entre la Divinité et tous les hommes, et qu'il n'est aux yeux de l'histoire qu'un « modeste jeune homme de Galilée. » Comment un ami de la vérité qui lit dans les livres saints des expressions comme celles-ci : « Quiconque me voit, voit Dieu ! — Le Père est en moi et moi en lui. — Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre, » et autres ayant le même sens, comment cet homme peut-il soutenir une pareille opinion ?...

Lorsque après le sermon quelques femmes à moi inconnues vinrent amicalement et avec vivacité me prendre la main, me souhaiter la bienvenue en disant : « J'espère que vous êtes contente, satisfaite, etc., » je répondis : « Pas tout à fait, » et refusai de faire la connaissance du prédicateur. L'usage, établi ici, de procéder immédiatement après le service divin à des présentations, de nouer des conversations dans l'église, me paraît très-fatigant et nullement à sa place.

Dans l'après-dîner, Benzon nous a lu un *Essai sur l'esprit américain*, par un M. Whipple. Il est écrit avec animation, d'une manière assez spirituelle, et contient de grandes vues. Ce livre, dont il a été beaucoup question, nous a aussi beaucoup occupés. Le soir j'ai reçu la visite

de M. Parker. J'aime à un tel point tout ce qui est courage et expression franche d'une conviction, que je lui tendis la main en le remerciant sincèrement de sa sincérité, je crois qu'il est agréable de causer avec lui ; il écoute, est sérieux, a de la douceur et de la cordialité. Je lui ai fait part de mes objections contre le point de vue unitaire en général, parce que, partant de là, bon nombre des plus grandes et des plus importantes questions sur Dieu, l'homme et la vie, restent sans solution et n'en trouveront jamais. Parker m'écouta amicalement, avec gravité, convint de plusieurs choses, entre autres de la possibilité des miracles quand on les considère comme opérés par une force, non pas en dehors, mais dans la nature, — la nature prise sur une grande échelle. Il a une tête à la Socrate, un esprit moral, pur et fort ; comme Émerson, il est fasciné par l'idéal moral, le présente aux hommes avec force, de manière à les entraîner, et fait naître en eux un amour plus noble de la justice et de la vérité. Comme théologien, Parker est faible et parle mal sur les plus magnifiques préceptes de la révélation, car il ne les comprend pas. Il est quelquefois heureux et vrai dans sa polémique contre l'orthodoxie et l'Église pétrifiées. Cependant je crois qu'on peut dire de lui, comme on l'a dit d'un plus grand homme (Luther) : « Il a bien critiqué, mais pauvrement doctriné (1). » Mais Parker se livre à un examen sérieux, dit loyalement sa pensée, c'est déjà un grand mérite ; on ne peut guère en demander davantage d'un homme. On le dit bon, faisant beaucoup de bien ; ses yeux chauds et jolis, me font croire que c'est la vérité : Parker m'a plu.

Le jour suivant, Benzon m'a conduite à Cambridge, chez

(1) Ces mots sont en français dans l'original. (Trad.)

M. et madame Lowell. Leur maison m'a été ouverte, à proprement parler, par Downing; il avait écrit à Lowel combien j'étais ravie de ses poésies.

J'ai déjà passé une semaine ici et pourrais bien en passer une seconde; on veut me garder : je ne demande pas mieux de rester, car je me trouve parfaitement dans cet agréable foyer.

La maison et les petits champs qui l'entourent appartiennent au père du poëte, le docteur Lowell, beau vieillard généralement aimé et estimé, et le doyen des prêtres du Massachusett. Il a planté tous les arbres qui entourent sa demeure; beaucoup de sapins septentrionaux se trouvent parmi eux. La famille se réunit chaque jour autour de ce vénérable vieillard pour la prière du soir et du matin; c'est lui qui bénit le repas. Ses prières, toujours improvisées, sont empreintes d'une animation sentie et vraie; elles me produisent l'effet d'une rosée délicieuse et rafraîchissante qui se répand sur ma tête; après les avoir entendues, je me relève rarement sans que mes yeux soient humides. Chez lui habite son dernier fils, le poëte, et sa femme, jeune couple charmant et le plus heureux qu'on puisse imaginer. Le mari est plein de vie et de feu juvénile; la femme est douce, délicate, blanche comme un lis, et l'une des plus agréables personnes que j'aie encore rencontrées dans ce pays; tout ce qu'elle fait et dit est gracieux. Ces époux sont de ceux dont on dit avec certitude qu'ils ne peuvent pas être une heure, une demi-heure désunis. Madame Lowell; douée comme son mari d'une nature poétique, a écrit sous le voile de l'anonyme quelques poëmes qui se distinguent par un sentiment profond et délicat, — surtout par le sentiment maternel. Une chose assez singulière, c'est que je ne remarque pas chez Lowel l'esprit pro-

fond et sérieux qui m'a ravi dans plusieurs de ses poésies. Il me paraît brillant, spirituel, gai, particulièrement le soir, quand il a « sa fièvre du soir; » sa causerie ressemble à un feu d'artifice incessant. Je le trouve fort aimable. Il a beaucoup d'amis, je crois, parmi les hommes de son âge. Les plus populaires de ses poésies sont celles qu'assaisonnent davantage une satire spirituelle, par exemple la « *Fable pour les critiques.* » Il s'y égaye avec bonhomie aux dépens des écrivains hommes et femmes de la Nouvelle-Angleterre (l'une de ces femmes, mademoiselle Fuller, est la seule qu'il traite sévèrement). Ses brochures politiques et satiriques ont eu beaucoup de succès.

Au nombre des mérites de Lowel, je compte celui d'être ravi de sa femme; car je le suis moi-même; elle embellit la vie. Parmi les choses agréables qu'elle crée dans son intérieur, j'ai remarqué un petit bassin plein de jolies pierres et coquillages ramassés par elle; ces coquillages étincellent dans une eau pure comme le cristal : à l'entour est un bord de coraux. Malheureusement cette charmante jeune femme paraît avoir la poitrine délicate; sa voix est douce et faible. Deux jolies petites filles, Mabel et Rose (cette dernière est encore au sein de sa mère), et une sœur aînée du poëte qu'on peut mettre au nombre des meilleures. — composent le reste de la famille. Le chagrin de cette maison, c'est la mère du poëte; atteinte d'une folie paisible, elle vit enfermée dans sa chambre; les étrangers ne la voient pas.

J'ai fait la connaissance de quelques membres de l'université, qui m'ont intéressée, entre autres M. Evenett, homme de science et du monde, autrefois envoyé près de la cour d'Angleterre; le professeur de zoologie, M. Agasiz, qui est Suisse, et dont la personne, les manières, sont des

plus agréables; il a présenté sa fiancée, jeune Américaine, grande et blonde. Ensuite un professeur d'astronomie, M. Holmes, je crois; il a une tête sérieuse et belle; on dirait une tête de Christ, et deux filles qui sont fort bien. J'ai fait aussi quelques visites.

Le meurtre du professeur Parkman, qu'on suppose avoir été commis par le professeur de chimie Webster, est toujours le sujet de toutes les conversations. Un ami de l'accusé, homme respectable et magistrat, M. F..., dit qu'il est complétement sûr de son innocence. Cette opinion est aussi celle de madame Ferrars, femme sensée, qui a beaucoup vu Webster, et, la dernière fois, quelques jours après l'assassinat. Il était venu passer la soirée chez elle, faire la partie de whist, et était plus gai et plus aimable encore que d'habitude. Lowell, le jeune, croit, au contraire, à la culpabilité de Webster, d'après certaines choses qu'il a entendu dire par ses camarades de jeunesse sur son caractère et ses antécédents. On assure qu'il a vécu longtemps au-dessus de ses moyens, et que la cause de l'assassinat est une faible somme (deux cents dollars) empruntée du professeur Parkman, et que celui-ci redemandait avec une insistance fatigante. Parkman, homme fort bizarre, dit-on, et riche, poursuivait et harcelait les personnes pauvres auxquelles il avait prêté de l'argent jusqu'à ce qu'elles l'eussent rendu, ou qu'elles en eussent donné l'intérêt. En revanche, il aurait pu envoyer le lendemain à ces mêmes personnes de l'argent en cadeau, ou sous un prétexte quelconque, mais jamais comme venant de lui. Vis-à-vis du monde, il voulait être la justice inflexible. On suppose qu'il aura harcelé Webster pendant quelque temps; que celui-ci, sous prétexte d'arranger leur affaire, l'aura attiré dans son laboratoire et s'en sera débarrassé; comment? on

l'ignore. Seulement on a découvert les restes du cadavre que Webster a essayé soit de brûler, soit de cacher. Ce dernier nie le crime avec insistance; mais il a tenté de s'empoisonner en prison, circonstance qui donne plus de force aux soupçons élevés contre lui.

A la fin de la semaine prochaine, je quitterai les Lowell pour passer une couple de jours chez mon docteur féminin, qui, sans cela, ne me laissera ni repos ni tranquillité. Ensuite, j'habiterai la maison de Benzon, probablement jusqu'à l'époque où je partirai de Boston. Notre consul est célibataire; mais la femme de son associé, madame King, étant chargée de la conduite de son ménage, je puis m'y établir sans hésitation, et, lorsque Benzon partira pour l'Europe, ce qui aura lieu au commencement de janvier, je me mettrai en pension chez madame King. Cet arrangement est fort agréable, même au point de vue de l'économie. Benzon est un homme excellent, doué d'un noble esprit; il a reçu une éducation distinguée, ses manières sont parfaites. Je puis donc accepter son offre et jouir en même temps de l'agrément de sa société. Chez lui je serai plus libre et plus à mon aise qu'ailleurs.

Le 18 décembre.

Bonjour, mon Agathe, par ce temps clair, un peu venteux et froid. J'ai vu ce matin le soleil se lever et traverser les sapins qui sont devant ma fenêtre. La Suède et tous ceux que j'aime se sont rapprochés de moi par ce soleil, et je l'ai salué en leur nom et au mien. Je viens de passer à Cambridge les jours les plus paisibles dont j'ai joui depuis mon arrivée dans ce pays, ne recevant de visite, ne voyant la société que le soir. Bergfalk est à Cambridge en ce mo-

ment et fort heureux en compagnie d'une bibliothèque de quatorze mille volumes, de plusieurs jurisconsultes qui l'accueillent avec amitié. J'ai visité l'autre jour avec lui et mon hôte les bâtiments de l'Université et sa bibliothèque. Dans cette dernière, j'ai été surprise de trouver une division où la littérature suédoise n'est pas trop mal représentée. Le mérite en revient au poëte-professeur Langfellow ; ayant voyagé en Suède, il a fait venir de nos livres, a écrit sur notre pays et traduit plusieurs poëmes de Tegner. J'ai vu aussi parmi les livres suédois les *Eddas*. Bergfalk a mis la main sur le code de la Gothie occidentale, qu'il a traité comme un vieil ami ; il a montré aux personnes qui nous accompagnaient des exemples d'allitération dont nos pères ont fait si souvent usage dans leurs écrits. J'ai vu aussi dans la bibliothèque le grand ouvrage d'Audebon sur les oiseaux de l'Amérique.

Au nombre des visites qui m'ont intéressées se trouve celle de madame Russel et de sa fille Ida, née en Suède, où son père a été chargé d'affaires il y a quelques années. Ida a quitté la Suède dans son enfance, mais elle a conservé de l'attachement pour ce pays et les Suédois. C'est une jeune personne fort agréable et jolie. Sa mère paraît être la bonté en personne. « Je ne puis pas vous promettre beaucoup de plaisir, dit madame Russel (elle m'avait offert sa maison), mais je veux — prendre soin de vous! » Je ne pus m'empêcher de la serrer dans mes bras pour cette bonne et maternelle volonté; hélas ! ce dont j'ai besoin, ce n'est pas de voltiger constamment d'une maison à l'autre, mais de rester tranquille durant un peu de temps. J'ai promis cependant d'aller chez madame Russel, qui habite la campagne à quelques milles au delà de Boston, pour y passer la veille de Noël, qu'elle se propose de célébrer à la manière

scandinave, avec des sapins, des lumières, des cadeaux, et, comme je crois m'en apercevoir, avec grand fracas.

Le 23.

J'ai assisté cette semaine à quelques dîners, dont un fort agréable chez le professeur Longfellow et sa femme, dans leur jolie habitation. Mademoiselle Cushman en était, avec mademoiselle Hase, son amie, qui voyage avec elle (c'est une jeune Anglaise d'un extérieur intéressant, d'un esprit indépendant, mais noble). Il y avait aussi Charles Sumner et une couple d'autres hommes. Longfellow est un hôte aimable; il nous a servi des vins américains, du sherry et du champagne. — Ce dernier, fort bon, suivant moi, est fabriqué avec du raisin du Cataba, près Cincinnati. Ensuite, j'ai dîné chez l'agréable et vive madame Ferrans, dont le mari est une victime de la névralgie ; — elle fait beaucoup de martyrs dans ce pays, et — j'eus de la peine à m'empêcher de pleurer en le voyant, tant il avait l'air souffrant, et complétement résigné dans son fauteuil à bascule. J'ai encore dîné chez un professeur appelé Parsens, qui est svedenborgien et me témoigne beaucoup de bienveillance.

Ensuite, je suis allée à une — *abeille*, et si tu veux savoir ce que cet insecte a de commun avec la vie de société à Boston, je vais te le dire. Une famille tombe dans la pauvreté par suite de maladie, d'incendie, les enfants manquent de vêtements, etc., etc. Aussitôt les femmes aisées se cotisent pour acheter certaines parties d'habillements, et se réunissent pour les coudre. Cette réunion de couture s'appelle une *abeille*. Madame Spark, la femme du président de Cambridge, en avait une chez elle pour travailler en faveur d'une famille qui avait perdu sa garde-

robe dans un incendie, et j'étais invitée à en faire partie. La ruche était animée, laborieuse, gaie, et si l'on n'y trouvait pas de miel, il était remplacé par du lait excellent et des gâteaux offerts aux abeilles, parmi lesquelles je pris place, mais sans payer beaucoup de ma personne.

Le professeur K..., Danois de naissance, et véritable Danois pour la naïveté et le babil, est venu nous voir plusieurs fois, et nous a amusées. Il s'est attaché à un professeur polonais aussi grand et digne que le Danois est petit et animé; toujours ensemble, ils disputent, pérorent et chantent chacun sa chanson d'une manière tellement discordante et si enjouée, que, l'autre jour, nous éclatâmes de rire, Marie Lowell et moi. Un professeur, Desor, Suisse et zoologiste comme Agasiz m'a intéressée, par ses anecdotes sur l'histoire naturelle et ses attentions amicales pour moi.

Le soir, tard, quand mes jeunes amis et moi nous sommes seuls, nous lisons à haute voix. — Madame Lowell lit les poésies de son mari d'une manière délicieuse; — ou bien je leur raconte de petits fragments de romans, des histoires d'amour ou de revenants suédoises, ou bien encore je leur demande de m'en dire de semblables. C'est ce que je fais ordinairement dès que je suis établie dans une famille. Mais le Nouveau-Monde est trop jeune, a trop peu de vieilles maisons, de vieille poussière, pour que les revenants s'y plaisent, et les histoires d'amour ne me paraissent pas assez remarquables pour devenir historiques, excepté dans les familles et dans les cœurs où elles vivent en paix. Cependant, chacune des familles avec lesquelles j'ai vécu quelque temps m'a donné son histoire d'amour comme sa meilleure fleur avant que je la quitte. Combien elles me plaisent, et combien j'admire la variété des

espiègleries dont le dieu aveugle (ou clairvoyant) se sert pour de deux ne faire qu'un.

Je sors tous les jours, soit avec mes amis, soit seule. J'ai visité avec eux Mount-Auburn, le grand cimetière de Boston, paysage romantique ressemblant à un parc avec collines, vallons et beaux arbres. L'orme paraît être le favori du Massachusett ; je n'en ai vu nulle part d'aussi magnifiques qu'ici. Ils s'élancent comme les palmiers, ont des tiges gigantesques, déploient leur couronne, inclinent leurs branches avec une souplesse des plus gracieuses. Elles sont maintenant dépouillées de feuilles, et j'y vois souvent suspendu, se balançant au vent, un nid bien construit ; c'est celui d'un fort joli oiseau, appelé oriole, qui établit ainsi son nid pour servir de berceau à ses petits. Son chant est, dit-on, délicieux. Il a construit de même son nid aux branches d'un orme immense de Cambridge, appelé l'orme de Washington.

Le temps est presque toujours beau, le soleil luit, et la couleur du ciel est d'une clarté, d'une vigueur surprenantes. Sa sérénité et sa transparence me fascinent et m'enchantent. Je sors souvent seule en me dirigeant d'un côté où le chemin ne tarde point à s'arrêter ; mais la vue est vaste et s'étend sur des champs couverts d'arbres. A l'horizon est une forêt de sapins, et partout, de près comme de loin, on voit de petits groupes de maisons et d'églises blanches. L'herbe est maintenant fanée et jaune; mais lorsque le vent passe dessus, il apporte avec lui je ne sais quel parfum singulier et agéable qui m'impressionne d'une manière étrange. Des souvenirs délicieux et touchants, des visages chéris, des regards, des voix, mille sensations et pressentiments m'arrivent; la vie et le cœur débordent, les sources de mes yeux également. D'où vient cela ? Serais-je

moins forte qu'auparavant? J'éprouve souvent une agitation fébrile, le repos m'est nécessaire. Bien des gens le disent aussi et ne m'en laissent pas prendre. Nous verrons, nous verrons si j'aurai la force d'aller à Milton-Hill (chez madame Russel) pour fèter Noël. Je le veux, je me le propose, mais...

Le 25 décembre.

Hélas, non! cette course n'a pas eu lieu. J'avais déjà commencé ma malle quoique je ne fusse pas en train, puis mon courage a faibli. Je me suis excusée auprès de madame Russel par l'intermédiaire d'un jeune homme invité à sa fête, et j'ai passé la veille de Noël seule avec Marie Lowel. Je cousais, et elle me lisait un nouvel ouvrage de son mari; il avait paru ce jour-là. Ensuite, nous causâmes paisiblement avec intimité et à cœur ouvert, — comme on doit causer dans le ciel. C'était une délicieuse et paisible soirée. Le reste de la famille s'était rendu à un repas de famille à Boston. La veille de Noël, l'année dernière, j'étais en Danemark chez la belle et bonne reine Caroline-Amélie, et il y a deux ans, avec toi, à Orsta. Maintenant, j'ai passé ce même soir dans une autre partie du monde, seule avec une charmante jeune femme. — Ce sont des tableaux bien différents de la vie!

Je quitterai demain la famille Lowell et Cambridge. J'ai visité quelques intérieurs de la contrée, ils se ressemblent tous pour l'arrangement, la propreté, l'ordre et le comfort; chez les uns, c'est un peu plus beau, chez les autres un peu moins; la différence principale est là. La maison de Longfellow est l'une des plus jolies et des plus artistiques que j'aie trouvées ici. J'ai rencontré souvent dans cette localité, comme dans les petits ménages de la Nou-

velle-Angleterre, une sorte d'ornement gracieux, composé de grands bouquets, de véritables bouquets gigantesques, formés avec les jolies plantes herbacées du pays, qui sont également d'une nature gigantesque, à en juger par ces spécimens. On les place dans des vases au salon, pour le parer, et on les emploie aussi d'autres manières. Souvent de petits colibris (malheureusement morts) semblent voltiger au milieu de ces herbes. J'ai vu aussi des groupes de jolis oiseaux du pays et des coquillages orner les appartements, ce qui me paraît ingénieux et du meilleur goût. Nous pourrions faire de même en Suède si nous connaissions mieux les dons que le Seigneur nous a faits.

Je ne saurais te dire combien j'ai à me louer des Lowell; leur portrait est dans mon album comme dans mon cœur.

J'allais oublier de te raconter la visite que m'a faite l'autre soir le quaker et poëte Whittiers, l'une des natures poétiques les mieux douées, les plus pures des États du Nord; il est dévoré de l'amour de la liberté, de la justice et de la vérité, lutte pour elles dans ses chants et contre leurs ennemis dans la vie sociale du Nouveau-Monde. Whittiers est l'un de ces puritains qui ne veulent pas transiger avec la justice, n'importe sous quelle forme. Sa taille est haute, élancée, il a une jolie tête, des traits fins, des yeux noirs pleins de feu, le teint foncé, un sourire agréable, des manières animées. Mais l'esprit et l'âme tendent trop les cordes de ses nerfs et rongent le corps. C'est une de ces natures qui iraient avec fermeté et joie se présenter au billot en martyr d'une grande cause, et ne peuvent se trouver en bonne compagnie sans avoir l'air de temps en temps de vouloir courir vers la porte. Il vit avec sa mère et sa sœur à la campagne; j'ai promis d'y aller.

J'ai aussi parlé un peu botanique avec le célèbre profes-

seur Asa Gray, qui m'a apporté un bouquet de violettes odoriférantes ; il m'a aussi donné quelques exemplaires, pris dans son herbier, de la *linnea borealis* américaine ; elle ressemble à la nôtre, mais elle est beaucoup plus petite et ses feuilles me paraissent différentes. Et moi qui me proposait de tant botaniser dans ce pays !

Downing m'a envoyé l'autre jour un énorme panier rempli des plus magnifiques pommes, aussi bonnes que jolies, et j'ai eu la satisfaction d'en régaler mes amis. Les Downing et les Spring sont d'une bonté sans exemple pour moi.

Parmi mes curiosités de Cambridge, je place l'invitation reçue un soir pour venir me promener dans le paradis avec Adam et Ève. Le monsieur qui m'a fait cette invitation, d'abord par écrit, ensuite verbalement (il monte, je crois, une espèce de cabinet de figures en cire), m'a donné à entendre que plusieurs membres de l'Académie devaient se trouver chez lui pour faire ma connaissance dans le paradis avec notre premier père. Tu devines que j'ai répondu : « Belle société ! »

Cambridge est une jolie petite ville, composée de petites maisons blanches avec de petites cours, de petits jardins et de beaux et grands arbres, — le tout rangé, orné, mais avec uniformité. A la longue, je pourrais être tentée d'y chanter : « La monotonie aigrit la vie, la variété embellit toute notre nature (1). » Cinq cents étudiants environ suivent annuellement les cours de l'université. Elle a été fon-

(1) Ici également on m'a montré plusieurs maisons fort bien bâties, dont l'une appartenait à un maçon, la seconde à un menuisier, la troisième à un charpentier, ce qui semblerait prouver qu'en général les travaux grossiers donnent ici la faculté d'acquérir maisons et honneurs. (*Note de l'Auteur.*)

dée et dotée par un unitaire et appartient à cette secte. On y étudie beaucoup les sciences naturelles. « L'exemple du professeur Webster prouve, » dit-on maintenant, « qu'elles ne suffisent pas pour nous sauver. » L'assassinat de Parkman continue à être le sujet de toutes les conversations; les preuves de la culpabilité de Webster s'accumulent; il continue à nier.

LETTRE VIII

Boston, 1er janvier 1850.

Une bonne année à tous mes bien-aimés à la maison !

Merci de ta lettre, chère Agathe, elle m'a causé de la joie et un véritable soulagement de cœur; car, malgré les ombres qu'on aperçoit çà et là, j'ai senti qu'un esprit bien portant y avait passé.

Je t'écris de nouveau de la maison de Benzon, dans un joli petit salon meublé en velours vert, orné de jolis tableaux, de gravures, et ne saurais t'exprimer la satisfaction que j'éprouve de me savoir tranquille pour quelque temps (un mois au moins). Mon âme et mon corps ont besoin de repos, et il est impossible de trouver plus de calme, de liberté et de comfort qu'ici. Je ne suis pas bien portante depuis un peu de temps; cette vie d'agitation, de société, cette tension continuelle est trop rude pour moi. J'ai manqué y perdre le sommeil et la santé. Dieu merci, l'un et l'autre reviennent à pas de géant depuis une ordonnance qui m'a été faite par mon docteur féminin. On vit ici autrement qu'en Europe; le climat et la nourriture ne sont pas les mêmes, et je crois que cette dernière ne convient pas au climat.

Mademoiselle Hunt m'a enlevée de force ; cette visite ne me plaisait guère, cependant je m'en suis mieux trouvée que je ne m'y attendais. Apprendre à connaître une individualité aussi spéciale m'a paru amusant. On peut avoir de meilleures manières, plus de tact, etc., que mademoiselle Hunt ; mais il est impossible d'avoir un cœur plus chaud pour le bien de l'humanité, et, somme toute, plus d'habileté pratique. Elle est d'une famille quaker, et avec cette volonté positive et l'énergie qui font partie du caractère des quakers, elle a résolu de se frayer à elle-même et à son sexe la route d'une carrière qu'elle considère comme importante pour la femme, et vers laquelle son penchant l'attirait. Mademoiselle Hunt se fit donner, ainsi qu'à une sœur plus jeune, des leçons particulières par un médecin habile et bienveillant ; sa sœur s'étant mariée, mademoiselle Hunt pratique depuis douze ans la médecine comme médecin de femmes et d'enfants. Elle a gagné de cette manière la confiance, de la fortune, même la maison modeste mais agréable qu'elle habite, et a, dit-on, guéri beaucoup de malades. Elle a été surtout bienfaisante pour les femmes du peuple, en professant un cours de physiologie que des centaines d'entre elles ont suivi. Mademoiselle Hunt m'a lu ses leçons, et dès la première, qui leur sert d'introduction, j'ai pris une haute idée du petit docteur, de son point de vue, et j'ai reconnu alors seulement combien il est important pour les femmes d'entrer dans le domaine des sciences médicales. Le point de vue de mademoiselle Hunt, relativement au corps humain et aux soins qu'il exige, est complétement religieux ; et quand elle impose au cœur des femmes le devoir de soigner leur corps et celui de leurs enfants, d'apprendre à le bien connaître pour le traiter convenablement, c'est parce que la destination

de ce corps est haute, qu'il est la demeure de l'âme et le temple de Dieu. Il y avait une gravité, une simplicité, une lucidité dans l'exposition, une justesse et une pureté dans l'ensemble qui sont du plus grand style et ne peuvent manquer d'agir sur tout cœur humain, sur tout cœur maternel. Quand on pense à l'importance du soin bien entendu de la femme et de l'enfant pour les générations futures, que ce soin dépend en grande partie du régime, de petites choses qui échappent à l'œil du médecin, et que la femme seule peut bien connaître, qui pourra douter de l'utilité d'un médecin féminin, chez qui la science, venant en aide à sa perspicacité naturelle, en fera le meilleur conseiller des femmes et des enfants.

L'expérience de tous les temps et de tous les peuples offre des exemples nombreux du penchant naturel des femmes pour la vocation de médecin. Il est honteux et nuisible de ne lui avoir pas permis jusqu'ici de le développer par la science. Combien les sages-femmes pourraient faire de bien, surtout dans les campagnes, si, à la science réclamée par leur état, elles joignaient celle de venir en aide aux mères et aux enfants par des avis utiles à leur santé! Malheureusement ceci a été négligé. L'esprit naturellement religieux de la femme la portant à voir les choses et la vie d'un point de vue sanctifiant, elle traite les moindres bagatelles avec importance, et ceci, joint à l'instinct de l'amour maternel qu'elle tient de la nature, la rend propre à remplir les fonctions de prêtresse, dans le temple du dieu de la santé et de la sainteté.

Dans l'antiquité, les médecins étaient aussi des prêtres initiés aux saints mystères. Les descendants d'Esculape formaient une famille sainte, où il y avait aussi des femmes. Hygie, l'une des filles d'Esculape, était appelée la

déesse de la santé. Dans sa postérité est né Hippocrate. Nous parlons encore d'Hygie, mais c'est tout. Invitons-la à revenir sur la terre, qu'on lui donne le droit d'y être comme femme et comme prêtresse, si nous voulons qu'elle nous donne un nouvel Hippocrate.

Mais revenons à mon petit docteur : il ne manque pas de l'étincelle divine qui lui donne le droit d'être membre de la famille des Asclépiade. On voit cette étincelle dans son regard, on l'aperçoit souvent dans ses paroles. J'ai vu chez elle plusieurs femmes « émancipées, » c'est-à-dire qui font des cours spéciaux et parlent en public dans les réunions d'abolitionnistes. L'une d'elles m'a frappée par la beauté pittoresque de sa taille, de sa tête au visage pâle et noble, de sa riche chevelure d'or, par la parfaite douceur féminine de sa personne et de ses discours, par la force virile de sa volonté et de sa conviction. C'était madame Pauline Davis, de Providence. Elle a fait pendant plusieurs années, et avec grand succès, des cours publics sur la physiologie; ils étaient fort suivis par les classes ouvrières. Elle et mon petit docteur sont de chaudes amies. J'ai vu aussi son mari, qui paraît être un penseur et parfaitement d'accord avec sa femme. J'ai promis de visiter ces époux à Providence. On m'a raconté diverses choses sur la secte des trembleurs et leur société. Mademoiselle Hunt, qui est le médecin d'un ou deux trembleurs, m'a lu des lettres écrites par quelques-uns de leurs « anciens. » Elles sont remplies de belles et pieuses pensées, d'expansion, mais renfermées dans un cercle étroit. On m'a invitée aussi à visiter la paroisse des trembleurs près de Boston, à Haward, où se trouvent des jardins consacrés à la culture des plantes médicinales. Je verrai volontiers de près cette singulière espèce d'hommes. J'ai vu égale-

ment des personnes nouvelles et étrangères pour moi, — mon docteur paraît avoir un cercle de connaissances fort étendu. Chaque soir, quand la journée est finie, mademoiselle Hunt m'a fait une lecture dans la Bible, puis nous avons eu la prière à l'ancienne manière des puritains. Ma visite et le nouveau tableau de la vie que j'ai vue ici m'ont réellement rafraîchie; cependant j'ai éprouvé beaucoup de satisfaction en me voyant en repos dans la maison de Benzon, où madame King ne dit pas trois paroles par jour, tout en étant bonne et bienveillante ; où une honnête Allemande, Christine, a bien soin de la maison et de moi ; où enfin on me permet d'être seule une grande partie de la journée, Benzon étant occupé dans son bureau hors de chez lui. Quand il revient le soir, il est extrêmement amusant et aimable, me fait la lecture, ou cause d'une manière intéressante. Jusqu'ici je n'ai accepté ni visites ni invitations, mais j'ai désigné le lundi comme mon jour de réception. Je pourrai donc respirer en paix, lire et écrire. Aujourd'hui Benzon me conduira chez les Lowell; je veux les surprendre avec quelques bagatelles qui, je l'espère, leur feront plaisir. On se sent si pauvre en recevant toujours !

Le 8 janvier.

Nous avons ici maintenant un hiver suédois complet, et il fait aujourd'hui aussi froid et gris qu'à Stockholm. Je suis contente de ne pas être mieux que mes amis en Suède, et je me trouve admirablement chez Benzon ; mais il n'y a pas moyen de songer à payer quelque chose. Benzon partira mercredi pour l'Europe, et ne sera pas à Stockholm avant mai ou juin.

Hier, j'ai eu « réception » (de midi à quatre heures);

j'ai vu une foule de gens, reçu une foule d'invitations. Madame Bryant, jeune veuve riche, n'ayant qu'un enfant, magnifique petite fille, m'a beaucoup plu. Elle est fort bien, a des manières distinguées, gracieuses, se montre fort aimable à mon égard, et me demande « de l'utiliser. » Elle me promène en voiture, cherche à me procurer tout le plaisir qui dépend d'elle, en y mettant toute la délicatesse et l'amabilité possibles. Je me trouve bien avec madame Bryant, rien ne me heurte, beaucoup de choses me plaisent en elle, surtout le calme de sa personne : cela repose. Nous pouvons être assises l'une près de l'autre dans la voiture sans parler, ce qui me ravit.

Je suis allée aux « conversations » d'Alcott le transcendentaliste, et j'y ai même pris un peu part. Elles sont suivies par quarante ou cinquante personnes assises sur des bancs. Alcott est assis en face de ses auditeurs à un pupitre, et commence la conversation en lisant quelque chose à haute voix; c'était, la dernière fois, un passage des écrits de Pythagore. Alcott est bel homme, d'un extérieur doux, mais — rêveur; sa sagesse pythagoricienne ne rend guère plus sages les gens de notre époque. Depuis bien des années, il ne vit que de pain, de fruits, de légumes et d'eau; il veut que tous les hommes fassent de même; alors, ils seront beaux, bons et bienheureux. « Le péché doit être chassé par le régime, et le fleuve saint de l'enthousiasme coulera constamment à travers l'homme purifié et glorifié par le régime. »

L'exposition de cette doctrine et la « conversation » restèrent dans les nuages, malgré une ou deux tentatives faites par moi pour les en tirer. Alcott but de l'eau, et nous avalâmes — du brouillard. Il est venu me voir une couple de fois, et m'intéresse comme étude. Avant-hier, il

a passé la soirée avec moi et Benzon, et nous a régalés de quelques morceaux tirés de sa doctrine. Toutes les personnes blondes et aux yeux bleus font partie de la nature lumineuse, du royaume de la lumière et de la beauté (je crois que Lowel est pour Alcott l'idéal d'un fils de la lumière); tous ceux qui ont les yeux et les cheveux foncés proviennent de la nuit et du mal. Je citai « Wilberforce » et plusieurs combattants de la lumière, qui avaient une tête foncée. Mais le bon Alcott n'écoute pas les objections, sa « conversation » se borne donc à vouloir parler et juger seul. Nous prîmes du thé, et je m'efforçai de persuader à Alcott de boire au moins un verre de lait. C'était une nourriture par trop animale; il n'accepta qu'un verre d'eau et un morceau de pain. Voilà un transcendentaliste qui vit conformément à sa doctrine.

J'ai accepté quelques invitations pour cette semaine. Dimanche, je dînerai avec Laura Bridgeman, et son second créateur, le docteur How, qui est chargé de l'administration des sourds et muets de Boston. Son aimable femme est venue m'inviter.

Le 9 janvier.

J'achève ma lettre; Benzon va partir. Il me manquera, car il a été aimable et amical pour moi au delà de toute expression. Par suite des mesures qu'il a prises, il est impossible que je me trouve nulle part mieux ni plus commodément que chez lui. Aujourd'hui, je dîne et passe la soirée dehors. Demain aussi, mais je visiterai dans la matinée plusieurs établissements publics avec Charles Sumner (le jeune légiste géant). Je recommence à rouler; si seulement je pouvais le faire avec mesure; c'est difficile dans ce pays.

Bergfalk est retourné à New-York ; nous nous rencontrerons probablement peu à l'avenir ; ses voies ne sont pas les miennes, excepté à l'égard de notre but commun, — la Suède.

LETTRE IX

Boston, 22 janvier 1850.

Je vais, chère Agathe, causer un moment avec toi, puis envoyer ce bavardage à la poste. Il m'est impossible de comprendre comment j'ai pu passer quinze jours entiers sans t'écrire ; mais une chose succède à l'autre, le temps est pris et s'écoule. Ensuite, j'ai été un peu souffrante, et j'ai manqué de force pour m'occuper. Les bons allopathes d'ici (je suis soignée par l'un des meilleurs médecins de Boston) n'ont pas mis le doigt sur mon mal, et je me suis réfugiée vers l'homœopathie.

Quoique fort mal à mon aise, j'ai visité divers établissements publics, accompagnée, ou, pour mieux dire, conduite par Charles Sumner. D'abord la maison de correction pour femmes, où elles sont sous la surveillance et la direction de dames respectables. J'ai admiré l'ordre qui règne partout. Ensuite, nous sommes allés dans une maison pour les aliénés pauvres. C'était bien et proprement tenu ; mais, hélas ! que c'était pauvre sous le rapport de la beauté et du comfort qui distinguent la maison des fous aisés à Blumingdale. Une femme se prit d'une violente amitié pour moi, me serra dans ses bras, me bénit constamment, demanda aux autres de l'imiter, et ajouta en s'adressant à M. Sumner : « Dites : Dieu la bénisse ! » Mon

compagnon, qui causait dans ce moment avec l'administrateur, n'eut point égard à la demande de cette femme qui la répéta, et finit par s'écrier d'une voix sauvage et menaçante : « Dites donc : Dieu la bénisse! » — « Oui, que Dieu la bénisse, » répliqua M. Sumner amicalement. Mon amie la folle sourit, et fut très-contente. Sumner a reconnu parmi les hommes deux de ses camarades de l'université, bonnes têtes qui avaient été plus avancées que lui dans l'étude des mathématiques. Leur front élevé et bombé paraissait ne plus loger une seule pensée; mais un de ces hommes reconnut son ancien camarade, ce qui parut l'attrister et l'embarrasser. La vue de quelques fous mélancoliques produisit sur moi une impression presque trop forte, vu le malaise que j'éprouvais.

De la maison des fous je fus obligée d'aller à un dîner; après celui-ci, à une réunion de svendenborgiens, dans une église leur appartenant, où je donnai des poignées de mains à plus de cent frères. Je rentrai enfin au logis à neuf heures et demie, et j'éprouvai pour la première fois de la journée un sentiment de bien-être; toute souffrance avait disparu, je me réjouissais de passer un instant tranquillement avec une femme de mes amies qui m'avait ramenée, lorsque survint mon médecin; il voulait m'emmener dans une soirée. Je le suppliai de m'épargner en disant : « C'est le premier moment de la journée où j'ai pu me reposer, où je me porte bien. Vous faites comme tant d'autres : vous dites que j'ai besoin de repos, et cependant vous voulez me forcer à aller en soirée. » Rien n'y fit, et, ne pouvant refuser à mon docteur, j'allai faire l'aimable jusqu'à minuit chez l'une des élégantes de Boston. Mon oppression nerveuse revint, je passai une couple d'heures douloureuses en portant envie aux Indiens, à tous ceux

qui vivent en liberté dans les forêts sauvages. Enfin, rentrée de nouveau chez moi, je fus saisie par la crainte de ne pas fermer l'œil de la nuit et de la misérable journée qui lui succéderait. En sentant mes mains brûlantes comme si j'avais la fièvre, je me souvins de quelques pillules que mon ami Downing (il est homœopathe) m'avait données une fois, et après lesquelles je m'étais sentie merveilleusement rafraîchie. J'en mis plusieurs sur ma langue, et dormis cette nuit-là comme si je ne l'avais pas fait depuis longtemps. D'aussi bonne heure que possible, le lendemain, je suis allée chez mes connaissances de Boston leur demander un médecin homœopathe : une dame âgée promit de m'envoyer le sien. En rentrant, après une promenade, vers l'heure du dîner, je trouvai dans le petit salon un vieillard de haute taille, au visage pâle et caractéristique, front élevé, crâne chauve, cheveux gris d'argent, et une paire d'yeux bleus enfoncés pleins de sentiment et de gaieté. Silencieux et vêtu de noir, il se tenait debout au milieu de la pièce d'un air presque sacerdotal, et son regard pénétrant, sérieux, fixé sur moi. Dès ce premier moment, il m'a inspiré de la confiance. Je m'étais sentie tellement abandonnée et désemparée, sous le pouvoir de cette souffrance singulière qui paralysait mon âme et mon corps, dans un pays étranger où je n'avais d'autre appui que ma force morale et physique pour venir à bout de la tâche que je m'étais imposée, que j'allai vers ce vieillard et pris sa main entre les miennes en disant : « Venez à mon aide. » Il répliqua avec une voix de basse, en parlant lentement et comme avec peine. Ah! mon Agathe! je crains, en citant sa réponse, de faire preuve de vanité; mais n'importe, qu'il en soit ainsi cette fois. Il me dit donc : « Mademoiselle Bremer, toute personne qui a lu vos *Voisins* ne peut manquer

de souhaiter de vous venir en aide, et je crois pouvoir le faire. » Je pleurai, je baisai la main raboteuse que je tenais comme si c'eût été celle d'un bienfaiteur paternel. Le docteur me donna une petite poudre blanche sans aucune apparence, en m'engageant à la prendre au moment de me coucher. Je l'ai fait, j'ai dormi parfaitement, et le jour suivant, — ah! quel bonheur! le mal avait disparu. Mon médecin soutient que mon mal vient de l'estomac, et d'une maladie fort commune ici, appelée la dyspepsie. Il a exigé de moi un régime spécial : la difficulté, c'est de pouvoir l'observer dans ce pays où la nourriture est malsaine, nullement appropriée à son climat échauffant et stimulant. On mange au déjeuner du pain chaud, des choses grasses, par exemple du lard frit, des saucisses de porc, de l'omelette, etc., et le soir, à tous les soupers, des huîtres frites ou en salade, de la confiture de pêches; on prend des glaces. En général, on mange beaucoup d'huîtres, accommodées de toutes manières. Mon médecin s'appelle David Osgood; il vient me voir chaque jour, me soigne avec la plus grande affection et promet de me guérir, de me rendre complétement mes forces avant mon départ de Boston. Il descend d'une ancienne famille puritaine, est un véritable original, a l'extérieur rude, mais le cœur le plus excellent, le plus doux : on le voit à ses yeux. Ils sont de ceux qui ne mourront jamais; on les retrouvera dans le ciel tels qu'ils étaient sur la terre. C'est le trait dont je me souviens toujours le mieux chez mes amis. Je suis certaine, à la résurrection, de les reconnaître à leurs yeux et à leur regard.

Je vais te parler maintenant de Concord et de son sphinx Waldo Émerson, qui est venu me chercher lui-même. Je me portais misérablement, pour avoir mangé je ne sais

quoi le jour précédent, ou seulement de l'idée d'aller dans un nouveau foyer, elle m'avait empêché de dormir; j'étais assise à côté de cet homme fort, affaiblie par la fièvre, abattue, silencieuse, sans avoir l'énergie nécessaire pour tenter de dire quelque chose. Je tournais la tête machinalement quand Émerson m'indiquait du doigt une couple d'endroits remarquables sous le rapport de l'histoire. Il vit sans doute mon malaise et me laissa garder le silence. Le premier jour que je passai chez Émerson, je fus d'une faiblesse fébrile extrême; il me semblait que j'allais tomber par pièces et morceaux. Mais ensuite — était-ce l'effet de deux petites poudres de rien, ou de l'air pur et frais de la neige (l'hiver était véritablement beau à Concord), ou la présence de cet esprit énergique et fortifiant dans la maison duquel je me trouvais, ou toutes ces choses réunies, toujours est-il que je me sentis bien et légère de nouveau. Durant les quatre jours que j'ai passés chez Émerson, j'ai éprouvé une jouissance réelle à observer la force, la noblesse de cette nature d'aigle. Notre contact a cependant été incomplet, car nos points de vue et nos natures sont au fond trop différents. L'antagonisme secret qui vit en moi contre lui et mon admiration se montrent parfois, et évoquent aisément sa nature, glace des Alpes qui repousse et refroidit. Mais cette disposition n'est pas naturelle chez lui. Il y végète mal, l'abandonne volontiers quand il le peut, et on voit qu'il se trouve bien dans une atmosphère douce, éclairée par le soleil, où la beauté naturelle de son être peut respirer et fleurir librement.

Je jouissais d'étudier Émerson dans son être, son expression, son langage, ses faits et gestes journaliers, comme j'aime à contempler le cours paisible d'un fleuve qui porte de grands et petits bâtiments entre ses rives fleuries,

comme j'aime à voir l'aigle former des cercles dans le nuage, se reposer sur lui et sur ses ailes. Rien ne peut arracher Émerson à cette élévation calme, les grandes ni les petites choses, la prospérité ni le malheur. Sous le rapport de la philosophie, il est panthéiste; dans son point de vue moral du monde et de la vie, il est à un haut degré pur, noble, rigide pour lui-même comme pour les autres. Ses paroles sont sévères, son arrêt est souvent tranchant, mais son être n'en est pas moins noble, suave, et le son de sa voix toujours également beau. On peut se quereller avec les pensées, les jugements d'Émerson, mais non avec sa personne. Ce qui me frappe surtout en lui, c'est la *noblesse;* il est né noble. J'ai déjà vu quelques hommes nés avec ce cachet; Émerson l'a peut-être à un degré plus élevé encore. Il faut y ajouter les profondes intonations de sa voix, son expression si douce et en même temps si élevée qui me fait penser à ces paroles de Marie Lowell: « Quand il prononce mon nom, je me sens déjà ennoblie. »

La conversation d'Émerson m'a aussi donné des jouissances; elle coule avec calme et facilité comme un fleuve profond et paisible. Elle est fortifiante pour moi dans la résistance et aussi dans le bon accord; il y a toujours quelque chose de significatif dans ce qu'il dit; Émerson écoute bien, comprend et répond bien aussi. Cependant, que ce soit fatigue d'esprit ou par considération pour sa paix et sa tranquillité, je n'ai point cherché à le faire parler; sa présence me suffisait. Émerson a été aimable dans ses attentions pour moi, et surtout par la manière dont il s'occupait de ma personne, en ma double qualité d'étrangère et d'hôte.

Une après-dînée, il m'a lu dans ses « Notes sur l'An-

gleterre » (manuscrit) des fragments de son entretien avec Thomas Carlyle (le seul homme dont je lui ai entendu parler avec plaisir et une sorte d'admiration), sur la «jeune Amérique, » ainsi que la relation du voyage qu'il avait fait avec lui à Stomhenge. Ce sont de ces choses que je n'oublierai jamais. Si fort que soit l'esprit critique d'Émerson, si nombreuses que soient les défectuosités découvertes par lui chez les hommes et dans les choses, — en les mesurant à son idéal, — il n'en est pas moins convaincu de la puissance du bien et de sa victoire définitive. Il comprend parfaitement ce que veut dire un noble républicanisme et américanisme, et les rapports nobles de la société, de la vie sociale. Mais Émerson ne voit la source qui donne la vie et la force que dans la conscience pure de l'homme. Il croit à la magnificence, à la pureté originelle de cette source, et veut absolument la débarrasser de tout ce qui l'obstrue ou la trouble, de tout ce qui est conventionnel, faux et bas.

J'ai demandé à une femme aimable, grande amie d'Émerson et pieuse : « Comment pouvez-vous autant l'aimer, puisqu'il n'aime et ne croit pas au but suprême que vous affectionnez. » Elle répondit : « Il est tellement exempt de défauts et si aimable! »

Il l'est aussi dans son intérieur et ses rapports de famille. Je te parlerai davantage de lui quand nous nous reverrons, et tu verras sa belle et forte tête dans mon album, parmi plusieurs de mes connaissances américaines. Je pourrais lui demander des sympathies plus vives, un plus grand intérêt pour les questions sociales qui se rapportent au bien-être des hommes, plus de sensibilité pour la souffrance et les chagrins de la terre. Mais de quel droit l'onde qui tremble au moindre souffle du vent

irait-elle quereller le roc de granit, parce que sa nature n'est pas autre? C'est dans ces poitrines-là que se forment les métaux. Que l'onde se taise donc et se contente de pouvoir, malgré sa faiblesse, réfléchir le roc, les fleurs, le firmament, grandir et fortifier sa vie dans les sources invisibles des montagnes qui l'alimentent. La connaissance d'Émerson laissera des traces profondes dans mon âme.

Je veux te donner un échantillon de son style, de ce qui dans sa manière de voir et de sentir me convient le mieux. Je citerai quelques passages de ses *Essais :* ils peuvent aller à tout le monde et à tous les temps, véritables gouttelettes de l'artère de fer qui traverse tout ce qu'Émerson dit, ou écrit; cette artère est la vie de sa vie. Dans sa leçon « sur la confiance en soi-même » Émerson dit :

« Croire que votre pensée, que tout ce qui est vrai pour vous est vrai pour tous les hommes, — c'est du génie. Exprimez votre conviction et elle deviendra la raison générale; car ce qui était intérieur devient extérieur avec le temps, et nos premières pensées nous seront rendues par les trompettes du jugement dernier. Le principal mérite que nous attribuons à Moïse, à Platon, à Milton, et que chaque homme reconnaît comme étant la voix particulière de son âme, c'est de faire peu de cas des livres et des traditions, d'exprimer non pas ce que d'autres hommes ont pensé, mais ce que nous pensons nous-mêmes. Un homme devrait apprendre à découvrir et à veiller sur le rayon de lumière qui s'élance de son âme, plutôt que sur l'éclat jeté par le ciel étoilé des bardes et des sages. Et cependant il met sa pensée de côté parce qu'elle est sienne. Dans toutes les productions de l'esprit, nous reconnaissons nos propres pensées dédaignées par nous et qui nous reviennent avec une certaine majesté étrangère. Les grandes œu-

vres artistiques n'ont pas de doctrine plus profonde que celle-là à nous communiquer. Elles nous apprennent à persévérer dans notre impression première avec une sage inflexibilité, et surtout quand toutes les acclamations se trouvent de l'autre côté; sinon un étranger dira le lendemain avec l'autorité d'un maître, précisément ce que nous avons toujours pensé et senti, et nous serons obligés d'accepter avec honte notre propre jugement par l'intermédiaire d'un autre.

. . . .

« Compte sur toi-même : — cette corde de fer fait vibrer toutes les âmes. Acceptez la place que la divine providence vous a assignée, la société de vos contemporains, et les événements selon qu'ils viennent. Les grands hommes ont toujours fait ainsi, et se sont confiés, comme des enfants, au génie de leur époque; prouvant de la sorte cette croyance, que la certitude dernière déposée dans leur cœur agit par leur intermédiaire et domine tout leur être. Nous sommes maintenant des hommes obligés d'accepter, dans le sens le plus élevé, la même et haute destinée : nous ne devons pas être des mineurs, des invalides, des poltrons qui fuient devant une révolution, mais des guides, des réparateurs, des bienfaiteurs, en nous soumettant au travail tout-puissant et en empiétant sur le chaos et les ténèbres.

. . . .

« Quiconque veut devenir un homme, doit devenir un non-conformiste. — Quiconque veut amasser des palmes immortelles ne doit pas se laisser arrêter au nom de la bonté, mais commencer par examiner si c'est en effet la bonté. Enfin ce qu'il y a de plus sacré c'est l'intégrité de votre âme. Donnez-vous à vous-même le témoignage d'être

juste et vous finirez par avoir celui du monde entier.

. . . .

« Une conséquence sotte est le bâton-cheval des petites âmes, adoré par les petits hommes d'État, les petits philosophes. Une grande âme n'a rien à faire absolument avec la conséquence. Exprimez ce que vous pensez aujourd'hui, avec des paroles rudes, et demain ce que vous penserez demain, quand même vos paroles seraient en contradiction avec ce que vous avez dit aujourd'hui. — Mais alors vous serez mal compris. — Est-ce donc un si grand mal que d'être mal compris? Il en a été de même pour Pythagore, Socrate, Jésus, Copernic, Galilée, Newton, Luther ; il en sera de même pour tout esprit qui se révélera dans la chair. Être grand, c'est être mal compris.

« J'admets que personne ne peut faire violence à sa nature. Tous les jets de sa volonté sont enclos par la loi de son être, et insignifiants comme les inégalités de la chaîne des Andes et des Alpes relativement à la rondeur de la terre. Le caractère est plus décisif que nos volontés. Ce que nous valons dépend de ce que nous sommes.

. . . .

« Il y aura accord entre toutes les variétés et toutes les actions, si chacun est loyal et naturel à son heure. Une tendance les réunira tous.

. . . .

« La perception n'est pas arbitraire, c'est une fatalité. Si je vois un trait, mes enfants devront le voir après moi et insensiblement toute l'humanité, — quoique personne, peut-être ne l'ait vu avant moi. Ma perception de ce trait est un fait comme le soleil.

« Les rapports de l'âme avec l'esprit divin sont tellement purs, que c'est une profanation de vouloir créer des

intermédiaires ou des aides entre eux. Quand la divinité parle, elle communique non pas une chose mais toutes choses, et crée tout à nouveau. Quand une âme est simple et reçoit la sagesse divine, il faut que les vieilles choses disparaissent; — moyens, maîtres, textes, les temples croulent. Toutes choses sont sanctifiées par les rapports qui s'y rattachent, et le sont toutes également.

. . . .

« Mais les plus fortes intelligences n'osent pas encore entendre Dieu lui-même s'il ne parle pas comme David, ou Jérémie, ou Paul.

. . . .

« Si nous vivons dans la vérité, nous vivrons en vérité. Quand nous aurons un point de vue nouveau, nous nous déchargerons avec joie du souvenir des trésors mis de côté comme des vieilleries. Quand un homme vit avec Dieu, sa voix doit devenir aussi suave que le murmure du ruisseau et des blés.

. . . .

« Ces roses qui sont sous ma fenêtre ne renvoient pas aux roses passées ou meilleures : elles sont ce qu'elles sont. Elles vivent avec Dieu aujourd'hui.

. . . .

« L'homme ne sera pas heureux tant qu'il ne vivra pas avec la nature dans le présent et au delà du temps.

. . . .

« Le dernier fait sera l'absorption de tous en un, dans cet un qui est béni éternellement. La vie indépendante est l'attribut le plus élevé de la cause et la mesure du bien selon le degré auquel il entre dans toutes les formes inférieures. Toutes les choses réelles le sont par la vertu qu'elles contiennent.

. . . .

« Ne maraudons pas. Restons au logis avec la cause. Étonnons la populace envahissante des hommes, des livres, des institutions, par une déclaration simple du fait divin. Priez les envahisseurs d'ôter leurs souliers, car Dieu est ici, et ce lieu est saint. Que notre simplicité les juge, que notre obéissance à notre loi leur prouve la pauvreté de toutes choses mise en parallèle avec notre richesse innée !

. . . .

« Nous devons marcher seuls. Je préfère l'église silencieuse avant le service divin au sermon. Combien les hommes paraissent calmes, chastes, lorsqu'ils sont renfermés chacun dans son propre sanctuaire. Il ne faut pas cependant que votre isolement soit mécanique, mais spirituel ; c'est, ce doit être de l'élévation.

« C'est par ma faiblesse que je donne aux hommes le pouvoir de me tourmenter. Nul homme ne peut approcher de moi que par mon fait. Ce que nous aimons, nous le possédons ; mais par le désir nous nous enlevons ce que nous aimons.

« Si nous ne pouvons pas monter tout d'un coup jusqu'à la sainteté de l'obéissance et de la foi, résistons du moins à nos tentations ; mettons-nous en état de guerre, le cœur plein de courage et de fermeté. Ceci a lieu dans nos temps de mollesse, en disant la vérité. Ne vivez plus suivant l'attente de ces gens trompeurs et trompés avec lesquels nous sommes en rapport. Dites-leur : Mon père, ma mère, mon frère, mon ami, j'ai eu l'air jusqu'ici de vivre avec vous. A l'avenir j'appartiendrai à la vérité. De ce moment, je ne suivrai pas d'autre loi que la loi éternelle. Je m'efforcerai de nourrir mes parents, d'entretenir

ma famille; — mais ces devoirs, je dois les remplir en marchant dans ma route nouvelle. Je renonce aux anciens usages et serai moi-même. Si vous pouvez m'aimer pour ce que je suis, nous en serons d'autant plus heureux; si vous ne le pouvez pas, je n'en chercherai pas moins à le mériter. Je ne cacherai pas mon amour ni mon mécontentement. Je dois compter tellement sur ce qui est profond et saint, que je ne craigne pas de mettre à exécution avec énergie, en face du soleil et de la lune, ce qui me réjouit et ce que mon cœur me commande. Si votre esprit est noble, je vous aimerai; s'il en est autrement, je ne vous nuirai pas et à moi-même par des prévenances hypocrites. Si vous êtes vrais, mais non pas à ma manière, restez avec vos semblables; je chercherai le mien. Je ne fais pas ceci par égoïsme, mais en toute vérité et humilité. Il y va de votre intérêt autant que du mien et de celui de l'humanité entière — n'importe le temps que nous avons passé dans le mensonge — de vivre dans la vérité. Est-ce que ceci vous paraît dur aujourd'hui? Vous ne tarderez point à aimer ce que vous prescrit votre nature, et si nous suivons la vérité, elle finira par nous conduire dans un port excellent. « Mais de cette manière vous ferez du mal à vos amis! » Oui, mais je ne puis pas vendre ma liberté et mon pouvoir pour sauver leur susceptibilité. Du reste, tous les hommes ont leur moment de raison, lorsque leur regard plonge dans la région absolue de la vérité. Alors ils me rendront justice et m'imiteront. La foule croit qu'en rejetant le guide populaire vous rejetez toute la loi. Le sensualiste hardi se servira du nom de la philanthropie pour dorer ses convoitises; mais la loi de la conscience est immuable. Deux confessionnaux existent, il *faut* entrer dans l'un ou dans l'autre. Vous pouvez remplir vos devoirs en suivant

une route soit *directe*, soit *réfléchie*. Examinez si vous avez rempli vos devoirs envers père, mère, cousins, voisins, ville, chat, chien, et voyez si l'un d'eux peut vous adresser un reproche. J'ai mes propres et sérieuses exigences, mon cercle complet; ils refusent le nom de *devoirs* à beaucoup d'actions *appelées* de ce nom. Mais si je me décharge de ces dettes, je puis aussi me passer de suivre les usages reçus. Quiconque croit cette loi relâchée n'a qu'à la suivre un jour.

« Il doit, en vérité, avoir quelque chose de divin celui qui secoue le joug des moteurs ordinaires de la société et ose se prendre lui-même pour guide. Son cœur doit être haut, sa volonté ferme, son regard lucide, pour lui permettre d'être sa doctrine, sa société et sa loi propre; pour qu'une simple résolution soit aussi impérieuse pour lui qu'une nécessité de fer pour un autre.

« Si on observe sérieusement ce qu'on appelle maintenant de préférence le monde social, on éprouvera le besoin d'une doctrine morale comme celle-ci. »

Et j'ajoute que, si on observe sérieusement la nature humaine telle qu'elle est généralement, il sera facile de trouver que la morale d'Émerson produirait des êtres vaniteux et égoïstes; qu'elle ne peut être bonne que pour des natures exceptionnelles, toutes d'une pièce et belles comme la sienne. Ce qu'Émerson méconnaît en général, c'est le dualisme enraciné dans la nature humaine. Cependant quelle fraîcheur vitale il y a dans ce cri : *Soyez vrai! soyez vous-même!* surtout quand il est poussé par un homme qui a prouvé qu'on peut, en étant vrai, remplir tous les devoirs de l'humanité comme fils, frère, père, ami, citoyen.

Mais — un chrétien véritable fait tout cela et — quelque chose de plus.

Je vais aussi te donner un échantillon de la doctrine d'Émerson sur les rapports entre amis et sur l'amitié, car cette doctrine vivra en moi et sera le vent favorable qui me fera avancer sur la route que j'ai choisie depuis quelque temps.

« S'il était possible de vivre dans des rapports justes avec les hommes, si nous pouvions nous abstenir de leur demander des éloges, leur assistance, leur intérêt, et nous contenter de les contraindre à nous les accorder par la force des lois les plus nobles, ne pourrions-nous pas alors être en relation avec un petit nombre de personnes,—avec une seule,—en suivant une règle non écrite, et faire l'essai de son efficacité? Ne pourrions-nous pas donner à notre ami le certificat d'estime, de la vérité, du silence, de l'attente? Aurions-nous besoin d'être si ardents à sa recherche? Si nous sommes parents, nous nous rencontrerons. On disait dans l'antiquité qu'il n'y avait pas de métamorphose qui pût cacher un dieu à un autre dieu. Les amis, de même, suivent une loi divine de la nécessité; ils gravitent l'un vers l'autre irrésistiblement. Leurs rapports ne se font pas, ils sont consentis.

« La société est pervertie quand on se donne de la peine pour la réunir; et ce n'est pas alors la société, mais une basse et ignoble agglomération, quand même elle se composerait de grands esprits. Ce que chaque individu a de grand est tenu à l'écart, et la faiblesse de chacun est en activité : c'est comme si les dieux de l'Olympe devaient se rencontrer pour faire échange de tabatières d'or. Lorsque les rapports sont nobles, le moment est tout.

« Une personne divine est la prophétie de l'âme ; un ami, c'est l'espérance du cœur. Notre félicité attend qu'ils se réunissent pour n'être plus qu'un. Les temps commen-

cent à faire place à cette force morale. Toute espèce de force est son ombre ou son symbole. La poésie est joyeuse et forte quand elle y puise son inspiration. Les hommes gravent leurs noms sur le monde quand la force morale est leur partage. L'histoire a été basse, les nations ont été de la populace, et nous n'avons pas encore vu un homme. Nous ne connaissons pas encore cette figure divine, mais seulement le rêve et la prophétie qui la concernent. Nous ne connaissons point ces gestes majestueux qui exaltent et calment en même temps le spectateur. Nous verrons un jour que l'énergie la plus individuelle est aussi la plus active pour le bien général ; que la qualité indemnise de la quantité, et que la grandeur du caractère agit aussi dans l'ombre, et vient en aide à ceux qui ne l'ont jamais vue. L'histoire que le monde a écrite sur les dieux et les saints qu'il a ensuite adorés renferme des documents de caractère. Les âges ont chanté les louanges d'un jeune homme qui n'était redevable de rien à la fortune et fut exécuté sur le Tyburn de sa nation. La pureté de sa nature a jeté un éclat épique sur les circonstances accidentelles de sa mort, et en a fait le symbole universel de la race humaine. Cette grande défaite a été jusqu'à ce jour notre fait le plus élevé. Mais l'âme a besoin aussi d'une victoire remportée sur les sens (1), d'une force de caractère qui convertisse les juges, le jury, le soldat et le roi ; qui dirige les forces animales et minérales, se mêle à la séve, aux courants, aux vents, aux étoiles et aux voies des agents moraux (2).

(1) Et c'est en ceci que nous voyons la grande faiblesse d'Émerson : il passe sous silence la victoire et ne reconnaît pas le vainqueur.
(*Note de l'Auteur.*)

(2) C'est ce qui a eu lieu et se continue par la force de celui qui est mort et ressuscité. (*Note de l'Auteur.*)

« Si nous ne pouvons pas atteindre ces grandeurs d'un seul bond, honorons-les du moins. Je ne puis pardonner à mes amis de méconnaître un noble caractère, de ne pas l'entretenir avec une hospitalité reconnaissante. Lorsque, enfin, ce que nous avons tant désiré arrive et luit sur nous comme un rayon joyeux venu du royaume céleste lointain, continuer à être grossier, sardonique, recevoir une pareille visite avec le bavardage et la méfiance des rues, c'est faire preuve d'une vulgarité qui ferme les portes du ciel. C'est confusion et véritable folie quand l'âme ne connaît plus à qui elle doit son obéissance et son culte. En quelque lieu du désert de l'existence que s'épanouisse la sainte pensée qui nous est chère, elle fleurit pour moi. Si personne ne la remarque, je la vois, je connais la grandeur de ce fait ; sa floraison est un jour férié pour moi; et pendant qu'elle dure je cesserai mes rêveries, ma folie, mes veilles. La présence d'un pareil hôte rafraîchit la nature. Bien des yeux peuvent découvrir et honorer les vertus journalières ; bien des gens aiguillonnent le génie dans sa carrière parsemée d'étoiles; mais lorsque l'amour qui souffre tout renonce à tout, sacrifie tout, s'est promis de passer pour un fou, un misérable dans ce monde, plutôt que de souiller ses mains par des concessions ; quand cet amour vient dans nos rues et dans nos maisons, alors les purs, ceux qui s'efforcent de monter, connaissent seuls son visage ; et l'unique marque d'estime qu'ils puissent lui donner, c'est de le reconnaître.

. . . .

« La plus haute preuve d'estime que le ciel puisse jamais accorder à l'homme, c'est de lui envoyer ces anges déguisés et calomniés. »

Émerson dit de l'amitié :

« Elle exige le milieu si rare entre la ressemblance et

la dissemblance, qui stimule chacune des parties par la présence de la puissance et du consentement chez l'autre. Puissé-je rester seul jusqu'à la fin du monde plutôt que de voir mon ami dépasser par la moindre parole, le moindre regard, sa véritable sympathie! La concession me repousse autant que l'antagonisme. Que mon ami ne cesse pas un instant d'être lui-même. La seule joie que j'éprouve en l'ayant pour ami, c'est que son moi n'est pas le *mien*. Je déteste, quand je m'attendais à une résistance mâle, de trouver une bouillie de condescendance. Il vaut mieux être une ortie à côté de son ami que son écho. La condition d'une noble amitié, c'est de pouvoir s'en passer; elle exige de grandes et sublimes qualités. Il faut avoir été très-positivement deux avant de pouvoir devenir complétement un. Qu'il y ait alliance entre deux grandes et puissantes natures qui se contemplent, se redoutent mutuellement avant de reconnaître la profonde identité qui les réunit malgré leurs différences.

« Celui qui a l'esprit noble, la certitude que la grandeur d'âme et la bonté sont toujours économes, qui n'est pas prompt à se mêler à la destinée, est seul propre à cette association. Qu'il laisse aller les choses! Laissez au diamant le temps nécessaire pour sa formation, et ne vous attendez point à hâter la naissance de ce qui est éternel. L'amitié demande à être traitée religieusement. Nous parlons de choisir nos amis; mais ce choix se fait naturellement. Le respect y a une grande part. Traitez votre ami comme un spectacle. Il a des mérites qui ne sont pas les vôtres, que vous ne pouvez pas honorer si vous le tenez trop près de votre personne. Soyez à son côté, laissez de l'espace à ces qualités, laissez-les croître et se développer. Êtes-vous l'ami des boutons du vêtement de votre ami ou de ses pen-

sées? Pour un grand cœur, cet ami doit être un étranger sous bien des rapports, afin qu'il puisse s'en approcher sur le terrain le plus saint. Laissez les garçons et les jeunes filles considérer un ami comme une propriété, et jouir d'un plaisir court et troublé au lieu du plus noble avantage.

. . . .

« Un ami est une personne avec laquelle je puis être vrai et penser tout haut. Je me trouve enfin devant un homme tellement vrai, tellement mon semblable, que je puis rejeter même les plus simples apparences de politesse, de forme et d'égards, en faire ma société avec la simplicité et le tout d'un atome chimique qui en rencontre un autre.

. . . .

« Achetons notre entrée dans cette communauté par une longue épreuve. Pourquoi profaner des âmes nobles et belles en voulant y pénétrer de force? Pourquoi demander à avoir des rapports personnels hâtifs avec un ami? Pourquoi aller vers sa maison, ou connaître sa mère, ses frères et sœurs? Pourquoi exiger qu'il visite votre demeure?

« Toutes ces choses sont-elles importantes dans une alliance? Rejetons-les. Que mon ami soit pour moi un esprit. Je ne lui demande qu'un message, une pensée, un acte de sincérité, un regard, mais pas de nouvelles ni de soupe. La politique, les bavardages, le nécessaire, je puis les obtenir à bon marché de mes connaissances. La société de mon ami ne doit-elle pas me paraître poétique, pure, universelle et grande comme la nature? N'abaissons pas, mais élevons la règle.

. . . .

« Aime la supériorité de ton ami ; fais attention à lui comme à un adversaire. Qu'il soit pour toi une sorte d'en-

nemi beau, indomptable, respecté, et non pas une chose commode à prendre et ensuite à rejeter.

. . . .

« Qu'une chose aussi grande que l'amitié soit traitée par nous avec toute la magnificence dont nous pouvons disposer. Soyons silencieux, — afin d'entendre ce que les dieux nous disent à l'oreille. Ne soyons pas médiateurs. Qui a jamais délibéré sur ce qu'on doit dire aux âmes d'élite? Attends et ton cœur parlera. Attends jusqu'à ce que tu sois subjugué par ce qui est nécessaire, éternel, jusqu'à ce que le jour et la nuit te demandent de parler.

. . . .

« Vous ne vous rapprocherez pas davantage d'un homme en entrant dans sa maison. S'il ne vous ressemble pas, son âme s'enfuira d'autant plus vite devant vous, et vous ne verrez jamais un regard vrai dans ses yeux. Nous nous apercevons tard, très-tard, que les dispositions, les présentations, les politesses et les usages de la société ne peuvent pas nous mettre dans les rapports que nous souhaitons avec la personne admirée par nous ; l'élévation croissante de notre esprit pour arriver au degré du sien est le seul moyen d'y parvenir. Alors nous nous rencontrerons comme l'eau avec l'eau, et si nous ne le faisons pas, c'est que nous n'en avons pas besoin, étant déjà ce qu'elle est.

. . . .

« Que ce que vous voyez vous serve d'avertissement, pour ne pas entrer en relation d'amitié à bon marché avec des personnes pour lesquelles il n'est pas possible d'avoir de l'amitié. Notre impatience nous conduit à une alliance précipitée que nul dieu ne peut sanctifier. Rien n'est plus sévèrement châtié que ces unions dépareillées. En avançant fidèlement dans votre voie, vous gagnerez ce

qui est grand en perdant ce qui est petit. Vous prouverez ainsi que vous mettez fin à des rapports faux et vous attirez les premiers-nés du monde, ces rares pèlerins, dont un ou deux seulement se montrent à la fois dans la nature.

. . . .

« Il m'a paru, dans ces derniers temps, plus facile que je ne le pensais autrefois de conduire une amitié avec grandeur d'âme d'un côté, sans que l'autre y réponde. Pourquoi me laisser troubler par le chagrin de voir que mon objet n'a pas la puissance de répondre à mes sentiments? Le soleil ne se trouble point parce que plusieurs de ses rayons tombent inutilement dans un espace vaste et ingrat. Que votre grandeur fasse l'éducation de cet objet brut et froid. S'il est indigne, il ne tardera point à s'éloigner, mais vous vous serez agrandis par votre propre éclat. Aimer sans être payé de retour est considéré comme une humiliation. Mais une grande âme sait qu'un amour vrai ne peut pas rester sans réponse. L'amour vrai passe par dessus l'objet indigne, habite et se cicatrise dans ce qui est éternel. Quand le misérable masque tombe, il ne s'afflige pas, mais il se sent débarrassé de beaucoup de poussière et sait que son indépendance est d'autant plus assurée.

. . . .

« Une grandeur d'âme parfaite et la confiance sont la moelle de l'amitié. Elle traite son objet comme un dieu, afin qu'ils soient divinisés tous deux. »

C'est magnifique et grand seigneur, diras-tu, et — très-partial. — Oui; mais il y a en ceci quelque chose de bien et de grand, qui me plaît. Du reste, il est fort difficile de donner, par des citations, une idée juste de la manière de penser d'Émerson. Ses Essais sont une chaîne composée de

brillants aphorismes qui souvent se contredisent. Mais ce qu'on y retrouve toujours, la moelle et le fil de métal qui les traverse tous, c'est ce cri : « Sois loyal, sois toi-même. Alors tu seras original, tu créeras quelque chose de neuf, de complet. » Il parle ainsi aux individus et à la multitude. La force et la beauté qu'il donne à ce cri de réveil, sont probablement ce qui constitue son pouvoir proprement dit sur les esprits américains, son influence bienfaisante sur le peuple du Nouveau-Monde qui a trop de penchant à suivre les traces de l'Ancien.

Du reste, Émerson est loin de se considérer comme le modèle de l'homme parfait qu'il veut évoquer dans son pays, excepté peut-être dans sa probité. Je lui ai dit avec chaleur quelques mots sur ses poëmes et leur « caractère américain. » — « Oh ! m'a-t-il répondu avec gravité, ne soyez pas trop bienveillante : nous n'avons pas encore de poésie dont il soit possible de dire qu'elle représente la civilisation de cette partie du monde. Le poëte de l'Amérique n'est pas encore venu. Quand il viendra, il chantera tout différemment. »

Lorsqu'un critique placé si haut abaisse les yeux sur lui-même, c'est quelque chose ; on peut se laisser critiquer par lui. Sous ce rapport, Émerson est bien plus grand que notre Thorild, avec lequel il a et a mainte ressemblance.

Émerson est, pour ainsi dire, dans ce moment, la tête des transcendentalistes de cette partie de l'Amérique, sorte de gens que l'on trouve surtout dans les États de la Nouvelle-Angleterre : ce sont, il me semble, ses Mont-Blanc où Alpes; ils aspirent du moins à le devenir. Mais je ne vois encore parmi eux qu'*un* Alpe réel appelé Waldo Émerson. Les autres me paraissent s'étendre, se poudrer pour

qu'on les suppose hauts et étincelants : mais — ils ont plus de prétentions que de puissance, et leurs fronts s'arrêtent dans les nuages au lieu de les dépasser. Alcott a vécu pendant quinze ans de pain et de fruits, a porté des vêtements de lin pour ne point empiéter sur la propriété du mouton, — la laine, et a enduré bien des souffrances afin de prouver sa foi et l'amour qu'il lui porte. Cependant, il a fini par avoir des vêtements de laine et à vendre sa sagesse pour de l'argent. C... a choisi les prairies de l'Ouest pour y construire une cabane où il a vécu en ermite pendant deux ans ; mais il est revenu à la ville, à la vie domestique et aux hommes de tous les jours. T... est allé dans une forêt sauvage, s'y est bâti une cabane, et a vécu de — je ne sais quoi. Il est aussi rentré dans la vie ordinaire, exerce un métier, écrit des livres où l'on trouve quelque chose de la fraîcheur des forêts, et que l'on vend pour de l'argent. Hélas ! ces gens qui essayent des voies extraordinaires et cherchent à se débarrasser de la petitesse de l'existence journalière, ne me causent aucune surprise. Moi-même j'ai fait des essais dans ce genre et leur aurais donné du développement si je n'avais pas été liée. Mais ils font, et Émerson lui-même, trop de bruit de ces tentatives, car elles n'ont rien d'extraordinaire au fond et ne produisent rien qui le soit. Leur but est ce qu'elles offrent de mieux, et cependant il manque ici du motif humain le plus élevé : l'amour des hommes.

Émerson dit en parlant des transcendentalistes : « S'il se trouve quelque chose de grand, de téméraire, dans la pensée ou la vertu, quelque confiance dans ce qui est vaste, inconnu, un pressentiment, quelque excès dans la doctrine, — ils l'adoptent comme ce que la nature a de plus grand.

. . . .

« Ces jeunes gens sont revêches à notre égard, mais véritablement nos aides. Par la franchise de leur mécontentement, ils montrent notre pauvreté, et l'insignifiance de l'homme aux yeux des hommes...

« Ces enfants exigeants nous font souvenir de nos défauts ; la seule attention qu'ils nous accordent est celle d'une attente sans mesure ; ils blâment et exigent avec sévérité. Pourvu qu'ils persistent à rester fermes dans ce beffroi, et à être exigeants jusqu'à la fin et sans fin, ils deviendront des amis redoutables que poëtes et prêtres devront respecter et craindre : lors même qu'ils se nourriraient de vent et s'abreuveraient de nuages, ils n'en auraient pas moins été utiles à l'espèce humaine.

. . . .

« A cette époque où chaque voix s'élève en faveur d'une route ou d'une loi nouvelle, d'une souscription pour former un capital en vue des progrès des vêtements où de l'art, pour fonder une maison nouvelle ou un commerce plus étendu, pour un parti politique, ou l'acquisition de propriétés, — vous ne voulez pas supporter une ou deux voix solitaires, parlant en faveur de pensées et de principes non vendables ni passagers? Bientôt ces progrès et ces inventions seront remplacés par d'autres, ces villes seront détruites, toutes choses changées, oubliées. — Mais les pensées que ce petit nombre de solitaires auront cherché à propager, par le silence comme par leurs discours, par ce qu'ils auront fait ou non, subsisteront en beauté et en force, s'organiseront de nouveau dans la nature, pour se revêtir d'une poussière nouvelle, peut-être plus noble et plus heureuse que la nôtre, en union plus complète avec le système du monde. »

Tel est ce noble idéaliste, et j'ai peut-être fait trop de citations de lui, puisque je ne peux pas le montrer tel qu'il *est;* j'ai cependant exposé ce qu'il a de plus remarquable. Je n'ai rien contre ses fils les transcendentalistes; c'est rafraîchissant de les voir, de les entendre émettre avec une vie nouvelle mainte vérité oubliée. Ils sont, dans la vie, l'élément jeune qui la renouvelle sans cesse et y découvre des beautés que des yeux plus âgés n'ont plus la force d'apercevoir. (Je me souviens d'avoir entendu dire que Schelling ne voulait pas de disciples au-dessus de vingt-cinq ans, parce qu'il ne croyait pas ces derniers propres à la contemplation et à un savoir immédiats.) Mais lorsque ces jeunes Alpes païens disent : « Nous répondons à ce qu'il y a de plus élevé, » je réplique : « Non pas. » Vous dites : « Nous sommes des dieux. » Eh bien, descendez de vos hauteurs pour diviniser la terre, et je vous croirai. Vous vous réjouissez de la position éminente, isolée, que vous avez prise et croyez faire assez en montrant l'idéal. Hélas ! l'idéal n'a jamais été inconnu. Vous êtes des hommes pauvres, imparfaits, pécheurs comme les autres; votre vaillance n'atteint pas même le cœur du christianisme, qui non-seulement montre l'idéal, mais aide encore à l'atteindre; qui non-seulement endure, mais surmonte tout et ne reste pas assis tranquillement en prenant un grand air. Il lutte avec ses confesseurs et leur dit : « Soyez les vainqueurs du mal par le bien. »

Si les transcendentalistes voulaient réellement créer du nouveau, ils devraient inventer quelque chose de plus élevé que leur doctrine, présenter dans leur homme idéal une figure plus belle que celle déjà montrée à la terre, que ce fils du ciel et de la terre, fort et en même temps humble, qui les réunit tous pour en faire une création nou-

velle. Mais les transcendentalistes ne comprennent pas même sa grandeur.

Avant d'en finir avec eux, je te dirai quelques mots au sujet d'une femme qui appartient à ce cercle et dont j'ai souvent entendu parler depuis mon arrivée en Amérique, tantôt avec blâme, tantôt avec éloge, mais toujours avec distinction, mademoiselle Margaret Fuller. Quoique sans beauté et désagréable plutôt que bien de sa personne, elle est, dit-on, douée de dons fort rares et d'un véritable génie pour la conversation. Émerson m'en a parlé avec admiration, et dit : « La persuasion est sur ses lèvres. » Il est certain qu'elle a eu le pouvoir d'éveiller l'enthousiasme chez ses amis, comme pas une des femmes que j'ai entendu citer ici. Émerson dit avec sa sincérité habituelle et presque redoutable : « Elle a beaucoup de grandes qualités, mais aussi beaucoup de grands défauts. » Parmi ces derniers on compte son orgueil et ses manières dédaigneuses à l'égard des personnes moins bien douées ; cependant on m'a dit aussi qu'elle pouvait s'en repentir et demander pardon quand des paroles dures lui sont échappées. Elle est complétement transcendentaliste par la hauteur et l'indépendance de son caractère, par la fierté et la probité, par le mordant de sa critique. Les « conversations » qu'elle a faites pendant quelque temps à Boston, dans un cercle choisi, étaient, dit-on, du plus haut intérêt. Madame Émerson ne peut assez louer sa chaude éloquence, sa richesse intérieure, et me souhaitais, je crois, de lui ressembler. Mademoiselle Fuller, partie pour l'Italie avec mes amis M. et madame Spring, y est restée après eux ; il y a une couple d'années de cela. Le bruit court maintenant qu'elle s'est mariée avec un jeune homme (mademoiselle Fuller a près de quarante ans) ; on parle d'un mariage

fouriériste ou socialiste, sans cérémonie religieuse; il est certain que ce mariage est encore un secret et qu'elle a un enfant. Mademoiselle Fuller l'a écrit elle-même, a parlé de sa joie maternelle; mais quant à son mariage, elle en ajourne les détails à son retour en Amérique, qu'elle projette pour l'année prochaine. Ceci a donné lieu à mille discours parmi ses amis et ceux qui ne le sont pas. Ces derniers croient le pire; mais je n'oublierai jamais le sérieux avec lequel madame W. Russel l'a défendue un jour dans une société! S'appuyant sur le caractère de mademoiselle Fuller, elle a repoussé les soupçons qui tendraient à le souiller. Ses amis de Concord, — entre autres M. et madame Émerson, Élisabeth et une jeune sœur de mademoiselle Fuller, mariée dans cette ville, — paraissent complétement calmes à son égard et convaincus qu'elle se justifiera à la clarté du jour. C'est beau. Dans ses écrits mademoiselle Fuller parle du droit des femmes à leur développement complet et de plusieurs principes de liberté qui, tout en étant conformes à la morale la plus rigide, heurtent cependant bien des gens, même dans ce pays de liberté. Ses amis, et, parmi eux, Marcus et Rebecca, si bons et au cœur pur, désirent pour moi que je la connaisse.

« Il faut que vous voyiez madame Ripley, me dit un jour Émerson; c'est l'une des merveilles de Concord. » Et j'ai vu — une belle femme déjà âgée, aux cheveux d'argent, aux yeux bleus, limpides, profonds, jeunes, et tellement féminine de sa personne, qu'il était impossible de deviner qu'elle savait le grec, le latin, les mathématiques, aussi bien qu'un professeur. Les jeunes étudiants qui échouent dans leurs examens à l'Université trouvent en elle un aide pour les faire avancer, grâce à son talent extraordinaire pour l'enseignement et à son influence maternelle. Plus

d'un adolescent bénit son œuvre en lui. L'un d'eux m'a dit : « Elle m'interrogeait sur Euclide en écossant des pois et en mettant du pied le berceau de son petit-fils en mouvement. » J'ai passé une soirée avec les Émerson chez madame Ripley. Dans sa maison aussi il n'y avait pas de domestique. Ces femmes de la Nouvelle-Angleterre sont vigoureuses, de véritables descendantes de celles des pèlerins qui travaillaient si virilement en même temps que leurs maris, et fondèrent avec eux l'empire qui s'étend maintenant sur une partie du monde.

Le bisaïeul paternel d'Élisabeth H... était au nombre des premiers pèlerins que le petit navire la *Fleur-de-Mai* apporta au rivage du Massachusett. Il a raconté bien des fois à ses enfants que les hommes, quand ils faisaient des lois pour la nouvelle colonie, aimaient à en causer devant leurs femmes, leurs sœurs, leurs filles, et à demander leur avis. C'était fort bien et sage. Le sentiment et l'amour chevaleresque qui règnent généralement en Amérique pour notre sexe proviennent sans doute du mérite dont les femmes des premiers pèlerins ont fait preuve, de la dignité avec laquelle elles étaient traitées. Cette première égalité est probablement l'origine de l'égalité de droits et d'autorité que l'on rencontre ici dans la vie de famille et la vie sociale, quoiqu'elle ne se soit pas encore étendue à la vie politique. J'aime à causer avec Élisabeth H... : il y a quelque chose de très-profond, d'élevé, chez cette jeune personne, dont les paroles brillent souvent comme des diamants au soleil ; mais il faut que la chaleur de cet astre les évoque.

Parmi les personnes que j'ai vues chez Émerson, j'ai remarqué un professeur suisse, M. Sherbe, d'un extérieur noble et grave, — un peu ultra-idéaliste aussi dans sa philosophie. Il a lutté contre les jésuites en Suisse, et vit main-

tenant ici comme professeur. Enfin j'ai fait la connaissance du docteur Jackson, qui a découvert les effets somnifères de l'éther sur le corps humain, et a reçu à cette occasion une médaille de notre roi Oscar; il nous l'a montrée. Jackson a fait cette découverte par un hasard qu'il nous a raconté. Je le félicitai d'être devenu ainsi l'auteur d'un bienfait inestimable pour des millions d'êtres souffrants.

J'ai quitté Concord accompagnée par ce docteur; il est le frère de madame Émerson. Mais cette ville, avec son paysage neigeux, son ciel bleu et clair, ses habitants, ses transcendentalistes, — tout ce que j'ai éprouvé, entendu, vu à Concord, et surtout son sphinx (nom que Marie Lowell donne à Émerson), ne s'effaceront pas de ma mémoire; ils forment en moi une sorte de région alpestre des plus fascinantes pour mon esprit. J'aspire à les revoir encore une fois, comme on désire revoir un pays natal.

Hier au soir, en revenant ici, j'ai trouvé Marcus, venu à Boston pour affaires. J'éprouvai une joie cordiale en revoyant ce bon, cet excellent ami. Après avoir causé un moment avec lui et M. Sumner, je me rendis avec Marcus à la conversation finale d'Alcott, où l'on traita plusieurs questions curieuses et relatives au régime et à son importance pour l'humanité. Alcott soutint que tous les grands et saints législateurs des races humaines s'étaient surtout abstenus de toute nourriture animale. Quelqu'un dit que le Christ avait mangé de la viande. Un autre répliqua qu'on ne pouvait pas le prouver. Un troisième ajouta qu'il avait au moins mangé du poisson. Alcott soutint qu'on ne pouvait en fournir la preuve, et je dis que c'était écrit. D'autres se joignirent à moi. « N'importe, dit Alcott avec un air de dignité, je sais ce qui vaut mieux que de manger du poisson. » Décidément Alcott boit trop d'eau et n'engendre

que des figures composées de brouillards et de vapeurs. Il faut qu'il boive du vin et mange de la viande ou au moins du poisson, s'il veut que ses idées aient moelle et substance. Marcus s'amusa aussi de cette conversation, mais avec sa douceur naturelle. Parmi les auditeurs se trouvaient plusieurs femmes aux magnifiques fronts méditatifs, à belles tailles. Je ne les ai pas entendues parler, et suis surprise de ce qu'elles aient pu rester assises et écouter avec un pareil flegme. Quant à moi, c'eût été impossible. La compagnie a été invitée à une nouvelle série de conversations, mais celle-ci est assurément la dernière à laquelle j'assisterai.

Le 26 janvier.

Alcott est venu chez moi avant-hier dans la matinée, et nous avons causé pendant deux heures; il s'explique mieux sous forme de dialogue que dans la conversation en puplic; aussi l'ai-je mieux compris. Il y a réellement une pensée vraie et profonde au fond de son travail de réforme. Cette pensée, c'est l'importance qu'il y a d'apporter une disposition d'esprit grave et sainte en entrant dans l'état du mariage, afin que cette union soit noble et puisse produire une bonne et noble postérité. Quant à sa règle pour conclure ces beaux et saints mariages entre de belles et bonnes créatures humaines (elles seules pouvant se marier, que deviendra la foule de celles qui n'ont pas ces qualités?), quant à cette règle, je la laisse pour ce qu'elle vaut. Elle est meilleure, plus humaine que les lois de l'État de Platon sur le même sujet. Personne ne peut nier que ce monde marcherait mieux si ceux qui donnent la vie à des créatures humaines le faisaient avec plus de conscience et un sentiment plus élevé de leur responsabilité. Cepen-

dant le mariage est, en général, dans une position bien inférieure sous ce rapport. Un homme et une femme s'unissent pour être heureux. Bonheur égoïste,— d'ordinaire la pensée ne va pas au delà, ne s'élève pas jusqu'à celle-ci : « Nous devons donner la vie à des créatures immortelles ! » C'est là pourtant le sens le plus élevé du mariage. (Les époux qui n'ont pas d'enfants peuvent s'y conformer en adoptant de petits orphelins.) « Mais pourquoi ne dites-vous pas cela ouvertement? demandai-je à Alcott. Ceci a beaucoup plus d'importance, surtout pour la société, que tout ce qui a été dit dans vos conversations. » Alcott s'excusa sur la difficulté de traiter ce sujet en public, et parla de l'espoir qu'il avait de parvenir à réaliser ses vues, en formant une petite société dans laquelle il fonctionnera, je le présume, comme grand-prêtre. Encore un rêve! mais le rêveur s'éleva considérablement dans mon esprit par la vérité et la noblesse de ses vues sur ce sujet. Je lui accorde aussi sa manie de régime, excepté dans ce qu'elle a d'exclusif, et m'en tiendrai à celui qui conserve, sans cette étroitesse, le vin et les autres dons de Dieu en criant aux hommes : « Veillez sur vous afin de ne pas vous appesantir par la gloutonnerie et l'ivresse ! »

Alcott m'a fait cadeau de deux livres. Ils contiennent des conversations qui ont eu lieu entre lui et divers enfants à l'époque où il tenait une école destinée à être l'école « par excellence. » Le point de départ d'Alcott pour l'éducation des enfants, c'est d'éveiller la plus noble partie de leur nature, de leur inspirer une haute estime pour elle, de la leur faire aimer, afin qu'ils se conduisent en conformité avec elle. Il présente de bonne heure à leurs regards l'idéal de l'homme, ou l'homme idéal en la personne du Christ. Chaque réunion avec les enfants commence par la

lecture qu'Alcott leur fait d'un chapitre de l'Histoire sainte. Lorsqu'elle est finie, il leur demande : « Qu'est-ce qui s'est passé dans vos pensées (ou dans vos âmes) en écoutant cette lecture? » Plusieurs répondent successivement d'une manière très-naïve et immédiate. Alcott leur fait ensuite chercher quelle vertu a été révélée par la narration ou l'événement dont il a fait la lecture, et quel est son contraire s'il y en a un. Il résulte de ceci diverses choses bonnes, dignes d'être méditées, et propres à développer l'intelligence des enfants. Mainte parole d'une fraîcheur primitive coule des lèvres de ces enfants ; mais beaucoup de niaiseries sont dites aussi par eux et le maître. Cette méthode ne convient pas pour une école en grand; cependant les parents pourraient l'employer avec fruit. « Qu'avais-tu dans l'âme, dans le cœur? » Combien des lèvres sages et toutes d'amour ne pourraient-elles pas évoquer de choses dans l'intelligence de l'enfant et pour son bien, par ces paroles prononcées le soir après l'école, le travail, les jeux, les chagrins et les joies de la journée?

Après Alcott, Émerson vint passer une heure chez moi; il agit toujours comme une puissance fortifiante sur mon individu. Et cependant son monde flotte aussi dans un élément dissolvant, sans figure ni limites décidées. C'est véritablement bizarre qu'une nature énergique et concrète comme la sienne puisse s'arrêter à un point de vue aussi faible et dissolvant! Mais, tout en censurant la manière de penser d'Émerson, je suis obligée de m'incliner devant son esprit, sa nature. Il était en route pour New-York, où il a été invité à faire un cours, et a promis de venir chez moi à son retour. Je veux avoir une fois un entretien approfondi avec lui sur la question religieuse comme sur l'avenir de l'Amérique. J'éprouve aussi l'envie de guerroyer contre lui ; car

il ne m'est jamais arrivé de rencontrer un lion sous forme humaine, sans que mon cœur de lion n'en soit ému. Un combat avec un pareil esprit est une jouissance, lors même qu'on serait vaincu.

Quant à Alcott, je ne sais quel esprit de contradiction m'irrite sans cesse contre lui et me pousse à m'en amuser; cependant j'estime le beau et bon but que cet idéaliste se propose. Quand j'ai dit quelque chose contre lui, il me semble entendre la profonde voix d'Émerson m'adresser ce reproche : « Vous ne voulez pas supporter une ou deux voix solitaires parlant en faveur de pensées et de principes non vendables ni passagers. » Oh! oui, si seulement elles étaient un peu plus raisonnables!

L'autre soir, j'ai assisté à une grande réunion de gens fashionnables de Boston chez madame Bryant. Je me portais bien; la compagnie était belle, élégante, très-polie; elle me plaisait. Une autre fois, je suis allée ailleurs dans une réunion du même genre. Comme je me portais mal, la compagnie me parut plus jolie et aristocratique qu'agréable. J'ai vu aussi une couple de figures que je n'aurais pas cru devoir rencontrer dans les salons du Nouveau-Monde, et encore moins parmi les femmes de la Nouvelle-Angleterre, tant elles étaient boursouflées, hautaines et laides. — On lisait dans leurs regards et leur personne la suffisance de l'argent. Madame ..... et sa sœur ont passé un an à Paris. Elles auraient dû rapporter, en outre des modes, un peu de la grâce et du savoir-vivre de cette capitale. Les gens fiers de leurs richesses sont au point de civilisation de nos Lapons, qui, eux aussi, ne connaissent rien au-dessus de la fortune, et mesurent le mérite d'un homme au nombre de ses rennes. Quiconque en possède mille est un très-grand homme. L'aristocratie de l'argent est la

moins noble qu'on puisse imaginer. Malheureusement elle est plus indigène qu'il ne le faudrait dans le Nouveau-Monde; on s'en aperçoit à cette manière habituelle de s'exprimer en parlant d'une personne : « Il vaut tant ou tant de dollars! » Mais les meilleurs dédaignent de pareilles expressions; elles ne saliront jamais les lèvres d'un Marcus Spring, d'un Channing ou d'un Downing. Quant à la vie fashionable, il est à remarquer qu'elle n'est point considérée ici comme ce qu'il y a de plus élevé. On entend citer des gens en ajoutant qu'ils sont au-dessus de la fashion, ce qui veut dire de la plus haute classe. Il est clair pour moi qu'on forme insensiblement ici une aristocratie bien au-dessus de celle de naissance, de fortune, de relations de société : l'aristocratie du mérite, de l'amabilité et du caractère. Cependant elle n'est pas encore générale, ce n'est qu'une bande peu nombreuse; mais elle grandit et son idée aussi.

Je me suis trouvée à un petit et agréable dîner chez le professeur How, avec Laura Bridgeman, la jeune fille aveugle et sourde-muette, devenue célèbre par la manière dont le professeur How a éveillé son âme pensante, et la narration pleine d'intérêt que l'on trouve à son sujet dans les *Notes sur l'Amérique*, par Charles Dickens. Elle a maintenant vingt-ans, est bien faite, frêle de sa personne, a une figure que l'on peut appeler jolie. Laura porte un bandeau vert sur les yeux. Quand elle eut touché ma main, elle fit connaître par signes qu'elle me prenait pour un enfant. L'une de ses premières questions fut : « Combien d'argent vous donne-t-on pour vos livres? » Véritable question de Yankee, qui amusa beaucoup mes hôtes; ils s'opposèrent cependant à ce qu'elle fût renouvelée. Je demandai à Laura, par l'intermédiaire de la femme qui l'ac-

compagne toujours et lui sert d'interprète, si elle était heureuse. Elle répondit avec vivacité, et en essayant de produire des sons, pour exprimer qu'elle l'était infiniment. Laura est, dit-on, presque toujours gaie. La tendresse et l'attention constante dont elle est l'objet l'empêchent de se méfier de ses semblables, et lui font passer une vie d'amour et de confiance. Le docteur How, l'une de ces figures sombres dont Alcott veut nous débarrasser comme étant des princes de la nuit, c'est-à-dire qui ont le teint, les yeux bruns, les cheveux noirs, et un visage magnifique, plein d'énergie, est généralement connu pour son amour ardent de l'humanité. Il l'a poussé à combattre pour la liberté de la Grèce, de la Pologne, et enfin à se charger des êtres captifs sous le rapport des sens et du corps. — Son individualité me rend sa connaissance précieuse; cependant je n'ai guère l'occasion de jouir de sa société. Il me paraît souffrir comme moi de la force surexcitante du climat et de la nourriture de ce pays. Sa femme est des plus charmantes, richement douée par la nature, instruite et d'un naturel plein de fraîcheur. Deux jolies petites filles roses et blanches, fraîches et belles comme les gouttes de la rosée, entrèrent à la fin du dîner, grimpèrent en le caressant autour de leur père. J'ai regretté de n'avoir pu montrer ce tableau à Alcott.

Je compte rester ici quinze jours encore. Mais je ne deviendrai pas riche dans ce pays; car je n'ai ni le temps ni l'envie d'écrire. Grâce à l'hospitalité américaine, mon voyage sera loin d'être aussi coûteux que je m'y attendais; si je laissais faire quelques-uns de mes amis, il ne me coûterait absolument rien, je vivrais et voyagerais aux frais du peuple américain. Ce serait trop.

Le temps est affreux aujourd'hui : pluie battante et grand

vent. Je m'en suis presque réjouie dans l'espoir de rester en paix ; mais il m'a été impossible de refuser deux visites, dont l'une venait m'inviter à une soirée, et l'autre demandait à faire mon portrait. Toutes deux n'ont emporté qu'un refus.

Je reçois à l'instant le plus joli bouquet envoyé par une jeune amie ; — c'est une foule de petites et charmantes fleurs réunies dans le calice d'une blanche *calla ethiopica*. Il ne se passe guère de jours où je ne reçoive des bouquets envoyés par des connaissances ou des inconnus. C'est fort aimable. Je ne leur dis pas non, et suis reconnaissante des fleurs et de la bonne intention.

Et maintenant je termine cette longue épître par un cordial à Dieu pour ma chère Agathe.

LETTRE X

Boston, 1er février.

Bien des remercîments pour ta lettre du 15 décembre ; j'éprouve un plaisir infini à lire, à voir en esprit ce qui se passe à la maison. N'épargne pas les détails.

Mes forces augmentent sensiblement. Lorsque je me sens bien portante, mon âme est intrépide, et il me vient des pensées qui me rendent heureuse ; j'ai de la joie à me trouver sur la terre des pèlerins, de « nos pères les pèlerins, » comme on dit ici, la première où ils ont pris pied et fondé le foyer de la liberté religieuse et civile. De cette petite bande est sortie la civilisation d'une partie du monde.

Ce fut en décembre 1620 qu'un petit navire, la *Fleur-de-*

Mai, prit terre sur la côte du Massachusett avec les premiers pèlerins, au nombre de cent. Ils étaient du parti religieux anglais appelé les « puritains, » qui avait surgi après la réforme, et en voulait une plus complète encore que celle de Luther. Au fond, les puritains cherchaient à donner un entier développement à la doctrine du réformateur quand elle renvoie l'homme à son rapport direct avec Dieu par Jésus-Christ, et rejette le droit de l'Église et de la tradition à intervenir pour déterminer ce que l'on doit croire et enseigner. Les puritains demandaient donc pour chaque individu la liberté d'examen et de juger en matière de foi, sans autre guide et autorité que la parole de Dieu dans la Bible : de renoncer aux cérémonies de l'Église ancienne, d'élire leurs prêtres, d'adorer Dieu en esprit et en vérité, de prononcer eux-mêmes sur les affaires de leur Église. Le puritanisme était une invasion de ce vieux levain céleste au sujet duquel le Christ avait prophétisé qu'il « aigrirait un jour toute la pâte » de la vie de liberté spirituelle de l'humanité en Jésus-Christ. La lettre de franchise donnée par lui devint le mot de ralliement des puritains ; l'ayant à la main et sur les lèvres, ils se hasardèrent à combattre contre l'Église épiscopale dominante, refusèrent de se réunir à elle, s'appelèrent « non conformistes, » et tinrent plusieurs assemblées religieuses séparées, et auxquelles on donna le nom de conventicules. L'Église de l'État et le gouvernement agirent contre eux et les menacèrent. Mais le nombre des puritains et des conventicules augmentaient d'année en année; des prêtres et plusieurs personnages considérés se joignirent aux puritains. La reine Élisabeth les avait encore traités avec égard ; mais Jacques, son successeur, s'écria avec aveuglement : « Je ne veux pas en entendre parler. Pendez-les!

cela suffit. » On leur donna donc à choisir entre leur rentrée dans l'Église ou la prison et la mort, ce qui fortifia leur opposition.

« Car, dit avec vérité Thomas Carlyle (du reste assez sévère dans sa critique de l'espèce humaine), on fait tort à l'homme en supposant qu'il n'est poussé aux grandes actions que par l'intérêt, le gain et les jouissances terrestres. Non ; ce qui l'excite aux grandes entreprises et produit de grandes choses, c'est la perspective de la lutte, de la persécution, de la souffrance, du martyre, pour la cause de la vérité. »

Des hommes et des femmes, sortis des villages et des petites villes des provinces septentrionales de l'Angleterre, se réunirent et formèrent une bande peu nombreuse, décidée à tout risquer pour avoir la faculté de vivre conformément à la pureté de sa foi. C'étaient des gens de peu, la plupart ouvriers et cultivateurs, vivant du travail grossier de leurs mains et aux conditions les plus dures de la vie. La Hollande leur offrit alors, comme à tous les combattants opprimés de la vérité, un lieu de refuge. La petite bande des puritains résolut donc de fuir dans ce pays, et y parvint en courant de grands dangers : elle se fixa à Leyden. Mais les puritains s'y déplurent, et comprirent qu'ils ne pouvaient pas rester là, qu'ils étaient, sur la terre, des pèlerins en recherche d'une patrie. Au milieu de leur lutte pour subvenir aux besoins journaliers de la vie, la croyance leur vint qu'ils étaient appelés, en faveur de l'humanité, à une œuvre plus haute que leur position présente ne paraissait l'indiquer. « Ils se sentaient émus par le zèle et l'espoir de propager l'Évangile et d'annoncer le royaume du Christ dans les contrées lointaines du Nouveau-Monde, alors même qu'ils serviraient seulement

de marchepied à leurs successeurs dans la réalisation d'une œuvre si grande. »

Ils demandèrent, et obtinrent après beaucoup de difficultés, l'autorisation du gouvernement anglais d'aller se fixer dans l'Amérique septentrionale, « dans le but de travailler à la gloire de Dieu et d'être utiles à l'Angleterre. »

Ils frétèrent deux navires, la *Fleur-de-Mai* et la *Véronique*, pour les transporter au delà des mers. Les plus jeunes et les plus robustes de la bande, qui s'étaient offerts, furent choisis pour commencer ce dangereux voyage, après s'y être préparés tous ensemble par le jeûne et la prière. « Prions, disaient-ils, afin que Dieu nous indique la bonne route pour nous et nos enfants, et la subsistance de tous. » Une partie seulement des pèlerins venus en Hollande put prendre place sur les deux navires. Parmi ceux qui restaient se trouvait leur noble maître et chef Robinson, et du rivage du vieux monde il leur adressa comme adieu ces belles paroles :

« Je vous engage devant Dieu et ses saints anges à ne me prendre pour exemple qu'autant que vous me verrez imiter le Seigneur Jésus-Christ. Il a encore beaucoup de vérités à vous annoncer par sa sainte parole. Je ne puis assez gémir sur l'état des Églises réformées arrivées à un temps d'arrêt dans la doctrine religieuse, et qui ne veulent point marcher au delà des premiers instruments de la réforme. — Luther et Calvin ont été de grandes et brillantes lumières pour leur temps, mais ils n'ont pas pénétré dans tous les conseils de Dieu. Je vous conjure de ne pas l'oublier, — c'est un article de l'alliance de votre Église, — et d'être prêts à recevoir toute vérité qui vous sera révélée par la parole de Dieu. »

« Quand les navires furent prêts à nous emmener, écrit

l'un des émigrants, les frères qui avaient jeûné et prié avec nous et pour nous donnèrent une fête d'adieu dans la maison de notre pasteur, qui était vaste. Et nous nous rafraîchîmes après nos larmes, en chantant des psaumes, en exécutant une joyeuse musique dans nos cœurs aussi bien qu'avec nos voix; car plusieurs membres de la paroisse étaient habiles musiciens. Ensuite ils nous conduisirent à Delfthaven, où nous devions nous embarquer, et nous y régalèrent de nouveau. Après la prière récitée par notre pasteur, et durant laquelle des larmes furent répandues, ils nous accompagnèrent jusqu'au navire. Cependant nous étions hors d'état de causer ensemble, par suite du grand chagrin que nous faisait éprouver notre séparation. Mais, du navire, nous leur donnâmes un salut, puis nous tendîmes nos mains les uns vers les autres, et nous élevâmes nos cœurs vers le Seigneur les uns pour les autres, et nous mîmes à la voile. »

Des vents favorables conduisirent bientôt les pèlerins sur les côtes d'Angleterre; mais il fallut y faire réparer le plus petit des deux navires, la *Véronique*. A peine eurent-ils perdu de vue les côtes anglaises en voguant sur l'Océan, que le capitaine et l'équipage de la *Véronique*, perdant courage devant la grandeur et les dangers de l'entreprise, voulurent retourner en Angleterre. Les passagers demandèrent alors à passer sur l'autre navire; et, quoique « ce fût triste et décourageant, » ceux de *Fleur-de-Mai* y consentirent. Cette petite réunion de femmes et d'hommes courageux, — plusieurs des premières étaient dans un état de grossesse avancée, — persévéra dans son entreprise. La *Fleur-de-Mai*, chargée d'enfants, d'ustensiles de ménage, de bestiaux, véritable village flottant, se balança en avant sur le grand Océan, dans la saison de l'an-

née la plus sujette aux tempêtes. Après soixante-trois jours d'une navigation dangereuse, les pèlerins virent le rivage du Nouveau-Monde, et *Fleur-de-Mai* jeta l'ancre dans un port du Massachusett.

Avant de descendre à terre, et tandis que *Fleur-de-Mai* repose encore sur les flots de l'abîme, ceux qui montent ce navire se réunissent pour décider la forme de gouvernement qu'ils vont adopter. Ils se forment de plein gré en corporation politique, et dressent l'acte suivant :

« Au nom de Dieu, *amen*. Nous, soussignés, etc., etc., ayant entrepris pour la gloire de Dieu et la propagation du royaume de Jésus-Christ, ainsi qu'en l'honneur de notre roi et de notre pays, de fonder la première colonie des vallées septentrionales de la Virginie ; nous déclarons ici solennellement, et réciproquement en présence de Dieu et de chacun de nous, que nous nous réunissons pour former un corps politique civil, afin de maintenir l'ordre parmi nous, de conserver et développer le but susnommé. En vertu de quoi nous ferons, nous promulguerons des lois, des ordonnances ; nous créerons une justice égale pour tous, et successivement les fonctions et les établissements que l'on croira les meilleurs pour accroître le bien-être général de la colonie, et nous leur promettons notre soumission et notre obéissance. »

Ce document est signé par tous les hommes de la compagnie, au nombre de quarante et un. C'est donc dans la cabine de *Fleur-de-Mai* que fut écrite la constitution la plus démocratique que le monde ait encore vue. La société démocratique et le peuple se gouvernant lui-même débarquèrent complétement organisée sur le rivage du Nouveau-Monde. Comme Abraham, les pèlerins étaient partis à l'appel de Dieu pour une contrée qu'ils ne connaissaient

pas, et ignorant à quelle œuvre ils étaient destinés.

Leur pensée avait été de chercher une terre vierge et libre où ils pourraient fonder une église en l'honneur de Dieu; et, à leur insu, ils fondaient en même temps une nouvelle société qui devait servir de foyer à tous les peuples de la terre, et portaient en eux la civilisation du Nouveau-Monde.

Ils débarquèrent sur un rocher appelé depuis le rocher de Plymouth et aussi des Pèlerins, et permirent à une jeune fille de sauter la première du bateau sur le rivage. Les pèlerins, arrivés sur cette terre nouvelle au commencement de l'hiver, y furent accueillis par le froid, les ouragans, les contrariétés. Ils firent une excursion dans l'intérieur du pays, y trouvèrent un peu de blé, mais pas d'habitations, rien que des tombeaux indiens. Ils étaient dans ce pays depuis une couple de jours seulement, et commençaient à dresser des abris pour se défendre contre la tempête et la neige mêlée de pluie, quand arriva le dimanche; ils laissèrent reposer le travail et observèrent le sabbat avec piété. C'est un trait caractéristique des premières sociétés puritaines.

Je viens de lire une relation écrite en forme de journal sur la vie, les luttes, les travaux de cette colonie durant les premières années de son établissement. C'est une chronique simple, sans phraséologie ni vanterie, sans romantisme ni enjolivement; mais elle m'a plus émue que maint roman touchant, et me paraît plus noble que bien des poëmes épiques. Car quelle grandeur il y a dans cette absence de prétention, dans cette vie de travail! Quel courage, quelle persévérance, quelle foi, quelle confiance inébranlable animent cette petite bande de pèlerins! Comme ces hommes et ces femmes s'entr'aident! Comme ils per-

sistent malgré la misère et les contrariétés qu'ils rencontrent! Ils vivent environnés de dangers, luttent contre les indigènes, souffrent du climat, du manque d'habitations, des commodités de la vie, de vivres; ils sont malades, voient mourir des êtres chéris; ils ont faim et froid; mais ils persévèrent. Les habitations qu'ils viennent d'élever sont détruites; ils en construisent de nouvelles. Pendant cette lutte contre les besoins et les adversités, sous la pluie des flèches indiennes, ils fondent leur société, leur église, font des lois, un règlement d'école, tout ce qui donne de la force à une société humaine. D'une main ils tiennent le glaive, de l'autre la charrue. Malgré le danger constant qui menace leur vie, ils songent surtout au bien-être de leurs descendants, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse, la pureté, l'humanité des lois qu'ils promulguent. Dans cette législation, les animaux eux-mêmes ne sont pas oubliés; des peines sont décrétées contre quiconque les maltraitera.

Pendant les premières années, la misère des pèlerins fut quelquefois poussée au dernier degré. « J'ai vu des hommes chanceler de faiblesse, faute de nourriture, » dit un témoin oculaire.

La récolte de la troisième année ayant été abondante, il fut permis à chacun de travailler pour soi et non pour tous, comme on l'avait fait jusque-là. Ceci donna plus d'animation au travail et rendit plus vigilant. Une période de prospérité succéda à la misère, et la colonie se développa avec rapidité et vigoureusement. Au bout d'un petit nombre d'années, on disait d'elle : « On peut y rester fort longtemps sans voir un ivrogne, sans entendre jurer et sans rencontrer un pauvre. » Ceux qui survécurent à ce commencement devinrent très-vieux : il n'est pas étonnant que

des pères et des mères aussi robustes soient devenus la souche d'un grand peuple. D'autres colonies avaient été fondées dans le Sud ; mais les mœurs y étant plus relâchées et le but moins noble, elles s'étaient éteintes ou ne vivaient que d'une vie faible pendant leurs luttes avec les indigènes, le climat et les difficultés qu'elles rencontraient. Les puritains, par le but élevé de leur vie, l'énergie de leur foi et la pureté de leurs mœurs, remportèrent la victoire sur cette terre inculte et sauvage, et devinrent les législateurs du Nouveau-Monde. Je ne connais point d'Etat dont la fondation et les fondateurs soient plus nobles. L'œuvre entreprise par les pèlerins était la cause de l'humanité tout entière : elle avait fait un pas en avant. Ils furent les premiers, d'autres les suivirent.

Car, lorsque de la terre des pèlerins, mon regard se porte sur les États-Unis, je vois partout, au Sud comme au Nord, à l'Ouest, le pays se peupler, les États se former par des Européens qui, ayant souffert des persécutions pour leur foi, ont cherché la liberté de conscience et la paix sur une terre nouvelle et libre. Je vois des huguenots et des frères moraves dans le Sud ; le long du Mississipi, à l'Ouest, des protestants et des catholiques de toutes les contrées de l'Europe chercher et trouver ces mêmes trésors, les plus précieux pour l'homme, et former sur ce sol nouveau et riche des sociétés florissantes, protégées par les lois de liberté et sociales, faites par les premiers pèlerins.

C'est donc à eux qu'appartient l'honneur de ces créations nouvelles ; leurs idées forment encore la base des sociétés du Nouveau-Monde ; volontairement ou non, les différents émigrants et les différentes sectes religieuses les ont adoptées. Les mœurs du foyer domestique et de la vie commune se forment sur ce modèle, et toutes les sectes

religieuses se ressentent de l'influence de la confession puritaine. « Vis comme il t'est enseigné; que ta conduite rende témoignage de l'Église à laquelle tu appartiens. » La forme de gouvernement qui organisa la petite société de la *Fleur-de-Mai* est devenue le principe vital de tous les États composant l'Union américaine. Sur les rivages de l'océan Pacifique, elle subjugue et organise avec une puissance calme les bandes sauvages et libres de la Californie, leur apprend à la fois à se gouverner elles-mêmes et à obéir à la loi.

La vieille colonie a envoyé dans toutes les parties de l'Union des fils et des filles de pèlerins; ils forment actuellement plus d'un tiers de la population de l'Amérique du Nord.

Si je considère la société puritaine telle qu'elle se présente de nos jours, deux siècles environ après sa première apparition dans le Nouveau-Monde, deux forces motrices me semblent tout dominer : l'une la réalisation des idéalités de la vie; la seconde, le désir de conquérir la terre, c'est-à-dire de mettre toutes ses forces et ses produits au service de l'homme.

Celui du Nouveau-Monde (surtout de la Nouvelle-Angleterre, appelé en style humoriste *Yankee*) veut *acquérir ;* c'est pourquoi il ne redoute pas le travail, même le plus grossier, ni la peine. Faire le tour de la moitié du globe en vue d'une bonne affaire, lui semble peu de chose; le caractère pirate de sa nature (qu'il a peut-être hérité des pirates scandinaves) le force continuellement à agir, entreprendre et mettre à exécution tout ce qui peut contribuer à son bien-être ou à celui des autres. Lorsqu'il a amélioré sa position, il songe (s'il ne l'a pas fait auparavant) à faire fructifier son talent pour l'intérêt général; il acquiert,

mais pour dépenser, et n'économisera point avec égoïsme. Il a un esprit national vivant et pense surtout à laisser après lui, comme citoyen, une mémoire estimée et aimée plutôt qu'une grande fortune. Avec le produit de son travail, il fonde volontiers une institution ou un établissement de bienfaisance, qui, d'ordinaire, finit par porter son nom. Je connais des personnes dont le penchant au bien est si pur, qu'elles repoussent même cette récompense.

C'est dans les États du Nord que les idéalités morales de l'homme et de la société ont surgi avec plus de netteté, et se développent toujours davantage chez les descendants de la première colonie. Par suite des entretiens que j'ai eus avec les idéalistes raisonnables de mes amis, et de mes propres observations sur l'esprit des institutions de ce pays, voici, je crois, ce qu'on exige de l'homme et de la société pour lesquels la jeune Amérique lutte dans son intérêt et celui de sa mission envers l'humanité.

Chaque individu doit être véridique dans sa propre spécialité, être seul avec Dieu, et, partant de ce point de vue intime, agir au dehors selon sa conviction.

Il n'y a point de vertu pour un sexe qui n'en soit une aussi pour l'autre. Dans l'intérêt des mœurs et de l'ordre, il faut que les hommes atteignent la pureté des femmes.

On doit donner à la femme l'occasion de parvenir à tout le développement compatible avec sa nature, de cultiver son intelligence, comme les hommes cultivent la leur. Elle doit avoir le même droit qu'eux à chercher la liberté et le bonheur.

L'honneur qu'on retire du travail et son salaire honorable doivent être le partage de tous les travailleurs honnêtes. Tout travail est honorable par lui-même et doit être considéré.

Dans la société, il faut que le mouvement égalitaire *égalise en montant*. Il faut que l'homme devienne juste et bon par suite de la justice et de la bonté avec lesquelles il est traité. Le bon esprit doit évoquer le bon esprit. (Ceci me rappelle la jolie légende suédoise du moyen âge sur le jeune homme que les démons avaient métamorphosé en loup-garou, et qui, en entendant prononcer son nom chrétien par une voix chérie, reprit sa première forme.)

La société est obligée d'offrir à chacun de ses membres tous les moyens possibles de développer ses facultés et d'arriver à la possession de ses droits, soit moyennant des lois qui aplanissent tout obstacle, soit par des établissements d'éducation publics, permettant à tous les citoyens sans distinction de développer leurs facultés jusqu'à l'âge où ils sont aptes à se soigner et à se diriger eux-mêmes.

On atteint l'idéal de la société par le complément de l'individu selon son propre idéal, par les associations et institutions libres, où les hommes entrent dans des rapports fraternels les uns envers les autres et apprennent à comprendre leur solidarité, leur responsabilité mutuelle.

Tout pour tous, c'est le véritable but de la société. Il faut que tous puissent parvenir à la jouissance de tout ce qu'il y a de bon sur la terre, moralement et physiquement, chacun selon sa mesure et sa capacité. Nul n'est exclu s'il ne s'exclut pas lui-même. Il faut que la porte reste ouverte afin que chacun puisse entrer. C'est pourquoi la prison doit être un moyen d'amélioration et une seconde école pour ceux qui en ont besoin. Dans son développement varié, la société doit s'organiser de manière que *tous aient la possibilité d'arriver à tout, et que tout aille à tous.*

L'idéal de l'homme américain me paraît être : la pureté de vue, la fermeté, la volonté, l'énergie de l'action, la simplicité, la douceur dans les manières et la personne, en y ajoutant quelque chose de tendre, de chevaleresque dans ses rapports avec la femme, ce qui lui sied parfaitement. Dans chaque femme l'Américain vénère sa mère.

De même, l'idéal de l'Américaine, de la femme du Nouveau-Monde, me paraît être l'indépendance du caractère, la douceur des manières et de sa personne.

L'idéal du bonheur pour l'Américain, c'est, il me semble, le mariage, le foyer domestique et l'activité civile. Avoir une compagne, une maison, un foyer, une pièce de terre à soi, en prendre soin et les embellir ; se rendre en même temps utile à l'État ou à la ville, tel est le but de la plupart des Américains. Un voyage en Europe pour voir des villes *achevées* et — des ruines, est un épisode de leur vie ardemment désiré.

J'ai assez vu de foyers américains pour être à même de dire que les femmes y jouissent, en général, de tout le pouvoir qu'elles veulent. La femme, dans le Nouveau-Monde, est le centre, le législateur du foyer, et l'homme américain aime qu'il en soit ainsi. Il veut que sa femme soit maîtresse de sa volonté dans l'intérieur, et il se plaît à lui obéir. J'ai entendu citer, comme représentant ce rapport, ces paroles d'un jeune homme : « J'espère que ma femme saura faire sa propre volonté à la maison, et je lui apprendrai à en avoir une si elle en manque. » Je dois ajouter que dans les foyers heureux où je me suis trouvée, la femme était aussi empressée de faire la volonté de son mari qu'il pouvait l'être à faire la sienne. Le dévouement et une sage raison égalisent tout.

Les établissements d'éducation pour les femmes, dans le

Nouveau-Monde, sont, en général, bien supérieurs à ceux d'Europe. C'est peut-être dans l'éducation et la manière dont les femmes sont traitées que se trouve la partie la plus importante du travail d'avenir de l'Amérique en faveur de l'humanité. La considération croissante de la femme comme professeur, et son emploi comme tel dans les écoles publiques, même pour garçons, est un fait général aux États-Unis et me réjouit infiniment. Des séminaires ont été fondés pour former les femmes à l'enseignement. J'espère pouvoir visiter celui de West-Newton pour les institutrices, créé par Horace Mann ; il est près de Boston. Les filles de la Nouvelle-Angleterre paraissent avoir un penchant et un amour particulier pour cette vocation ; celles de parents riches se consacrent à l'enseignement. Les filles des agriculteurs pauvres vont travailler dans les manufactures pendant quelque temps, afin de gagner l'argent nécessaire pour payer les frais d'école et devenir plus tard des institutrices. Tous les ans, il en part des bandes nombreuses pour les États de l'Ouest et du Nord, où s'élèvent tous les jours des écoles placées sous leur direction. En général, les filles de la Nouvelle-Angleterre sont renommées pour leur caractère et leur capacité; Waldo Émerson lui-même, qui ne loue guère, m'a fait leur éloge. Dans ces séminaires ou écoles, elles apprennent les langues anciennes, les mathématiques, l'algèbre avec beaucoup de facilité, et y font autant de progrès que les étudiants. Tout récemment, une jeune personne de Nantuchet (Massachusett) s'est distinguée dans l'astronomie ; elle a découvert une comète et reçu, à cette occasion, une médaille du roi de Prusse.

La littérature allemande, qui a pénétré très-avant dans les États du Nord depuis quelques années, a pris une in-

fluence considérable sur la jeunesse studieuse, surtout en éveillant son esprit pour les idéalités de la vie. Les orateurs et les professeurs les plus en renom sont les avocats des idéalités humaines. La paix, la liberté, la véracité, la tempérance relativement à la boisson, la pureté et l'ennoblissement dans toutes les directions et situations de la vie, la propagation des avantages de la vie et de la civilisation, sont les sujets qui exercent l'éloquence des orateurs et leur attirent des milliers d'auditeurs. Ces questions sont traitées en vue de « l'utilité et de l'ennoblissement de tous. »

On dit d'un arbre qu'il *grandit* quand il s'élève et se rapproche du ciel, on peut dire la même chose de cette société ; son travail ne se fait pas seulement en largeur, mais en hauteur.

Le 3 février.

Depuis l'autre jour, j'ai passé une soirée agréable dans une réunion d'abolitionistes à Faneuil-Hill (grande salle de Boston destinée aux assemblées publiques). M. Sumner désirait que j'en visse une ici, et il m'a accompagnée. On devait présenter au peuple plusieurs nègres qui s'étaient enfuis des États à esclaves, et faire des discours à leur intention. La salle et les galeries étaient combles. L'un des meilleurs orateurs, et assurément le plus original de la soirée, fut un grand nègre, John Brown, si j'ai bonne mémoire, qui venait tout récemment de s'enfuir avec femme et enfants ; il racontait cette histoire. Il y avait une fraîcheur, une vie, quelque chose de particulier dans l'éloquence et les gestes de cet homme, et qui ajoutait un charme infini au vif intérêt inspiré par son récit. Il se ser-

vait de comparaisons et d'expressions qui faisaient éclater de rire les auditeurs. John Brown riait avec eux, ne se laissait pas troubler et continuait avec plus d'animation encore. Je me souviens surtout du passage où il racontait comment il avait traversé une rivière tandis qu'on le poursuivait. « Me voilà assis dans un bateau avec une paire de rames seulement, et ramant de toutes mes forces pour atteindre le rivage libre, où ma femme et mes enfants m'attendent déjà. Ceux qui me poursuivaient ramaient avec trois paires de rames pour me saisir; ils sont tout près de moi. Mais au-dessus de nous est le grand Dieu qui nous regarde ; il me donne de l'avance. J'arrive au rivage, je suis libre, et dès le soir avec ma femme et mes enfants. » L'assemblée applaudit.

Après cet orateur parut un groupe qui, lui aussi, fut accueilli par les plus vifs applaudissements. Une jeune femme blanche, portant une robe de même couleur fort simple, et les cheveux relevés, se présenta en tenant par la main une mulâtresse au teint basané. Cette dernière avait été esclave et s'était sauvée cachée dans un navire. Son maître, soupçonnant le lieu où elle était, avait obtenu la permission de visiter le navire ; il y fit répandre une épaisse fumée de soufre pour la forcer à se présenter ; mais elle avait eu la force de résister et le bonheur d'échapper. Ce fut joli de voir mademoiselle Lucy Stone (j'avais fait sa connaissance chez mon petit docteur féminin) étendre sa main sur la tête de la mulâtresse en l'appelant « ma sœur » et en la présentant comme telle à la foule réunie. C'était bien, et tout le monde fut de mon avis, de voir une femme blanche se présenter ici comme la protectrice et l'amie de la femme de couleur. Mademoiselle Lucy le fit d'une manière toute féminine et avec calme. Puis elle ra-

conta l'histoire de la ci-devant esclave, parla sur l'esclavage pendant quelque temps avec une complète assurance, netteté et dignité dans le ton et les manières. Mais, au lieu de s'appuyer sur la connaissance féminine de la vie, d'appeler l'intérêt sur l'injustice que l'esclavage commet à l'égard de la femme, en lui enlevant la propriété de ses enfants pour en faire celle du maître, qui peut les vendre comme bon lui semble; au lieu d'insister sur ceci et plusieurs circonstances également propres à émouvoir la droiture et le cœur, et qui frappent surtout la femme esclave, mademoiselle Lucy se lança dans la polémique, déjà tant calfatrée dans les journaux, contre les défenseurs de l'esclavage dans le Nord, contre Daniel Webster et son zèle ardent pour la liberté des Hongrois, tandis qu'il voit avec indifférence trois millions d'individus en Amérique plongés dans l'esclavage. Elle répéta ce que des hommes avaient déjà dit, mieux et avec plus de force, et échoua complétement comme orateur féminin. Quand les femmes comprendront-elles que, pour occuper dignement une place dans le forum, elles doivent s'y présenter avec la noblesse et l'autorité de personnes qui ont réellement de nouvelles, de hautes vérités à proclamer, et rester dans le centre de la sphère des femmes! Toute la courtoisie et la bienveillance des hommes ne suffiront pas, à la longue, pour les maintenir à la tribune, si elles ne l'occupent pas d'une manière spéciale, qualité qui ne leur manque pas au fond, pourvu qu'elles veuillent l'avoir; mais il faut pour cela qu'elles se comprennent, ainsi que la vie, plus profondément. Les femmes qui, à toutes les époques, se sont présentées comme prêtresses de la vie intime, comme prophétesses et interprètes de ce qu'il y a de plus élevé et de plus saint; qui ont été écoutées des peuples et des rois, Débo-

rah, Wala (1), la Sybille, Égérie (pour citer seulement quelques-uns des types les plus anciens), indiquent aux femmes du Nouveau-Monde la route qu'elles devraient suivre pour parvenir à un pouvoir, à une influence publique. Si elles sentent que ces hautes facultés leur manquent, elles feront mieux de se tenir à l'écart et dans le silence. Quel pouvoir est plus grand que celui de l'amour, de la bonté raisonnable? L'aigle et la colombe, je l'ai ouï dire, sont, de tous les oiseaux, ceux dont le vol est le plus prolongé et le plus rapide pour atteindre leur but.

L'auditoire de mademoiselle Lucy Stone était bienveillant; il écouta avec attention, applaudit à la fin du discours, mais modérément. On loua sa facilité d'élocution, la convenance de sa personne; ce fut tout : on ne pouvait pas aller au delà. Le tout ne valait pas grand'chose.

Les orateurs hommes qui se succédèrent donnèrent plus de vie et d'intérêt à la discussion; mais ils me blessèrent par leur manque de modération, de justice, en appelant par leur nom, et même en cherchant et en indiquant du doigt dans les galeries, les personnes qui ne les suivaient pas dans leur travail d'abolitionistes. Je fus blessée d'entendre profaner la vie de famille en divulgant des divergences d'opinions entre père et fils sur cette question, et par d'autres infractions à ce principe divin de la morale : « Ne jugez pas! » Cette polémique fut poussée avec beaucoup d'excès, de personnalités; mais tout se passait cependant avec animation et gaieté. Ces rapports entre orateurs et auditoire étaient on ne peut plus libres et plus intimes. Le légiste Wendel Philipps paraît être très en faveur, et c'est véritablement un orateur richement doué,

(1) Antique sorcière scandinave. (Trad.)

agréable, qui entraîne le public, et semble connaître le pouvoir qu'il possède de le toucher et de l'électriser. Un jeune homme, M. Quincy (de l'une des premières familles de Boston), parla vivement contre les partisans de l'esclavage, et parmi ceux-ci contre son frère aîné, maire de Boston ; mais le public ne goûta point ses attaques, surtout contre le maire; il siffla et fit un vacarme épouvantable qui animait encore davantage l'orateur : il allait et venait sur l'estrade, les mains dans les pans de son habit qu'il agitait ; il avait l'air content comme si des zéphyrs agréables voltigeaient et soufflaient autour de lui. A la fin, le bruit et les cris de Philipps ! Wendel Philipps ! devinrent tellement prépondérants, qu'on n'entendait plus M. Quincy. Il cessa donc de parler, et fit signe en souriant à Wendel Philipps de prendre sa place. Celui-ci, jeune, blond, ayant une jolie taille, un maintien aisé, s'avança et fut salué par une salve d'applaudissements à laquelle succéda un silence profond. Philipps, sûr de lui-même et de son auditoire, parla avec calme et assurance ; il reprit le point que mademoiselle Stone avait négligé, s'occupa de la femme esclave comme *mère*, et dont l'enfant nouveau-né appartenait au propriétaire d'esclaves. Il s'exprima avec une voix, des paroles affectueuses, intimes, tendres, bien propres à exciter la fureur des hommes contre les rapports et les actes dont il faisait le récit. L'assemblée, suspendue à ses lèvres, recueillait chacune de ses paroles. Une fois, au milieu d'un argument, il interpella mon compagnon en disant : « N'est-ce pas ainsi, frère Sumner ? » Celui-ci sourit et fit un signe de tête approbatif. Vers la fin du discours, un monsieur sauta sur l'estrade et se mit à parler en même temps que Philipps. Celui-ci rit, pria l'assemblée de ne point écouter « cet homme inconvenant. » Alors l'au-

ditoire entra en fermentation, mais gaiement, rit, interpella, battit des mains, siffla tout à la fois. Dans l'intervalle, on évacua les galeries sans bruit et facilement. Les orateurs firent une collecte dans la salle pour la mulâtresse, après quoi nous quittâmes ce lieu avec la foule; j'admirai le calme et la méthode avec lesquels cela se fit. Personne ne heurta, ne poussa; chacun marchait paisiblement à son rang, et l'assemblée s'écoula ainsi comme un flot paisible. J'étais contente d'avoir vu une réunion populaire où tant de licence était dominée par tant d'ordre et de bonhomie.

Accompagnée par M. Sumner, je suis allée un jour au Palais d'État, où j'ai vu le sénat, à moitié endormi, délibérer sur du cuir pour les souliers; dans la chambre des représentants, j'ai entendu des discours dont l'éloquence, animée, il est vrai, était un peu plébéienne, sur la question de la majorité au sujet des votes (dont je ne te parlerai point). Les Américains improvisent avec la plus grande aisance et facilité; leurs discours ici ressemblaient à un fleuve écumant; leurs gestes étaient énergiques, mais uniformes et sans élégance. Le geste le plus fréquent, c'est d'étendre le bras droit avec le poing fermé, ou de tendre l'index. Dans les deux chambres, le président, des orateurs et plusieurs membres vinrent vers moi, me donnèrent des poignées de main et me souhaitèrent la bienvenue. J'en fais mention, parce qu'il me semble aimable et amical d'accueillir ainsi une étrangère et une femme qui n'a aucune importance dans la vie politique, et n'appartient qu'au monde paisible du foyer domestique. Ceci ne prouverait-il pas que les hommes du Nouveau Monde considèrent le foyer comme le sein maternel de l'État?

Cette visite au Palais d'État de Boston, qui est un ma-

gnifique édifice à l'intérieur et extérieurement, m'a fait plaisir. Deux grands jets d'eau s'élancent devant sa façade, et du perron on a une vue des plus splendides. Au-dessous est la grande place, qui porte le nom de la ville, et au centre de laquelle est aussi un jet d'eau fort beau qui s'élance d'un bassin. De trois côtés il y a trois jolies rues le long desquelles sont de beaux ormes, l'arbre de parade du Massachusett. Plusieurs de ces mêmes arbres embellissent la place et la font ressembler à un parc. Du quatrième côté, on a la vue du golfe. J'aime à me promener sur les larges trottoirs d'asphalte, sous ces beaux ormes (quand il ne fait pas trop froid), à regarder, à travers les branches, le splendide ciel bleu du Massachusett, à voir dans le parc les petits républicains, sortant de l'école, courir et faire tapage. Près de là sont plusieurs belles rues bien bâties, entre autres Mount-Auburn, avec vue sur la mer. Au bas de la colline, de l'autre côté, est une place appelée Louisburg-square, où je me promène souvent aussi, moins pour sa jolie clôture d'arbres et de buissons et sa pauvre statue d'Aristide ainsi enclosée, que parce que madame Bryant y demeure et que je me trouve toujours bien chez elle. J'y fais de temps à autre un agréable dîner avec sa mère, madame Lée, femme âgée, spirituelle, cordiale, belle encore, et une couple d'autres convives. Madame Bryant est de ces fashionables qui, en femme riche, fait venir volontiers ses toilettes toutes faites de Paris, et n'en a pas moins le cœur ouvert aux bonnes œuvres cachées. Elle cherche à rendre heureux tout ce qui l'entoure, même les animaux. « Princesse, » beau lévrier gris, est à son aise dans la maison, et le plus agréable chien d'intérieur dont j'aie fait la connaissance jusqu'ici.

Un jour où le traînage était bon, madame Bryant m'a

menée voir des promenades en traîneaux sur le Neck, étroite langue de terre où vont lutter les fashionables de Boston. Les jeunes gens, dans leurs légers et frêles véhicules attelés de chevaux rapides, couraient comme le vent. C'était agréable et vif à voir. J'ai vu aussi l'un de ces traîneaux géants qui peuvent contenir de cinquante à cent personnes assises. Il était attelé de quatre chevaux et l'intérieur rempli de plus de cinquante jeunes personnes et femmes en chapeaux de soie, blanc ou rose, avec rubans flottants. Cela ressemblait à une immense corbeille de fleurs. Mais je n'aime pas les masses de gens ni les masses de fleurs : elles détruisent toujours l'individualité. Je n'ai pas vu de plus jolies courses en traîneaux que les nôtres en Suède, où dame et cavalier, assis l'un à côté de l'autre sur des peaux de léopard ou d'ours, sont traînés par deux chevaux vigoureux couverts d'un filet blanc que l'air agite.

Il n'y a presque pas eu de traînage à Boston, l'hiver n'ayant pas été rigoureux. Moi qui aime tant notre hiver, qui respire si facilement par nos plus grands froids, je sens ici ma respiration gênée, quand le froid est vif comme dans ce moment. Je le trouve alors bien rude ; on dirait que l'air s'est imprégné de l'esprit rigide des vieux pèlerins et l'a pénétré. Un air de cette espèce ne me convient pas, il doit être tout différent de celui d'Europe : il a quelque chose de sec, de mince, de singulièrement fin et pénétrant qui doit influer sur la constitution de ce peuple. Il est fort rare ici de voir des personnes grasses, des formes pleines ; les femmes ne paraissent pas robustes. Les hommes ont l'air vigoureux, de l'élasticité ; mais ils sont ordinairement maigres, prennent de l'accroissement en hauteur plutôt qu'en grosseur. Leurs joues se creusent dès qu'ils ont passé les années de l'adolescence, et la forme du visage se rap-

proche du type indien. Le climat de Boston passe, en général, pour être malsain, à cause des vents froids de la mer. Je ne te parlerai guère de cette ville, où j'ai vu peu de chose, et avec une disposition d'esprit partiale. Elle me semble n'avoir rien de remarquablement joli, excepté la partie dont je viens de te faire la description. Je n'ai vu ses environs qu'en voiture fermée : on dit qu'ils sont jolis et ressemblent en quelques points à ceux de Stockholm.

Les moments les plus riches que j'aie passés dans cette ville sont ceux où j'ai assisté aux lectures de Shakspeare faites par madame Kemble. C'est un véritable génie. La faculté qu'elle possède de donner à sa voix l'expression et les inflexions nécessaires pour la changer instantanément suivant les personnages est admirable. Jamais on n'oublie ce qu'on lui a entendu lire ; elle vous transporte complétement dans le monde et les scènes qu'elle représente. Sa mimique est de toute beauté, surtout dans les rôles héroïques. Je me souviendrai toujours de l'expression de son visage lorsque, représentant Henri V, elle exhorte l'armée à remplir noblement son devoir. La scène entre le roi guerrier amoureux et la timide, la noble et cependant naïve princesse française a été lue par madame Kemble de manière à faire rire et pleurer, c'est-à-dire on rit avec les yeux pleins de larmes de plaisir. Quand madame Kemble paraît devant le public, on voit sur-le-champ qu'il y a en elle une nature énergique et fière qui s'incline devant son auditoire, parce qu'elle est sûre de le dominer bientôt. La première impression qu'elle fait est déjà puissante ; ensuite, pendant sa lecture, madame Kemble oublie le public et elle-même, et le public oublie tout également : ils vivent, frémissent, respirent ensemble, et sont tous deux ravis par les grandes scènes dramatiques de la vie, que madame Kem-

ble évoque magiquement avec une énergie admirable. Elle est forte, mais non pas grande; son visage, sans être beau, est cependant joli, et surtout riche et magnifique d'expression. « Il y a cinquante sourires dans son sourire, » dit Marie Lowell, qui s'exprime toujours si bien.

Madame Kemble a été infiniment aimable pour moi, et m'a donné gratuitement un billet d'entrée pour ses « lectures. » Je puis y assister avec un ami. L'autre jour elle a lu mon drame favori de Shakspeare, *Jules César*, et d'une telle façon, que je me suis presque trouvée mal. A côté de ces splendides caractères héroïques et de leur vie, le présent et ma propre vie me paraissaient si pauvres, si vulgaires, si faibles, si décolorés, que j'en éprouvai une véritable angoisse. Ce sentiment s'accrut lorsque, tout émue encore par la lecture, je fus obligée, entre les actes et à la fin de la pièce, de me tourner à droite et à gauche pour répondre aux présentations et donner des poignées de main aux meilleures gens du monde peut-être, mais que dans ce moment je souhaitais tous ensemble dans la lune. Et puis, chaque fois qu'il y avait quelque chose de remarquable, soit dans la pièce, soit dans la manière dont elle était lue, une femme étrangère assise à côté de moi m'en avertissait amicalement avec son coude.

Quant aux personnes qui m'entourent, je suis obligée de les diviser en deux classes, ou plutôt en trois. L'une est aimable, pleine de bonté, d'esprit, d'une noble délicatesse, je n'en ai trouvé nulle part de plus agréables. La seconde manque de réflexion : ses intentions sont bonnes, mais elle me cause souvent un grand tourment, ne me laisse de repos ni à la maison, ni dehors, ni dans les églises, en un mot, nulle part; elle ne comprend pas qu'on puisse désirer et avoir besoin de rester en paix. Beaucoup

de curiosité règne assurément dans cette classe, mais en même temps beaucoup de bienveillance et de cordialité, quoiqu'elles soient souvent exprimées d'une manière un peu bizarre. Cependant, si j'étais dans mon état physique et moral ordinaire, il y a une foule de choses que je prendrais mieux. Quant à la troisième classe, elle est insupportable. Je me bornerai à dire qu'elle est peu nombreuse, et que je lui donne une place dans les litanies.

J'ai des invitations pour toute la semaine ; maie je n'accepte qu'un dîner par-ci, par-là, c'est-à-dire de petits dîners. Ils sont la plupart du temps amusants, et je vois alors des familles aimables, des maisons qui le sont aussi ; on retrouve partout l'arrangement et le goût anglais. J'ai dû renoncer presque complétement aux réunions du soir, tant je m'y trouvais mal. La chaleur produite par l'éclairage au gaz des salons de New-York et de Boston me donne la fièvre. En revanche, j'ai joui de quelques soirées paisibles à la maison depuis que j'ai trouvé un jeune lecteur, M. Vickers, fils d'un Anglais associé de Benzon, et qui demeure dans la maison. Il s'est offert pour me faire la lecture, tout en ne sachant pas s'il pourrait s'en tirer à ma satisfaction, disait-il, n'ayant jamais lu haut auparavant. Il commença donc par balbutier un peu, mais lentement et avec la plus douce voix d'homme ; c'était une sorte de musique pour mon âme ; il me calmait avec suavité. Bientôt Vickers a cessé de balbutier, et sa manière de lire est devenue égale, mélodieuse comme un flot qui roule sans bruit. Il m'a fait passer ainsi mainte bonne soirée en me lisant la biographie de Washington par le président de Cambridge, M. Sparks, les Essais d'Émerson et autres ouvrages.

J'ai remarqué ici, chez les deux sexes, une intonation singulièrement chantante en parlant. Chez les individus déve-

loppés, elle devient mélodieuse ; mais chez ceux qui le sont moins, en particulier chez les femmes, elle est souvent gémissante et parfois sifflante, surtout à la fin d'une question ; ce qui n'est pas agréable. Les hommes du commun parlent souvent du nez ; les voix fortes et pleines sont rares. En général, on parle, et surtout les hommes, bas, sans accent, avec une sorte de nonchalance, en laissant tomber les paroles avec indifférence. Il m'arrive souvent de ne pas les entendre ou comprendre quand ils parlent entre eux, tant ils le font bas et sans expression. Cela ne les empêche pas cependant de conclure les affaires promptement. Ils ne font pas de longues réflexions, disent peu de paroles, ne perdent pas de temps et prennent une résolution en un clin d'œil. Je suis souvent étonnée du silence et de la facilité avec lesquels les affaires paraissent se conclure ici : c'est à croire qu'on se sert d'une espèce de télégraphie. La bonne société attache beaucoup de prix à savoir plusieurs langues, surtout le français ; et bon nombre de personnes aiment à montrer qu'elles savent le parler, mais elles s'en tirent rarement avec succès, quoique les Américains prononcent le français bien mieux que les Anglais. Les plus raisonnables ici sont fort au-dessus de cette vanité et s'en amusent.

Je dois à M. Sumner quelques bons moments par l'obligeance qu'il a eue de me lire diverses choses, principalement des poésies de Longfellow. Il m'a lu un jour une narration (au fond c'est un poëme en prose) de Nathaniel Hawthorne, qui m'a fait un tel plaisir, que je veux te la raconter le plus brièvement possible. Hawthorne, l'un des jeunes prosateurs de l'Amérique du Nord, jouit déjà d'une grande réputation. Ses écrits m'ont été envoyés par une amie anonyme que j'espère découvrir, car je veux la re-

mercier. Howthorne traite des sujets nationaux avec infiniment d'intimité, de fraîcheur; le sentiment mystique et sombre qui est au fond de ses tableaux ressemble à une nuit étoilée et cause un grand ravissement aux habitants du Nouveau-Monde, peut-être parce qu'il diffère beaucoup de leur vie journalière. La narration que M. Sumner m'a lue est intitulée la *Grande Figure de granit*, et la pensée paraît en avoir été inspirée par une figure colossale que l'on voit au milieu des montagnes du New-Hampshire (les montagnes Blanches).

« Dans l'une des vallées de New-Hampshire, dit Hawthorne, était une chétive cabane où des parents pauvres élevaient leur jeune fils. De cette demeure, comme de toute la vallée, on voyait dans l'une des montagnes, et pour ainsi dire taillée dans le roc, une tête humaine connue sous le nom de la grande figure de granit. Une antique tradition assurait qu'il viendrait un jour dans la vallée un homme dont le visage ressemblerait à celui de la grande figure de granit, qu'il serait le plus noble des humains et introduirait l'âge d'or dans le pays. Le petit garçon grandit en contemplant la figure, qui dominait la vallée, en songeant à l'étranger attendu, et il pouvait passer des heures entières absorbé par la noblesse et la beauté de cette figure. Il alla à l'école, devint jeune homme, instituteur, prêtre, et toujours il regardait la figure de la montagne. Son amour pour elle et l'impatience de voir arriver l'homme promis augmentaient de jour en jour. »

« Tout à coup une grande clameur retentit dans la vallée : « Le voici ! le voici ! » Tous les habitants sortirent pour aller au-devant du grand homme et lui souhaiter la bienvenue; le jeune prêtre était parmi la foule. Le grand homme arriva dans une grande voiture traînée par quatre

chevaux, entouré d'une multitude qui poussait des acclamations. Le peuple s'écriait : « Comme il ressemble à la figure de granit! » Mais le jeune prêtre vit dès le premier coup d'œil qu'il n'en était rien, que ce n'était pas le grand homme promis, et le peuple fit la même remarque quand cet homme eut fait un court séjour dans la vallée. Le jeune prêtre continua à marcher paisiblement dans sa voie, en faisant le bien, en attendant le bienfaiteur promis, et en regardant toujours la figure de granit; il croyait vivre et agir sous ses yeux. Une fois encore on cria : « Le voici! voici le grand homme! » Et le peuple courut de nouveau à sa rencontre. L'étranger venait avec pompe comme le précédent, et la multitude cria encore : « Comme il ressemble à la grande figure de granit! Assurément c'est lui. » — Le jeune prêtre vit un visage d'une pâleur jaune, elle ressemblait véritablement un peu à la grande figure; cependant la différence était forte. Au bout d'un certain temps elle fut plus sensible, et on ne tarda point à s'apercevoir que ce grand homme ne l'était pas, ne ressemblait pas à la figure de granit, et on le chassa de la vallée. Ces espérances et ces erreurs se renouvellent plusieurs fois. A la fin, le jeune prêtre calme l'ardeur de son impatience; il espère encore, mais en secret; il continue tranquillement à remplir sa mission, avec une gravité croissante et dans un cercle plus étendu, tout en levant encore les yeux vers la grande figure de granit, et en gravant pour ainsi dire ses traits plus profondément dans son âme. Il devient homme mûr, ses cheveux commencent à grisonner, et son visage à porter la trace des années; le grand homme n'est pas encore venu, mais il l'espère toujours. En attendant, l'influence du prêtre a ennobli les habitants de la vallée et elle s'est embellie. Après une longue

suite d'années, la paix et le bien-être général se sont établis dans la contrée. Les cheveux du prêtre sont blancs comme de l'argent, ses traits se sont roidis, son visage a pâli, mais il exprime complétement son amour pour les hommes, et le peuple de la vallée commence à dire bas : « Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble d'une manière de plus en plus frappante à la grande figure de granit ?... » Un soir, un étranger se présente devant la cabane du prêtre et y reçoit l'hospitalité. Il est venu dans la vallée pour voir la grande figure de granit dont il a entendu parler et l'homme que la renommée dit lui ressembler, non-seulement par les traits, mais encore par la beauté de son esprit. Pendant la soirée paisible, à la clarté des lumières éternelles, devant la grande figure de granit de la montagne, l'étranger reconnaît celui qu'on attendait dans — son hôte ; et celui-ci, dont la dernière heure est arrivée, sent son âme se remplir d'un pressentiment plein de béatitude. Ses traits, en se roidissant dans le trépas, prennent en même temps une parfaite ressemblance avec la grande figure vers laquelle, au moment de sa mort, son visage est encore tourné. »

Hawthorne est essentiellement poëte et idéaliste de sa nature. Le dernier livre qu'il a fait paraître, *la Lettre écarlate*, fait grande sensation dans ce moment, on en parle comme d'une œuvre de génie. Hawthorne est, dit-on, bel homme, mais il appartient aux natures poétiques misanthropes. Je connais sa femme et sa belle-sœur. Toutes deux sont des femmes pleines d'âme ; la première surtout est fort jolie et gracieuse. Les Hawthorne sont sur le point d'aller habiter les bords d'un lac dans le Massachusett occidental, dans une charmante contrée appelée Lennox, où demeure aussi mademoiselle Sedgewick ; ils m'ont invitée

amicalement à venir chez eux. Je serai charmée d'apprendre à connaître plus intimement l'auteur de la *Grande Figure de granit.*

N. P. Wallis, de New-York, est un écrivain plein de talent, qu'on lit beaucoup, mais d'un esprit créateur très-différent de celui de Hawthorne. Spirituel, satirique, plein d'une vie badine, Willis trace des figures de genre, prises dans la vie extérieure plutôt que dans la vie intérieure. Hawthorne écrit des lettres mystiques écarlates puisées dans les chambres sombres du cœur, et Willis des impressions de route.

Cooper et Washington-Irwing nous ont fait connaître, par leurs romans et leurs narrations, une partie du monde dont les noms de Niagara et de Washington nous étaient à peu près seuls connus. Après ces poëtes en prose, viennent plusieurs femmes qui se sont distinguées dans le genre du roman. Les premières entre toutes et les plus goûtées sont : Mademoiselle Catherine Sedgewick. Madame Maria Child montre, dans ses tableaux de la vie ancienne et actuelle, son amour ardent pour les idéalités de la vie, pour tout ce qui est bon, noble et beau, que ce soit hommes, fleurs, étoiles, institutions, sciences, arts, événements, et cherche le point ou le ton par lequel ils s'accordent avec les harmonies éternelles. C'est un penseur platonisant, une chrétienne de cœur et de conduite. Madame Caroline Kirkland, spirituelle, gaie, satirique, s'appuie sur un grand cœur et une forte raison, comme nous l'avons vu dans son admirable livre : *Un nouveau foyer dans l'Ouest.* Mademoiselle Maria Mac-Intosh, que nous connaissons également par son roman *Paraître ou être,* mais dont la vie privée est son plus beau roman ; on pourrait dire ceci des autres également. J'ai déjà parlé de madame

Sigourney, et ne connais encore que de réputation madame L. Hall, auteur d'un grand poëme dramatisé intitulé *Miriam*.

Il y a ici des légions de femmes auteurs et poëtes, de second et de troisième ordre. Elles forment une bande de serins, de bouvreuils, de moineaux ; il s'y trouve même quelques merles, dont les chants de printemps sont profonds, riches de pensées, beaux, quoique peu nombreux. Mais je n'ai pas encore rencontré, chez les femmes poëtes de ce pays, le chant soutenu et riche de l'alouette, l'inspiration complète du rossignol : j'ignore si cette riche inspiration artistique fait partie de la nature de la femme. Je ne crois pas non plus, en général, à sa capacité comme artiste créateur. « Les poëmes lyriques non écrits, pourraient bien être, dit Émerson, un jour où nous causions sur ce sujet, sa spécialité innée. »

Les Lowell sont en deuil, la jolie petite Rose est morte, son père me l'a annoncé par quelques lignes, je vais aller chez eux.

Le 10 février.

Ma chère Agathe, je saisis le moment au passage et....

Le 15 février.

Il m'a échappé comme je mettais la main dessus. Une visite qu'il fallait recevoir m'est venue, et ensuite... Hélas ! qu'on jouit peu de l'existence avec cette vie agitée, si honorable cependant. Je voulais me reposer un jour, ne pas

ouvrir les lettres contenant des invitations, des demandes d'autographes, des vers, les paquets, les boîtes contenant des cadeaux de livres, de fleurs, etc., etc. Souvent je ne viens pas à bout, ou, pour mieux dire, la force me manque pour lire toutes les lettres, tous les billets qui m'arrivent dans le courant de la journée. La seule pensée d'y répondre me donne la fièvre ; et puis des visites, des visites, des visites !!!

En attendant, je remercie de tout mon cœur Dieu et mon bon docteur de ce que ma santé est meilleure, parce qu'elle me permettra de mieux accueillir une bienveillance dont je suis fort reconnaissante, et de faire ma campagne dans les divers États de l'Union. Je ne puis assez remercier Benzon du bien-être qu'il m'a procuré à Boston, des soins de M. et madame King, mes aimables hôtes depuis que Benzon est parti. J'ai vécu comme une princesse sous le rapport du comfort de la vie; mais je suis impatiente d'aller au Sud, de respirer un air plus doux, de vivre avec la nature, d'avoir des perspectives plus étendues, d'entendre le murmure des prairies dans le « merveilleux occident, » sur les bords de l'Ohio, du Mississipi. C'est alors, me dit-on, que je verrai et comprendrai ce que sera l'Amérique future. Je le comprends déjà par ce qu'on me dit ici de la fertilité et de la richesse de cette contrée ; on assure que la vallée du Mississipi est dix fois plus grande que celle du Nil, et pourrait contenir une population de plus de deux cent cinquante millions d'âmes!... Comme je me trouverai bien quand le printemps viendra ! La température est dans ce moment très-froide et rude ici.

Je vais te faire rapidement le bulletin des événements de ces jours derniers.

Je suis allée à Cambridge chez les Lowell ; le professeur

Parsens m'a accompagnée. La petite Rose, couchée dans sa bière, était encore jolie, quoique bien vieillie. Son père assis à sa tête pleurait comme un enfant ; Marie pleurait aussi avec infiniment de douceur et de beauté, et je pleurai avec eux, comme tu le penses bien. Ces jeunes époux peuvent répandre des larmes sans amertume, car ils sont deux et ne font qu'un pour l'affection. Ils s'appuieront l'un sur l'autre, se consoleront mutuellement ; mais comme ils ont beaucoup de tendresse de cœur, le chagrin mord profondément sur eux.

J'ai dîné chez le professeur Parsens ; j'étais affligée, mal en train, nullement aimable : c'est pourquoi je me suis pour ainsi dire arrachée à la société du soir pour retourner chez moi. Si on savait combien ce malaise nerveux me fait souffrir, on me pardonnerait une apparente froideur ; elle n'est pas dans ma volonté ni dans mon cœur. Je me suis reposée le soir en écoutant la lecture mélodieuse de Vickers.

Un aimable jeune homme, mon compatriote, M. Wachenfelt, m'a mené voir la célèbre manufacture de Lowell ; il y est établi depuis plusieurs années. J'aurais voulu remettre cette course, car il faisait froid, et je n'étais pas bien ; mais on avait invité du monde à mon intention, préparé un festin ; il a donc fallu partir, et je ne m'en suis pas repentie. Par cette soirée étoilée, ce froid de neige, et de la colline de Drewcott, les bâtiments de la manufacture de Lowell formaient un demi-cercle resplendissant de lumières (on aurait dit un château magique), et m'offrirent un coup d'œil splendide sur cette terre couverte de neige. Ensuite, quand on pense, quand on sait que ces clartés ne sont pas des feux follets, un ornement, mais les symboles réels d'une vie animée, remplie d'es-

pérance pour les personnes dont elles éclairent le travail; quand on sait que chaque cœur renfermé dans ce palais du travail possède une petite lumière bien nette qui éclaire un avenir de bien-être et de prospérité rapproché de tous par le mouvement de la roue des machines à tisser, alors, en vérité, ces lumières rendaient un témoignage de la chose, et je regardai l'illumination avec un plaisir qui me fit trouver cette nuit d'hiver chaude.

Puis je donnai amicalement la main à une foule de gens, et tins bon jusque fort avant dans la nuit. Le lendemain, j'ai visité la manufacture et vu les « jeunes dames » à leur travail et à leur dîner, leurs dortoirs, etc., etc. Tout était bien et parfaitement conforme à la description qu'on m'en avait faite. Seulement je remarquai que plusieurs des « jeunes dames » approchaient de la cinquantaine, que plusieurs étaient assez mal habillées et d'autres, en revanche, avec trop de coquetterie. Ce qui me frappa surtout, c'est le bon accord des hommes et des machines. Par exemple, j'ai vu des jeunes filles se tenir chacune au milieu de quatre métiers à filer travaillant activement; aller de l'un à l'autre, les regarder, les surveiller, les soigner à peu près comme une mère soigne et s'occupe de son enfant. Les machines deviennent de plus en plus des enfants obéissants sous les yeux maternels intelligents. La procession des ouvrières en châles, chapeaux et voiles verts, marchant deux à deux pour aller dîner, était jolie à voir; ces femmes paraissent honnêtes; elles mangent à de petites tables de cinq à six personnes, et ce qu'on leur donne m'a paru bon et suffisant : j'ai remarqué du lard et des pommes de terre, des tartes aux fruits. Plusieurs jeunes femmes du cercle de la civilisation de Lowell me furent présentées; quelques-unes étaient re-

marquablement jolies. Ensuite on me mena en voiture fermée et sur une neige craquante (il y avait ce jour-là dix-sept degrés de froid) voir la ville et ses environs. Sa position est agréable sur le bord de la fraîche et mugissante Merrimack (l'eau riante), et des hauteurs la vue s'étend jusqu'aux montagnes Blanches, dans le New-Hampshire; leurs cimes, couvertes de neige, s'élèvent au-dessus de toutes les montagnes visibles. Cette perspective est grande, magnifique. La ville, fondée il y a trente et quelques années par l'aïeul de James Lowell avec quelques centaines d'habitants, en renferme maintenant trente mille; le nombre des maisons s'est accru en proportion. On attache beaucoup d'importance au caractère des jeunes ouvrières quand on les prend pour la fabrique, et à leur conduite pendant qu'elles y sont. On m'a bien parlé d'un enlèvement par-ci par-là; mais la vie de travail est plus puissante ici que la vie de roman; elle existe cependant dans le cœur et la tête des jeunes filles : ce serait mal s'il en était autrement. Celles qui sont laborieuees et capables peuvent gagner de six à huit dollars par semaine : aucune n'en reçoit moins de trois. La plupart amassent de de l'argent, peuvent quitter la fabrique au bout de quelques années, et entreprendre un travail moins fatigant. Le soir, je suis retournée à Boston, par le chemin de fer, accompagnée par M. Wachenfelt, qui paraît fort aimé des habitants de Lowell.

Cette excursion m'a fait perdre, et je le regrette fort, la lecture de *Macbeth* par madame Kemble. Les journaux contenaient, ce soir-là, des récits détaillés sur l'instruction juridique relative à l'assassinat de Parkman; ces détails sinistres avaient agi sur l'imagination de madame Kemble, qui en convint, de sorte qu'elle a donné à sa lecture du

drame de Shakspeare une épouvantable réalité, et une puissance surnaturelle à la scène de nuit des sorcières, à toute la pièce en général. Plusieurs de ses auditeurs me l'ont dit.

Dimanche dernier, je suis allée avec quelques messieurs et mademoiselle Sedgewick (venue en ville pour peu de jours) dans l'église des Marins, pour entendre leur célèbre prédicateur, le père Taylor. C'est un véritable génie, il m'a ravie. Quelle chaleur! quelle originalité! quelle richesse d'expression il y a dans ses peintures poétiques! Il doit, en vérité, avoir le pouvoir de réveiller les morts d'esprit. Un jour, parlant de l'homme méchant et vicieux, il s'interrompit, et se mit à décrire une matinée de printemps à la campagne, la beauté de la contrée, le calme, l'air embaumé, la rosée sur l'herbe et les feuilles, le lever du soleil; — puis il revint à l'homme méchant, et le plaça en face de cette magnificence de la nature : « ce malheureux ne peut pas en jouir. » On m'a raconté qu'une autre fois il entra dans son église avec l'expression d'un profond accablement, la tête baissée et sans regarder, comme d'habitude, à droite et à gauche (il était obligé de traverser l'église pour arriver à la chaire), en faisant un signe de tête amical à ses amis et connaissances. Tous se disaient : « Qu'a donc le père Taylor? » Il monta en chaire, s'inclina en proie à la plus grande affliction et en s'écriant : « Que le Seigneur ait pitié de nous! car nous sommes *une veuve!* » et il indiqua la bière qu'il avait fait placer sous la chaire, dans le passage. L'un des marins de la paroisse venait de mourir, laissant une veuve et plusieurs enfants, sans aucuns moyens d'existence. Le père Taylor n'avait fait qu'un, de la paroisse, de lui et de la veuve, et traça un tel tableau du chagrin de cette infortu-

née, de sa position, de la triste perspective qui se développait devant elle, etc., qu'après le sermon toute la paroisse se leva comme un seul homme, et apporta à la veuve des dons qui la mirent sur-le-champ au-dessus de la misère. En vérité, nos prêtres qui lisent leurs sermons froidement moralisant, devraient apprendre du père Taylor comment on touche et entraîne les âmes. Je lui fus présentée, ainsi qu'à sa femme, au cœur chaud aussi bien que lui. Il a environ soixante ans, une physionomie animée, expressive au plus haut degré, un visage couvert de rides profondes. Le père Taylor répondit à nos remercîments de son sermon : « Ah! c'est fini, c'est fini de moi, je suis complétement brisé, et obligé de me monter pour faire sortir un peu de vapeur. C'est passé maintenant » En parlant ainsi, il leva les yeux, et s'écria le regard étincelant : « Que vois-je? O mon fils! mon fils! » Et, les bras ouverts, il alla au-devant d'un jeune homme d'une taille presque gigantesque, au visage rayonnant, bien portant et bon, qui entrait dans l'église, et s'enferma dans les bras du père Taylor, puis dans ceux de sa femme, avec une grande affection. « Est-ce que tout est bien ici, mon fils? demanda Taylor en se frappant sur la poitrine. Le cœur ne s'est pas endurci au contact de l'or? » Et, en découvrant deux grosses larmes dans les yeux du jeune homme, il s'écria : « Ah! je le vois, je le vois, tout va bien! Dieu soit loué! Que Dieu te bénisse, mon fils! » Et ce furent de nouveaux embrassements. L'adolescent était un jeune marin, parent en esprit seulement du père Taylor; saisi par la « fièvre de Californie, » il était allé au pays de l'or, et revenait après une année d'absence, avec ou sans or, je l'ignore; mais il était évident que le cœur n'avait point perdu sa santé. On m'a beaucoup parlé de la bonté, de la libéralité du père Taylor et de sa

femme, surtout envers les pauvres marins de toutes les nations.

Dans l'après-midi du même jour, j'ai assisté au service divin dans la chapelle de M. Barnard, où j'avais été invitée. J'ai vu dans sa maison la preuve de son étonnante activité pour aider les pauvres, les malheureux, à se relever par l'éducation et le travail. Cinq cents enfants environ étaient réunis dans la chapelle ; après le service divin, je donnai des poignées de main à tous ces petits républicains et républicaines, et deux fois à une partie d'entre eux. Les garçons surtout y mettaient infiniment d'ardeur. C'étaient de beaux enfants, pleins de vie. — L'activité ardente qui règne dans les États du Nord, en faveur de l'éducation de la jeune génération, est le signe certain et le plus beau de leur vie robuste et comme la prophétie d'un grand avenir. M. Barnard, missionnaire de la paroisse unitaire, est l'un de ses membres les plus actifs sous ce rapport, et n'a en vue que le bien de l'humanité. La plupart des grandes sectes de ce pays ont des missionnaires qu'elles envoient prêcher la parole, fonder des écoles ou pratiquer des œuvres de miséricorde. Ils sont entretenus par la paroisse à laquelle ils appartiennent, dont ils prêchent la doctrine et développent la puissance.

Durant mon séjour à Boston, j'ai visité les églises, et il m'a semblé que la plupart d'entre elles sont de la confession unitaire. Boston est appelé généralement la ville des unitaires, tant cette secte y est prépondérante. Mes connaissances les plus intimes ici étant de cette confession, beaucoup de gens croient que moi aussi je suis unitaire ; tu sais combien j'en suis éloignée, et combien le point de vue de cette secte me semble insufffisant Mais dans ce

pays je tiens à ne pas suivre mes sympathies, je veux apprendre à connaître toute création significative du cœur ou de la pensée dans sa spécialité. C'est pourquoi je cherche partout à voir, à étudier ce qui est caractéristique; c'est pourquoi j'ai voulu visiter en Amérique les églises de toutes les sectes, entendre, si c'était possible, tous leurs maîtres. Leurs divergences, quoique importantes pour la perception spéculative de la vie dans son système entier, ne le sont guère pour le christianisme pratique, pour la vie intérieure. Je m'en inquiète donc fort peu; toutes les sectes chrétiennes ne reconnaissent-elles pas le même Dieu, le même maître et médiateur, le même devoir, le même amour, la même espérance éternelle? Chacun a une mission particulière à remplir dans le royaume de la pensée; et Dieu ayant varié les dons de l'esprit, il en résulte des manières différentes de comprendre et d'exprimer la vérité : elle y gagne dans son ensemble. La grande discussion sur les sujets les plus élevés, soulevée dans ce pays par la diversité des Églises et leurs représentants dans la presse (toute secte un peu considérable a son journal particulier), est d'une importance infinie pour le développement de l'intelligence religieuse du peuple. Elle doit en outre conduire à une connaissance croissante de ce qui est essentiellement semblable dans toutes les Églises chrétiennes, et préparer peu à peu la voie vers une Église d'une unité et d'un caractère universels, même sous le rapport des dogmes.

Les deux Églises principales des États-Unis paraissent être les trinitaires et les unitaires. Ceux-ci sont le résultat d'une protestation contre la doctrine de la Trinité et de la vieille Église d'État (l'épiscopale), qui l'a adoptée. Cette dernière attache la plus grande importance à la foi, et

l'autre aux œuvres. Toutes deux reconnaissent le Christ, l'une comme Dieu, l'autre comme homme divin et le propose à l'humanité comme modèle suprême. Les deux Églises ont des confesseurs qui prouvent que dans chacune d'elles on peut avancer également dans la sanctification de la vie, et mériter au même degré le nom de — chrétien.

J'ai entendu plusieurs sermons prononcés par des prêtres de l'ancienne Église d'État, qui paraît être l'Église aristocratique de ce pays, et d'ordinaire les fashionables en font partie; c'est de bon ton. Mais sa pensée spéculative ne me semble pas encore sortie des voiles du moyen âge. On y met toujours en opposition la foi et la raison, et une pensée interprétative, du genre de celle de H. Martensen dans notre Nord, ne fait pas encore d'apparition sur le tertoire de la théologie américaine. Mais j'exprime cette opinion sans être complétement sûre de sa justesse, n'ayant pas encore causé de la littérature théologique dans ce pays, ni fait de lectures suffisantes sur ce sujet.

Le principal guide et champion des unitaires d'ici, c'est le docteur Ellery Channing, appelé aussi le « saint des unitaires, » l'un des plus beaux exemples qui puissent prouver à quel point l'homme peut arriver dans l'esprit chrétien. Ses amis m'ont cité maints traits de la profonde gravité et cordialité avec lesquelles cet homme généreux a cherché à redresser, à purifier, même les plus petites choses. On voit dans ses portraits, un regard qui n'est pas de ce monde, qui ne le cherche, ne le questionne pas, mais qui cherche et interroge un ami, un conseiller plus haut placé. On le voit aussi par sa biographie, ses lettres privées, récemment publiés par son neveu H. W. Channing, et que celui-ci a eu l'obligeance de m'envoyer. J'y

fais souvent ma lecture et elle me rappelle ta sentence favorite de l'Evangile : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Que le sentiment exprimé par les paroles que je trouve dans le livre ouvert devant moi est beau !

« Sentez combien vous êtes injuste envers vous-même, en permettant à un être humain d'empêcher le développement d'une âme comme la vôtre. N'oubliez pas que vous avez été créé pour aimer infiniment, éternellement, et que nul dévouement auquel vous n'auriez point répondu, ne ferme pour vous la source divine.

. . . .

« Je ne voudrais pas repousser votre désir de mourir ; car je ne connais rien de plus avantageux que la mort, pour ceux qui, ayant comprimé le mal de plus en plus, se sont élevés constamment au-dessus d'eux mêmes. Je m'estimerais heureux si je pouvais éveiller en vous et en moi cet amour désintéressé des hommes, qui se sacrifie lui-même, le sentiment de notre propre nature spirituelle, la confiance dans le principe divin qui est la base la plus intime de notre être, et en l'amour infini de Dieu pour la vie spirituelle des êtres qu'il a créés. Rien ne peut nous nuire, excepté notre infidélité envers nous mêmes, et le manque de respect pour notre propre esprit ; car, lorsqu'il nous manque, nous devenons les esclaves des circonstances et de nos semblables. Au contraire, si j'ai ce respect, je me sens fort et libre. »

Partout et en tout, on voit Ellery Channing tourné vers le divin Maître, qui se trouve dans la raison de l'homme éclairé par l'être divin envoyé de Dieu pour « compléter la loi ; » et c'est de ce point de vue intime qu'il agit au dehors.

Et jamais, sans doute, la bénédiction de Dieu n'a reposé d'une manière plus visible sur un homme. Quelles sont fraîches et complètes les expressions de sa joie et de sa reconnaissance à mesure qu'il vieillit! Ne semble-t-il pas rajeunir, et devenir plus heureux avec les années? Il se reproche de tant jouir, de se sentir si heureux dans le monde où tant de gens souffrent! mais ce n'est pas sa faute. Ses amis, la nature, la source invisible d'amour et de reconnaissance qui devient de plus en plus abondante dans son âme, — tout se réunit pour embellir sa vie. So horizon s'étend toujours davantage; à mesure que sa santé décroît, sa foi et son espérance en Dieu et dans les hommes, augmentent ainsi que son amour pour la vie, la grande et magnifique vie!

C'est dans sa vieillesse qu'il écrit à son sujet :

« Les liens de notre amitié deviennent de plus en plus suaves pour moi. Il me semble parfois que je n'ai rien compris à la vie humaine avant ces derniers temps; — mai il en est toujours ainsi. Nous nous réveillerons et nous verrons les choses merveilleuses et belles que nous n'avions vues jusque-là qu'avec des yeux voilés, et nous trouverons une création nouvelle sans faire un pas en dehors de nos vieilles demeures. »

Souvent il parle de la manière dont il jouit de la vie dans sa vieillesse. Quelqu'un lui ayant demandé un jour quel âge lui paraissait le plus heureux, il répondit en souriant : « Ce doit être vers la soixantaine. »

Durant la maladie qui mit fin à ses jours par l'épuisement, sa vie intérieure semblait avoir augmenté de force et de grandeur; il s'informait avec l'intérêt le plus cordial des affaires des personnes qui l'entouraient; chaque créature humaine paraissait lui devenir plus chère, plus

importante. En même temps son cerveau voulait s'occuper sans relâche de grandes pensées et de grands buts. « Pouvez-vous, dit-il à ses amis pendant les derniers jours de sa vie, m'aider à ramener mon âme aux choses journalières, et à la détourner de ses visions de l'infini, de ce torrent de pensées ? » Une fois il interrompit la lecture qu'on lui faisait en disant : « Laissez cela et parlez-moi de l'homme, de ce qui le concerne. »

Dans sa dernière lutte sans douleur on l'entendit répéter souvent : « Père céleste. » Ses dernières paroles furent : « Je ne me souviens pas que mon cœur ait jamais été autant inondé de reconnaissance pour la bonté de Dieu que dans ce moment. » Et les derniers mots qu'il balbutia furent ceux-ci : « L'esprit m'a envoyé plus d'un message. » « Il s'affaiblissait à mesure que le jour avançait, dit son biographe. Nous l'aidâmes à se tourner vers la fenêtre d'où la vue se prolongeait sur les vallons et les hauteurs boisées à l'est. Nous tirâmes le rideau et la lumière tomba sur son visage. Le soleil venait de se coucher, les nuages et les nuées étaient étincelants de pourpre et d'or : il respira avec toujours plus de lenteur jusqu'au moment où son corps s'endormit sans pousser un soupir. Nous ne nous aperçûmes pas du moment où l'esprit le quitta. »

Ce n'est qu'un individu ressemblant au soleil, un homme aimé de Dieu et dans le cœur duquel habite son esprit, qui peut mourir de la sorte. Je juge aussi du pouvoir que ce véritable chrétien a exercé sur ses semblables par la petite circonstance suivante.

Je me promenais un jour dans les rues de Boston au bras de Benzon. En passant devant une maison, il baissa la tête avec respect en disant : « Depuis des années, je ne puis m'approcher de cette maison sans éprouver des sentiments

de respect et de l'amour le plus intime. Ici demeurait Ellery Channing. »

Quant à mes amis particuliers, je ne m'informe pas le moins du monde de quelle secte ils sont, trinitaires, unitaires, calvinistes, méthodistes, etc., etc., pourvu qu'ils soient dignes et aimables. Il y a beaucoup de gens ici qui, sans appartenir à une Église, vont volontiers dans n'importe laquelle quand il y a un bon prédicateur, et vivent du reste sur les grandes vérités annoncées par le christianisme qu'ils ont accueillies dans leur cœur. Plusieurs de mes amis, ici, appartiennent à cette Église invisible.

Le 19 février.

De belles journées! trois jours du plus beau temps de printemps! Ce ciel bleu rayonnant, cet air si fin, si spiritueusement animé, ressemble à du champagne. — Je n'en ai pas encore respiré de pareil, et il m'a comme un peu enivrée. Ensuite, je me suis si bien portée durant ces jours-là, j'ai senti un tel flot de vie fraîche couler en moi, que j'en ai été tout heureuse, et assez enfant pour avoir envie de le dire à toutes les personnes que je rencontrais dans les rues, en les priant de s'en réjouir avec moi. J'ai joui du temps, de mes promenades, des gens agréables, et — du monde entier, durant ces belles journées. Longfellow est venu me prendre pour dîner chez M. et madame Appelton, les parents de sa femme, *je crois* (tu sais que je ne suis pas forte en généalogie). C'était le premier de ces beaux jours; et lorsque j'eus franchi le seuil de la porte d'entrée, je m'arrêtai surprise par la beauté du ciel et de l'air qui venait à ma rencontre. Je dis à l'aimable poëte que ce devait être un produit de son art magique. L'inté-

rieur des Appleton est l'un des plus jolis que j'ai vus à Boston; le mari est invalide, mais de l'humeur la plus enjouée: la femme, saine de corps et d'âme, est fort aimable. Ajoute ici M. et madame Longfellow, et tu verras que ce fut un petit et charmant dîner.

En rentrant, je trouvai mon appartement plein de monde. C'était mon jour de réception, et j'avais un peu tardé à revenir. Mais je fus d'autant plus polie et crois que tout le monde se retira content. Je me sentais véritablement l'amie de l'humanité ce jour-là; aussi est-on resté chez moi jusqu'après trois heures. Les Lowell, en venant me voir pour la première fois après leur malheur, m'ont fait un charmant cadeau; Marie posa sur le plancher un grand plateau couvert des plus jolies mousses et lichens, qu'elle et James avaient ramassés sur les montagnes, sachant combien je les aime. J'ai été fort touchée de cette attention, et touchée aussi de revoir des espèces de lichens du genre de ceux que j'ai cueillis moi-même sur les montagnes près du parc d'Orsta: je ne pus m'empêcher de les arroser de mes larmes. Mon âme est comme une mer houleuse, dont les vagues montent et descendent alternativement; elles sont cependant portées par le même élément.

Hier dans l'après-midi, W. Émerson est venu chez moi, et nous avons eu une conversation très-sérieuse. Je craignais que mon admiration pour lui, le charme sous lequel je suis à son égard, ne m'eussent empêché de faire ma profession de foi, et donné l'apparence de partager la sienne: je craignais d'avoir été ainsi infidèle à mon amour le plus élevé, et c'est ce que je ne voulais pas. Précisément parce qu'Émerson me paraît si noble, si grand, j'ai désiré me poser avec netteté devant lui comme devant ma propre conscience et entendre les objections qu'il fe-

rait contre un aperçu du monde pris au point de vue chrétien infiniment supérieur à celui du panthéisme qui dissout toute vie concrète et en fait une vie élémentaire. Il me semblait que l'intérêt spéculatif seul le conduirait, de ce qui n'était que général, dans ce qui est intime. Quand on a répété tout ce que la sagesse antique et le stoïcisme le plus noble ont pu dire sur l'Être suprême, sur « l'âme supérieure, » comme puissance impersonnelle et législative, qui produit et absorbe tous les êtres, qui est indifférente aux destinées et aux sentiments privés, obligée de se soumettre aveuglément à une loi universelle, éternelle, immuable ; quand tout a été lu, a été dit, combien elle paraît grande et complète, la doctrine qui enseigne que Dieu est au-dessus de cette puissance mondaine ; que c'est aussi un père qui prend soin de chaque homme comme de son enfant, et prépare à chacun, selon son espèce, une part d'héritage infinie dans sa maison, qui voit tomber un moineau. — Voilà une doctrine qui suffit à tout!...

Et quand tout ce que le stoïcisme le plus noble peut dire à l'homme sur son devoir, sur le degré le plus élevé de noblesse qu'il peut atteindre, a été dit ; quand il a créé un Épictète, un Socrate ; quand il a placé Simon Stylite sur sa colonne, qu'il doit paraître haut et d'une hardiesse surprenante, ce précepte :

« Devenez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Paroles et but qui suffisent pour nous faire grandir jusqu'à l'éternité ;

Et quand tout ce que les sages du vieux monde, tous les transcendentalistes du Nouveau-Monde ont pu dire sur la noblesse originelle de l'âme, sur le pouvoir qu'elle possède de conserver sa noblesse par la contemplation continue de l'idéal et en se tenant éloignée de ce qu'il y a de plus mau-

vais sur la terre; — quand une recherche encore plus transcendentaliste, quand l'étincelle divine qui s'élève en nous nous aura fait connaître la pauvreté de ce point de vue seulement négatif et notre incapacité pour atteindre les exigences les plus hautes de notre nature élevée : comme elle paraîtra grande, consolante, complète, la doctrine qui dit que l'Esprit divin veut être en rapport avec le nôtre, veut combler toutes nos imperfections par sa propre vie !...

Ce procédé final de la vie, cette nouvelle naissance, ce nouveau développement dont l'Écriture parle souvent comme d'une *union*, comme d'un fiancé allant vers sa fiancée (et dont nous voyons l'image dans la vie naturelle, par exemple dans le greffage d'un arbre fruitier d'espèce noble sur un arbre fruitier sauvage), est l'unique explication et accomplissement des efforts de la vie humaine.

Je voulais dire tout cela à Émerson, je l'ai essayé, mais j'ignore comment je m'y suis prise. D'ordinaire, je ne m'explique pas facilement ni avec bonheur avant de m'être un peu échauffée et d'avoir passé par-dessus ou à travers la première réflexion. La tenue calme, et pour ainsi dire surveillée d'Émerson, m'empêche d'entrer dans cette région. Je me trouve bien avec lui, mais je ne suis jamais complétement moi, et je ne crois pas m'être expliquée cette fois de manière qu'il me comprît. Il m'écouta avec calme, ne m'opposa rien de positif, parut aussi ne pas vouloir donner son point de vue de la vie comme étant achevé ; je le crois principalement une polémique contre la foi aveugle ou hypocrite. « Je ne veux pas, disait-il, qu'on se fasse passer pour savoir ou croire plus qu'on ne sait et croit en réalité. » — « La résurrection, la continuation de l'existence sont choses accordées, dit-il aussi, nous en portons

le témoignage en nous-mêmes. Je maintiens seulement que nous ne pouvons pas dire sous quelle forme ni de quelle manière nous continuerons d'exister. »

Si mon entretien avec Émerson n'a pas conduit à quelque chose de particulièrement satisfaisant, il m'a toujours servi à avoir une conviction plus arrêtée de la noblesse de son caractère, de son amour de la vérité. Il est fidèle à la loi de son cœur et émet la vérité dont il a la certitude. Il fait bien et prépare ainsi la voie à une compréhension ultérieure de la religion et de la vie. Lorsque cet énergique regard qui voit en tout l'intérieur comme point central et idée, apercevra un jour la figure humaine cachée dans l'arbre de la vie, il enseignera aux autres à la voir aussi, il l'indiquera avec des paroles si puissantes et magnifiques, qu'une nouvelle lumière se lèvera pour un grand nombre, et l'on croira parce qu'on verra.

A la fin de notre entretien, je me suis donné le plaisir d'offrir à Émerson un exemplaire de l'*Histoire de Suède*, par Geijer, traduite en anglais ; il l'a accepté de la manière la plus aimable.

Dans la soirée, je l'ai entendu faire une leçon publique sur « l'esprit du temps. » Il loua la beauté des idées libérales, flagella sévèrement leurs guides parmi le peuple, et le manque de noblesse de caractère de ces hommes. « Le temps et l'impureté de l'esprit de parti empêchent les purs de se joindre à aucun parti. » Émerson a donné le conseil d'attendre le moment où l'on pourrait agir dans l'intérêt général sans renoncer à l'élévation de sa foi et de son caractère. Tout accommodement est un abaissement.

Émerson est très-célèbre en Angleterre et même ici comme orateur. Quant à moi, je ne le trouve pas plus remarquable sous ce rapport que dans une conversation

tête à tête sur des sujets profonds. Ce sont les mêmes intonations graves, fortes et cependant mélodieuses, et métalliques aussi, les mêmes tours plastiques de langage et d'expression, les mêmes mots heureux resplendissants naturellement, la même force calme et posée. Mais son regard est beau quand, de la tribune, il passe sur la foule, et sa voix paraît plus forte quand elle subjugue cette foule. Ce soir-là, le temps était désagréable, le vent soufflait avec violence, la pluie tombait par torrents (il ne pleut jamais ici médiocrement ni doucement), et fort peu de gens étaient venus à la leçon. Émerson prit cette contrariété avec le même calme et se borna à dire à quelqu'un : « On ne peut pas tirer les grands canons devant si peu de monde, » entendant par là certains éclats de voix célèbres chez lui.

J'ai visité aujourd'hui la flotte de Boston et du Massachussett, donné des poignées de mains aux officiers et à leurs femmes chez le commodore, où était servie une collation, pendant laquelle des musiciens firent entendre une fort jolie musique instrumentale Flotte magnifique, charmant et bienveillant accueil qui m'a fait plaisir.

J'ai visité aussi cette semaine, avec G. B. Émerson (oncle de Waldo et instituteur distingué), quelques écoles communales, où j'ai admiré la perfection avec laquelle les enfants, et surtout les filles, lisent, c'est-à-dire avec expression et vie; on voyait qu'ils comprenaient très-bien les paroles et le sens de ce qu'ils lisaient. Ils répondaient bien également aux questions sur l'histoire naturelle. M. Émerson a à lui une grande école privée fort célèbre.

J'assisterai ce soir à la lecture d'*Un Songe d'une nui d'été*, faite par madame Kemble, et plus tard, avec Émerson, à une soirée de musique chez un riche négociant de

ses amis, M. Adams, dont il fait beaucoup de cas pour sa grande capacité pratique, la loyauté et la décision de son caractère.

Et maintenant, ma chère Agathe, je me propose de prendre la route du Sud, en allant d'abord à New-York, puis à Philadelphie, à Washington, à Charleston dans la Caroline du Sud. Arrivée là, je déciderai de la suite de mon voyage. Dieu soit loué de ce que je me sens à présent la force et le courage nécessaires pour le faire. Des invitations et des offres de gîtes me viennent de tous côtés et presque de tous les États. J'en ai plus d'une demi-douzaine rien que pour Philadelphie. Il y en a beaucoup que je ne puis pas accepter, mais plusieurs dont je me trouverai bien. En attendant, il est doux d'être l'objet de tant de chaude et prévenante hospitalité.

Le 25 février.

Où en suis-je restée la dernière fois, au moment d'entendre une lecture de Fanny Kemble? C'était le *Songe d'une nuit d'été*. Je n'ai jamais bien compris ce rêve; il ne m'a jamais fait plaisir, et il en a encore été de même cette fois, malgré l'admirable talent de madame Kemble. La soirée passée chez les Adams m'a été bonne. Mademoiselle Adams est une agréable jeune personne, avec jugement et aplomb; elle a un talent réel sur le piano. Ensuite, Émerson a été amical et causeur. Il est très-frappé de l'individualité et du talent de madame Kemble, qu'il a vue aujourd'hui pour la première fois, et dit d'elle : « C'est Miranda, la reine Catherine et autres en une seule personne. » Il aime les individualités fortement prononcées; moi de même; mais Émerson voit l'espèce humaine trop indivi-

duellement. Il dit de l'un : « C'est un homme d'affaires ; » de l'autre : « C'est une actrice ; » d'une troisième : « C'est une sainte, » etc., et place ainsi chacun dans son coin, après lui avoir mis une étiquette. Il est vrai que chaque planète a son axe particulier, autour duquel elle opère son mouvement de rotation ; mais sa plus grande signification me paraît être dans son rapport avec le soleil, ce centre autour duquel elle gravite, et qui décide de sa vie et de sa course.

Je ne t'écrirai plus, probablement, de Boston ; car je vais m'occuper de mes préparatifs de voyage, et j'aurai beaucoup de visites à faire, de lettres à écrire pour me séparer d'une manière tant soit peu honnête de cette ville et de ses environs. Tout cela prendra du temps. Hélas ! je n'en aurai que trop peu, et le moindre effort me donne la fièvre. L'air est de nouveau froid et rude, et je ne suis pas bien. Cela provient-il de la nourriture, de la fatigue, de l'air, de tous ces devoirs de société ? Le climat et moi, nous sommes également variables dans ce pays. Et quand on me demande (c'est l'une des immuables questions qu'on m'adresse souvent) : « Quelle différence y a-il entre votre pays et le nôtre ? » ma réponse constante est : « Celle qui existe entre un homme marié rangé et un amant capricieux. » Et l'on rit.

J'ai passé une soirée fort agréable avant-hier avec mademoiselle Sedgewick, chez sa fille adoptive, madame Meinert, jeune femme très-gracieuse. Madame Kemble y était aussi, et sa personne, pleine d'une vie si fortement marquée, répand toujours l'animation autour d'elle. La bonté et la belle raison de mademoiselle Sedgewick produisent le même effet. Fanny Kemble m'adressa à travers le salon une question sur Lindblad. « Que savez-vous de notre

Lindblad? » demandai-je à mon tour (1). « Est-ce que je ne le connais pas? répliqua Fanny d'un air de reine et comme blessée; est-ce que je ne connais pas ses belles compositions? » Et elle cita plusieurs des chants si remarquables de Lindblad par leurs noms, en ajoutant qu'elle les chantait.

Je ne puis en écrire davantage cette fois, et vais faire la révérence, à Boston, à Bunkerhill, monument achevé, dit-on, par le travail des femmes ; et puis au Sud, au Sud!

LETTRE XI

New-York, 2 mars 1850.

Combien j'en veux, mon Agathe, à cette glace perfide qui t'a fait tomber si malheureusement! Mais Dieu soit loué de ce que tu es mieux, de ce que le printemps approche, ainsi que la saison des bains de Marstrand, que tu comptes prendre! Si le cœur et la volonté pouvaient donner des ailes, je serais maintenant dans ta chambre pour te servir d'appui et de canne, tu le sais.

Grâce à mon bon et soigneux médecin, mes forces et ma santé vont passablement; mais je ne puis compter sur leur stabilité. J'espère cependant redevenir moi complétement. Mon soleil a été parfois si totalement éclipsé, que j'ai craint d'être obligé de retourner en Europe sans avoir atteint le but de mon voyage en Amérique, et que, malgré ma force et mon élasticité, il me serait impossible de supporter ce climat. Le mal dont j'ai souffert et souffre encore

(1) Compositeur suédois des plus remarquables. (Trad.)

ressemble à la vieille sorcière qui fit tomber le dieu Thor (1), en plaçant devant lui un croc-en-jambe. C'est une maladie désagréable, empoisonnée, qui se glisse comme un serpent, comme un vampire, s'approche de l'homme pendant les ténèbres et suce la quintescence et la moelle du corps, de l'âme et des nerfs. La moitié ou les deux tiers des habitants de ce pays souffrent ou ont souffert dans une proportion quelconque de ce mal. Il faut, je le maintiens, l'attribuer à la nourriture, au genre de vie, aux appareils de chauffage dans les appartements, qui seraient nuisibles dans n'importe quel pays, et sont mortels dans ce climat échauffant et irritant. La grande quantité de lard et de graisse, le pain chaud, la manière dont les mets sont épicés, les conserves, les plats d'huîtres le soir, tout cela est nuisible. Il faut y ajouter les « furnaces, » sortes de tuyaux qui servent à faire pénétrer l'air chaud dans les appartements, au moyen de trous faits au plancher ou dans le mur, et qui réchauffent une pièce en cinq ou six minutes; mais ils y répandent une chaleur ardente, épaisse, malsaine, qui me fait toujours éprouver un sentiment d'angoisse et me donne des bourdonnements dans la tête. Les petits poêles en fer, dont on se sert souvent aussi, ne sont pas bons, leur chaleur est trop vive, agaçante, quoique infiniment meilleure que celle des « furnaces. » Ceux-ci, j'en suis sûre, sont un peu parents de la fournaise de l'enfer, et me semblent destinés à détruire les nerfs et les poumons humains. En ajoutant à ceci la chaleur provoquée par l'éclairage au gaz des salons, l'âpreté de l'air et son instabilité hors des maisons, il sera facile d'expliquer pourquoi les femmes surtout, qui sont loin d'être pruden-

(1) Le dieu de la force dans la mythologie scandinave. (Trad.)

tes dans leur manière de se vêtir, sont dans ce pays faibles et maladives, et pourquoi les maladies de poitrine prennent un si grand accroissement dans les États du Nord-Est. Elles sont, souvent aussi, une suite de la dyspepsie. En attendant, je suis reconnaissante au delà de toute expression d'avoir pu m'échapper des griffes du monstre.

Mon docteur, qui, pendant sept semaines, m'a donné les soins les plus affectueux, n'a rien voulu accepter en retour. « Mais je vous demande, m'écrit-il dans sa lettre d'adieu toute paternelle, de me donner de vos nouvelles, de me parler de votre santé, de vos jouissances, car j'entends beaucoup parler des douleurs et des chagrins de l'humanité et rarement de sa joie. » J'ignore si je parviendrai à ce qu'on appelle *bien connaître les Américains;* mais il est certain que jusqu'ici je n'ai rien trouvé de comparable à leur hospitalité et cordialité ; elles débordent quand leur cœur est chaud, et n'ont pas de limites. Lorsque tant de voyageurs font grand bruit de leurs défauts, il est juste que quelqu'un fasse connaître leurs vertus ; et ces défauts, ceux du moins dont j'ai pu m'apercevoir, ces défauts nationaux peuvent souvent être attribués à la jeunesse de ce peuple. Il en est beaucoup dans lesquels je retrouve ceux de mes jeunes années : les questions, le manque de réflexion, d'attention pour soi et les autres, la forfanterie, etc. Mais les meilleurs d'ici, dont le nombre va croissant, sont exempts et bien au-dessus de ces défauts.

Le 5 mars.

J'ai encore assisté à une couple de « conversations » chez Alcott, à Boston. Elles m'ont intéressé par la présence d'Émerson et l'intérêt qu'il y prenait. Plusieurs personnes de

talent s'y trouvant également, tous les bancs ont été occupés. La conversation devait avoir lieu sur les tendances principales de l'époque. Diverses choses adroites et spirituelles furent dites, malgré la difficulté d'arriver à un point central. Les sujets traités avaient une forte tendance à courir dans l'espace, comme les étoiles filantes; mais la présence d'Émerson ne manque jamais de produire un effet profond. Insensiblement la conversation se régularisa en discours et réponses, surtout par la sagesse qu'eut Émerson d'interpeller certaines personnes et de les engager à répondre à diverses questions. Un personnage assez mal léché de la foule l'interpella tout à coup lui-même d'une voix peu polie, en lui demandant de dire ce qu'il entendait par le droit moral de la victoire sur la terre, la justice du sort et autres « prétentions absurdes dont il parlait dans ses écrits, et qui étaient complétement opposées aux préceptes du christianisme, au témoignage des martyrs, et propres à faire passer ces derniers pour des fous ou des gens abusés. » Le ton de cette interpellation était aigre, tranchant, accusateur. Les yeux de l'assemblée se dirigèrent tous sur Émerson. Je remarquai une petite élévation dans sa respiration; mais, lorsqu'il répondit, au bout d'une seconde de réflexion, sa personne était aussi calme, sa voix peut-être plus douce et plus mélodieuse que d'habitude, et bien différente de celle de l'interlocuteur. « Assurément, répliqua Émerson, il est certain que quiconque a combattu et souffert pour une chose vraie et juste, finira par remporter la victoire; si ce n'est pas sous sa première forme, ce sera immanquablement sous la seconde. » L'interlocuteur se tut devant cette réponse, mais il parut fâché, indécis.

Peu à peu et toujours par l'influence d'Émerson, la con-

versation se divisa en deux courants qui, au fond, pouvaient être appelées les deux tendances principales du temps : celle des socialistes qui veulent perfectionner l'homme et l'humanité par les institutions sociales, et elle paraissait avoir des avocats dans l'assemblée ; l'autre, dont Émerson est le chef, veut perfectionner la société par l'achèvement de chaque individu en lui-même. L'une des personnes de la compagnie, invitée par Émerson à exprimer son idée, dit, qu'elle se réunissait à lui sur ce point, que l'homme doit commencer le travail du perfectionnement par lui-même. Mais il doit aussi se parer comme une fiancée, afin de se montrer digne de son union avec l'esprit céleste, et qu'on ne pouvait atteindre que par cette union le degré le plus élevé de l'humanité. Émerson répondit par un sourire pensif. Et lorsque la personne en question ajouta en souriant aussi : « Vous voyez que j'attache, comme mes illustres compatriotes Svedenborg et Linnée, une grande importance au mariage, » tu devines qui était cette personne. « Vous considérez donc le mariage comme étant de la plus haute importance dans la vie ? » dit Alcott fort content. — « Oui le mariage spirituel ; c'est le seul nécessaire. » Alcott parut peu satisfait de ceci.

Du reste, il continua à vouloir nous tuer tous, même les enfants, excepté quelques êtres choisis, « corps d'élite » dont il serait le précepteur et qui renouvellerait l'espèce. Quand la conversation eut exprimé complétement ce qui pour elle était certain ou non, M. Parker (le prédicateur) prit la parole, fit une exposition magnifique, mais très-satirique, de ce qui avait été dit pendant la soirée ; et surtout des vues philanthropiques d'Alcott à l'égard de l'espèce humaine. Quand il eut fini, un rire involontaire parut sur tous les visages, même sur celui d'Émerson,

mais il tourna un peu sa tête d'aigle (par l'expression, si ce n'est pas précisément par les traits) du côté de Parker et dit : « Ceci est fort juste et le serait encore davantage s'il était question d'un discours prononcé du haut d'une chaire, et non d'une conversation parfaitement libre. Mais on pourrait appliquer ici la maxime d'un de mes amis en Angleterre, qui avait l'habitude de réunir des amis chez lui pour causer sur des questions intéressantes. Il avait placé au-dessus de la porte d'entrée de la pièce destinée à la conversation quelques mots que je regrette de ne pas me rappeler textuellement, mais dont voici le sens : « Chacun peut dire ce qu'il veut, mais il est défendu de faire des remarques sur ce qui a été dit. » Ici éclata un nouveau sourire et évidemment aux dépens de Parker, qui parut un peu froissé et rougit ; cependant il dit, après un instant de silence, qu'il valait mieux faire des remarques sur ce qui avait été dit, que de se réunir et de causer, sans se rendre compte des choses qui avaient été dites. Tout le monde sourit de nouveau, y compris Émerson et Parker, et l'assemblée se sépara gaiement. Je retournai chez moi plus amusée et édifiée que je ne m'attendais à l'être jamais par une conversation chez Alcott.

J'ai assisté encore une couple de fois et avec grand plaisir, aux lectures de madame Kemble ; sa connaissance m'a en outre amusée et intéressée. C'est une femme spirituelle, richement douée de toute manière, ayant un cœur chaud et un noble caractère ; assez de vie et d'entrain pour pouvoir tuer un cheval tous les jours et contenir tout homme ou femme qui voudrait la maîtriser. Fière dans un moment comme la plus fière des reines, elle peut être dans un autre, et à l'égard d'une personne sans prétention dont elle fait cas, humble, aimable comme une

jeune fille. Tout en aimant la magnificence et la grandeur dans sa manière de vivre et ses habitudes, elle sait par intervalle être plus simple qu'une paysanne. A la campagne elle est souvent habillée en homme et court dans les champs et les forêts. Il lui est arrivé un jour d'amener elle-même une vache chez mademoiselle Catherine Sedgewick, qui avait perdu la sienne et qui reçut ce cadeau de la « sublime Fanny. » (Madame Kemble habite dans le voisinage de mademoiselle Sedgewick; toutes deux s'aiment beaucoup.) Madame Kemble sait exprimer les pensées les plus nobles; cependant elle manque parfois d'une certaine délicatesse féminine, et ne me paraît pas comprendre la valeur réelle de son sexe; mais elle comprend Shakspeare admirablement, et je n'oublierai jamais son Brutus, sa Cléopâtre mourante.

Après la lecture du matin, samedi dernier (j'avais avec moi Marie Lowell), j'ai invité madame Kemble à venir se rafraîchir chez moi avec les Lowell. Elle vint remplie d'une vie écumante, échauffée par la lecture, le succès, l'animation de tous les auditeurs. Son regard paraissait embrasser le monde entier, et l'on aurait dit que ses narines ouvertes attiraient toute la riche vie de l'univers. Le hasard voulut que Laura Bridgeman, étant venue me voir avec sa gardienne, était assise dans mon petit salon au moment où madame Kemble entra. Celle-ci n'avait jamais vu l'aveugle sourde-muette, et fut tellement enthousiasmée à l'aspect de cette pauvre nature captive, qu'elle passa plus d'un quart d'heure à la contempler, tandis que de grosses larmes roulaient continuellement le long de ses joues. Laura était plus pâle et plus tranquille que d'habitude, et l'on peut difficilement se représenter un plus grand contraste que celui de ces deux êtres, de ces deux vies; Fanny en pos-

session de tous ses sens avec le pouvoir de conquérir la vie dans toutes ses variétés et sa plénitude; Laura exclue de la vie, ses plus nobles sens morts, sans vue, sans ouïe, sans paroles!... Et cependant Laura était peut-être la plus heureuse des deux, du moins dans sa manière de comprendre l'existence; elle le fit connaître vivement quand on l'interrogea. Fanny Kemble *pleura*, pleura amèrement; était-ce sur Laura, sur elle-même, ou seulement sur le contraste qu'il y avait entre elles? — J'allai une couple de fois vers Fanny pour la décider à prendre des rafraîchissements; mais elle se bornait à répondre: « Tout à l'heure, » et continuait à regarder Laura et à pleurer. Plus tard elle se calma, et nous eûmes avec les Lowell un moment de conversation animée et amusante.

Fanny Kemble a été mariée à un riche Américain, propriétaire d'esclaves, M. Butler. Elle est divorcée d'avec lui. Ce mariage et ses suites paraissent avoir répandu l'amertume sur sa vie, surtout parce qu'ils l'ont séparée de ses deux enfants. Je l'ai entendue se plaindre à ce sujet d'une manière déchirante, et ne comprends pas comment l'esprit social américain, d'ordinaire si favorable à la femme et à la mère, peut permettre une pareille injustice, lorsque la cause qui a amené le divorce provient du mari. Séparer une mère de ses enfants! cela ne devrait jamais avoir lieu, à moins que cette mère n'ait manqué ouvertement à son devoir ou renoncé à ses droits. Dans cette tragédie matrimoniale, les deux personnages principaux ont chacun leurs amis et leurs partisans; mais la voix publique paraît être pour la femme. Je crois volontiers que Fanny n'est pas une épouse soumise; mais pourquoi M. Butler a-t-il recherché sa main avec tant de persévérance, connaissant son antipathie pour l'esclavage? Elle est trop vraie pour le

lui avoir caché. L'espèce de pouvoir magnétique que cette femme, qui n'est pas femme en beaucoup de choses, exerce sur les hommes est remarquable. Quant à moi, je suis — comme le dit une de ses amies — fort contente qu'il y ait une Fanny Kemble au monde, mais peu désireuse qu'il y en ait deux.

La dernière grande soirée que j'ai passée à Boston a été chez le maire, M. Quincy; il appartient à l'une des plus anciennes familles du Massachusett. Les jours qui précédèrent mon départ furent laborieux, et le dernier surtout, où j'eus des paquets à disposer, plusieurs lettres à écrire, des visites à faire, à recevoir jusqu'au dernier moment, me replongea dans ma misère et mon état fébrile. Mais, quand cette dernière journée, avec ses diverses scènes, son labeur et tout ce qu'elle offrit de curieux, fut achevée, et avec elle une partie — assez lourde — de ma vie dans le Nouveau-Monde; lorsque, dans la soirée, je me fis lire par le jeune Vickers quelques chapitres de l'Évangile de saint Jean, alors je me trouvai bien et délicieusement; et si la source de mes larmes jaillit, ce fut surtout de reconnaissance; car... ce temps de maladie et d'abattement n'était-il point passé?

Ce dernier soir m'a produit l'effet d'un suave message de paix après ce temps et cette journée agités.

Je suis partie de Boston le dernier jour de février à huit heures du matin, et j'étais levée depuis cinq heures. M. King et M. Vickers me conduisirent à la station du chemin de fer, où je trouvai le bon docteur et le professeur How, qui me donna un gros et joli bouquet. C'est en le tenant à la main que je partis dans une voiture commode emportée sur les ailes de la vapeur, par un soleil étincelant, une matinée froide, et, contre mon attente, lé-

gère de corps et d'esprit; car la veille encore je m'étais sentie chiffon. Mais j'avais assez bien dormi, et j'éprouvais une certaine paix de conscience d'avoir passablement rempli mes devoirs de société à Boston. Cependant je regardai avec un soupir d'envie les poules des enclos semés le long de la route, qui étaient couchées, se passaient le bec dans les plumes, se gonflaient dans le sable au soleil; car je pensais qu'une poule devait être plus heureuse qu'une lionne.

A Springfield, je fus invitée à dîner à l'hôtel de l'Union; j'eus des visites de femmes et d'hommes, je fabriquai des autographes; ensuite nous continuâmes notre vol. Le ciel s'était obscurci, il devint de plus en plus sombre, et j'atteignis New-York avec une tourmente, un ouragan complet, de la neige et de la pluie. Je trouvai à l'embarcadère le domestique et la voiture de Marcus Spring. Une demi-heure après j'étais à Rose-Cottage, et reçue de la manière la plus cordiale par mes amis, prenant le thé, et causant avec eux jusque fort avant dans la soirée.

On m'a permis de me tenir cachée au monde pendant quelques jours; c'est ravissant, et j'espère me remettre parfaitement ici avant d'aller au Sud. On me laisse toute la paix et la liberté que je veux, et la manière de vivre de Spring, même sous le rapport de la nourriture, est simple et saine. Mais il fait encore très-froid ici et j'aspire après le Sud, après un autre air et plus doux. Le climat du Massuchett ne m'a pas été favorable; cependant je rends grâces à cet État des quelques journées de printemps qu'il a données au milieu de l'hiver, de son beau ciel bleu resplendissant, de ses ormes magnifiques dont les branches longues et flottantes portent le petit nid de l'oriole et le balance au vent. Je lui rends grâce de ses foyers ruraux,

où la piété, le travail, l'amour de la famille, les mœurs pures ont établi leur demeure. Je donne à la bonne ville de Boston ma bénédiction, et suis contente d'en être loin — pour le moment ; mais j'espère y revenir, et veux voir mes amis lorsque les ormes seront feuillés.

Dimanche, 10 mars.

Je sors d'une église presbytérienne, où j'ai entendu un jeune prédicateur de l'Ouest prêcher sur « le positif dans le christianisme ; » c'est l'un des meilleurs discours chrétiens improvisés que j'aie entendus dans n'importe quel pays. Le prédicateur Henry Beecher est un jeune homme plein de vie et d'énergie ; il prêche par suite de son expérience de la vie chrétienne, ce qui donne à ses paroles une puissance saisissante. Il me paraît en même temps dépouillé de l'esprit de secte à un degré peu ordinaire, et se tenir avec force et clarté à la lumière et dans l'esprit communs à toutes les églises chrétiennes. Il est aussi spirituel, et ne craint pas d'animer son sermon par des saillies ; plus d'une fois un rire général a éclaté dans l'église pleine de monde, ce qui n'a pas empêché l'auditoire d'être, bientôt après, disposé à répandre des larmes de joie et de dévotion. C'est ce qui est arrivé lors de la prière du jeune prêtre sur le pain et le vin, au moment de la distribution de la communion, et quand il fut plongé dans un ravissement contemplatif paisible sur ce mystère lumineux, sur l'humanité née de nouveau et glorifiée dans la vie du Christ « chair et sang. » Quand nous communions avec nos proches ou nos amis, nous devons rendre cette pensée vivante pour nous, la voir sous le point de vue de la transformation chrétienne et nous dire : « Comme mon époux,

ma compagne, mon ami, mon frère seront beaux lorsque ce défaut, cette difformité aura disparu, et qu'ils seront glorifiés par la vie divine ! Comme nous serons alors doux, patients, aimants et pleins d'espérance ! »

Tel a été le sens du discours de ce jeune prêtre ; mais je ne puis décrire la manière intime, entraînante avec laquelle il parlait. Au moment de la communion, le pain (en petits morceaux carrés sur une assiette) et le vin furent apportés dans les bancs et passés de main en main, ce qui fit perdre à cet acte beaucoup de sa solennité. Comme notre procession vers l'autel est belle, et qu'il est beau l'*Alleluia* chanté ensuite par tous les assistants !

Le rituel de notre Église suédoise me paraît aussi meilleur et plus parfait comme expression du sentiment religieux des paroissiens ; mais les sermons et les chants d'église sont en général préférables dans ce pays. Les premiers ont beaucoup d'animation et s'adaptent mieux à la vie réelle ; les chants ont aussi plus de vie et de beauté, ils en auraient encore davantage s'ils étaient chantés par les assistants. Mais dans les États-Unis ils sont ordinairement exécutés par un chœur formé à cette intention et placé dans une tribune ; tous les assistants restent muets, écoutent comme ils le feraient dans un concert. Quelques-uns suivent en lisant dans leurs livres, bon nombre ne les ouvrent même pas. Quand il m'arrive d'unir ma voix au chœur, mes voisins se retournent avec un peu d'étonnement. Et cependant les hymnes et les chants d'église sont dans ce pays si pleins de vie rhythmique, ont une musique et des paroles si animées, si belles, qu'on devrait, il me semble, les chanter de cœur et d'âme.

Dans l'église épiscopale, les prières sont lues à haute voix, d'après une formule contenue dans un livre ; souvent

l'âme ne peut les suivre, c'est alors un bavardage de livres. Dans les églises unitaires, le prédicateur récite au nom de l'auditoire une prière très-longue qui a l'inconvénient de dire beaucoup trop de choses en trop de paroles, sans exprimer cependant ce que chacun a besoin de dire. Combien de fois j'ai pensé durant cette longue prière où les répétitions sont si fréquentes, qu'elle serait plus parfaite si le prêtre se bornait à dire : « Seigneur, venez à notre aide. » Le meilleur de tout serait, comme Jean-Paul le propose, que le prêtre se bornât à ce mot : « Prions ! » Alors commencerait une belle et suave musique durant laquelle chacun prierait en silence d'après les besoins et les inspirations de son âme. La prière s'élèverait assurément plus pure et plus fervente qu'elle ne pourra jamais le faire, prononcée par des langues humaines et suivant des formules données.

Il faut te dire quelques mots encore sur Henry Beecher, qui s'est frayé un sentier vers une véritable doctrine de grâce, — de grâce pour tous. Il est venu chez moi hier au soir, et m'a raconté qu'étant missionnaire dans l'Ouest il a prêché en plein air devant le peuple du désert. Durant de longues courses solitaires dans la grande nature primitive, et en faisant journellement l'expérience des parties les plus actives du christianisme sur les âmes humaines saines, il s'était fait insensiblement un monde intérieur à lui, et était sorti de la vieille Église pour entrer dans une autre plus vaste, plus lumineuse. Il décrit aussi de la manière la plus pittoresque les « camps religieux » de nuit dans l'Ouest, les scènes de baptême près des fleuves et des rivières, avec ce qu'ils ont de poétique, et souvent aussi de comique. Il y a dans ce jeune homme quelque chose de la grandeur et de la force des plantes du Grand-Ouest, mais aussi de sa

rudesse. C'est un courageux et ardent champion de la jeune Amérique, trop bien doué et trop haut placé pour ne pas sentir très-nettement son *moi*, et même dans son sermon ce moi s'est mis un peu trop en évidence ; mais je sens de plus en plus l'immense intérêt qu'aura pour moi mon voyage dans « l'Ouest, » dont l'unique mot de ralliement paraît être *croître*. Là se développe un peuple nouveau, grand par la réunion de tous les peuples dans le sein d'une grande et puissante nature, qui, semblable à une mère vigoureuse, engendrera une humanité plus forte et plus élevée.

Je m'étais proposée d'aller à Philadelphie avec madame Kirkland, qui m'en avait fait la proposition, et ensuite avec Anne Lynch à Washington, pour assister au congrès et voir son lion. Mais je redoute tellement encore les fatigues de la vie de société, et suis si pressée d'aller dans le Sud pendant la saison la plus favorable (on dit qu'en mai la chaleur y est déjà très-forte), que, d'après le conseil de mes amis, j'ai décidé de prendre samedi le bateau à vapeur de Charleston. J'y serai en trois jours et probablement en plein été. Tout est encore couvert de neige ici. De là, je ferai des excursions en différents endroits où je suis invitée dans la Caroline et la Géorgie ; je passerai dans ce paradis de l'Amérique du Nord les mois de mars et avril. J'irai en mai à Washington, et, après un séjour d'une quinzaine, je reviendrai ici pour aller ensuite dans l'Ouest, à Cincinnati (Ohio), puis dans l'Illinois et le Wisconsin, où je veux voir mes compatriotes les Suédois et les Norwégiens qui y sont établis. J'irai ensuite par les grands lacs au Niagara, où j'ai donné rendez-vous à la fin de mai aux Downing et aux Lowell. Voilà ma feuille de route, et je suis certaine d'être accompagnée par la pensée

d'un bon génie venu de mon foyer suédois. Avec elle et mon petit lutin familier, tout ira bien. Il se pourra qu'à l'avenir il me soit impossible de t'écrire aussi souvent que je l'ai fait jusqu'ici; mais tu recevras au moins une lettre par mois, et je ferai en sorte de t'en écrire de meilleures que par le passé. Pourvu que je continue à être aussi bien portante que j'en ai la disposition maintenant, je vivrai, je penserai, j'écrirai beaucoup. Le soleil vient de luire sur moi dans ma jolie chambre de Rose-Cottage. Puisse-t-il luire aussi chez toi, et te parler de printemps, de vents chauds, de bains de mer et d'une grande santé!

13 mars.

Mon départ n'a pas eu lieu comme je le croyais. Le bateau sur lequel je devais m'embarquer a été vendu à des gens qui vont en Californie, et le bateau suivant ne part que de samedi en quinze. N'ayant ni le temps ni l'envie d'attendre aussi longtemps pour aller vers le Sud, j'ai résolu de partir par un navire à voiles, et Marcus a fait les dispositions nécessaires pour mon voyage sur un beau et solide paquebot. Si le vent est bon, la traversée pourra se faire en quatre ou cinq jours : il me semble que ce sera amusant de voguer à la voile. Si le vent est contraire, si la navigation est orageuse, alors — nous n'en marcherons pas moins. Rien en moi ne s'oppose à ce que je lutte un peu avec le vent et les vagues. J'ai fait mes paquets aujourd'hui, et, quoiqu'il fasse du vent, qu'il tombe de la neige, je me sens légère et en train de voyager. Je me trouverai mieux sur les flots que dans les salons éclairés au gaz de Boston et de New-York.

Je viens de passer une semaine chez madame Kirkland.

Elle n'est pas gaie et badine comme son « Nouveau Foyer dans l'Ouest » nous l'avait fait présumer. Elle prend une signification de plus en plus grande. Son esprit humouriste est refoulé par des chagrins et des malheurs; mais il apparaît quelquefois comme un éclair, et trahit une gravité profonde de l'âme. C'est une femme forte, un cœur chaud et une citoyenne vraie; elle se maintient debout, au milieu de grandes épreuves, par la religion et en travaillant pour ses quatre enfants, deux fils et deux filles. Son amitié pour le noble et célèbre Bellows, ainsi que son activité comme écrivain, donne de la richesse à sa vie. Elle est de ces natures où le masculin et le féminin s'unissent harmonieusement, et sont bien d'aplomb dans la vie. J'ai vu chez elle mademoiselle Haynes, qui a été missionnaire en Chine; elle est encore jeune, jolie, et tient une grande pension de jeunes filles à New-York. Elle m'a captivée par sa personne et ses récits intéressants sur mademoiselle Dorothée Dix (la madame Fay du Nouveau-Monde), sa force de caractère et son activité hors ligne. J'espère encore rencontrer cet ange des prisons et des hôpitaux, et — lui serrer la main en reconnaissance de ce qu'elle est et de ce qu'elle fait.

J'ai vu aussi chez madame Kirkland le jeune voyageur Bajard Taylor, joli Yankee nouvellement arrivé de la Californie. Ses récits sur le pays de l'or, et particulièrement sur sa nature, son climat, ses plantes et ses animaux, m'ont fort intéressée.

A propos de lui, il faut que je te dise ce que c'est qu'un Yankee, ou ce qu'il me paraît être. Un Yankee, c'est, à proprement parler, un indigène de la Nouvelle-Angleterre, du « en avant! » de la jeune Amérique, la conquérante du monde entier. C'est un jeune homme (quand

même il serait vieux) qui fait lui-même son chemin en se reposant entièrement sur sa propre force; rien ne l'étonne, ne le fait reculer, rien ne lui semble impossible. Il croit, il espère tout, essaye de tout, traverse tout et en sort; — il reste toujours le même. S'il tombe, il se relève aussitôt en disant : « Ce n'est rien. » S'il échoue, il dit : « Recommençons, » ou : « En avant! » Il recommence! entreprend autre chose, ne s'arrête pas qu'il n'ait réussi, et ne s'arrête pas même alors ni jamais. Sa volonté est de travailler, d'édifier toujours, de commencer de nouvelles choses, de développer, d'étendre constamment ce qui lui appartient ou à son pays. Quelqu'un a dit avec vérité : « Tous les ravissements du ciel ne pourraient pas retenir un Américain dans un endroit s'il savait qu'il y en a un autre plus à l'ouest. » Il faut alors qu'il s'y rende pour le défricher et le cultiver. C'est encore une fois l'esprit pirate, non païen, mais chrétien, qui ne fait pas de conquête pour détruire, mais pour ennoblir, et ce n'est pas avec inquiétude et soupir, mais gaiement et avec bonhomie. Yankee Doodle pourrait chanter au milieu de ses adversités; car, si les choses ne vont pas d'une manière, elles pourront aller d'une autre. Il est chez lui sur la terre et adapte toutes choses à son service. Yankee Doodle est le représentant de l'esprit enjoué de sa nation. Avant d'avoir dépassé l'âge moyen, il a été maître d'école, cultivateur, homme de loi, militaire, littérateur, homme d'État : il s'est essayé à tout, est entendu en tout, et, de plus, il a fait en voyageant le tour de la moitié du globe. N'importe où il arrive et dans quelles circonstances, le Yankee porte en lui un double sentiment qui le rend fort et calme; il est homme et peut compter sur lui-même; il est le citoyen d'une grande nation destinée à devenir la plus grande de

la terre, dont il est le maître. Aussi ne s'incline-t-il devant personne, excepté devant le Seigneur de tous les seigneurs; mais il lève les yeux vers lui avec une foi et une confiance naïves. Ce caractère peut présenter des faces bizarres, parfois risibles, mais il a incontestablement une grandeur vigoureuse et libre, propre à faire de grandes choses. Pour résoudre le plus grand des problèmes et atteindre le but le plus élevé de l'humanité, — la création d'*un peuple de frères*, je crois que le Père des nations a posé sa main sur la tête de son plus jeune fils, en disant comme notre roi Charles IX de Gustaf-Adolphe : « Il le fera. »

J'ai souvent entendu citer comme l'un des traits caractéristiques les plus amusants de l'esprit yankee le voyage d'un jeune homme (frère de Charles Sumner) à Saint-Pétersbourg, pour faire cadeau d'un gland à l'empereur Nicolas. Mais je vais te dire cette histoire, comme Marie Child la raconte dans ses « Lettres sur New-York : »

« M. Dallas, envoyé des États-Unis à Saint-Pétersbourg il y a une couple d'années, vit entrer dans sa chambre un jeune homme de haute taille, de dix-neuf ans environ. C'était un échantillon complet du genre « yankee: » manches d'habit trop courtes pour ses bras osseux, pantalon qui s'efforçait de remonter vers les genoux, mains jouant avec des gros sous et des clous dans ses poches. Il se présenta lui-même en disant : « Je viens d'arriver avec quelques idées de Yankee pour commercer, et désire voir l'empereur.

« — Pourquoi le désirez-vous?

« — Je lui apporte un présent d'Amérique. Je respecte infiniment l'empereur, et désire arriver jusqu'à lui pour lui remettre ce cadeau de mes propres mains.»

« M. Dallas sourit en répondant : « Quand on fait des présents aux têtes couronnées, mon garçon, c'est avec l'espoir de recevoir quelque chose en retour. Je crains donc que l'empereur ne considère votre cadeau comme une ruse de Yankee. Que lui apportez-vous ?

« — Un gland.

« — Un gland ! Eh ! d'où a pu vous venir l'idée d'apporter un gland à l'empereur de Russie ?

« — Peu de temps avant de mettre à la voile, je suis allé avec ma mère à Washington pour chercher une pension, et, lorsque nous nous trouvâmes dans cette ville, nous eûmes la pensée d'aller à Mount-Vernon (1), où j'ai ramassé ce gland, en me disant en moi-même que je l'apporterais à l'empereur de Russie. Il aura sans doute, pensai-je, entendu dire une foule de choses sur notre général Washington, et je présume qu'il admire nos institutions. J'ai donc apporté ce gland, je veux voir l'empereur.

« — Ce n'est pas, mon garçon, chose facile pour un étranger d'approcher de l'empereur, et je crains qu'il ne se soucie guère de votre cadeau.

« — Je vous dis que je veux avoir un entretien avec lui, et puis lui raconter diverses choses sur l'Amérique. Il sera fort content, je le devine, d'entendre parler de nos chemins de fer, des grands sillons que tracent nos bateaux à vapeur. Et quand il apprendra comment notre peuple marche en avant, il se mettra peut-être en mouvement pour faire aussi quelque chose. Enfin, je ne serai pas content que je n'aie causé avec l'empereur ; j'aimerais aussi voir sa femme et ses enfants, et comment ces gens-là élèvent leur famille.

(1) Propriété qui a appartenu à Washington, il y est enterré.

« — Eh bien, puisque vous êtes si décidé, je ferai ce que je pourrai pour vous; mais attendez-vous à échouer dans votre entreprise. Je vous engage donc, quoique ce ne sois pas la marche ordinaire à suivre, de faire une visite au vice-chancelier, et de lui exposer votre désir; il pourra peut-être vous aider en ceci.

« — Bien, je n'en demande pas davantage, et viendrai vous dire comment je me tire d'affaire. »

« Deux ou trois jours après, le Yankee revint. « Eh bien, dit-il, j'ai vu l'empereur, et j'ai eu un entretien avec lui; c'est, je dois le dire, un homme très comme il faut. Quand je lui ai donné le gland, l'empereur a dit qu'il ferait construire une grande boutique à côté, qu'il n'y avait pas dans l'histoire ancienne et moderne un caractère qu'il admirât davantage que celui de Washington. L'empereur a ajouté qu'il planterait mon gland de sa propre main dans le jardin du palais, et il l'a fait, car je l'ai vu de mes yeux. L'empereur voulant me faire beaucoup de questions sur nos écoles et nos chemins de fer, il m'a invité à revenir pour voir ses filles, et m'a dit que sa femme parlait anglais mieux que lui. Je suis donc retourné chez l'empereur hier, et puis vous assurer que sa femme est fort bien, très-raisonnable, et que ses filles sont gentilles.

« — Que vous a dit l'impératrice ?

« — Elle m'a fait une foule de questions. Elle pensait, figurez-vous, que nous n'avions pas de domestiques en Amérique. Je lui ai dit que les pauvres gens faisaient leur besogne eux-mêmes, mais que les gens riches avaient une foule de serviteurs. « Vous ne les appelez pas des domestiques, a dit l'impératrice, mais seulement des aides. —Je devine, madame, que vous avez lu madame Trollope! ai-je répondu. Nous avions ce livre à bord de notre na-

vire. » L'empereur battit des mains et rit tellement, qu'il faillit étouffer. « Vous avez raison, a-t-il dit; nous en avons envoyé chercher un exemplaire, et nous étions en train de le lire ce matin quand vous êtes venu! » Je lui ai dit alors tout ce que je savais sur notre pays; il en a été fort content. L'empereur a voulu savoir combien de temps je resterais ici. J'ai répondu qu'ayant terminé l'affaire pour laquelle j'étais venu, je m'en retournerais probablement avec le même navire, et je leur ai fait mes adieux à tous. N'ai-je pas bien employé mon temps? Je devine, monsieur Dallas, que vous ne pensiez pas que je me tirerais si bien d'affaire.

« — Non, en vérité, mon garçon, et, vous pouvez vous estimer heureux; car il est fort rare que des têtes couronnées traitent un étranger avec autant de distinction. »

« Quelques jours après, le jeune homme revint et dit : « Je devine que je resterai encore un peu de temps ici; on m'y traite si bien! L'autre jour, j'ai vu entrer dans ma chambre un grand officier; il m'a dit que l'empereur l'envoyait pour me faire voir les curiosités de la ville. Je me suis habillé, et l'officier m'a fait monter avec lui dans une fort belle voiture à quatre chevaux. Il m'a conduit au théâtre, au musée, et je crois connaître tout ce qui mérite d'être vu dans Saint-Pétersbourg. Que dites-vous de cela, monsieur Dallas? »

« Il paraissait tellement impossible qu'un pauvre et jeune Yankee, sans éducation, fût ainsi accablé d'attentions, que l'envoyé ne savait ce qu'il devait croire ni penser.

« Peu de temps après, il vit reparaître son singulier compatriote, qui lui dit : « Ayant pris la résolution de retourner dans mon pays, je suis allé remercier l'empe-

reur; en vérité, je ne pouvais faire moins, il avait été si poli. » Alors il me dit : « Y a-t-il quelque chose que vous désireriez voir avant de retourner en Amérique? — J'aurais assez aimé jeter un coup d'œil sur Moscou, dis-je, car j'ai entendu raconter beaucoup de choses sur l'incendie de cette ville, le Kremlin, et j'en ai lu une foule d'autres sur le général Bonaparte; mais ce voyage me coûterait beaucoup d'argent, et je veux rapporter à ma mère celui que j'ai gagné. » Du reste, j'ai dit adieu à l'empereur et me suis retiré. Eh bien, devinez-vous ce qu'il a fait le lendemain matin? Je vous affirme qu'il m'a envoyé le même homme en uniforme pour me conduire à Moscou dans l'une des voitures impériales, et il me ramènera quand j'aurai vu tout ce que je veux voir : nous partons demain, monsieur Dallas. Que vous semble maintenant? »

« Et réellement, le lendemain matin, le jeune Yankee passa devant la maison de l'envoyé dans une magnifique voiture à quatre chevaux; il lui fit des signes avec son mouchoir de poche en criant : « Adieu! adieu! »

« M. Dallas apprit ensuite de l'empereur lui-même que le récit du jeune homme était vrai dans toutes ses parties. Il en entendit parler plus tard de Moscou; les fonctionnaires de la ville l'accompagnaient, et il était traité avec la même distinction que les envoyés étrangers. Les dernières nouvelles qu'on a de lui par les journaux en parlent comme voyageant en Circassie, et écrivant un journal qu'il se propose de faire imprimer.

« Et qui aurait pu faire cela, sinon un Yankee? » ajoute madame Child.

Entre ce jeune Yankee et Henry Clay, l'homme d'État, il y a une grande distance; je ne vois pas pourquoi ce dernier se présente maintenant à ma mémoire et domine la

foule des gens qui m'ont passé sous les yeux à New-York cette semaine. C'est peut-être à cause du contraste. J'ai vu Henry Clay chez Anne Lynch, l'une de ses amies qu'il considère le plus, et qui lui sert parfois de secrétaire. C'est un homme âgé très-grand et maigre, avec front chauve des plus élevés, une figure non pas jolie, mais pleine d'expression; quoique disgracieux de sa personne, il n'en a pas moins un charme réel dans ses manières et dans le son plein de sa voix. Quand il veut, et Clay le veut toujours avec les femmes, il a une expression et des manières extrêmement obligeantes. Aussi est-il entouré d'adorateurs féminins, et l'on dit qu'il leur rend le même culte. Il vient de passer quelques jours à New-York, où il a été presque accablé d'amis, d'invitations, et m'a paru se complaire dans l'éclat de sa popularité plus qu'un homme de son âge ne devrait le faire, suivant moi. Il me semblait que Clay ne devait pas avoir la force de supporter cette belle et terrible vie de corvée!... Les Américains éprouvent plus d'enthousiasme pour leurs grands hommes politiques que les Européens pour leurs rois. Quoique de l'un des États à esclaves (le Kentucky), Henry Clay est, je crois, un homme indépendant, qui comprend et veut la véritable grandeur de son pays; il n'est pas précisément de race yankee (les États du Sud-Ouest ont été peuplés par le parti politique anglais, appelé « les cavaliers, » l'opposé des puritains sous le rapport des mœurs et du caractère); Clay a cependant quelque chose du caractère pirate, qui distingue les fils du Nouveau-Monde. C'est un homme qui s'est fait lui-même (son père était un fermier pauvre), et la plus grande partie de sa vie a été une lutte continuelle sur la mer orageuse de la politique, où il a eu plusieurs duels. Comme sénateur, il a combattu pendant longues années par sa

parole et son influence dans le congrès pour le maintien intérieur de l'Union et sa puissance à l'étranger.

Une autre figure encore a fait saillie dans ces jours de foule, une jolie et attrayante figure de femme, aux manières de grande dame, madame Bancroft (la femme de l'historien). Après avoir passé plusieurs années en Europe et fait connaissance avec les personnes les plus distinguées de l'Angleterre, elle est revenue en Amérique avec le sentiment ardent et net de la véritable supériorité de son pays et de sa mission à l'égard de l'humanité.

Madame Kierkland m'a ramenée chez les Spring. Combien je voudrais, chère Agathe, pouvoir te peindre ces époux si dignes d'être aimés, si bons, si purs, dont les sentiments sont si délicats! Faire le bien, venir en aide aux autres, c'est la pensée continuelle de tous deux ; ils sont en même temps gais, d'une humeur enjouée. Je ne connais pas de gens plus heureux. L'infortune ne paraît pas avoir le courage de frapper des êtres si doux, si reconnaissants, qui la regardent les yeux pleins d'amour et de soumission. Elle menace, approche et passe. Ils pensent pour moi, prennent les dispositions qui me sont nécessaires, me soignent comme si j'étais leur sœur. Les Downing, de même, sont sans prix pour moi. Arrivés à New-York pour me voir, ils m'ont apporté les plus jolies fleurs. Les yeux noirs et chauds du mari, les yeux doux, bleu clair comme nos violettes suédoises de la femme, me suivront dans mon voyage et resteront dans mon cœur.

Le 16 mars.

J'ignore si je parviendrai à partir, tant les navires et les capitaines me sont contraires. Celui du brick à voiles que

j'avais choisi pour mon voyage a refusé de me prendre à bord quand il a su le nom de la dame qui voulait faire route avec lui. Et lorsque Marcus a désiré en connaître le motif, le capitaine a répondu qu'il ne voulait pas avoir à bord une femme auteur, qui se moquerait de ses arrangements et pourrait *le coucher dans son livre*. Marcus se mit à rire, chercha à lui persuader de courir le risque de l'affaire, en l'assurant que je n'étais pas dangereuse; mais cet homme a été inébranlable. Me voilà donc obligée d'attendre le bateau à vapeur, qui partira dans huit jours. Je suis redevable de ce contre-temps à madame Trollope et à Dickens. Mais je suis heureuse à Rose-Cottage avec mes excellents amis, et ce retard m'a procuré le plaisir d'assister à plusieurs leçons faites par Émerson ici et à New-York. Cette voix profonde et pleine produit une impression semblable à celle causée par la vue des perles et des diamants. C'est une fascination d'un genre tout particulier. Hier, j'ai entendu Émerson, dans une leçon sur « l'éloquence, » flageller sévèrement ses compatriotes à l'égard de l'exagération, de la boursouflure de leurs discours, comparées à la manière naturelle, poétiquement belle de l'Orient, qui agrandit les sentiments et les choses. Il a donné des échantillons de l'une et de l'autre manière, et l'auditoire, dans la meilleure intelligence avec le maître, a fait connaître vivement son approbation et le plaisir qu'il avait éprouvé.

Le 20 mars.

Nous avons eu plusieurs belles et paisibles soirées (je n'accepte pas d'invitations, ne reçois de visites que par exception, — il faut que je me repose), durant lesquelles, mes amis et moi, nous avons lu et causé ensemble. J'ai lu

aussi des lettres qu'ils ont reçues de mademoiselle Margaret Fuller, maintenant la marquise Ossoli, car son mariage est déclaré, et madame Russell avait complétement raison. Madame Ossoli est en route avec mari et enfant pour l'Amérique, où elle veut se fixer. A bord du même navire est le jeune homme qui est allé à Saint-Pétersbourg faire hommage d'un gland à l'empereur de Russie. La dernière lettre de madame Ossoli est datée de Gibraltar. Elle décrit d'une manière touchante la belle soirée où le corps du capitaine (il était mort de la petite vérole) fut descendu dans la mer, éclairée par un soleil couchant ardent, et sur laquelle de petites voiles blanches se reposaient. « On dirait les ailes éployées des anges. » Toutes ces lettres sont empreintes d'une certaine mélancolie, d'une disposition d'esprit des plus nobles; mais je n'y trouve aucune trace de l'arrogance, de la fierté que je lui supposais, d'après certaines circonstances qu'on m'avait rapportées. Madame Ossoli parle avec Rebecca de sa joie maternelle, de son bel enfant en termes entraînants. « Je comprends à peine mon bonheur, dit-elle dans un endroit, je suis la mère d'un être immortel! Que Dieu aie pitié de moi, pécheresse! » Cela ne paraît pas très-fier. Elle a envoyé une cassette remplie de cadeaux et de souvenirs pour ses amis, « dans le cas, écrit-elle, où je ne reverrais point ma patrie. » Madame Ossoli s'est mise en route avec de fâcheux pressentiments, et depuis que le bon capitaine du navire est mort, ils se sont accrus. Cependant tout a bien marché jusqu'ici; sa mère, trois frères, une sœur unique (la jeune et aimable femme de Concord) et une foule d'amis l'attendent avec impatience et joie.

Le 22 mars.

Hier, je suis allée à « l'Académie des femmes » de Brooklyn, maison d'éducation pour cinq cents jeunes filles, où elles étudient et passent les degrés comme les jeunes gens. J'ai admiré l'ordonnance de cette institution, son musée, sa bibliothèque, etc. La tenue de ces jeunes filles est fort bonne. J'ai entendu leurs compositions en vers et en prose; elles m'ont plu, ainsi que leurs jeunes maîtresses. J'ai entendu également un chant avec lequel on m'a déjà saluée deux ou trois fois dans ce pays, à ma grande confusion; car les paroles, dans lesquelles je ne puis pas découvrir une étincelle de saine raison, me sont attribuées, et la musique à Jenny Lind. « C'est imprimé. » Ce chant commence ainsi : « Je rêve, je rêve à ma patrie! » Ces grands établissements en faveur des jeunes filles répandent incontestablement beaucoup de connaissances spéciales, donnent de l'assurance, etc.; mais sont-ils avantageux pour ce que la femme a de meilleur? j'en doute, et j'ai ouï dire que des femmes sérieuses, même parmi les jeunes, en doutent aussi et même le nient. Ils peuvent être bons comme établissements transitoires, pour introduire les femmes dans le domaine des sciences, dont elles ont été exclues jusqu'ici. (On loue généralement leur aptitude et leurs progrès dans les mathématiques, l'algèbre, la physique.) Mais il est évident pour moi que ces études, ces classes qu'elles suivent, leur font beaucoup négliger les vertus et les grâces du foyer domestique. La jeune fille, dans son ardeur pour apprendre sa leçon, rudoie sa mère, regarde son père d'un air fâché, s'ils osent l'interrompre; son ambition est excitée aux dépens de son cœur. On attache trop de prix à

l'instruction scolastique ; le but le plus élevé de l'école devrait être de préparer les gens à s'en passer. Il faudrait, du moins, que la vie des jeunes filles fût partagée entre l'école et le foyer, de manière que la première n'en eût qu'une faible partie. Un bon intérieur de famille sera toujours la haute école la plus vraie.

Mais je me reproche presque de parler contre une institution où j'ai rencontré tant de chaleur juvénile. Il est certain que j'ai été embrassée par les filles, les nièces, les mères, les tantes, et tellement, que cela a fini par être beaucoup trop. Mais le temps que j'ai passé dans cet établissement a été bien propre à me réchauffer le cœur, et j'en emporterai maint beau souvenir.

Je me prépare à partir et fais, en attendant, le portrait de mes amis et de leurs enfants, « famille coloriée en rose », en un petit groupe de têtes que je leur laisserai en souvenir de moi. Je laisse dans leur maison une grande partie de mes livres et de mes vêtements. Quand je regarde les épais volumes de la philosophie de Hegel et de la mythologie scandinave, que je me proposais d'étudier pendant mon séjour dans ce pays, je ne puis m'empêcher de rire. Je n'ai pas même songé à les ouvrir.

Le 24 mars.

Channing, frais et couvert de rosée comme un matin de mai, est venu ici hier. Nous avons échangé, pendant l'hiver, une couple de lettres qui nous ont placé un peu de travers vis-à-vis l'un de l'autre. Émerson était la pomme de discorde : Channing la relevait ; moi, je relevais — ma personne, et nous avons fini par nous taire tous les deux. Lorsque nous nous sommes revus maintenant, Channing a

été cordial et rayonnant, m'a fait cadeau d'un volume de Wordsworth, « l'*Excursion*, » et a été complétement aimable et bon. Avec de tels gens, on respire l'air du printemps. Le soir, il y a eu ici quelques personnes, et Channing étant parti après nous avoir dit adieu, rentra tout à coup, me pria de sortir, me conduisit sur la terrasse, me montra le firmament étendu au-dessus de nos têtes avec splendeur, sourit, serra ma main — et disparut.

Mais, au lieu de t'occuper toujours de moi et de ce qui m'intéresse, je devrais te parler un peu de la chose publique. Un intérêt général, stimulant, domine maintenant ce pays : la question de l'esclavage a repris une nouvelle vie par celle de l'annexion de la Californie et du Texas aux États-Unis comme États indépendants. On peut dire que le pays entier est partagé en partisans de l'esclavage et en abolitionistes. La Californie, peuplée rapidement, surtout de gens venus des États du Nord-Est, des fils entreprenants de pèlerins, s'est présentée au Congrès, en lui demandant d'être délivrée de l'esclavage et reconnue comme État libre. Les États à esclaves du Sud ne veulent pas y consentir, parce que la Californie devant, par sa position géographique, en faire partie, son émancipation, sous le rapport de l'esclavage, diminuerait leur influence dans le Congrès. Les États du Sud combattent donc en désespérés pour ce qu'ils appellent leurs droits; les États du Nord, délivrés de l'esclavage, luttent avec la même ardeur pour empêcher l'esclavage de s'étendre à la Californie et au Texas, et pour parvenir à déraciner ce qu'ils considèrent avec raison comme un malheur et une honte pour leur patrie. La lutte se poursuit avec une égale amertume des deux côtés, au dehors et dans le Congrès. Il y a ici des abolitionistes de toutes les nuances. Plusieurs de mes connaissances font

partie des *ultrà*, les Spring des modérés, et je me joins à ces derniers, les autres me paraissant déraisonnables.

L'émigration toujours croissante de la population la plus pauvre de l'Europe (surtout de l'Irlande et de l'Allemagne) donne lieu à de grandes mesures, non pas dans le but de l'arrêter, mais pour aller au-devant d'elle, afin de l'empêcher d'être nuisible et la rendre aussi bienfaisante que possible pour la nation et le pays. Les Irlandais sont les meilleurs manœuvres pour les travaux grossiers des Américains, et surtout pour la création des routes et des canaux. Les Allemands vont presque tous à l'Ouest rejoindre les colonies allemandes de la vallée du Mississipi, où tous les bras et toutes les capacités ont de quoi s'occuper suffisamment. Dans les États de l'Est, on commence déjà, comme en Europe, à avoir moins de travail que de travailleurs ; aussi ces derniers sont-ils dirigés par bandes nombreuses vers l'Ouest. Ce *grand Ouest*, comme on dit ici, qui s'étend jusqu'à l'océan Pacifique, est l'espoir et l'avenir de l'Amérique du Nord, l'espace libre qui permet à son peuple de respirer librement et lui donne une vie plus vigoureuse qu'aux autres nations.

Ces questions d'intérêt général provoquent dans chacun des États de grandes assemblées, où l'on prend des résolutions, et qui envoient des motions ou des pétitions au Congrès quand elles sont de son ressort. C'est plaisir de voir comme ces assemblées, du moins dans les États du Nord, suivent une marche progressive dans la voie de la civilisation du peuple, du développement du devoir populaire, et prennent, en vue de l'intérêt général, des mesures qui sont à l'avantage de tous.

Au milieu du mouvement produit par ces grandes questions, circule la nouvelle de la prochaine arrivée de Jenny

Lind ; on dirait une traînée de feu qui électrise tous les esprits, éclaircit toutes les physionomies, un ton majeur mélodieux qui résonne à la fois dans chaque poitrine.

Je te dis adieu en te serrant dans mes bras, en baisant la main de ma mère en esprit. Puisses-tu m'annoncer bientôt que tu es parfaitement bien portante ! Nous avons eu quelques belles et douces journées de printemps ; mais le froid est revenu sec et rude ; la neige couvre tout ici, et autant qu'elle l'ait jamais fait en Suède à cette époque. Comme j'aspire après le Sud ! Le repos dont j'ai joui à Rose-Cottage a fait croître mes forces.

P. S. Madame Howland, de Charleston, m'a écrit et offert amicalement sa maison dans cette ville ; mais je veux la voir avant d'accepter, et m'assurer que nous pourrons végéter ensemble. Je commencerai donc par descendre dans un hôtel, et j'y vivrai dans le plus grand silence pendant quelques jours, afin de jouir de la liberté, de la solitude. Ensuite, nous verrons.

LETTRE XII

Charleston (Caroline du Sud), 28 mars 1850.

Ah ! que n'ai-je des ailes pour aller jeter un coup d'œil à la maison, et voir comment vont ma mère et mon Agathe ! Mais je suis forcée de me borner à croire que tu marches à grands pas dans la voie de l'amélioration. Quant à moi, ma santé est excellente, et je suis arrivée ici ce matin après un voyage de trois jours sur mer. Je m'attendais à trouver la chaleur de l'été, et suis un peu piquée de n'a-

voir rencontré que le froid, un temps gris qui m'oblige à porter des vêtements d'hiver. Mais cela ne peut pas durer longtemps. Une jeune verdure couvre les arbres, — toutes les rues en ont, — les roses, les lis, les fleurs d'oranger me font signe des terrasses et des jardins, et le soleil commence à se frayer une route à travers les nuages. Nous serons probablement demain en plein été.

Pendant les derniers jours que j'ai passés à Brooklyn, nous avons eu une tourmente complète, et lorsque je suis montée à bord, le froid était glacial. On voyait partout de la glace et des glaçons. Mes amis, Marcus, sa femme et leurs enfants, m'ont accompagné jusqu'au bateau. Marcus porta mes paquets, me recommanda au capitaine, en un mot pensa à tout. Étourdie par les présentations de personnes qui m'étaient étrangères, je fus obligée de m'enfuir dans ma chambre sans avoir pu causer avec mes amis et prendre congé d'eux. Je suis curieuse de savoir ce que tu dirais en voyant les hommes de mes amis m'embrasser fraternellement en me disant adieu et lorsque nous nous retrouvons après une longue absence. Cela paraît fort naturel et convenable ici. Je me suis abandonnée pendant assez longtemps au chagrin lorsque les Spring m'eurent quittée, et que les vagues, en roulant, m'emportaient et m'éloignaient davantage d'eux.

Tout le premier jour du voyage a été froid, sombre ; je grelottais, j'évitais tout le monde, excepté deux quakers, « des amis » (nom qu'on leur donne ordinairement dans ce pays), mari et femme, avec lesquels j'avais fait un peu connaissance, et qui me plaisaient par leur calme, leur personne pacifique et silencieuse. Ils avaient un peu dépassé la première jeunesse : la femme portait l'un de ces visages purs et jolis que l'on rencontre si souvent chez les

jeunes quakeresses; le mari paraissait malade. Ils allaient au Sud par raison de santé. Le jour suivant, nous eûmes beau soleil, mais il fit froid jusque vers midi, et alors nous passâmes tout à coup à la chaude température du printemps. On aurait dit de la magie. Le ciel et la mer étaient inondés d'une lumière dorée, l'air était plein de vie et de suavité; c'était merveilleusement beau et divin! Tout mon être nageait dans cette magnificence. J'évitai les conversations interrogatives, et, me tenant seule sur le pont, je vis le soleil se coucher et la pleine lune se lever avec une douce splendeur, l'étoile polaire s'allumer à une distance toujours plus grande de moi, Orion et Sirius monter au zénith. Les heures s'écoulaient sans que je songeasse à autre chose, sinon que le monde était beau et son Créateur grand et bon; je n'éprouvais d'autre crainte que celle de voir interrompre ce saint silence, le calme et la joie de mon âme. Je vis de jeunes maris monter sur le pont avec leurs femmes pour admirer la lune; d'autres couples leur succéder, tendres et roucoulants comme des colombes; je vis les « amis » assis l'un près de l'autre, et regardant aussi la lune qui éclairait leur doux et paisible visage; je vis les rayons de cet astre danser sur les vagues, tandis que nous voguions sur des eaux calmes vers le cap *Hatteras*, dont le fanal, semblable à une grande et brillante étoile, se montrait au sud de l'horizon. Cet endroit est dangereux pour les navigateurs; les coups de vent violents, les ouragans y sont habituels, et bon nombre de grandes infortunes de mer ont eu lieu près du cap Hatteras; elles ne s'approchèrent pas de nous. Les vagues dansaient, le vent resta silencieux, les tourterelles roucoulèrent, les amis s'endormirent; nous passâmes le cap vers minuit, et j'espérais me trouver enfin dans la région d'une chaleur d'été con-

stante. Il n'en fut rien. Le lendemain matin, le temps était redevenu gris, froid, et n'avait aucune ressemblance avec l'été.

Une partie des passagers souffrant du mal de mer se tenait dans les cabines : d'autres prirent place sur le tillac pour jouer joyeusement aux cartes. J'étais assise à l'écart avec les « amis, » qui se taisaient et finirent par s'endormir de nouveau. Quant à moi, j'étais très-vivace, je me portais parfaitement et je passai une charmante matinée en compagnie avec la mer et l'*Histoire des États-Unis*, par Bancroft. Elle m'intéresse infiniment; le coup d'œil véritablement philosophique que l'auteur jette sur le développement historique et la perfection de son style narratif rendent cette histoire fort remarquable. Sous le premier rapport, Bancroft ressemble à notre Geijer, et sous le second au Suisse d'Aubigné. J'ai lu aussi durant le voyage un petit écrit sur « l'admirable Providence, » par un célèbre clairvoyant de New-York, nommé Davis ; mais je ne connais pas de production plus pauvre et rendant mieux témoignage de l'aveuglement de l'esprit.

Nous sommes arrivés à Charleston dans la matinée du quatrième jour par un temps froid et nullement agréable ; mais les rives du port, couvertes de sombres forêts de cèdres et d'arbres à feuilles vert clair, présentaient un aspect attrayant et non pas ordinaire. Tout était nouveau pour moi, même l'apparence de la ville qui ressemblait, du moins par la construction des maisons, davantage à celles de l'Europe, que les maisons de New-York et de Boston. Un jeune homme avec lequel j'avais causé agréablement à bord, qui me plaisait assez, excepté qu'il tirait vanité de son habileté en fait de langue française, habileté peu justifiée, se tint à côté de moi sur le pont pour contempler

le pays où il était établi, vanter le bonheur des nègres esclaves, ce qui ne le releva pas à mes yeux. Un semblable discours annonce un manque de jugement ou de loyauté. Une jeune personne qui avait partagé ma cabine, silencieuse et malade pendant toute la traversée, leva maintenant la tête et me demanda sur-le-champ : « Comment trouvez-vous l'Amérique. »

Madame Howland avait envoyé son frère, homme d'âge moyen et fort bien, avec une voiture pour me conduire chez elle ; mais je préférai dans ce moment ma liberté, et accompagner les « amis » à l'hôtel en faveur duquel ils s'étaient décidés. J'y suis dans une petite chambre avec quatre murailles blanches et nues. J'ai fait une promenade de deux bonnes heures dans la ville, en jouissant de ma solitude, des nombreux objets nouveaux qui frappaient mes regards de tous côtés, de l'aspect de la ville avec ses jardins (elle ressemble à une réunion de maisons de campagne avec varand ou terrasses ornés d'arbres et de fleurs), du grand nombre d'arbres, nouveaux pour moi, qui fleurissent et déploient leur feuillage dans ce moment, des bosquets d'orangers vert foncé qu'on voit dans les jardins, et qui, agités par le vent, embaument l'air. Les nègres fourmillent dans les rues ; les deux tiers des gens que l'on rencontre sont noirs ou mulâtres, laids, mais la plupart ont un air joyeux et paraissent bien nourris. On voit surtout des négresses et des mulâtresses qui sont grasses. Les jolis mouchoirs bigarrés noués autour de leur tête et quelquefois avec beaucoup de goût, leur donnent un extérieur pittoresque mille fois plus avantageux que les bonnets et les chapeaux qu'elles portent dans les États libres, et leur vont si mal.

Après les nègres, ce qui me frappe le plus dans les rues,

ce sont de grands oiseaux (assez semblables à nos dindes), qui s'abattent ici pour chercher leur nourriture et sont si familiers, qu'ils se dérangent à peine pour les piétons. Une partie de ces oiseaux se tenaient sur les toits et les cheminées, leurs ailes éployées au vent, ce qui leur donnait un aspect singulier et beau.

Le 29 mars.

Froid, froid, froid encore aujourd'hui et d'une manière impardonnable. A cinq heures du matin j'ai entendu le tambour qui appelait les esclaves au travail. Hier, après-dîner, des connaissances des États du Nord, qui demeurent dans cet hôtel, m'ont invitée à faire une promenade en voiture, et nous avons fait une agréable course au soleil. Aussi loin que la vue peut s'étendre, le pays est plat. De jolis bouquets de bois, des plantations, et de l'eau constituent sa beauté. La ville est bâtie sur le bord de la mer dans une presqu'île formée par deux rivières, l'Ashley et la Cooper qui s'y jette. Mes amis de la voiture achetèrent des oranges et des bananes pour moi, et c'est la première fois que j'ai goûté ce fruit du tropique (on l'apporte de Cuba), qu'on aime tant ici. Il a un goût fin, sucré, un peu fade et ressemble par la forme à nos concombres jaunes pour semence; il a la couleur et la chair du melon, mais il est moins juteux. En le goûtant, il m'a semblé mordre dans du savon noir; je ne crois pas que le banane et moi nous devenions fort bons amis. Mes amis quakers sont partis ce matin de bonne heure, pour aller plus au sud, à Savannah, afin de chercher à mettre la main sur un air d'été; il faisait trop froid pour eux ici. Le mois de février a été, dit-on, très-chaud; et le jasmin jaune qui a fleuri

avec abondance est presque passé maintenant. Je te quitte pour aller chez madame Howland et voir si je pourrai vivre avec elle, c'est-à-dire si elle me plaît. Sinon je resterai ici, quoique ce ne soit pas assurément un Eldorado. Les hôtels, c'est probable, ne sont pas ce qu'il y a de mieux dans la ville. Un chaos de petits nègres fourmillent autour de la table du dîner et du souper pour représenter des domestiques ; mais ils ne font que courir les uns à travers les autres, sans tenue ni manières, bouleversent tout sur la table et enlèvent le plat dont précisément on voudrait manger. Je suis servie dans ma chambre par une petite fille mulâtre, adroite, déguenillée, dont l'air est si bon, si patient, que — cela fait mal. Je lui ai demandé ce qu'on lui donnait de gage : elle m'a regardée avec surprise et répondu qu'elle appartenait à « Mame. » Mais « Mame » est une femme à l'air et aux yeux si durs, que je ne voudrais pas être sa propriété. — Pauvre fille !

Je resterai probablement encore quelques jours dans cette ville, puis j'irai plus au sud, à Savannah et à Augusta (dans la Géorgie), où j'ai été invitée par mes compagnons de voyage du « Canada, » la famille Bones et mademoiselle Longstreet. J'y passerai sans doute le mois d'avril, car c'est, dit-on, le paradis du Sud, et j'y trouverai peut-être l'occasion de voir quelques plantations. Si ces Méridionaux savaient avec quel esprit exempt de préjugés et loyal je viens à eux en cherchant uniquement la vérité en tout, et prête à rendre justice à ce qui est bon, même dans l'esclavage, ils ne m'accueilleraient pas avec des regards de méfiance. Ensuite je n'ai pas le désir de fouiller seulement le côté affligeant de la vie du Sud ; on l'a déjà fait assez souvent avant moi. Je veux voir la nature, la vie, le Nouveau-Monde à venir même ici, sous la face que cette

contrée peut offrir par suite de sa position et de ses dons naturels. C'est pourquoi je désire éviter, en général, les conversations sur l'esclavage. Mais avec quelques personnes, surtout avec des personnes sensées et droites, comme on en trouve beaucoup dans ce pays, j'en parlerai : je les interrogerai, les écouterai, et suis certaine que nous nous entendrons, si ce n'est pas toujours sur la chose, au moins sur son esprit. Je viens pour voir, apprendre, et non pas pour espionner. Je demande au Sud un peu de son air doux, des fleurs, du repos, de la santé, et ce qu'il a de bon, j'en conviendrai de tout mon cœur. Je crois aussi qu'il est peu de Méridionaux qui ne considèrent l'esclavage comme un malheur pour le pays, tout en trouvant difficile de s'en passer. Je t'écrirai plus au long de Savannah. Maintenant un baiser avec le vif désir qu'il te trouve de nouveau active et bien portante.

Plus tard.

Encore quelques mots pour te dire que j'ai vu madame Howland, ses enfants, et vais habiter sa maison demain. Dès le premier coup d'œil, son visage, et son expression si bonne, si loyale, m'ont plu, et le court entretien que j'ai eu avec elle a suffi pour fortifier ma première impression. C'est évidemment l'une des femmes et des mères bonnes et sensées de la terre. Madame Howland a pour les dons littéraires, et ceux qui les possèdent, un petit faible que pour ma part je trouve fort aimable. Elle est de mon âge, et à son extérieur il serait facile de la prendre pour une Suédoise. Ses yeux bleus, sa ronde et fraîche figure, ses formes pleines, ainsi que le calme, la bonhomie de

son parler et de sa personne, rappelle nos Suédoises mariées. Aussi est-elle d'origine scandinave, son père était Danois. Elle a six enfants; ses deux fils et sa fille aînée voyagent dans ce moment avec M. Howland.

Une autre famille agréable, c'est celle du docteur Gilman, prêtre de l'Église unitaire de Charleston; sa femme, son gendre et ses filles sont venus me faire visite et se sont offerts pour me faire voir les îles et les jolis endroits des environs. La poste va partir. Que Dieu te bénisse, mon Agathe!

LETTRE XIII

Charleston, 12 avril 1850.

Je vois une beauté méridionale reposant mollement sur un lit de fleurs ondoyant, à l'ombre des nectaires, entourée d'esclaves prêts à la servir, apportant, au moindre signe fait par elle, les parures, les fruits les plus précieux de la terre. Mais sa beauté, l'éclat de ses yeux, la délicate rougeur de ses joues, la magnificence qui l'entoure, ne peuvent cacher son défaut de santé et de force; le ver qui la ronge intérieurement. Cette beauté molle, fastueuse, c'est— *la Caroline du Sud.*

Et cependant elle *est belle;* j'ai joui d'une manière inexprimable de sa beauté spéciale si riche, si suave, si nouvelle pour moi.

Je suis à Charleston depuis quinze jours, et, quoique le temps ait été presque toujours pluvieux (il l'est encore), il y a eu cependant des journées où j'aurais souhaité que la

partie souffrante de l'humanité, et toi surtout, mon Agathe, vous pussiez être transportées ici pour respirer cet air, voir la splendeur ravissante du ciel et de la terre, et vous rétablir comme par l'effet d'une baume de vie. Je comprends que les navigateurs qui atteignirent des premiers ce rivage, sentirent ces zéphyrs, respirèrent cet air doux, crurent avoir trouvé la source d'une jeunesse éternelle.

Pendant ces délicieuses journées, j'ai fait des excursions dans les environs avec madame Howland et autres connaissances. Partout, après avoir fait un bout de chemin dans des sables profonds, — on commence à établir des routes en bois sur lesquels il est fort agréable de rouler, — on arrive dans la forêt. Et la forêt ici, c'est une espèce de désert, de paradis enrichi d'une foule d'espèces d'arbres et de plantes qui m'étaient inconnus. Rien n'y est rangé, ordonné ; les végétaux y croissent avec une magnificence sauvage ; le myrte et le pin, le magnolia et le cyprès, l'orme et le chêne, s'enlacent, et il en est de même des arbres dont je ne connais pas le nom.

Le plus magnifique de tous et le plus abondant est le chêne-vert, arbre immense ; de ses branches tombent en lourdes draperies des masses de lianes d'un vert gris : leur effet est des plus pittoresques, et dans les endroits où ces arbres sont plantés avec un peu d'ordre, ils forment de magnifiques églises gothiques naturelles avec de belles arcades, des portiques à voûtes élevées. Sous ces patriarches à longues barbes fleurissent une foule d'arbres plus petits, des buissons, des plantes sarmenteuses, surtout des vignes, qui embaument l'air et brillent dans les haies, à la cime des arbres, où elles élancent leurs rameaux sauvages et riches de fleurs, entre autres le jasmin jaune sauvage, la rose

cherokée blanche qui croît aussi à l'état sauvage et avec la plus grande abondance; les jolies plantes grimpantes s'enlacent à tous les arbres; plusieurs d'entre elles sont, dit-on, vénéneuses. Le magnolia est l'un des plus beaux arbres de ces forêts, laurier de haute taille, vert foncé, dont les fleurs blanches sont citées comme les plus belles du Sud; elles ne fleurissent qu'à la fin de mai.

La ville est en pleine floraison. Les jardins resplendissent de roses de toute espèce. L'air est embaumé par la fleur d'oranger, et le moqueur, le rossignol de l'Amérique du Nord, appelé par les Indiens l'oiseau aux cent langues, parce qu'il a la faculté d'imiter tous les sons, chante en cage aux fenêtres ouvertes ou au dehors. Dans le jardin de madame Howland, je vois des nectaires et des figuiers nouer leurs fruits, et le colibri s'élancer comme un petit esprit; il va et vient sur les fleurs rouges du chèvrefeuille, suçant leur miel dans son vol. C'est charmant, et je suis heureuse d'être ici.

J'ai reçu une foule d'invitations et de visites amicales, et parmi les premières je dois citer une personne à laquelle je suis redevable de quelques-unes des plus belles heures que j'aie passées en ma vie. Comme mon hôtesse actuelle, madame Hollbrook (la femme du naturaliste de ce nom), m'a plu dès le premier jour! J'ai été ranimée et comme réveillée par la vie fraîche, intelligente, qui parlait chez cette jeune femme. Rien de commun, de conventionnel dans sa personne : tout y est net, original, spirituel et bon en même temps. Elle me produit l'effet d'un breuvage, d'un élixir renouvelé de la vie. Le lendemain de notre connaissance, j'ai dîné chez madame Hollbrook, dans son élégante demeure où le vent rafraîchissant de la mer jouait à travers les rideaux; sa mère, sa sœur, trois jolies

et gracieuses petites filles, ses nièces, et trois hommes fort bien composaient la société. (M. Hollbrook fait dans ce moment avec Agasiz une excursion scientifique près des grands marais d'Éverglades.) Après un dîner recherché, nous sommes allés en voiture à la « Batterie, » promenade fashionable de Charleston, où l'on va et vient en cercle, de sorte qu'on voit et revoit toutes les personnes connues ou non qui s'y promènent. Je ne supporterais guère ceci qu'une fois par an tout au plus, quand même il s'agirait de respirer le bon air de la mer. Cette espèce de promenade ne paraissait pas non plus très-fort du goût de madame Hollbrook. En général, les habitants du Nouveau-Monde aiment beaucoup à être en société et dans la foule. Après un thé fort agréable, pris en bonne compagnie, madame Hollbrook me ramena chez moi. Telle a été une journée de la vie fashionable à Charleston ; mais celle que j'ai passée à la campagne seule avec madame Hollbrook dans sa terre de Belmont, à quelques milles de la ville, a été encore meilleure.

Elle vint me prendre un matin avec une petite voiture, et nous passâmes ensemble, et seules, la journée entière à errer dans les bosquets de myrte, à botaniser, à lire (madame Hollbrook m'a fait connaître le poëte anglais Keats), à causer, et le temps s'écoula comme un rêve doré, ou plutôt comme la plus délicieuse réalité. Tu sais combien je me fatigue vite de causer, et combien un effort prolongé dans ce sens m'est antipathique ; et cette fois j'ai parlé toute la journée avec la même personne, sans effort ni lassitude. C'était délicieux, amusant, amusant, amusant. L'air était la suavité même ; madame Hollbrook une source permanente, fraîche et perlée ; n'importe le sujet qu'on traitait, il devenait intéressant, soit par sa critique, soit

par la perspective que ses paroles ouvraient. Nous voltigeâmes ainsi dans le monde entier, pas toujours d'accord, mais en bonne intelligence ; et cette journée dans les bosquets embaumés de Belmont, sur les bords de l'Ashley, a été charmante. J'ai appris ici à connaître l'arbre à ambre et autres, ainsi que plusieurs plantes nouvelles pour moi, dont madame Holbrook me disait les noms et les qualités. La science de la nature lui a fait voir plus en grand la vie de la terre, sans détourner son regard de la vie du ciel. Pour elle, la terre est un poëme qui, dans ses diverses formes, rend témoignage de son auteur et créateur ; cependant ce n'est pas dans la vie naturelle que madame Hollbrook voit ce témoignage, mais dans la haute et calme figure qui, une fois sortie des ombres de la vie, s'est présentée à ses regards et, en liant le temps avec l'éternité, lui a rendu la vie lumineuse et grande. Madame Hollbrook est un penseur de l'école de Platon, qui sait voir (et c'est rare) des choses dans le système du monde, des rapports différents aboutissant à un centre commun. Nous sommes tombées parfaitement d'accord sur l'éducation des femmes dans ce pays (et partout). On leur donne une foule de connaissances spéciales, et non pas de système. Beaucoup de latin, de mathématiques, de physique, etc., etc., et pas de point central philosophique sur lequel ces sciences puissent s'appuyer, nulle application de celles-ci à la vie, et aucune occasion, le temps de l'école fini, de faire usage de ces connaissances d'une manière pratique. Aussi disparaissent-elles de l'âme comme des fleurs ou des feuilles sans racines arrachées à l'arbre de la science, quand les jeunes élèves passent de l'école dans la vie. Ou bien, si elles se souviennent de ce qu'elles ont appris, ce n'est qu'une œuvre de mémoire, et non pas une séve pénétrante,

la force végétale de la vie. Ce qui manque à l'instruction scolaire, en grand comme en petit, c'est — un peu de philosophie platonique. Nous fûmes aussi d'accord sur d'autres sujets, et le charme dont madame Hollbrook se sert est celui de l'esprit, des expressions neuves et stimulantes, surtout au sujet des questions qui traitent de la correspondance de l'esprit et de la vie naturelle.

Cette belle journée finit pour moi lorsque le soleil descendit dans la rivière et que nous retournâmes à la ville. Je reviendrai à Belmont pour y passer quelques jours avec son bon génie; c'est chose convenue; mais... en aurai-je le temps? Madame Hollbrook appartient au monde aristocratique de Charleston, et elle est connue comme étant l'une des plus intellectuelles et des plus charmantes femmes de cette ville.

La Caroline du Sud est généralement appelée l'État des Palmettes; je m'attendais à trouver partout cette espèce d'arbre à demi tropical, et fus blessée de n'en voir aucun dans et hors de Charleston. Ils ont été vandalement arrachés pour en faire des pilotis et des vaisseaux, leur bois étant, à ce qu'il paraît, impénétrable à l'eau. J'ai vu enfin, il y a quelques jours, cet arbre officiel de la Caroline (le sceau de l'État porte une palmette) dans l'île de Sullivan, grand banc de sable dans la mer, en face de Charleston; les habitants de la ville y ont des maisons de campagne, pour jouir de l'air de la mer et des bains; on voit encore des groupes de palmettes dans plusieurs jardins. Représente-toi une tige droite, ronde, à petits nœuds, et de l'extrémité de laquelle sort une grande branche chargée d'éventails verts formés par des rayons séparés larges d'un doigt, allant dans toutes les directions sur de longues queues, et tu auras une idée des palmettes, essai et précurseur du palmier.

M. et madame Gilman m'avaient invitée dans l'île Sullivan à un pique-nique; c'est le mot usité ici pour les excursions à la campagne où l'on va manger et s'amuser en joyeuse compagnie ; ce genre de plaisir est fort goûté, surtout de la jeunesse, et mainte alliance tendre et sérieuse remonte à un joyeux pique-nique. Celui auquel je viens d'assister avait lieu en grande compagnie ; la jeunesse et un couple amoureux n'y manquaient pas non plus ; mais la température étant fraîche, cette partie de plaisir me paraissait plus fatigante qu'agréable ; cela m'arrive souvent dans les choses arrangées d'avance avec l'intention de s'amuser. Mais j'ai véritablement joui d'une course faite un autre jour avec madame Gilman le long du rivage de la mer, où l'on roule sur une dune ferme et fine, tandis que les vagues écumantes roulent et tournent jusque sous les pieds des chevaux. Ce spectacle avait une vigueur sauvage à laquelle se joignait l'air le plus souple et le plus suave. M. et madame Gilman sont des natures poétiques ; *elle* chante la beauté de la vie calme et pieuse, *lui* des sujets nationaux. Son magnifique chant patriotique,

« Est-ce en vain que le sang de nos pères a coulé, »

écrit avec une chaude inspiration dans un moment où l'Union était menacée de se dissoudre par suite de l'amertume des partis, a été chanté avec ravissement dans les États-Unis, et a peut-être plus contribué à ranimer l'esprit national que quelques-unes des mesures politiques qui, dit-on, sauvèrent l'Union. M. Gilman est un prêtre fort estimé à Charleston ; c'est un bel homme d'un certain âge, et dont la noblesse, la gravité intérieure, sont fidèlement exprimées par son extérieur.

Hier au soir, j'ai assisté à un mariage; on m'avait invitée à la bénédiction nuptiale, qui devait être donnée à l'église. Ce mariage avait lieu entre une catholique et un membre de l'Église épiscopale anglicane. Les époux étaient convenus de faire bénir leur union par le prêtre de la paroisse unitaire de Charleston, M. Gilman. Les parents et amis devaient seuls assister à la cérémonie; elle se fit le soir, aux lumières. La mariée était jolie comme une rose blanche à demi-éclose, petite, frêle, habillée en blanc avec guirlande et voile, en un mot fort bien. Le marié était un homme grand, maigre, avait un air bon et loyal; on le dit fort riche et fort amoureux de son bouton de rose. Leur tour de noce sera un voyage d'agrément en Europe. Après la cérémonie, qui fut célébrée avec dignité par M. Gilman, la compagnie sortit des bancs pour féliciter les nouveaux époux. Une vieille négresse, telle qu'une éclipse sombre et silencieuse, se tenait assise près de l'autel; c'était la nourrice et la bonne de la mariée, qui ne pouvait supporter la pensée d'en être séparée, ce qui arrivera cependant. Ces servantes noires sont soignées avec la plus grande tendresse dans les familles blanches jusqu'à leur mort, et le méritent ordinairement par leur affection et leur fidélité.

Comme tu le présumes, sans doute, les conversations sur l'esclavage ne manquent pas ici. Je ne les provoque pas; mais, lorsqu'on m'attaque, ce qui arrive souvent, je m'exprime à cet égard avec autant de franchise et de douceur que possible. Une chose qui me surprend et me tourmente ici, à laquelle je ne m'attendais pas, c'est de trouver à peine homme ou femme voulant regarder franchement et loyalement cette question en face. On l'évite de toute manière; on se sert des arguments parfois les plus

contradictoires pour se convaincre que les esclaves sont les gens les plus heureux du monde, ne désirent pas une autre position, d'autres rapports que ceux où ils se trouvent. Pour un grand nombre, et à certains égards, ceci est vrai et peut avoir lieu plus souvent qu'on ne veut le croire dans les États du Nord; mais les rapports malheureux ne manquent pas, et il y a dû en avoir assez pour faire haïr l'esclavage. J'ai eu sur ce sujet quelques entretiens qu'on peut résumer ainsi :

L'HABITANT DU SUD. — Mademoiselle Bremer, le bruit court que vous êtes abolitioniste.

MOI. — Oui, je le suis, et vous l'êtes probablement tous comme moi.

L'habitant du Sud écarquille les yeux.

MOI. — J'ai la certitude que vous souhaitez la liberté et la félicité de l'espèce humaine.

L'HABITANT DU SUD. — Ou... ou... oui... oui... mais... mais.

Et alors viennent une foule de *mais* destinés à prouver la difficulté, l'impossibilité de rendre la liberté aux nègres esclaves. J'accorde volontiers la difficulté, mais non pas l'impossibilité. Évidemment il faut une préparation; elle a été longtemps négligée. Il y a dans cette ville un homme aux nobles sentiments, qui pense comme moi sur ce sujet, et prépare l'émancipation en initiant les nègres au christianisme. Autrefois leur instruction a été scandaleusement négligée, ou plutôt arrêtée; les lois de l'État défendent d'apprendre à lire et à écrire aux esclaves, et même pendant longtemps il a entravé leur instruction religieuse. Mais des temps meilleurs sont déjà venus et paraissent encore venir. Dans les familles, on apprend souvent à lire aux esclaves des plantations parcourues par les

missionnaires (la plupart méthodistes) qui prêchent l'Évangile.

La partialité et l'aveuglement volontaire de la société civilisée de Charleston me surprennent en vérité et m'affligent. Et les femmes, les femmes sur la droiture morale et le penchant inné pour ce qui est vrai et bon desquelles j'ai tant compté, — les femmes me causent le chagrin d'être complétement aveugles, plus irritables et plus violentes encore que les hommes sur ce sujet. Et cependant ce sont les femmes qui devraient surtout se sentir profondément blessées par l'immoralité et l'absurdité de cette institution qui réduit la famille à rien, sépare la femme du mari, les enfants de leur mère! Je suis frappée tous les jours d'une sorte de stupeur en voyant les petits nègres, et en me disant : Ces enfants n'appartiennent point à leurs parents. La mère qui les a mis au monde avec douleur, qui les a allaités, soignés, dont ils sont la chair et le sang, n'a aucun droit sur eux. Ils ne sont pas à elle, ils appartiennent à celui qui a acheté leur mère, et en même temps tous les enfants qu'elle pourrait avoir, qui peut les vendre quand bon lui semblera. C'est en vérité extraordinaire!

Le sentiment public, dit-on, réprouve de plus en plus, lors de la vente, la séparation des familles, des petits enfants de leur mère; dans les ventes publiques d'esclaves, cela ne peut plus avoir lieu. Mais, dans les États du Nord comme dans ceux du Sud, on entend parler de scènes déchirantes causées par ces séparations, et que l'institution de l'esclavage rend inévitables; les meilleurs propriétaires d'esclaves ne peuvent pas toujours les éviter.

Les esclaves me paraissent ici fort bien traités dans l'intérieur des familles, et j'ai vu des maisons où leurs chambres (chaque serviteur ou servante a la sienne) sont jolies,

et bien mieux que celles des domestiques libres dans notre pays. Les rapports entre maîtres et serviteurs me paraissent également, la plupart du temps, bons et cordiaux; les anciens serviteurs d'une famille me semblent surtout dans des relations affectueuses avec elle, ce qui annonce une situation patriarcale comme celle qu'on rencontre ordinairement dans nos bonnes familles, avec cette grande différence cependant que chez nous ces rapports sont libres; — c'est un engagement entre personnes raisonnables, et qu'elles peuvent rompre à leur gré. On trouve également ici de ces engagements libres; mais ils sont alors une victoire remportée sur l'esclavage et les rapports qui en résultent. Il me semble qu'on ne sait jamais exactement ici à quoi s'en tenir à cet égard, et si le dévouement du côté des serviteurs est vrai ou non.

En attendant, il est certain que la race nègre a l'instinct très-prononcé de l'attachement et du respect; on le voit à ses yeux, ils ont une expression particulière de bonté, de fidélité, de chaleur qui me plaît, et me rappelle la jolie expression de ceux du chien; il est certain aussi que les nègres ont un penchant naturel à se soumettre à la race blanche, à la supériorité de son intelligence, et les mères blanches, comme les servantes noires, rendent témoignage de l'amour exclusif qu'ils ont pour les enfants des blancs. Il est impossible d'avoir de meilleures nourrices et bonnes d'enfants que les négresses, et, en général, de meilleurs gardes-malades que les noirs, tant hommes que femmes; ils sont naturellement bons et dévoués. Si les maîtres blancs sont bons également, les rapports entre maîtres et serviteurs, surtout quand ces derniers sont un peu avancés en âge, sont véritablement bons et tendres. Mais les exemples du contraire ne manquent pas non plus. Les

tribunaux et la meilleure partie de la société de la Caroline ont la mémoire encore fraîche de cruautés commises envers des esclaves de maisons; elles rivalisent avec les plus affreuses abominations du paganisme. Quelques-uns de ces crimes les plus grossiers ont été commis par — *des femmes*, des femmes de la haute société de Charleston!... Un riche planteur de la Caroline du Sud a été condamné tout récemment à deux années de travaux forcés dans une maison de correction pour traitement barbare envers un esclave. Quand on songe que les tribunaux ne s'occupent de ce genre de cruautés que lorsqu'elles sont trop horribles ou trop publiques pour être passées sous silence: quand je cite aux patrons et aux patronnes de l'esclavage ces faits connus, ils répondent : « Dans votre pays comme partout, les maîtres sont souvent durs envers leurs domestiques.» Et quand je réplique : « Mais ces derniers peuvent les quitter, » ils prennent alors un air d'humeur.

Hélas! la malédiction de l'esclavage, phrase usitée dans ce pays, ne repose pas seulement sur les nègres, mais encore plus peut-être sur les blancs dans ce moment; car elle fausse leur esprit de vérité, abaisse leur moral. La position des noirs et la manière dont ils sont traités s'améliorent réellement d'année en année, tandis que les blancs ne paraissent faire aucun progrès dans la civilisation. Mais je veux écouter et voir encore avant de prononcer. Peut-être que les amis des ténèbres se sont abattus principalement sur cette ville. « Charleston est un nid de hiboux, » a dit une femme spirituelle de la Caroline.

Je vais te parler un peu de l'intérieur dans lequel je vis et me trouve si bien, si heureuse. La maison et le petit jardin sont situés dans une des rues les plus campagnes de la ville, — celle de Lynch; d'un côté elle a vue sur les

champs et la rivière, et il lui vient de là un air des plus délicieux, les zéphyrs les plus frais. Des plantes grimpantes, des roses blanches, des chèvrefeuilles rouges s'élancent vers la terrasse supérieure et y forment le plus joli verand. Je m'y promène souvent, et surtout le matin et le soir. A l'étage supérieur est ma chambre, jolie et bien aérée ; les appartements de réception sont au premier, et le soir on se réunit sur leur terrasse, ou bien on sort, pour se promener, avec la compagnie qui vient ordinairement.

Tu connais déjà un peu madame Howland, mais on n'a véritablement de la considération pour elle qu'après l'avoir vue dans la vie journalière, dans sa maison. Elle ressemble on ne peut davantage à nos mères de famille suédoises par son extérieur calme, soigneux, par la bienveillance maternelle, qui trouve toujours quelque chose à faire et ne craint pas de mettre la main à tout. (Dans les États à esclaves, on regarde ordinairement les travaux grossiers comme quelque chose d'avilissant, et on les fait faire par les esclaves.) Madame Howland est occupée paisiblement du matin au soir, tantôt de ses enfants, tantôt des repas en aidant ses serviteurs à mettre le couvert ou à resserrer ce qui doit être enfermé, en veillant à l'ordre (ce qui est fort nécessaire avec les nègres ; car ils sont, par nature, dépourvus de soin) ; tantôt elle taille des vêtements et les coud, tantôt elle habille et approprie les petits nègres de la maison. Dans le jardin, elle plante des fleurs, redresse celles qui tombent, attache et remet en place les sarments qui s'égarent ; elle reçoit des visites, expédie des messagers, etc., avec cette raison calme, cette dignité pleine de bonté qui sied si parfaitement à une maîtresse de maison et lui fait porter avec aisance le fardeau du foyer, dont elle est l'appui et l'ornement. Le soir surtout... Mais

je veux d'abord te raconter comment se passe ma journée.

De bonne heure, le matin, Lettis, la servante au teint d'un noir brun, entre dans ma chambre avec une tasse de café; une heure après, le petit Willis frappe à ma porte et vient me chercher pour déjeuner. Appuyée sur l'épaule de mon petit cavalier, et quelquefois marchant entre lui et la petite Laura, je descends au rez-de-chaussée, où se trouve la salle à manger. La famille y est réunie, madame Howland distribue café, thé, et une foule de bonnes choses; car, ici comme dans le Nord, les déjeuners sont trop abondants. L'un des principaux mets du Sud, c'est le riz cuit à l'eau; les grains, à peine gonflés, n'en sont pas moins tendres et d'un goût excellent. On le mange ordinairement avec du beurre frais et froid; bien des gens y mêlent des œufs cuits à la coque. On sert en outre du lard et du poisson frit, des patates, du homouny, du pain de maïs, des œufs, du lait glacé, etc., etc. L'un des plats de fonds pour les déjeuners, dans le Sud, se compose de crêpes de sarrasin ou de blé, qu'on mange avec de la mélasse. C'est véritablement une surabondance de bonnes choses. Pendant tout le repas, un petit nègre ou une petite négresse se tient debout et chasse les mouches avec un balai de plumes de paon. Après le déjeuner, on va un peu sur la terrasse; les enfants courent et se pourchassent dans le jardin; deux petites négresses, Georgia et Atilla, enfants de Lettis, courent, sautent dans la maison et les escaliers avec la vivacité et l'adresse des lutins. Ensuite, je monte chez moi, on m'y laisse en paix toute la matinée. A midi, madame Howland m'envoie mon second déjeuner, du pain, du beurre, un verre de lait glacé, des oranges et des bananes. Tu vois que je ne cours pas le danger de mourir de faim. On dîne à trois heures, et il y a de temps à autre

quelques convives. Dans l'après-dîner, ma bonne hôtesse fait avec moi des excursions qui me sont agréables de toute manière. Cependant c'est le soir qui est la fleur de la journée dans cette maison; dans combien d'autres n'en est-il pas la plus lourde partie? On allume les lampes dans les salons, on vous appelle pour le thé. Madame Howland, si bonne, si agréable, est assise sur le canapé, ayant devant elle une grande table couverte d'une foule de bonnes choses, on place les petites tables à l'entour (la mienne est toujours près du canapé), et le spirituel petit nègre Sam, grand favori de madame Howland, porte des rafraîchissements à l'entour. Trois ou quatre jeunes gens, fils de familles aisées, quelques jeunes filles arrivent, et la jeunesse danse gaiement au piano. Les enfants de la maison sont fort aimables les uns pour les autres, ils dansent souvent ensemble, comme nous le faisions le soir, mais ils sont plus heureux que nous, car je leur joue presque toujours, pendant un moment, des valses et des contredanses. Il y a aussi des visites qui vont et viennent. Puis on va sur la terrasse, on s'y promène, on s'y assoit, on cause; je préfère cependant m'y promener en silence, en jouissant de l'air balsamique de la nuit, en regardant par les portes ouvertes dans les appartements où les jolis enfants gambadent avec une joie juvénile et sont gracieux sans le savoir. M. Monefelt, le frère de mon hôtesse, vient tous les soirs; c'est un causeur et conteur amusant. Mais il n'est personne avec qui je me trouve si bien qu'avec la bonne et raisonnable madame Howland.

Le 13 avril.

Nous avons eu hier au soir grand spectacle de tonnerre et d'éclairs; je n'ai jamais rien vu de pareil en Europe, quoique je me souvienne d'une nuit de juin en Danemark, où l'atmosphère était pour ainsi dire en feu. Ici les éclairs ressemblaient à des courants de lave enflammée; les coups de tonnerre y répondaient. Pour la première fois de ma vie, j'ai éprouvé comme une espèce de crainte de la foudre, et cependant je jouissais de cette scène sauvage. Je partirai dans une couple de jours pour aller chez M. Poinsett, autrefois ministre de la guerre aux États-Unis et leur envoyé à Mexico. Il vit maintenant en particulier dans ses plantations. C'est, dit-on, un homme des plus intéressants et des plus aimables, qui connaît beaucoup la vie et le monde; c'est pourquoi j'ai accepté avec infiniment de plaisir l'invitation qu'il m'a faite de venir chez lui, près de Georgetown, à une journée d'ici. J'en suis redevable à M. Downing. Je passerai probablement quelques jours chez M. Poinsett, et reviendrai ici pour aller en Géorgie. Je veux mettre le temps à profit; car, après le 1er mai, la chaleur, à ce qu'il paraît, devient forte dans le Sud, et tous les planteurs se retirent dans les plantations pour éviter les fièvres dangereuses de ce moment. Tout blanc qui passerait une nuit durant les mois d'été dans les rizières est sûr, dit-on, de mourir, tandis que les nègres souffrent peu ou pas du tout du climat, à ce qu'on prétend.

Je suis en train de peindre (d'après un tableau à l'huile) le portrait d'un chef indien appelé Oseconehola, qui, à la tête de la tribu des Séminoles, s'est battu bravement pendant cinq ans contre les Américains, lorsque ceux-ci cher-

chèrent à chasser les Indiens de la Floride pour les faire émigrer vers l'Ouest dans l'Arkansas. La partie de la Floride méridionale possédée par les tribus sauvages des Séminoles et des Creeks, et d'où ils inquiétaient sans cesse les colons blancs, a des forêts presque entièrement composées de Pinus Australis, sorte de pin très-prompt à s'enflammer, à raison de son bois résineux ; il est de taille moyenne, on l'abat facilement. L'Arkansas, qui est sur la rive occidentale du Mississipi, a surtout des forêts de chênes, il touche aux steppes sauvages (séjour actuel des Indiens de l'Amérique du Nord), son climat est rude. C'est pourquoi Oseconehola, le chef des Séminoles, répondit aux propositions et aux menaces qu'on lui fit, ainsi qu'à sa tribu, de la part du gouvernement des États-Unis : « Mon peuple est habitué à l'air chaud, aux lacs et aux rivières de la Floride, au pin inflammable et facile à abattre ; il ne pourra pas vivre dans un climat glacé où il n'y a que des chênes, et, ne pouvant pas abattre ces grands arbres, il mourra de froid. » Lorsque enfin on lui donna le choix entre une guerre ouverte avec les États-Unis, ou de signer le contrat qui le chassait, ainsi que son peuple, de la Floride, Oseconehola enfonça son poignard dans cet acte en disant : « Je brave les États-Unis pendant cinq ans ! » Et la lutte entre les Indiens de la Floride et l'armée américaine dura cinq ans ; beaucoup de sang fut répandu de part et d'autre. Les Indiens étaient toujours en possession du pays ; il leur appartiendrait peut-être encore si Oseconehola n'avait pas été fait prisonnier contre le droit des gens et par trahison. Il était venu, sous la protection du drapeau blanc, parlementer avec le général espagnol Hernandez. Cette trahison est bien le fait des Espagnols, mais il paraît que les officiers américains ne l'ignoraient pas ou

ne lui étaient pas contraires. Oseconehola fut conduit d'abord à Saint-Augustin, puis à Charleston, au fort Moultrie dans l'île de Sullivan. A partir de ce moment, son courage parut l'abandonner. Les personnes qui l'ont visité dans sa prison (entre autres M. Monefelt) disent n'avoir jamais vu un regard aussi mélancolique, aussi sombre. Cependant il ne se plaignait pas et se bornait à parler souvent, avec amertume, de la manière dont il avait été fait prisonnier, de l'injustice commise à l'égard de son peuple en le contraignant à quitter sa terre natale pour aller habiter une contrée froide, « où l'on ne trouvait pas de pin inflammable. »

Sa beauté, le son mélodieux de sa voix, ses yeux noirs pleins d'un sombre feu, sa bravoure et sa destinée excitèrent l'intérêt général, et les femmes surtout ne rêvaient qu'au beau chef séminole, lui faisaient des visites, des présents. Mais, indifférent à tout, il devint de plus en plus silencieux, et du moment où il fut mis en prison, sa santé déclina sans qu'il parût malade. Oseconehola mangeait fort peu et ne voulait prendre aucun médicament. L'aigle captif ne pouvait plus vivre depuis qu'on l'avait privé de la vie et de l'air pur de ses forêts.

Deux de ses femmes, l'une jeune et jolie, l'autre vieille et laide, le suivirent dans sa prison. Cette dernière le servait et le soignait, c'était celle qu'il paraissait aimer le plus. Toujours occupé de cette unique pensée, la mort certaine de son peuple dans le pays froid où il n'y avait pas de pin inflammable, aigri, silencieux, il dépérit insensiblement et mourut un mois après son arrivée au fort Moultrie. Le pin inflammable de sa vie était épuisé. Un saule pleureur s'incline sur le marbre qui couvre sa tombe en dehors du fort, sur le rivage de la mer. Sa mort ne date

que d'une couple d'années. Sa vie, comme sa lutte, est l'histoire abrégée du sort de sa nation dans cette partie du monde. C'est pourquoi, et aussi à cause de l'expression de son beau visage, j'ai voulu emporter une copie de son portrait afin que tu le voies. Bien des personnes ici m'en ont parlé. Au fond, je n'ai guère de faible pour les Indiens, malgré les vertus isolées et le beau caractère individuel dont les romans modernes aiment à les parer. Ils sont très-cruels dans leurs guerres entre eux, et habituellement durs envers leurs femmes, qu'ils traitent en bêtes de somme et non comme des semblables.

Casa Bianca, 16 avril.

Je t'écris maintenant d'un ermitage situé sur le bord de la petite rivière de *Péedée*. C'est une demeure isolée, paisible, tellement solitaire et tranquille, que je suis presque surprise de la trouver dans cette partie du monde, si pleine de vie, de mouvement, chez ce peuple qui aime la société. M. et madame Poinsett, couple âgé et respectable, vivent ici seuls au milieu d'esclaves nègres, de plantations de riz, de forêts sauvages et sablonneuses. Il n'y a pas un serviteur blanc dans la maison. Le surveillant des esclaves, qui habite toujours près de leurs cases, est le seul blanc que j'aie vu ici hors de la maison. M. et madame Poinsett me paraissent aussi en sûreté chez eux que nous le sommes dans notre Orsta, et s'inquiètent peu de savoir si la porte de la maison est fermée la nuit. Cette demeure, ses meubles, ses appartements, antiques relativement à la jeunesse

de ce pays, bien entendu, rendent témoignage d'un bon goût et comfort aristocratique. La maison est entourée d'un parc ou grand jardin ; on y trouve ce qu'il y a de plus beau dans le pays en fait d'arbres, de buissons et de plantes, le tout planté par M. Poinsett, d'après le plan de Downing. Ici, comme sous les toits couverts de neige de Concord, j'ai la satisfaction d'entendre dire : « M. Downing a fait beaucoup pour le pays ; il a développé le goût et le sentiment du beau sous le rapport des constructions, de la culture des jardins, et en général des établissements à la campagne. » Un avantage de l'Amérique du Nord, c'est que les arbres, les buissons de toutes les autres parties du monde, peuvent y être transportés, naturalisés, y croître ; et parmi les végétaux qui entourent Casa Bianca il y en a beaucoup des régions étrangères. Je préfère cependant les grands chênes verts avec leurs longues lianes pendantes. Il y en a deux magnifiques exemplaires devant la maison, au bord de la Péedée ; ils forment avec leurs branches un immense portique par lequel on voit la rivière et la campagne sur la rive opposée,—avec ses graves, ses grands magnolias vert foncé.

Devant une fenêtre (j'habite l'étage supérieur de la maison) est un Cornus Florida, dont la couronne ressemble maintenant à une masse de fleurs blanches comme la neige, et le matin de bonne heure je vois le merle et l'entends chanter au sommet de cet arbre. Ensuite il y a ici l'Olea Fraganse du Pérou au suave parfum, et divers autres arbres et buissons rares. Dans leur feuillage chante, en outre du merle, le moqueur, et une foule d'oiseaux gazouillent en faisant leurs nids dans les grands chênes verts. Madame Poinsett ne veut pas qu'ils soient troublés, et chaque matin, après le déjeuner, de petits moineaux francs,

de brillants cardinaux (ainsi appelés à cause de leur beau plumage rouge), viennent familièrement piqueter les grains de riz qu'elle leur jette sur la terrasse.

De temps à autre on voit glisser sur la paisible Péedée un petit canot portant un nègre. C'est seulement en apercevant les bateaux à vapeur qui de temps à autre laissent échapper une traînée de fumée sur le Waccamaw, au delà du Péedée, et les voiles qui glissent en le descendant pour aller à Cuba ou en Chine, qu'on s'aperçoit qu'ici également on vit dans un monde commerçant et actif.

M. Poinsett est un gentilhomme pour les manières et l'extérieur (il descend d'une famille française), et joint à la délicatesse et à la courtoisie de cette nation la simplicité et la droiture vraies qui me plaisent tant chez l'Américain véritable, chez l'homme du Nouveau-Monde. Il a beaucoup vu, a été de beaucoup de choses, de sorte qu'il y a plaisir réel à causer avec lui, surtout des rapports politiques intérieurs des États-Unis qu'il a contribué à former, pour l'esprit et le but desquels il a une grande intelligence, et un cœur de citoyen plein de chaleur. Durant les conversations que j'ai eues avec lui le soir après le thé, j'en ai plus appris à cet égard que je n'aurais pu le faire dans les livres, parce qu'avec M. Poinsett je puis faire des questions et des objections auxquelles il répond. C'est le premier homme, à une exception près, que j'aie trouvé dans le Sud parlant de l'esclavage avec franchise et impartialité. Il désire sérieusement que sa patrie soit délivrée de cette chaîne et croit qu'on y parviendra ; mais les rapports actuels lui semblent tellement embrouillés, et les difficultés pour opérer un changement si grandes, qu'il abandonne la solution de cette affaire à l'avenir. Il croit à la marche en avant de l'Amérique, sans être satisfait de boaucoup de

choses, particulièrement dans la Caroline du Sud. M. Poinsett est l'un des sages du Nouveau-Monde; après s'être retiré des affaires, il le contemple avec calme de son ermitage, où il vit heureux avec sa noble compagne, et en s'occupant de ses travaux des champs.

Le matin, après avoir déjeuné de bon appétit avec du riz, des œufs et des noix de coco, j'aide madame Poinsett à donner à manger aux oiseaux sur la terrasse et suis ravie quand les jolis cardinaux veulent bien avoir la condescendance de ramasser les graines répandues. M. Poinsett vient ensuite me prier de remarquer les belles roses Lamarque que M. Downing lui a données, et dont les fleurs d'un blanc jaune s'épanouissent par groupe sur un espalier appuyé contre la maison. Puis il fait le tour du jardin avec moi, me dit le nom des plantes que je ne connais pas, leurs qualités, car il est habile botaniste. Il m'a conduit aussi vers ses rizières que l'on va ensemencer, après quoi il faudra les inonder. Cette manière d'arroser et les vapeurs qui en résultent rendent les plantations très-malsaines pour les blancs pendant la saison chaude.

La plantation de M. Poinsett n'est pas considérable et ne paraît pas avoir plus de soixante nègres. Celles qui l'avoisinent ne me semblent guère plus vastes. Je me promène seule, librement, dans les environs et à travers les villages nègres, ce qui m'amuse beaucoup.

Ces villages se composent de petites maisons en bois peintes en blancs, placées ordinairement sur deux lignes et formant une rue. Chaque maison est isolée, a un petit lot de terre ou jardin et en général un ou deux arbres. Les maisons sont bien et propres; un pareil village avec ses pêchers en fleurs comme dans ce moment présente un aspect fort agréable. Le temps est divin « véritable air de

la Caroline. » disent ses habitants; il est d'une extrême suavité.

Hier matin (dimanche) il y a eu office pour les nègres dans une remise déblayée à cette fin. Elle était fort propre, convenablement aérée, et les esclaves, bien habillés, s'y réunirent sans bruit. Le sermon et le prédicateur (un missionnaire blanc) furent très-ennuyeux, mais je fus surprise de la promptitude et de la joie avec lesquelles les nègres comprenaient les expressions empreintes de quelque beauté et sentiment. Ainsi, quand le prédicateur cita les paroles de Job : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que son nom soit béni, » il y eut un mouvement général dans l'auditoire. Ces paroles furent répétées, bon nombre de nègres s'écrièrent : « Amen, Amen, » et je vis bien des yeux étinceler. Dans l'après-dînée, je sortis pour jouir de cette belle soirée et parcourir les environs. J'ai souvent entendu dire par les amis de l'esclavage, même dans les États du Nord, et citer comme une preuve du bonheur des esclaves, qu'ils chantent et dansent le soir dans les plantations. « Je verrai peut-être ces danses, » pensai-je, et j'atteignis un village d'esclaves. Les petites maisons blanches, ombragées par des arbres couverts de fleurs rouge clair, avec leur jardinet, avaient un aspect agréable; des petits enfants noirs et gras couraient à l'entour en mangeant de grandes racines jaunes, des patates, riaient dès qu'on les regardait et étaient par conséquent disposés à donner des poignées de mains. Mais dans le village tout était silencieux et tranquille. On voyait quelques nègres et négresses debouts auprès des maisons : eux aussi avaient un air amical et bienveillant. Dans l'une de ces maisons, j'entendis prier et crier avec vivacité. J'entrai et vis une réunion de nègres et surtout de négresses fort édifiés et

touchés, écoutant un nègre qui prêchait avec beaucoup d'ardeur, de grands gestes, et surtout en donnant de grands coups de poings sur la table. Voici le résumé de son sermon : « Faisons ce que le Christ nous a commandé, suivons sa volonté, aimons-nous les uns les autres ; et il s'approchera de notre lit de maladie, de notre lit de mort ; il nous délivrera, et nous irons chez lui, nous serons assis avec lui dans la gloire ! » Ce discours, malgré son pathos exagéré et ses répétitions fréquentes, ne pouvait pas avoir un but et une application meilleurs. Je fus ravie d'entendre prêcher ainsi la doctrine de la liberté spirituelle par des esclaves et devant des esclaves. J'ai ouï dire, depuis, que les missionnaires méthodistes, qui sont les maîtres et les prédicateurs les plus influents sur les nègres, travaillent activement contre leur amour pour la danse et la musique, en disant que ces plaisirs sont des péchés. A mesure que les nègres deviennent chrétiens, ils mettent la danse de côté, ont des « assemblées de prédications » au lieu de fêtes joyeuses, ils ne font usage de leur don musical que pour chanter des psaumes et des hymnes. Combien cette manière de procéder me semble peu sûre ! Tous les dons de Dieu ne sont-ils pas bons, et ne peuvent-ils pas être employés pour sa gloire ? Pourquoi ne pas permettre à ces enfants, joyeux de leur nature, d'adorer Dieu dans la joie ? Je voudrais avoir pour eux des danses saintes, et leur faire chanter en même temps des hymnes en plain air sous les arbres en fleurs. Le roi David, dans son pieux ravissement, n'a-t-il pas chanté et dansé devant l'arche du Seigneur ?

J'avançai davantage dans la forêt et les champs de cette sauvage et silencieuse contrée. Quand le jour commença à baisser, je revins sur mes pas et traversai le même village d'esclaves. Des feux brillaient dans les petites maisons,

mais tout était encore plus silencieux et plus calme qu'auparavant. Sous un pêcher, je vis un jeune nègre, ayant une jolie et bonne figure, qui s'appuyait contre cet arbre. J'entrai en conversation avec lui, et lui fis diverses questions. Un autre esclave survint, et mon entretien fut à peu près ceci :

« A quelle heure vous levez-vous le matin? — Avant le soleil. — A quelle heure vous couchez-vous? — Après le coucher du soleil, quand il fait nuit. — Mais alors comment avez-vous le temps de cultiver vos jardins? — Nous nous en occupons le dimanche ou la nuit, après que nous sommes rentrés, quoique souvent nous soyons si fatigués, que nous pouvons à peine nous soutenir. — A quelle heure vous donne-t-on à dîner? — On ne nous donne pas à dîner! Si nous pouvons, en travaillant, jeter dans notre gosier un morceau de pain et quelques grains de blé, cela doit suffire.—Mes amis, dis-je maintenant avec un peu de méfiance, votre extérieur contredit vos paroles, car vous paraissez bien nourris et vigoureux! — Nous cherchons à nous soutenir de notre mieux, répondit l'homme de l'arbre; si nous laissions faiblir notre courage, nous ne tarderions pas à mourir. » Les autres chantèrent la même complainte.

Je leur souhaitai la bonne nuit, et m'éloignai en soupçonnant que tout n'était pas vrai dans le dire des esclaves. Cependant, — si c'était faux ici, il se pouvait qu'en d'autres lieux ce fût la vérité; tout étant possible avec une institution qui donne un si grand pouvoir à l'arbitraire individuel. — Ces misères réelles ou possibles se dressèrent devant moi et m'accablèrent. La soirée était belle, l'air balsamique, toutes les fleurs exhalaient leur parfum, la la nature ressemblait à une fiancée, le ciel était clair, la

jeune lune brillait au firmament, les étoiles étaient étincelantes. Cette magnificence de la nature et ce peuple pauvre, noir, esclave, avili, rimaient mal. Toute ma jouissance était finie; mais j'étais contente d'avoir sous la main un homme comme M. Poinsett, avec lequel je pouvais causer. Je lui confiai donc le soir ma conversation et mes pensées. M. Poinsett soutint que les esclaves avaient menti. « On ne peut jamais croire ce qu'ils disent, répondit-il; c'est encore l'un des maux de l'esclavage; il rend les hommes menteurs. Les enfants apprennent de leurs parents à regarder les blancs avec crainte et à les tromper. Ils sont toujours méfiants et cherchent par leurs plaintes à obtenir quelques avantages. Mais vous pouvez être certaine qu'ils vous ont trompée. Les esclaves d'alentour travaillent certaines pièces par jour, et ont presque toujours fini à quatre ou cinq heures de l'après-midi dans cette saison de l'année. Il y a ordinairement dans chaque plantation un cuisinier ou une cuisinière pour faire cuire le dîner, qui doit être prêt à une heure. J'ai un cuisinier pour mes esclaves, et ne doute pas que M... n'en ait un pour les siens; cela ne peut pas être autrement, et je suis certain que vous en auriez la certitude si vous pouviez faire des recherches à cet égard. »

M. Poinsett ne nie pas qu'il y ait eu, qu'il y a encore des abus et de mauvais traitements; mais l'opinion publique devient de plus en plus sévère à cet égard. Quelques années auparavant, des cruautés avaient été commises dans une plantation, voisine de la sienne, par un surveillant durant la longue absence du propriétaire, qui était en Angleterre. Les planteurs des environs se réunirent, écrivirent au propriétaire absent, et demandèrent le renvoi de ce surveillant, ce qui eut lieu. M. Poinsett

ajouta que l'institution de l'esclavage a une influence encore plus défavorable sur les femmes que sur les hommes, dont elle fait souvent des maîtres excessivement durs.

Le 18.

Je viens de faire une course solitaire dans les plantations; elle m'a fait du bien, en me prouvant que les esclaves du pêcher s'étaient réellement moqués de moi. Pendant ma course, j'ai vu sur la lisière d'un champ de riz vingt-cinq ou trente jolies petites marmites en cuivre, avec couvercle; je soulevai l'un de ceux-ci, et vis que le vase contenait une nourriture fumante, et qui sentait fort bon. Dans quelques marmites, il y avait des haricots bruns, dans d'autres des gâteaux de maïs grillé. Je vis venir les esclaves de loin, ils longeaient le champ; je les attendis et leur demandai la permission de goûter leur dîner : je dois dire qu'il m'est rarement arrivé de rien manger de meilleur et d'aussi bon goût; les haricots étaient bien cuits avec du bouillon et du lard, un peu trop poivrés pour moi, mais très-bons, ainsi que les gâteaux de maïs et le reste. Les nègres s'assirent sur le gazon et mangèrent, les uns avec des cuillers, les autres avec des morceaux de bois, et ayant chacun leur petite marmite, qui contenait une portion abondante. Ils paraissaient contents, mais ils étaient fort silencieux. Je leur dis que les travailleurs de mon pays avaient rarement une aussi bonne nourriture que la leur. Je n'étais pas venue pour prêcher la révolte parmi les esclaves, et le malheur auquel je ne puis pas remédier, j'aime à le soulager quand la chose est en mon pouvoir. Du reste, ce que je disais était malheureusement vrai; mais je n'ajoutai pas ce qui était vrai aussi, c'est

que je préférais vivre libre avec peu à manger que d'être esclave avec une nourriture abondante. Au retour, je rencontrai un vieux nègre très-bien vêtu, qui pêchait dans un petit ruisseau; il appartenait à M. Poinsett, qui l'avait déchargé de tout travail, vu son âge. J'appris de ce vieux et sage nègre diverses choses qui me réjouirent. Dans plusieurs endroits, j'ai vu les noirs à leurs repas : déjeuners et dîners étaient bons et copieux. Je guettai mes nègres du pêcher et les vis revenir du travail avec beaucoup d'autres vers cinq heures. L'un d'eux, en m'apercevant, sauta pardessus une haie, et me demanda, en montrant ses dents blanches, un demi-dollar.

20 avril.

Bonjour, chère Agathe! je viens de faire mon second déjeuner, c'est-à-dire j'ai mangé des bananes. On apprend à aimer ce fruit; il est doux, agréable et d'un effet salutaire sur moi comme l'air moelleux de ce pays, quand il est moelleux; car il est sujet à de grandes variations. Hier le thermomètre est descendu dans la journée de vingt-quatre degrés; il faisait tellement froid, que mes doigts étaient roides comme des glaçons. Aujourd'hui on sue, assis tranquillement à l'ombre.

Pendant deux jours nous avons été à de grands dîners chez des planteurs qui habitent à quelques milles de Casa Bianca, gens bienveillants et agréables; mais les grands repas me tourmentent tellement, ces mets me font tant de mal si j'en mange, que je désire de tout mon cœur de ne pas être obligée d'aller à d'autres dîners. Hier, en passant sur un chemin des plus sablonneux, nous nous arrêtâmes dans une forêt pour laisser reposer les chevaux, et plus

avant, dans cette forêt, je vis un village d'esclaves, ou des maisons ressemblant aux leurs, mais placées avec une irrégularité qui n'est pas ordinaire et en mauvais état. A ma demande, M. Poinsett m'accompagna de ce côté. Je trouvai en effet les maisons dans le plus pitoyable état, et dans celles-ci — des nègres et des négresses âgés et malades. Dans une chambre se trouvait un jeune garçon très-gonflé, on l'aurait cru hydropique; — la pluie et le vent pouvaient entrer librement par le toit. Cette chambre était nue, il n'y avait pas trace de bois ni de feu, quoiqu'il fît froid. Dans une autre et misérable maison, nous trouvâmes une vieille femme couchée sur des haillons comme un chien dans son chenil. C'étaient donc là les *soins* qu'un planteur donnait à ses serviteurs vieux et malades! Combien ces infortunés sont alors malheureux et quel regard de pitié se tourne vers eux, excepté celui — de Dieu!...

Dans un village d'esclaves établi près de la maison du maître, j'ai vu des nègres qui étaient fort bien, et leurs maisons en bon état; mais j'ai remarqué chez les hommes jeunes des regards sombres, insolents, et n'exprimant aucune affection pour leurs maîtres. Ce n'était pas agréable à voir. En revenant, nous traversâmes plusieurs villages du même genre; le feu brillait dans ces petites maisons (chaque famille a la sienne), et les nègres étaient rentrés de l'ouvrage de bonne heure.

Le pays d'alentour est une plaine sablonneuse et boisée. La forêt se compose en très-grande partie d'une sorte de pin jaunâtre (pinus australis, ou pin inflammable); il a de grandes touffes de feuilles longues, qui ressemblent parfois aux palmettes. C'est furieusement uniforme. Mais de jolies et hautes fleurs, des lupins et de belles azaléas roses croissent entre les arbres et en éclaircissent la teinte. Il

était tard, il faisait nuit lorsque nous rentrâmes, et je remarquai des lumières qui brillaient çà et là près de la route ou dans la forêt, et disparaissaient à mesure que nous approchions. Je les montrai à M. Poinsett; il me dit : « Ce sont sans doute des mouches luisantes; elles ont l'habitude de se montrer à cette heure. » — J'espère faire une connaissance plus intime avec ces insectes lumineux.

Le 21.

Aujourd'hui, j'ai beaucoup couru dans les bois et les champs, et suis arrivée ainsi au bord d'un cours d'eau, appelé la Rivière-Noire. Près d'elle, j'ai vu des esclaves travailler aux champs, sous la surveillance d'un blanc; je lui demandai et j'obtins de lui un vieux nègre pour me passer sur l'autre rive. Ce bon vieillard était plus causeur et intelligent dans ses discours que ne le sont d'ordinaire les esclaves, et, tout en ramant un petit canot formé d'un tronc d'arbre creusé, il répondit librement à mes questions sur les propriétaires de plusieurs plantations qui longeaient la rivière De l'un il disait : « Bon maître, mame; » d'un autre : « Mauvais maître, mame; il mord ses serviteurs, les met en pièces, etc., etc. »

Sur l'autre bord, j'arrivai à une plantation et rencontrai le planteur en personne : c'était un prêtre. Il me conduisit dans le village des esclaves, et me fit un discours sur le bonheur des noirs, d'où je conclus qu'il était lui-même un esclave de Mammon.

Cependant il est certain qu'avec un bon maître les esclaves sont loin d'être malheureux, et sont mieux pourvus que les travailleurs pauvres dans beaucoup de contrées de l'Europe. Mais avec un maître mauvais ou sans for-

tune, ils tombent dans une misère affreuse et sans remède. Les sophistes, qui ne veulent voir l'institution de l'esclavage que du côté du soleil, nient, en général, l'existence de rien de pareil à ce que je viens de dire. C'est absurde, déraisonnable, et, du reste, j'en ai déjà vu et entendu quelque chose ici. Je ne voulais pas croire ce que le Nord disait du Sud; mais ce que le Sud dit de lui-même, je dois le croire. Et puis — le meilleur maître n'est pas un argument en faveur de l'esclavage; car tôt ou tart il meurt, et ses esclaves sont vendus au plus offrant, comme des bestiaux.

Les esclaves qui travaillent dans les champs ne présentent pas un aspect récréatif; leur couleur sombre et leurs vêtements gris, sans absolument rien de blanc, leur donnent un air sinistre. Les bonnets de coton tricotés que portent seulement les esclaves mâles ont d'ordinaire une couple de raies rouges ou bleues sur un fond gris. On prendrait ces esclaves pour des figures de terre. Nos paysans présentent un aspect bien différent avec leur linge blanc et leurs jolis costumes. Le village d'esclaves, au contraire, a, comme je l'ai déjà dit, plutôt un extérieur agréable, excepté qu'on y voit très-rarement des vitres; les fenêtres consistent ordinairement en une ouverture carrée que l'on ferme avec un volet. Mais il paraît que c'est de même chez les blancs pauvres, et il y en a une foule dans la Caroline. Dans les villages nègres, on voit presque toujours une couple de souches brûler sur l'âtre, des ustensiles de ménage et de petits approvisionnements, comme chez nos tenanciers pauvres. Çà et là cependant on trouve une maison où il y a un peu plus d'aisance, quelques ornements et de bons lits. Chaque maison a son toit à porc, qui d'habitude en contient un en très-bon état. Les

poules et les poulets fourmillent dans les jardins où poussent l'orge indien, des haricots et quelques racines; mais ces terrains ne paraissent pas très-soignés. Les esclaves vendent des œufs, des poulets, leur porc à Noël, et gagnent ainsi de l'argent, avec lequel ils achètent de la mélasse, dont ils sont très-friands, des biscottes et autres friandises. Il y en a aussi qui amassent de l'argent, et l'on m'a parlé d'esclaves qui possèdent plusieurs centaines de dollars. Ordinairement ils placent leurs économies à intérêts chez leur maître, qu'ils considèrent, quand il est bon, comme leur meilleur ami, et ordinairement ils ne se trompent pas. Tous les villages à esclaves que j'ai vus se ressemblent, excepté en ceci, que les maisons des uns sont en meilleur état que celles des autres.

Les esclaves sont gouvernés par le maître et un ou deux surveillants; sous ceux-ci, par un piqueur pour chaque corps de village : il éveille les esclaves le matin et les pousse à l'ouvrage quand ils sont paresseux. Ce piqueur est toujours un nègre, souvent l'homme le plus cruel et le plus dur de toute la plantation; car, lorsqu'un nègre est impitoyable, il l'est à un haut degré et le plus grand fléau des esclaves de sa couleur. Les nègres libres qui ont des esclaves, — et il s'en trouve ici, — sont presque toujours les plus méchants maîtres. Je l'ai, du moins, entendu dire à des personnes dignes de foi.

Le 22.

Ma vie est paisible comme la petite rivière qui coule sous ma fenêtre, et cela fait du bien. Depuis que je suis dans ce pays, je n'ai pas joui d'un calme pareil; car, excepté quelques visites faites par des voisins éloignés, je vis

seule avec mes hôtes. Chaque matin, il y a sur la table du déjeuner, à côté de mon couvert, un petit bouquet de fleurs odoriférantes, la plupart du temps d'oléa fragans péruvienne (on ne peut rien sentir de plus suave) cueilli par M. Poinsett. Chaque soir, je suis seule avec lui et madame Poinsett, lisant et causant avec le mari, ou bien racontant des histoires à sa compagne, en lui donnant des énigmes à deviner, ce qui l'amuse beaucoup. J'ai voulu faire connaître un peu mes amis transcendantalistes et idéalistes de New-York à M. Poinsett, et lui ai lu quelques passages des *Essais d'Émerson*. « Ils veulent, dit-il, des choses impraticables. » Il les critique souvent avec injustice, et nous nous querellons. Cependant M. Poinsett est frappé des « aphorismes » brillants d'Émerson et veut acheter ses ouvrages. C'est une chose remarquable comme les écrivains du Nord sont peu ou pas connus, même les meilleurs, dans le Sud. On craint de faire pénétrer leurs idées de liberté dans les États à esclaves.

M. Poinsett a beaucoup voyagé en Europe, en Amérique, et soutient que rien, même les plus grandes scènes naturelles du Mexique et de l'Amérique du Sud, n'est comparable à la Suisse sous le rapport de la beauté pittoresque. La Suisse est le seul pays de la terre que M. Poinsett désire revoir encore une fois, et où il aimerait à passer ses derniers jours. Le grand homme d'État de la Caroline, et presque adoré par elle, Calhoun, n'a, dans la pensée de mon hôte, que de l'ambition. Sa vie si active paraît avoir été une lutte au service de cette dernière, et sa mort (il vient de mourir à Washington) est une suite de la guerre politique au milieu de laquelle il a constamment vécu.

Je passe la plus grande partie de la matinée dans le jardin, parmi des fleurs, des oiseaux, des papillons, qui me

sont inconnus et me saluent en beautés anonymes. Je cause avec ces fleurs, j'écoute ces oiseaux et le murmure des grands chênes verts. Les merles qui y construisent leurs nids sont de la taille de nos choucas, et ont, des deux côtés du cou, en dessous de la tête, de jolis écrans jaunes qui ressemblent à des demi-cols ronds. Le moqueur est gris, grand comme nos merles, son chant est très-varié et souvent fort joli; mais il n'a pas l'énergique inspiration du rossignol et de l'alouette d'Europe. On dirait qu'il chante des réminiscences; il imite en même temps une foule de sons qui appartiennent à d'autres oiseaux, et aussi à des animaux. Il a cependant de belles notes, rappelant celles du rossignol et de notre merle. On dit que ces oiseaux dansent le menuet. Je les ai vu figurer vis-à-vis les uns des autres, et en piétinant d'une manière qui ressemble beaucoup à cette danse. Je présume qu'ils font ainsi leurs demandes en mariage. On ne réussit jamais, chose remarquable, à élever de leurs petits en cage; ils meurent peu de temps après avoir été pris. On prétend que les mères leur apportent du poison. Les moqueurs qui ont toute leur croissance vivent et chantent fort bien en captivité.

Le 24 avril.

Hier au soir, et malgré les représentations de madame Poinsett, j'ai descendu, dans un canot ramé par un vieux nègre, le Waccamaw. La lune se leva et répandit sa clarté sur les eaux et le rivage, où croissaient des arbres et des plantes en fleurs qui m'étaient inconnus. Le nègre faisait avancer le canot rapidement, et partout où je découvrais une jolie fleur, nous nous dirigions de ce côté pour la cueillir. Nous voguâmes ainsi une couple d'heures; tout

était solitaire et silencieux sur la rivière et ses bords comme dans un désert. Cependant il y a eu, sur les rives du Waccamaw, une grande noce à laquelle tous les voisins avaient été invités. Mais, soit que mes hôtes ne fassent point partie de cette société, soit ma réputation d'abolitioniste, je n'ai pas été invitée. J'aime voir des mariées et des noces, mais j'aime encore mieux mon repos. Lorsque je revins de ma promenade sur l'eau, madame Poinsett fut toute réjouie de me voir en vie, et son mari me dit le nom des fleurs que j'avais cueillies. L'une d'elles était le magnolia glauca, fleur blanche qui ressemble un peu à nos lis aquatiques ; mais elle croît sur un arbre au feuillage grisâtre. La fleur de luxe du Sud, la magnolia grandiflora, ne se montre qu'à la fin de mai.

Je partirai d'ici dans un jour ou deux pour retourner à Charleston. Mes hôtes me prient de rester, mais j'ai impatience d'arriver à Savannah avant que la chaleur soit trop forte. Il faut me hâter. Je me suis fort bien trouvée ici, et j'ai retiré beaucoup de fruit de la conversation de M. Poinsett. Je connais maintenant la vie dans les plantations, à peu près comment vivent les nègres et comment on sème le riz et le maïs.

Charleston, 26 avril.

Me voici de retour chez madame Howland. Le voyage sur mer entre Georgetown et Charleston s'est bien passé ; seulement il faisait très-froid. M. Poinsett a eu l'obligeance de me conduire à Georgetown ; les nuages étaient menaçants,

mais ils ne descendirent pas, et cette course matinale dans une contrée sauvage, dans une forêt où fleurissaient les belles azaléas, me parut agréable. A Georgetown (petite ville où ce qu'il y a de plus curieux paraît être une grande quantité d'oies), je me séparai de mon hôte et promis de lui faire une autre visite. En arrivant le soir à Charleston, j'ai trouvé M. Monefelt qui m'attendait avec une voiture, et lorsque nous atteignîmes la maison de sa sœur, la jeunesse dansait au piano dans le salon, bien éclairé. M. Monefelt et moi, nous entrâmes nous tenant par le bras et en dansant, ce qui causa une grande jubilation. Je me suis retrouvée ici presque comme chez moi. Il est certain que ce foyer ressemble infiniment aux foyers scandinaves (*n. b.* quand ils sont bons et heureux). La vie de famille dansante, faisant de la musique, jouant des jeux le soir, est entièrement dans le style suédois.

Hier, j'ai vu le convoi du sénateur de la Caroline, Calhoun, dont le corps a traversé Charleston. Plus de trois mille personnes, dit-on, étaient dans le cortége, qui n'en finissait pas. Le char funèbre était magnifique et si élevé, qu'il paraissait menacer tous les arcs de triomphe dressés de main d'homme. Plusieurs corps militaires bourgeois paradaient en jolis uniformes, et l'on portait devant le corps une foule de bannières avec des inscriptions et des images symboliques. L'esprit de parti, un dévouement et une admiration réelle s'étaient réunis pour célébrer la mémoire du défunt; sa mort est considérée comme une grande perte dans les États du Sud. Calhoun a été pendant bien des années, dans le Congrès, le défenseur de l'esclavage, non pas seulement comme un mal nécessaire, mais comme un *bien* pour les esclaves et leurs propriétaires. Il a toujours été le principal champion des États du Sud. Calhoun,

Clay et Webster ont formé pendant longtemps un triumvirat célèbre des plus grands hommes politiques du pays. Calhoun était le grand homme du Sud. Clay celui des États de l'Est et du Centre, Webster des États de la Nouvelle-Angleterre, quoiqu'il y eût là une grande opposition contre lui, surtout dans le parti des abolitionistes. Tous trois ont été des lutteurs politiques puissants, admirés, craints, aimés et haïs. Deux le sont encore. Le troisième est tombé sur le champ de bataille, en combattant jusqu'à la fin, et même contre cette dernière, à ce qu'il paraît; ses portraits et ses bustes, dont j'ai vu un grand nombre, m'ont fait l'impression d'un volcan brûlant. Ses cheveux sont droits sur leur racine, ses yeux enfoncés flambent, les tempêtes ont sillonné son visage maigre et anguleux. Il est impossible, à voir cet extérieur que la passion et la maladie semblent avoir dévasté également, de pressentir en lui l'homme de société séduisant, le père de famille plein d'amour et d'une pureté de mœurs féminine, l'ami parfait, le bon maître, presque adoré par ses esclaves et ses serviteurs, en un mot — l'homme auquel même ses ennemis reconnaissent toutes ces qualités. L'ambition politique et l'esprit de parti paraissent avoir été ses démons et avoir hâté sa mort. Clay, dans son discours sur Calhoun, prononcé dans le Sénat, y fait quelques allusions mitigées. Sa lutte en faveur de l'esclavage a été — « une bravade politique, » a dit une femme d'esprit qui n'est pas abolioniste. Il est fâcheux qu'un homme aussi bon ait vécu et soit mort pour une si mauvaise cause.

L'idolâtrie pour Calhoun a été poussée à l'excès dans la Caroline du Sud, et on a dit en plaisantant : « Lorsque Calhoun prend du tabac, toute la Caroline éternue. » Maintenant encore, on parle de lui et on écrit sur lui comme

s'il eût été un dieu. Tandis que le cortége passait dans les rues, on voyait accourir des noirs que cette pompe paraissait amuser beaucoup. M. Gilman m'a raconté qu'il avait entendu les nègres dire : « Calhoun était un méchant homme, car il voulait conserver l'esclavage. »

Le soir de ce jour il y eut du monde à la maison, jeux, danse et musique. Ensuite on se promena sur la terrasse au clair de lune jusqu'à minuit. Du côté de la rivière on entendait les chants des nègres pendant qu'ils ramaient en s'éloignant de la ville, où ils étaient venus apporter leurs œufs, leurs poules et leurs légumes pour les vendre, comme ils en ont la permission deux fois par semaine.

Quand cette lettre t'arrivera, mon Agathe, tu auras aussi l'été et des fleurs, et j'en rends grâces à Dieu ! Je partirai demain pour Savannah et Mâcon, la capitale de la Géorgie, puis j'irai à Montpellier, où je suis invitée chez M. Elliot, l'évêque épiscocal des États du Sud, pour assister à l'examen annuel d'un séminaire de femmes dont il prend soin. Je t'écrirai de là.

LETTRE XIV

Mâcon, Vineville, 7 mai 1850.

Non, je ne suis point partie pour Savannah au jour fixé, mais j'ai fait une excursion dans laquelle je t'invite à me suivre sans te dire où nous allons. Nous montons dans une voiture qui nous conduit au chemin de fer, nous entrons dans un waggon, madame Howland, un jeune homme fort agréable et moi. — Je te présente M. Richards ; — tu viens avec nous, n'est-ce pas ? Nous allons à travers champs à dix-

huit milles de Charleston : l'après-dînée est avancée, il fait très-chaud. Nous nous arrêtons au milieu d'une forêt, elle est partout, on ne voit aucune habitation ; nous sortons du waggon et nous avançons dans cette forêt de pins. Après avoir marché un moment dans des sentiers non frayés, nous voyons la forêt s'animer. Elle fourmille de gens, surtout de noirs marchant dans toutes les directions entre les arbres à haute tige. Au centre de la forêt est un endroit découvert, au milieu de celui-ci un grand et long toit reposant sur des pieux et sous lequel se trouvent une foule de bancs, de couloirs et assez d'espace pour contenir quatre à cinq mille personnes. Au centre de ce tabernacle est une estrade élevée, et au centre de celle-ci une espèce de tribune ou grande chaire. Autour du tabernacle (j'appelle ainsi le toit posé sur les pieux) sont dressées, formant un grand cercle, des centaines de tentes et boutiques de toutes couleurs et formes : il y en a de semblables bien avant dans la forêt ; partout, de près ou de loin, on voit des groupes de créatures humaines, la plupart noires, près des petits feux où ils font bouillir et rôtir leurs vivres. Les enfants courent à l'entour ou sont assis auprès des feux ; les chevaux sont debout et paissent près des véhicules. C'est un camp complet, un camp avec sa vie variée et bigarrée, mais sans militaires ni armes. Ici tout est pacifique, tout a un air de fête, on ne peut pas dire qu'elle soit précisément gaie. On se réunit peu à peu sous le tabernacle, les blancs d'un côté, les noirs de l'autre, ceux-ci en bien plus grand nombre que les blancs. L'air est étouffant ; des nuées orageuses couvrent le ciel, quelques gouttes de pluie commencent à tomber ; ce n'est pas, il faut en convenir, une perspective agréable pour la nuit, car il faut, mon Agathe, que nous la passions dans cette forêt sauvage. Il est impossible de

faire autrement. Grâce à l'éloquence de M. Richards, une tente s'ouvre, et nous y sommes accueillis par une bonne famille de libraire. Le chef de cette famille est méthodiste, il a un air fort grave, sa femme est agréable et très-bonne. On nous donne du café et nous trouvons ici à souper.

Après ce repas, je sors pour voir un peu ce qui se passe et suis surprise par un spectacle que je n'oublierai jamais. La nuit est noire d'orage; mais la pluie a cessé, quelques lourdes gouttes seulement tombent çà et là; toute la forêt paraît en feu. Sur huit petits autels, ressemblant à de hautes tables dressées sur des pieux à l'entour du tabernacle, flambent des bûchers en pin inflammable qui sont très-résineux, et de tous côtés, jusque dans les coins les plus reculés de la forêt, des feux plus ou moins grands brûlent devant les tentes ou ailleurs et éclairent les troncs élevés des pins, qu'on pourrait prendre pour les piliers immenses d'un temple naturel consacré au dieu du feu. Le dôme est sombre, et l'air si calme, que les flammes des feux montent droites et lancent des clartés sauvages sur les couronnes des pins et les nuages obscurs. Sous le tabernacle, une foule énorme, quatre ou cinq mille personnes assurément sont réunies. Elles chantent des hymnes : ce chœur est magnifique! — Le bruit en est plus fort du côté des nègres, dont le nombre est triple de celui des blancs; leurs voix sont naturellement belles et pures. Dans la tribune dressée au milieu du tabernacle on voit quatre prêtres qui, dans l'intervalle des hymnes, parlent au peuple avec des voix fortes, exhortent les pécheurs à se convertir, à devenir meilleurs. Pendant tout ceci la foudre gronde, de grands éclairs brillent à travers la forêt; on dirait les coups d'œil de quelque puissance invisible et puissante. Nous entrons sous le tabernacle et nous mêlons à l'auditoire du côté des

blancs. Autour de l'estrade où se trouve la chaire est une table-autel formant un grand carré. En dedans de cette table et du côté des blancs, sont assis sur des bancs et au pied de la tribune les prêtres méthodistes, de belles et hautes figures pour la plupart, avec fronts larges et sérieux, et du côté des noirs leurs guides et solliciteurs spirituels; plusieurs de ceux-ci sont mulâtres; leur physionomie est remarquable, énergique. A mesure que la nuit avance, la disposition des esprits s'échauffe. Les hymnes courtes, mais brûlantes, s'élancent; on dirait des soupirs mélodieux et ardents; elles sont chantées de temps à autre par des milliers de voix harmonieuses. Le zèle des prédicateurs augmente; deux sont tournés du côté des blancs, deux du côté des noirs; ils étendent les mains, invitant les pécheurs à venir : « Arrivez tous à cette heure, qui est peut-être la dernière, la seule qui vous reste pour vous approcher du Sauveur, et — éviter la damnation éternelle. » Minuit approche, les feux ont moins d'éclat, mais l'exaltation grandit et devient générale. Les hymnes de la résurrection se mêlent aux appels des prêtres, aux exhortations des solliciteurs, aux soupirs et aux cris de l'auditoire. Des jeunes filles, des jeunes hommes se lèvent, sortent des rangs des blancs, et se posent comme s'ils étaient brisés devant la table-autel. Ils y sont reçus par des prêtres qui se baissent vers eux, reçoivent leur confession, les exhortent et les consolent. Dans les rangs des noirs, il y a grand tumulte et de grands cris. Les hommes rugissent, les femmes crient comme les porcs quand on va les tuer. Plusieurs ont des convulsions, sautent, frappent autour d'elles, on est obligé de les contenir, cela ne ressemble pas mal à une mêlée; les spectateurs plus calmes rient. On entend une foule de cris d'angoisse, mais seule-

ment ces mots : « Je suis un pécheur ! » ou bien : « Jésus ! Jésus ! » Pendant tout ce vacarme, le chant continue avec énergie et bien ; le tonnerre gronde par moment.

Tandis que les rangs des nègres présentent ce spectacle, nous voyons parmi les blancs une scène plus calme. Des personnes qui s'étaient agenouillées près de la table-autel s'en sont éloignées ; quelques-unes restent encore, et les prêtres paraissent leur parler en vain. Une jeune fille soulevée par ses parents est en extase. On l'étend à terre, la tête appuyée sur les genoux d'une femme en deuil d'un certain âge ; son jeune et joli visage est tourné vers le ciel ; elle est roide et sans connaissance, à ce qu'il paraît. La dame en deuil et une autre en deuil également agitent doucement leurs éventails sur la jeune fille et la contemplent avec gravité, tandis que dix ou douze femmes, la plupart jeunes, l'entourent en chantant une hymne bas et avec suavité ; toutes regardent la jeune fille endormie, convaincues qu'il se passe quelque chose de grand en elle. Cette scène, au milieu d'une nuit orageuse et à la clarté des feux allumés, était réellement belle.

Au bout d'une heure, l'exaltation commençant à se calmer, et le point culminant de la nuit paraissant passé, nous retournâmes, madame Howland et moi, dans notre tente pour nous reposer. Elle était située à l'extrémité du camp des blancs, et, par curiosité, je fis un bout de chemin au delà dans la partie la plus obscure de la forêt. Il y avait ici un tintamarre épouvantable, produit non par des hommes, mais par des grenouilles et autres bêtes. Elles aussi paraissaient avoir une grande assemblée, bourdonnaient, riaient, toussaient, soufflaient, produisaient des sons, des cris bizarres ne ressemblant à rien, et comiques au plus haut degré. Je n'ai jamais entendu un pareil con-

cert; on aurait dit la parodie du spectacle auquel nous venions d'assister. Il faisait étouffant dans la tente; on y était serré, malgré toute la peine que notre bonne hôtesse se donna pour que nous fussions bien. Madame Howland ne s'inquiétait que de moi. Ne pouvant goûter aucun repos, je voulus au moins, une fois encore, avant de me coucher, jeter un regard sur le camp. Il était plus de minuit; l'air éclairci était si suave, le spectacle si beau, que je rentrai pour le dire à madame Howland. Elle s'habilla sur-le-champ et sortit avec moi.

Les feux des autels étaient bas, sombres, et la fumée roulait en arrière vers la forêt. Au-dessus du camp, le ciel était clair et la lune se levait: l'étoile de la force (Jupiter) brillait sur le tabernacle. On chantait encore des hymnes, quoique plus faiblement, les solliciteurs exhortaient encore, la jeune fille dormait toujours, les femmes attendaient son réveil et l'éventaient. Quelques âmes oppressées, courbées encore sur la table-autel, écoutaient les discours et les chants consolants des prêtres. Peu à peu les personnes réunies sous le tabernacle se dispersèrent dans la forêt ou se retirèrent dans leurs tentes; la jeune fille endormie s'éveilla enfin, et fut emmenée par les siens. M. Richards était venu nous rejoindre, et nous entreprîmes avec lui de faire le tour du camp du côté des noirs. Ici, tout était encore animé d'une vie religieuse exaltée; nous en vîmes une scène nouvelle dans chaque tente. C'était un homme ou une femme en prières dans l'une, et donnant de l'air à ses nouveaux sentiments, entourée de pieux auditeurs; dans une autre, des noirs en prières, vêtus de blanc, se frappaient la poitrine, et parlaient avec le plus grand pathos; dans une troisième, les femmes dansaient la danse sainte devant l'une des nouvelles conver-

ties. Cette danse a cependant été défendue par les prêtres, et cessa bientôt après notre entrée dans la tente. Je ne vis que les mouvements balancés de ces femmes, qui se tenaient par la main et formaient une chaîne en chantant. Dans une quatrième, on entendait un chant pieux en canon et parfaitement exécuté. Dans la cinquième, une grosse négresse allait et venait seule en soufflant; elle était enrouée, soupirait, et s'écriait en se parlant à elle-même : « Oh! combien je voudrais pouvoir me sanctifier! » Auprès de quelques tentes, on s'était réuni autour des feux, et ici il y avait visites, saluts, causeries amicales et gaies, avec des voix d'une tendresse mélodieuse, et en même temps un esprit calme, affectueux, que nous retrouvâmes partout où nous nous arrêtâmes pour échanger quelques mots. Les noirs ont quelque chose de bon et de chaud qui me plaît infiniment; on voit qu'ils sont enfants d'un soleil ardent. On était beaucoup plus calme dans le camp des blancs. Des familles étaient assises à des tables bien servies. Enfin, nous retournâmes dans notre tente, où nous nous couchâmes sur des matelas étendus à terre, ma bonne hôtesse, sa fille de treize ans et moi. Grâce à quelques petites pilules blanches de Downing, j'achevai parfaitement cette nuit fiévreuse.

Au lever du soleil, j'entendis quelque chose de semblable au bourdonnement d'une immense guêpe prise dans une toile d'araignée. C'était une trompe donnant le signal de se mettre en marche. A cinq heures et demie, j'étais levée et dehors. Les hymnes des nègres, qui avaient continué pendant toute la nuit, se faisaient encore entendre. Le soleil était chaud, l'air étouffant et la forêt très-animée. On faisait la cuisine, on déjeunait près des feux, et l'on commençait à se réunir sur les bancs du tabernacle. A

sept heures, nous eûmes sermon du matin et service divin. J'avais remarqué que les prêtres évitaient de trop exalter les sentiments du peuple; eux-mêmes paraissaient dépourvus d'entraînement. Ce matin-là, ils me semblèrent faibles et dépourvus surtout d'éloquence populaire. Ils prêchaient la morale, mais on ne doit pas le faire dans les moments où il s'agit de conquérir les âmes; il faut alors parler le langage chaud du cœur et des merveilles de la vie spirituelle. J'éprouvai une véritable satisfaction lorsque les prêtres si froids, qui avaient parlé ce matin-là, cédèrent la place à un homme plus âgé, d'un extérieur animé et enjoué, qui sortit de la foule des auditeurs, monta à la tribune et se mit à parler d'un autre ton, c'est-à-dire familier, intime et gai. C'était quelque chose dans le genre du père Taylor, que j'aurais voulu entendre parler ici; mais tous les nègres, je le crains, en seraient devenus fous! Le nouvel orateur annonça qu'il était étranger (évidemment Anglais), et présent par hasard à cette réunion. Mais il éprouvait le besoin de dire à ceux qui la composaient : « Mes amis, » et combien il était content de ce qu'il avait vu la nuit précédente (il s'adressait particulièrement aux noirs); il voulait leur faire connaître sa pensée sur l'Évangile et ce qu'il enseigne relativement à Dieu. « Voyez-vous, mes amis (telles furent à peu près ses paroles), quand un père a fait son testament, quand ses enfants sont assemblés pour l'ouvrir et connaître ses dernières volontés, ils ignorent les dispositions qu'il a jugées à propos de prendre, et plus d'un pourrait penser : « Il n'y a peut-être rien pour moi! » Mais, lorsqu'à la lecture du testament ils voient que cet acte contient quelque chose pour John, quelque chose pour Mary, quelque chose pour Ben, en un mot pour chacun; que tous ont une part

égale du bien de leur père; qu'il a songé à tous avec une égale tendresse, ils voient alors qu'il les a aimés également. Eh bien, mes amis, — si nous étions ces enfants, et si nous avions eu chacun une part d'héritage dans la maison paternelle, — est-ce que nous n'aimerions pas tous ce père, est-ce qu'en vue de son amour nous ne suivrions pas ses commandements?

« — Oui! oui! oh! oui! Gloire, gloire à Dieu! *amen!* » s'écria l'auditoire les yeux rayonnants et avec un ravissement visible!

L'orateur continua à leur peindre avec la même simplicité la vie et la fin heureuse d'un chrétien pieux, d'un véritable enfant de Dieu. Il avait été témoin de la mort d'un pareil homme; et, quoique ce fût un matelot sans éducation, qui se servait seulement des termes de son état, ils n'en prouvaient pas moins une vie spirituelle si nette, que ces expressions en rendraient encore témoignage devant cette assemblée. Très-malade de la fièvre, il avait perdu sa connaissance et paraissait au moment de rendre l'âme. Sa famille, debout autour de son lit, croyait qu'elle n'entendrait plus sa voix et attendait son dernier soupir; il était comme en léthargie. Tout à coup il ouvrit les yeux, leva la tête et cria d'une voix forte et joyeuse : « Terre en avant! » Sa tête retombe : on crut que c'était fini de lui ; mais il ouvrit encore une fois les yeux et s'écria : « Tournez! laissez aller l'ancre! » Il redevint silencieux : l'on crut que c'était pour toujours; mais il ouvrit encore les yeux avec lucidité et calme en disant : « Tout est bien! » — Et alors il fut en paix.

« — *Amen! amen!* Gloire, gloire à Dieu! » s'écria l'auditoire, et je n'ai jamais vu une expression de joie et de ravissement comparable à celle qui rayonna sur les visages

des enfants de l'Afrique; les « solliciteurs » surtout étaient hors d'eux; ils battaient des mains, riaient, et des flots de lumière s'élançaient de leurs yeux. (Quelques-unes de ces figures sont gravées dans ma mémoire comme ce que j'ai vu de plus expressif et de plus énergique. Pourquoi les artistes du Nouveau-Monde n'essayent-ils pas de peindre de telles scènes, de telles figures?) Le ravissement causé par le récit de l'orateur aurait pu devenir convulsif dans quelques parties de l'auditoire si le principal guide de la réunion, M. Martin, n'avait pas fait signe de la tribune, avec la main, pour contenir ses auditeurs, ce qui calma sur-le-champ la fermentation. Pendant la nuit, il avait déjà engagé l'auditoire à se garder des explosions convulsives, comme mauvaises et troublant les effets de l'esprit sur eux et sur les autres. Le prédicateur wesleyen quitta la tribune, tandis que les expressions du ravissement de l'assemblée duraient encore.

Le sermon principal du jour eut lieu vers onze heures du matin et fut prononcé par un légiste de l'une des villes des environs, homme grand, maigre, ayant des traits fortement marqués, tranchants, des yeux profonds et brillants. Il parla du jugement dernier, en fit une description très-vive : les flammes fendues comme des fourches, le fracas, le bouleversement de toutes choses, n'y manquaient pas. « Je n'ai pas encore, il est vrai, senti la terre trembler sous mes pas! s'écria-t-il, elle paraît encore solide (il frappa rudement du pied dans la tribune) et je n'entends pas encore rouler la foudre du jugement; mais n'importe, tout cela peut être proche, » etc., etc. C'est pourquoi il engageait ses auditeurs à se convertir et à faire pénitence.

Malgré l'importance et la gravité du sujet, l'énergie de l'expression, ce discours avait quelque chose de sec, était

tellement dépourvu d'âme, qu'il manqua son effet sur l'assemblée, car le prédicateur ne paraissait pas croire ce qu'il disait et prêchait. On entendit bien quelques exclamations, des soupirs ; quelques pécheurs s'avancèrent, mais le reste des auditeurs resta calme et ne fut pas ému par les foudres du jugement dernier. Comme auparavant, les hymnes étaient ferventes et belles dans le camp des noirs. Les nègres paraissent fort accessibles aux plus beaux préceptes religieux et savent surtout fort bien les appliquer. Leurs facultés musicales sont remarquables. La plupart ont des voix pures et chantent aussi facilement que d'autres parlent.

Après cet office arriva le dîner, et dans l'intervalle je visitai plusieurs tentes dans le camp des noirs; les tables étaient couvertes de viandes de toutes espèces, de puddings, de tartes; il y avait surabondance de mets et de boissons. Plusieurs tentes aussi étaient ornées comme des chambres, avec des lits dressés, des glaces, etc., etc.

Les nègres paraissaient gais, contents et pacifiques. Ces « camps religieux » sont les saturnales des noirs. Pendant leur durée, ils se laissent aller à leur gloutonnerie naturelle sous le rapport du corps et de l'âme. On dit que, dans ces derniers temps, ces assemblées ont beaucoup gagné en fait de tenue morale, et les maîtres permettent à leurs esclaves d'y assister, soit comme partie de plaisir, soit parce que souvent il en résulte beaucoup de bien ; je n'y ai rien remarqué de blessant ou d'inconvenant, excepté, si on le veut, les extases convulsives. J'en ai causé avec le directeur de l'assemblée, M. Martin, prêtre méthodiste estimable et bon ; il les désapprouve, ainsi que je l'avais déjà ouï dire : « Mais ces violentes expressions, dit-il, semblent faire partie de la nature impulsive nègre, et ces soudaines

conversions qui proviennent de l'émotion du moment ont cela de bon, que l'individu ainsi converti s'attache ordinairement aux prêtres et à l'Église, devient membre de ce qu'on appelle une « classe, » où il reçoit une instruction régulière sur les vérités de la religion, y apprend les chants religieux, les prières, et devient souvent un bon chrétien, un membre rangé de la société.

Dans le « Grand-Ouest, » comme on dit ici, et partout où la société est encore non civilisée, ce sont les méthodistes et les baptistes qui commencent à défricher le terrain religieux, en agissant sur les sentiments et les sens des enfants de la nature. Ensuite viennent les calvinistes, les luthériens et autres qui parlent davantage à la raison. Les missionnaires rassemblent le peuple et lui parlent en plein air ; quand ils savent profiter de tout ce que le moment, la nature et la liberté de leur position leur met sous la main, ils produisent les plus grands effets ; on m'a raconté des choses remarquables sur leur capacité pour toucher la foule, et sur ce qu'il y a de contagieux dans l'exaltation qui surgit quelquefois. Ces « camps religieux » durent de trois à sept jours. Celui-ci devait être levé le lendemain, et l'on s'attendait que la nuit suivante il y aurait une foule de conversions. Cependant elles paraissent dépendre de circonstances imprévues, et surtout peut-être d'un prédicateur entraînant.

Nous passâmes encore quelques heures à voir les scènes matérielles et religieuses de ce camp, à nous promener dans la forêt, à botaniser. M. Richards a cueilli pour moi plusieurs plantes que je ne connaissais pas, entre autres une jolie petite fleur jaune appelée fleur de safran. A trois heures de l'après-midi nous reprîmes la route de Charleston avec un cortége de deux mille personnes assurément,

dont deux tiers de noirs. Ils chantèrent tout le long du chemin et étaient fort animés.

Le lendemain matin j'étais en route pour Savannah avec un petit panier de bananes et des biscuits, que mon amie, madame Hawland, avait faits pour moi. Je suis partie seule avec ces fruits et un bouquet de madame Holbrook. La journée était magnifique. En remontant la Savannah, qui forme en serpentant des milliers de coudes, nous passâmes entre des rives verdoyantes, basses, mais ornées de jolies portions de bois et de plantations avec leur corps de logis principal et de petits villages d'esclaves fort propres. Ce fut pour moi une récréation continuelle. Les villages d'esclaves ne sont pas une vue gaie ; mais ayant, jusqu'à présent, rencontré plus de noirs contents que malheureux, leurs habitations ne me faisaient point éprouver un sentiment pénible. L'équipage de mon petit bateau à vapeur se composait uniquement d'esclaves nègres et mulâtres. Le capitaine me dit qu'ils étaient fort heureux, fidèles, capables. « Celui-ci, ajouta-t-il en me désignant du regard un mulâtre plus âgé que les autres, qui avait une figure remarquablement belle, mais, à ce qu'il me semblait, mélancolique, celui-ci est mon serviteur le plus intime, et je n'en souhaite pas d'autre comme garde-malade et ami près de mon lit de mort. » L'équipage avait l'air d'être bien nourri et bien soigné. Une belle et grasse mulâtresse me dit à demi-voix, lorsque nous fûmes seules : « Que dites-vous de l'institution de l'esclavage dans le Sud? — Il me semble, répliquai-je, que les esclaves, en général, ont l'air heureux et bien traités. — Oui, dit-elle, ils en ont l'air, mais... » et elle lança de grands coups d'œil significatifs, comme si elle eût voulu dire : Tout ce qui reluit n'est pas de l'or... « Vous pensez qu'ils ne sont pas bien traités?

demandai-je. — Quelques-uns le sont assurément, mais...» et les coups d'œil recommencèrent. J'aurais désiré qu'elle m'en eût dit davantage, mais cette femme appartenait au bateau, je n'ai pas voulu l'interroger. Je ne suis pas un espion, ma nature s'y oppose ; quand je n'apprends pas une chose par ma propre expérience, ou par hasard, — je ne la sais pas. En tout cas, la mulâtresse ne m'aurait rien dit que je ne susse déjà : il y a de bons maîtres, il y en a de mauvais ; il y a des esclaves heureux, il y en a de malheureux, et l'institution de l'esclavage est — un grand mensonge, surtout dans le Nouveau-Monde, où règne la liberté.

Il se trouvait à bord beaucoup de personnes que je connaissais, entre autres mademoiselle Mary Plumb, très-vive et toute âme ; elle est de l'État de New-York et passe les hivers à Savannah pour cause de santé. Sa poitrine étant délicate, les hivers du Nord la font beaucoup souffrir. L'air méridional et surtout celui de Savannah la ranime. Je faisais société le moins possible, et jouissais en silence du plaisir de naviguer sur la Savannah, de cette belle journée, de cette nature paisible et luminuse, si différente de celle du camp religieux. Quand le soleil fut couché et la nuit venue, je vis tout à coup, — comme cela arrive dans cette latitude, — une lueur blanche s'élever de la partie sud du ciel vers le zénith. On me dit que c'était la lueur tropicale. Elle n'était pas flamboyante, de diverses couleurs et parée comme le sont presque toujours nos aurores boréales, mais paisible, douce et fort transparente. Un monsieur sérieux, d'un certain âge, en compagnie duquel je regardais les constellations sur le tillac, m'a dit que, plus avant dans l'été, on pouvait apercevoir à l'horizon la Grande-Croix, et même l'étoile de première grandeur du navire l'Argo. Tu le vois, de nouvelles lumières, de nouvelles con-

stellations se lèvent maintenant sur ma tête; je leur souhaite la bien-venue. Au milieu de l'obscurité une barque s'approcha du bateau à la rame, elle contenait plusieurs noirs et un blanc qui, après avoir pris congé amicalement des esclaves, vint à bord, et une voix sortie de la barque lui cria : « Ne vous oubliez pas trop longtemps là-bas, Massa ! — Non, non, » répliqua celui-ci. Nous n'arrivâmes qu'à onze heures et demie à Savannah. Je me rendis en voiture avec mademoiselle Plumb, sa sœur et leur médecin au plus grand hôtel de la ville, Pulasky-House, appelé ainsi en souvenir d'un guerrier polonais qui a pris part à la guerre de l'indépendance américaine, et y est mort. Son monument, joli obélisque en marbre blanc, est sur la place devant l'hôtel et entouré d'arbres magnifiques.

Le lendemain à sept heures du matin j'étais sur le chemin de fer de Mâcon, — long et très-fatigant voyage d'une journée, surtout par la chaleur avec la fumée et la poussière qui remplissaient les waggons. La route passait à travers une contrée maigre et sablonneuse couverte de forêts de pins et presque sans habitations, excepté aux stations du chemin de fer, où l'on commençait à élever des maisonnettes, à faire le commerce, à cultiver ce maigre sol. A plusieurs de ces stations, je descendis pour botaniser dans la forêt, et trouvai plusieurs orchidées jaunes. La partie plaisante du voyage fut un gros monsieur à l'air jovial, en casquette, et redingote grise, qui ressemblait assez de sa personne à un sac de farine sur lequel aurait été placée une tête mobile. Il parlait politique, exhalait sa colère contre feu Tom Jefferson (le président auteur de la Déclaration de l'indépendance américaine), lui donnait à haute voix les plus vilains surnoms, en se tournant vers un militaire grand, sec, d'un extérieur noble, assis sur

l'autre banquette du waggon, et qui paraissait à demi amusé par les expressions de son épais interlocuteur, tout en cherchant à le calmer. Mais c'était jeter de l'huile sur le feu. « Monsieur! s'écria le gros homme d'une voix de stentor, dans un endroit où le convoi s'était arrêté; monsieur, je dis que sans Tom Jefferson, l'Union aurait une avance de cinq cents ans, et la Caroline du Sud de mille au moins. — Ah! vous le croyez? dit le militaire en souriant. — Oui, je le dis, Tom Jefferson a été le pire des hommes qui ont gouverné un peuple; il a fait plus de mal que tous les présidents ses successeurs n'ont pu faire de bien. — Cependant il a écrit notre Déclaration d'indépendance, dit le monsieur maigre. — Il l'a volée, monsieur! s'écria le gros homme, il l'a volée, volée, je puis vous le prouver. Il existe, » etc., etc. Maintenant vint la preuve; il y eut discours et réponses entre les deux champions; je ne les suivais pas bien. A la fin, le gros homme se leva vivement, s'avança vers l'autre, saisit les deux bras du siége et s'écria le visage rouge et gonflé comme s'il soufflait dans un cornet à bouquin : « Monsieur, je considère Tom Jefferson comme un composé de tout ce qu'il y a de voleur, de méchant, de vil, de traître, » etc., etc. Ce torrent d'injures dura bien trois minutes et se termina par ces mots. « Oui, je le dis, monsieur. — Ce langage est fort, reprit l'officier, toujours calme et en souriant à demi. — Monsieur! s'écria l'autre derechef en se soulevant de son banc, Tom Jefferson, avec son embargo, a fait perdre à mon père cinquante mille dollars. » Et il s'assit rouge comme un coq d'Inde, et comme si l'on ne pouvait plus lui faire d'objection. La compagnie du waggon fut prise d'un rire général, quoique sans bruit, et lorsque l'ennemi de Tom Jefferson descendit immédiatement après, le monsieur mai-

gre se tourna de mon côté en disant : « Voilà la chose ! Assurément Jefferson a été un homme mauvais, mais c'était un patriote. »

Une bande de cent jeunes gens de la milice de Charleston, faisant partie de ce convoi, allait rendre visite à la milice de Géorgie, à Mâcon. Ils étaient bien de leur personne, gais, et avaient un extérieur bon. A chaque station, ils descendaient pour se rafraîchir et rentraient dans les waggons avec précipitation ; mais cela se faisait avec autant d'ordre que de jovialité. Les seules choses remarquables de cette route furent une couple de tombeaux indiens antiques ; ils ressemblent aux nôtres, mais ils sont beaucoup plus grands et plus plats au sommet.

Nous arrivâmes à Mâcon au coucher du soleil. Le pays avait pris un autre caractère ; on voyait de vertes collines, des vallons, et sur les hauteurs, de jolies et blanches maisons de campagne avec jardins ; partout de beaux et grands arbres. Nous traversâmes plusieurs petites rivières, dont les eaux étaient d'un rouge chocolat et les rives boisées. La ville, comme enveloppée dans une forêt d'arbres à feuilles rondes, a un aspect jeune et romantique ; à moitié cachée dans le vallon, elle s'étendait sur des hauteurs dégagées. Mâcon me plut, j'étais contente d'y être, et j'éprouvais en outre une petite joie sauvage de me trouver seule, inconnue, de pouvoir demeurer à l'auberge. J'ai pris une chambre à « Washington-House, » où j'ai trouvé une hôtesse fort jolie, amicale, et j'ai éprouvé une satisfaction réelle à laver la poussière de mon visage, à changer de vêtements, à boire un verre de lait excellentissime, à me reposer, et à voir la vie et l'animation du marché sur la plus grande place de la ville, où l'hôtel de ville est situé.

Vingt-cinq ans auparavant, le terrain sur lequel la ville a

été bâtie et ses environs étaient encore un territoire indien. A l'endroit où ces sauvages dansaient ou tenaient leurs assemblées, est aujourd'hui Mâcon, avec ses six mille habitants, des boutiques, des ateliers, des hôtels meublés, des maisons. Sa population augmente tous les ans, et au milieu de sa grande place est l'Hébé de Canova, sur une fontaine.

La milice de la Caroline et de la Géorgie s'est promenée ce soir au clair de lune, avec grande musique militaire, par les rues et les places; toutes les fenêtres s'ouvraient, et les nègres se précipitaient hors des maisons pour voir passer ces jeunes gens.

Je me levai de bonne heure le lendemain, car la matinée était magnifique; le monde paraissait jeune et frais, et je me sentais bien portante comme lui. Je sortis pour faire un voyage de découvertes, avec deux bananes seulement dans mon petit sac de voyage. La ville était encore tranquille, tout avait un air neuf et vigoureux : je pressentais la vie jeune de l'Ouest. La pâle demi-lune descendait lentement dans un brouillard qui, ressemblant à de la fumée, enveloppait l'horizon à l'occident; mais, au-dessus de moi, le ciel était du plus bel azur. Les arbres et l'herbe, couverts de rosée, étincelaient au soleil levant. En suivant des rues bien plantées, je sortis de la ville et arrivai sur une grande route; de chaque côté était une forêt épaisse, sombre. Je marchais seule, mais mon cœur chantait. Ce que j'avais désiré pendant toute ma jeunesse, en ayant moins que tout autre l'espoir de l'obtenir, — la connaissance vivante des formes si variées de la vie, — était maintenant mon partage dans une mesure immense. Est-ce que je ne me promenais pas en toute liberté dans le vaste et libre Nouveau-Monde, pouvant y voir ce que je voulais voir, ap-

prendre tout ce que je voulais savoir ? N'étais-je pas libre et légère comme un oiseau ? Mon âme avait des ailes, et le monde entier m'appartenait. C'est précisément parce que je suis seule, parce que je marche seule dans ce vaste monde, à la garde de Dieu, que je fais société avec lui, et c'est ce qui me donne un sentiment inexprimable de vigueur et de joie, en ne sachant pas où je vais, où aboutiront mes courses solitaires et de découvertes.

Cette fois, cependant, je ne marchais pas tout à fait sans but; je savais que, dans un endroit quelconque, en dehors de Mâcon, devait se trouver un nouveau cimetière appelé « Rose-Hill, » et j'avais mis dans ma tête de le découvrir. Mais, la route que je suivais me paraissant aboutir à l'océan Pacifique, je me décidai à demander des renseignements dans une maison que je vis sur une colline, à peu de distance du chemin. C'était l'une de ces petites fermes en bois, blanches, bien construites et agréables, que l'on rencontre si souvent dans les campagnes américaines. Je frappai à la porte, elle me fut ouverte par une personne qui faillit m'effrayer; c'était une jeune femme, passablement jolie, mais qui avait un air de mauvaise humeur si épouvantable, que — cela me fit mal. Elle paraissait profondément dépitée, triste, et me dit de marcher tant que durerait la route, ou à peu près. Je continuai donc ma course, presque surprise de trouver, par un si beau matin, dans une nature si belle, si empreinte de jeunesse, un esprit humain non harmonique. Hélas ! les défauts de caractère sont toujours les mêmes et peuvent partout, répandre l'amertume sur la vie, fermer de nouveau les portes du paradis.

Mais les impressions tristes ne voulaient pas séjourner en moi ce matin. Je continuai à m'avancer sur cette route,

qui gravissait maintenant une colline. « Quand je serai montée, je me retournerai, » pensai-je. Arrivée au sommet, je vis à droite une grille et un beau parc bien soigné ; j'essayai d'ouvrir la grille, elle céda sans résistance, et je fus bientôt dans un parc charmant, avec collines, vallons, allées, sentiers, partout de grands arbres, des bosquets, des buissons, des plantes en fleurs et odoriférantes. Il se passa assez de temps avant que je me fusse aperçue, par différents monuments, que je me trouvais dans un lieu consacré aux morts, et que mon petit lutin de voyage m'avait probablement conduit à mon but, le cimetière de Rose-Hill.

En errant dans ce parc silencieux et solitaire, j'arrivai sur le bord d'une rivière qui formait, en serpentant, de moelleux contours entre ses belles et verdoyantes rives. Sur celle où je me trouvais, les monuments de marbre blanc que l'on apercevait dans les bosquets faisaient connaître qu'on était dans la « ville des morts. » Çà et là, de grands arbres s'inclinaient au-dessus de l'eau. De grands et jolis papillons aux ailes brillantes, et dont j'ignorais le nom, voltigeaient lentement d'une rive à l'autre. Cette scène était pour moi le symbole vivant des plus beaux pressentiments de la race humaine sur les mystères de la mort. Ici était la ville du trépas ; près d'elle coulait une eau vivante, sortie de sources invisibles, parlant à voix basse, dans le champ des morts, de la vie et de la résurrection ; ici étaient les arbres, cette magnifique vie de la nature, dont le feuillage avait servi « d'abri aux païens. » Sur l'autre bord étaient les champs des bienheureux, « où il n'y aura ni infortunes ni douleurs, rien de maudit, où la lumière de la face de Dieu éclairera tout. » Les papillons étaient des âmes qui, délivrées de leur chrysalide terres-

tre, étaient portées sur leurs ailes d'une rive à l'autre et libres de sucer toutes les fleurs des champs!

Je m'assis sur un rocher qui descendait dans la rivière avec des recoupements commodes, et près duquel croissaient de belles plantes sauvages. Je bus à grandes gorgées l'élixir de vie que l'esprit et la nature me présentaient. J'ai souvent pensé qu'on ferait bien de placer le champ de repos sur les bords des eaux courantes ou de les y faire passer; ce symbole serait beau et frappant. La rivière que je voyais ici était la « Ocmulgee, » mot indien qui signifie « la belle. » La teinte chaude et rougeâtre de ses eaux paraît appartenir à presque toutes les rivières du Sud, depuis Rio-Colorado, dans le Nouveau-Mexique, jusqu'à la Savannah, la Péedee et autres de l'Est. Cette couleur provient, dit-on, de la terre sablonneuse rougeâtre, commune à tous les États du Sud; elle tranche d'une manière particulièrement agréable avec la riche verdure des plantes vert clair des rives. L'Ocmulgée est, du reste, une rivière rapide, a des eaux abondantes, et se montre digne en tout de son nom. On ne voyait ici, tant que la vue pouvait s'étendre, ni hommes ni maisons. La solitude était profonde.

Je serais volontiers restée un jour de plus à Mâcon et dans ses beaux environs; mais, lorsque je revins dans mon hôtel, un monsieur comme il faut et honorable, qui devait aller au séminaire de Montpellier pour y chercher sa fille, me proposa de faire le voyage dans sa voiture. Ne sachant pas si M. Eliott était prévenu du jour de mon arrivée à Mâcon, désirant lui éviter la peine de m'envoyer chercher (il n'y a pas ici de chemin de fer ni de diligence pour Montpellier), et ce monsieur me paraissant, du reste, très-bien, j'acceptai sa proposition avec reconnaissance, en demandant à la maîtresse d'hôtel la permission de laisser mon

coffre chez elle, et je fus bientôt assise dans une grande et commode voiture fermée, où il y avait de l'air. Nous avions à peine couru deux heures, que nous rencontrâmes une poudreuse calèche de voyage, dans laquelle se trouvait le professeur Sherbe, attaché maintenant au séminaire de Montpellier. Il venait me chercher pour me conduire chez M. Eliott. Je retournai donc avec lui à Mâcon ; il s'y reposa, ainsi que les chevaux, et nous employâmes le reste de la journée à nous rendre à Montpellier par une grande chaleur, par des chemins dont tu dirais : « Cela n'a pas de nom ! » et qui bravent toute description. Je croyais à chaque instant que nous allions verser, et les ponts me semblaient faits exprès pour jeter voiture et gens dans les précipices ou dans les rivières ; car ils étaient faits de pièces et de morceaux. On était ici dans un pays sauvage et nouvellement conquis; mais, auprès de la jolie campagne de M. Eliott, tout était soigné, beau ; c'était une continuation des environs romantiques et splendides de Mâcon. J'ai appris à connaître, dans la personne de M. Eliott, l'un des plus beaux exemplaires de la vieille souche des cavaliers qui ont donné le ton et l'empreinte à la vie plus relevée des États du Sud : beauté et dignité personnelle, manières des plus distinguées, ennoblies par une grande gravité chrétienne.

Il paraît que, dans sa jeunesse, M. Eliott aimait beaucoup la société, la danse, les dames, et était le grand favori du monde joyeux. Sa conversion a été, dit-on prompte et tranchée ; maintenant il passe pour l'un des membres les plus pieux du clergé d'ici, et sa beauté, son amabilité gagnent tous les cœurs. Il a aussi conquis le mien ; mais nous en parlerons tout à l'heure. Le soir de mon arrivée, j'étais assise avec lui et sa famille devant sa maison, regar-

dant les mouches luisantes qui répandaient la clarté dans l'air, entre les arbres et sur l'herbe, dans tout le parc. Ces petits insectes présentent un spectacle qui me ravit pendant ces sombres soirées et les nuits. Ils sont un peu plus grands et surtout plus longs que nos vers de bois; lorsqu'ils volent, ils répandent une lueur vive qui s'allume et s'éteint avec la rapidité de l'éclair; c'est un feu d'artifice incessant dans l'air et sur la terre à cette époque de l'année. Si on tourmente ces petits insectes, et même si on les écrase, ce que j'ai vu arriver par accident, ils lancent de la lumière, brillent tant qu'il leur reste une étincelle de vie, et cette lumière ne s'éteint pas tout d'un coup avec leur existence, elle lui survit un bon moment.

Madame Eliott est petite, agréable, pleine de vie, spirituelle, véritablement musicienne, et joue du piano comme chantent les oiseaux; elle paraît être redevable à sa nourrice indienne d'une délicatesse et d'une perfection d'organes extraordinaires. Son mari en parle souvent en badinant. Ils ont beaucoup d'enfants; le plus jeune, joli et bon petit garçon, courait librement partout sans bas ni souliers. Du reste, la disposition de la famille n'était pas gaie pour l'instant, et le bon évêque portait visiblement un poids oppressif; il n'en a pas moins été extrêmement aimable pendant les courts moments qu'il pouvait donner à la société et à la conversation. J'ai trouvé en lui beaucoup de ce sentiment du beau et de la vérité qu'on rencontre chez Émerson, mais dépouillé de sa sévérité critique et traversé par un courant d'amour chrétien ressemblant à un beau zéphyr d'été. M. Eliott est l'un de ces hommes rares dans le Sud qui fixent un regard limpide, exempt de préjugés, sur l'institution de l'esclavage des noirs. Il croit à sa destruction dans les États-Unis et se fie, pour cette œuvre de

délivrance, au christianisme. « Il travaille déjà, me dit-il, à donner plus d'élévation à la vie des nègres. Leur position s'améliore d'année en année, moralement et physiquement. Ils seront bientôt nos égaux sous le rapport moral, et alors ils ne pourront plus être des esclaves. Leur premier pas vers l'émancipation sera de recevoir des gages comme serviteurs. Je connais plusieurs personnes qui traitent déjà leurs esclaves de cette manière. » Cet entretien m'a réjouie, car je suis persuadée que la manière de voir de M. Eliott sur ce sujet est la vraie.

Les examens du séminaire étaient presque terminés, et une grande partie des jeunes filles, ces fleurs des États du Sud, déjà parties. J'en ai vu cependant quelques-unes, j'ai entendu leurs compositions en vers et en prose. Presque toutes les maîtresses venaient des États du Nord, la plupart de la Nouvelle-Angleterre. Elles furent réunies chez M. Eliott le soir du dernier jour de l'examen. Je me sentais un peu malheureuse, par suite de la chaleur, parce que je me portais mal (toujours cette faiblesse fiévreuse), et parce que je craignais de faire société et les devoirs que cela impose. Mais, saisie tout à coup par l'esprit scandinave[1], j'établis un jeu qui mit toutes ces jeunes personnes, un peu guindées, en mouvement, et le rire le plus joyeux éclata; le bon évêque se mit de notre jeu, en fut tellement amusé qu'il rit aussi de tout son cœur. Quand nous nous reposâmes, il en commença lui-même un autre plus tranquille, mais fort ingénieux, dans lequel la spirituelle madame Eliott se distingua aussi bien que son mari. La soirée se passa ainsi gaiement, et j'avais oublié ma fatigue, mon malaise.

Je devais me mettre en route le lendemain avec l'évêque et une couple de jeunes personnes. Nous nous réunîmes

tous pour la prière du matin. Combien je fus ému lorsque, les prières ordinaires achevées (nous étions tous à genoux), j'entendis M. Eliott prier — pour l'étrangère en « visite chez lui ! » Sa prière pour moi fut fervente et belle ; on aurait dit qu'il lisait au fond de mon cœur, qu'il en comprenait les luttes secrètes, le but qu'il se proposait, et la prière incessante, intime de mon esprit. Je n'ai pu ensuite que serrer sa main entre les miennes, en répandant des larmes.

Je suis repassée avec M. Eliott et les deux jeunes personnes par les mauvaises routes du désert qui conduisent à Mâcon, où nous descendîmes dans une jolie maison appartenant à l'adjoint de l'évêque, M. S... Il nous reçut parfaitement, ainsi que sa femme. M. Eliott n'avait pas voulu me permettre de retourner à mon hôtel, comme je l'aurais désiré. Mais, à l'ombre des jeunes chênes qui croissent près de cette petite maison, j'ai eu avec M. Eliott une conversation sur les épreuves qu'un chrétien peut rencontrer dans les rapports habituels du monde, qui restera gravée dans ma mémoire. Bon nombre des choses dont mon âme avait été traversée avaient également traversé la sienne, et j'ai vu que lui aussi portait sa croix, mais il était plus grand, plus patient que bien d'autres. Le jour suivant, qui était un dimanche, il prêcha dans l'église épiscopale de Mâcon (petit, mais joli édifice) ; plusieurs communiants s'approchèrent de la sainte Table pour la première fois. Le discours de M. Eliott leur était adressé, il les initia à la voie des confesseurs chrétiens, à ses devoirs, ses épreuves, sa grandeur, leur fit connaître la couronne d'épines et la couronne de gloire. Ce discours était parfait. Point d'aphorismes brillants, éblouissants et vrais à demi ; mais la lumière la plus pure, qui éclairait parce qu'elle était pure ;

parfaite parce qu'elle exprimait la vérité entière. J'espère revoir M. Eliott dans l'Ouest, où il se rendra en automne pour assister à une grande assemblée ecclésiastique. Il revenait dans ce moment d'un voyage que ses fonctions l'avaient obligé de faire dans la Floride en remontant la belle rivière de Saint-John, et me parla de le magnificence de la vie naturelle de ses bords, de la beauté de ses fleurs, de ses oiseaux. Je quittai M. Eliott en m'affligeant de ce que des soucis terrestres accablaient un homme si bon, si noble et si digne d'être aimé.

Si tu veux voir où je suis sur le globe terrestre, cherche au centre de la Géorgie un petit point portant le nom de Mâcon. Près de lui est un joli village composé de maisons de campagne et de jardins, appelé Vineville; je suis dans l'une de ses plus jolies habitations, avec une aimable, une estimable famille de banquier du nom de Munroe, qui est venue après le service divin m'offrir l'hospitalité. Je m'étendrai davantage sur son sujet en écrivant à ma mère. Partout dans ce pays, au sud comme au nord des États-Unis, je trouve la même cordialité, la même et incomparable hospitalité. Mon petit lutin est continuellement avec moi, il arrange tout pour le mieux, et si quelque chose a l'air d'aller mal, je l'accepte comme le mieux. Je compte me mettre en route après demain pour retourner à Savannah. Je ne puis pas aller à l'ouest jusqu'à Alabama, comme je l'avais désiré, à cause de la saison et de la chaleur. Il faut que je me dépêche d'arriver à Washington avant que je sois complétement fondue.

Le 8.

Quand je pense revenir en Suède? Ce sera, ma chère

Agathe, quand ma mère et toi vous le désirerez. Mes projets sont un peu vastes depuis quelque temps, il est vrai ; mais faciles à abandonner. Je désire passer encore un hiver dans cette partie du monde, pour en voir certaines parties, certaines choses, ce qui ne pourrait avoir lieu autrement ; je voudrais apercevoir aussi une lueur de la magnificence des tropiques à Cuba. Mon état maladif de l'hiver dernier a paralysé ma vie, au moins pendant trois mois, durant lesquels je n'ai vécu qu'à demi. Mais je suis prête à renoncer à tout au moindre souffle venu de la maison. Un mot seulement de toi, de ma mère, et... je vole vers vous.

LETTRE XV

Mâcon, Vineville, 8 mai.

Ma mère chérie ! j'ai appris avec infiniment de peine que l'hiver a été, pour vous et Agathe, plus difficile à passer que d'habitude. Dieu soit loué de ce qu'il est fini et que le beau côté dû soleil est arrivé avec des perspectives plus gaies !

Vous avez vu par mes lettres précédentes combien je me trouve heureuse au milieu des excellents habitants de ce pays ; je parcours l'Amérique de famille en famille, et partout je suis reçue, traitée comme l'enfant de la maison. En outre de ce que ceci a de bon pour la vie de l'âme et du corps, j'y trouve l'occasion de connaître l'intérieur, la vie intime des familles du Nouveau-Monde, comme aucun voyageur, peut-être, n'a pu le faire ; et c'est précisément ce que j'ai voulu apprendre en venant ici. Mais j'étais loin de prévoir avec quelle bienveillance ce peuple viendrait au-

devant de moi. La manière dont les foyers domestiques sont disposés dans ce pays et même dans les villes est quelque chose à part. Toute famille jouissant d'un peu d'aisance habite une maison entière, à laquelle est jointe ordinairement un petit jardin, ou du moins son emplacement. La maison a un ou deux salons, une salle à manger, une cuisine et un rez-de-chaussée. Toutes les chambres à coucher sont au premier, où il y a toujours aussi une ou deux et même plusieurs chambres d'amis; c'est chose aussi certaine que dans nos campagnes en Suède. Toute maison de ville ou de campagne, en Amérique, doit avoir une chambre pour recevoir un étranger. Et lorsqu'une étrangère, complétement seule, est arrivée ici d'un pays lointain, il n'a pas été fort embarrassant de la recevoir dans la chambre d'ami; c'est ce qui a eu lieu pour votre fille. En me trouvant à l'aise comme dans mon propre foyer, en trouvant des maîtresses de maison maternelles, des sœurs, des frères, avec lesquels j'ai vécu, causé à cœur ouvert, aussi intimement qu'avec les miens, — j'ai compris que le royaume des cieux n'était pas fort éloigné de la terre, ou du moins de ses foyers; sans cela, comment me serais-je trouvée en relation avec des personnes qui nous sont complétement étrangères, sur le même pied de franchise et d'abandon qu'avec les anges de Dieu?...

Dans ce moment encore, je vous écris au milieu d'une famille bonne et heureuse, où se trouvent trois générations, M. Munroe et sa femme, beaux vieillards, encore verts, leur fils unique, banquier fort estimé de Mâcon, sa femme, agréable et douce, et leur enfant. Cette famille est remarquablement cordiale, grave et pieuse, comme le sont souvent les familles de ce pays. On y fait matin et soir la prière en commun, ce qui me plaît infiniment, quoique parfois

ces prières me semblent un peu longues. Les deux filles aînées sont jolies, agréables et chantent mieux que ne le font d'ordinaire les femmes de ce pays. Un chagrin silencieux repose encore sur cette famille qui vient de perdre une fille, une sœur chérie. Cette mort a surtout frappé le cœur maternel. La maison est au milieu d'un grand jardin qui contient une foule de belles plantes rares, et le moqueur chante tous les matins devant mes fenêtres. Il est fort amusant à écouter, mais plus bizarre que ravissant.

Il y a plusieurs choses de la vie de famille américaine que je voudrais voir plus généralement établies dans nos foyers suédois; entre autres la prière en commun, et la simple prière avant le repas, que récite le père ou la mère de famille : « O mon Dieu! bénissez ces dons que vous nous donnez afin qu'ils nous profitent et nous rendent propres à vous servir. » Chez nous, c'est ordinairement le plus jeune enfant qui récite la prière avant le repas, quand elle est prononcée à haute voix. C'est bien aussi; mais il est rare qu'elle soit dite alors dans son véritable esprit. Souvent elle se borne à un salut silencieux pendant lequel on ne pense à rien, sinon au dîner.

Mais je préfère, sous d'autres rapports, nos usages de table à ceux des Américains. Chez nous, on peut se livrer à la conversation et ne songer aux mets que pour les manger. Le service se fait silencieusement par les serviteurs et dans l'ordre prescrit. Sur un signe de la maîtresse de maison, on offre une seconde fois, toujours en silence; les mets sont présentés aux invités au moment donné, puis on vous laisse en repos. Il en est autrement ici. On questionne et offre continuellement ; en y ajoutant la nécessité de choisir et de répondre, il est impossible de jouir du repas et encore moins de la conversation. Il n'est pas permis non

plus de se servir soi-même ; mais le maître ou la maîtresse de maison, un oncle, une tante ou toute autre personne polie, ou bien un domestique, — toujours un nègre dans le Sud, — sert sur votre assiette, il est donc rare d'avoir ce qu'on veut, et que ce soit placé comme vous l'entendez. Par exemple, on demande : « Voulez-vous du beurre? — Oui, merci. » Il vous en arrive sur la pointe d'un couteau, on le dépose sur le bord de l'assiette, et je suis toujours tourmentée par cette pensée : « C'est là, sans doute, qu'a été le pouce du serviteur. » Ensuite : « Voulez-vous du poisson ou de la viande... du poulet, du dindon? — Du poulet, s'il vous plaît. — Y a-t-il un morceau que vous préférez? » Et puis : « Voulez-vous des conserves au vinaigre? — Non, merci. » (Silence et calme pendant deux minutes.) Une personne à ma gauche découvre que je n'ai pas de conserves, et il m'en arrive de ce côté : « Puis-je vous offrir...—Non, merci, pas pour moi. » Au bout d'une couple de minutes, une personne à ma droite s'aperçoit que je n'ai pas de conserves, et s'empresse de me tendre l'assiette : « Est-ce que vous ne voulez pas de conserves? Non, merci! » J'ai commencé une conversation intéressante avec mon plus proche voisin; au moment où je vais lui adresser une question importante, une personne en face de moi s'est aperçue que je n'ai pas de conserves, et l'assiette qui la contient m'arrive en travers de la table, me provoque à une défense légitime et m'oblige de répéter : « Non, merci. » Je continue ma conversation ; mais, à l'instant où j'écoute une réponse du plus haut intérêt, arrive le domestique avec l'assiette de conserves au vinaigre, la passe sur ma tête, l'abaisse entre moi et le voisin avec lequel je cause, et je vois avec effroi la conserve sur le point d'envahir mon assiette; cette persécution finit par me dés-

espérer et me désoler. Ce mouvement de service continue pendant toute la durée du repas et m'en ôte le plaisir. L'inquiétude et l'impatience finissent par me donner un véritable battement de cœur. C'est bien en partie ma faute, — la faute de ma faiblesse, et aussi celle des usages de ce pays qui ne s'accordent pas très-bien avec les exigences d'une civilisation plus raffinée.

Mais un rapport sous lequel les foyers du Nouveau-Monde me semblent surpasser ceux de tous les pays, l'Angleterre exceptée, c'est la propreté. Les maisons les mieux tenues en Suède le sont rarement aussi bien que les habitations ordinaires ici. Tout y est arrangé proprement, depuis la chambre à coucher jusqu'à la cuisine ; et l'on maintient les domestiques dans la même propreté, le même arrangement de costume que la maîtresse de maison et ses filles. Une maison américaine est, à beaucoup d'égards, l'idéal du foyer (en exceptant les dispositions de chauffage dans les États du Nord). On y trouve tout ce qui peut rendre la vie agréable et commode, depuis la salle de bain jusqu'au petit jardin (à la ville comme à la campagne) avec ses arbres, quand même ils ne seraient pas nombreux, son joli banc de gazon et ses plantes vertes, ordinairement grimpantes, que l'on dirige le long du mur, d'où leurs fleurs exhalent un parfum que le vent fait monter vers les fenêtres. Si les maîtresses de maison de ce pays, surtout dans le Sud, ont plus de facilité que les nôtres sous le rapport du ménage proprement dit (on a ici des vivres et des légumes frais pendant toute l'année, tandis que nous sommes obligés de sécher, saler, fumer et confire dans la saison vivante pour la saison morte), elles n'en sont pas moins très-occupées par la surveillance qu'exige le bon état et la beauté intérieure de la maison, surtout dans le Sud, où

tous les serviteurs sont des nègres négligents et peu propres de leur nature. Aussi ai-je admiré les maîtresses de maison que j'y ai vues.

Je voudrais, d'un autre côté, que les jeunes filles fussent un peu plus actives dans l'intérieur du foyer; qu'elles vinssent en aide à leurs mères. Mais ce n'est pas l'usage, et, par une tendresse mal entendue, les parents ne veulent pas que leurs filles fassent autre chose que s'amuser, jouir de la liberté et de la vie autant que possible. Elles seraient plus heureuses, je crois, si elles savaient se rendre plus utiles. Les rapports de famille entre parents et enfants me semblent en général fort beaux, surtout du côté des parents. Chez la femme américaine, le sentiment de la maternité est inné, surtout pour ce qui se rapporte à sa cordialité, son intimité; et je n'ai vu nulle part des pères de famille meilleurs et plus tendres que les Américains. Ils ont surtout une ravissante faiblesse pour leurs filles : que Dieu les bénisse pour cela! et j'espère que leurs filles sauront le reconnaître complétement.

Il faut que je vous quitte maintenant pour aller avec la famille Munroe visiter quelques tombeaux indiens, sorte de tumulus gigantesques maintenant couverts d'arbres. Ce sont les seuls souvenirs qui restent des premiers habitants du pays, en outre des noms qu'ils ont donnés aux rivières, aux montagnes, et que l'on a presque tous conservés, car ils sont symboliques et le plus souvent harmonieux. Il n'y a pas plus de vingt ans que les dernières tribus indiennes de la Géorgie en ont été chassées à main armée; cette scène m'a été racontée par un témoin oculaire. Un matin elles furent obligées d'abandonner leurs tentes, leurs foyers fumants, leurs tombeaux : hommes, femmes, enfants, tous furent chassés comme un troupeau sans défense; ils rem-

plirent l'air de leurs gémissements... Il n'y a plus d'Indiens dans la Géorgie et la Caroline; mais, dans l'Alabama (État voisin à l'ouest), on trouve encore les tribus des Chactas et des Chiekasani. De joyeux pique-niques, de joyeuses parties de plaisir ont lieu maintenant sur les antiques tombeaux indiens. Je pars demain pour Savannah.

Savannah, 11 mai.

Et m'y voilà, chère maman, après avoir dit un adieu cordial à l'aimable famille de Vineville, qui a eu infiniment de bonté pour moi. Je me suis débarrassée promptement, hier au soir, d'une migraine occasionnée par une journée de voyage fatigante en chemin de fer, à la chaleur, la fumée, la poussière, et pendant laquelle mon petit panier de bananes a été mon unique consolation, mon soutien. Vivent les bananes! Aujourd'hui j'ai reçu des visites, des fleurs, et, parmi ces dernières, un *magnolia grandiflora*, fleur de luxe aussi noble que belle, enfant de la lumière primordiale... et, parmi les visites, celle d'une jeune femme piquante qui s'est laissée enlever à quatorze ans (elle n'en a que dix-sept maintenant, et paraît en avoir plus de vingt); elle veut m'enlever cet après-dîner pour faire une promenade à Bonaventura, site romantique.

Plus tard.

Visite du plus grand collecteur d'autographes du monde, M. Tefft; il m'offre amicalement sa maison à Savannah! — Voici mon professeur suisse qui veut parler poésie, religion et de l'esprit des choses. C'est l'heure du dîner; il faut que je songe à mon corps; toutes ces raisons m'obli-

gent de finir ma lettre. Mais d'abord un baiser... sur le papier, et en esprit à tous les miens!...

LETTRE XVI

Savannah, 14 mai 1850.

Le plus grand collecteur d'autographes du monde est aussi l'homme le plus amical, doué d'un cœur excellent et d'une bonté parfaite pour moi. Sa collection d'autographes est la première que j'ai parcourue avec intérêt et quelque estime, non parce qu'elle remplit une chambre entière et beaucoup d'in-folios, et qu'il faudrait au moins six ou sept mois pour la parcourir, ce qui, assurément, est digne de respect; mais parce que, à chaque autographe d'une personne remarquable, est joint son portrait (généralement une bonne gravure), une lettre ou document intéressant, et se rapportant à l'histoire de cet individu. Tout cela donne à la collection d'autographes de M. Tefft un intérêt historique et biographique particulier; sa maison est une de ces bonnes et agréables demeures dont j'ai donné la description dans ma précédente lettre. Madame Tefft, deux jeunes fils et la femme de l'aîné, composent la famille paisible, bienveillante et hospitalière, sur laquelle la mort a récemment jeté son ombre. Ici pleurent deux mères : la plus âgée, son fils aîné, homme fait; la plus jeune, son petit garçon : l'un et l'autre viennent de mourir.

Savannah est une ville délicieuse, et, encore plus que Charleston, un centre d'erreurs. Il y a dans chaque quartier une place verte entourée d'arbres élevés et magnifi-

ques; si au milieu de chacune d'elles jaillissaient de frais jets d'eau, brillant au soleil et arrosant leurs bancs de gazon; si Savannah pouvait être surnommée la ville aux eaux jaillissantes, il n'y en aurait pas au monde de plus jolie. Maintenant il y fait trop chaud; il y a trop de sable et pas assez d'eau. Cependant j'aime Savannah : j'y trouve une vie intellectuelle plus vigoureuse, une manière de voir plus libre, plus large, surtout en ce qui se rapporte à la grande question, — l'esclavage, — qu'à Charleston. Je connais ici des gens parfaits qui regardent la question en face, et, quoique possesseurs d'esclaves, dont ils ont hérité de leurs parents, ils travaillent à leur instruction, à leur affranchissement, à leur colonisation. Dans le commencement, bien des personnes m'ont fait souffrir, en essayant de me faire adopter leurs vues étroites, par leur manque de loyauté, si ce n'est dans la volonté, au moins dans le coup d'œil, le point de vue. J'avais fini par être tout désaccordée; cependant j'ai repris le dessus.

Depuis ce moment, le monde m'apparaît sous une autre face; mes sentiments sur la vie et les gens du Sud sont changés; mon regard s'est éclairci et me laisse voir ce qu'il y a de plus noble dans le Sud. Quand on parle de ses esclaves, on commet une erreur en ne désignant ainsi que la race noire; mais c'en est une aussi de considérer ses habitants comme un peuple composé seulement d'esclaves et de partisans de l'esclavage. Il y a, dans les États à esclaves du Sud, un peuple libre qui travaille en silence à l'œuvre de l'émancipation; et, quand même il ne serait pas nombreux, « ne craignez rien, petite bande, la volonté de votre père est de vous donner l'empire. »

Il me semble également probable, par ce que je vois et entends ici, que la Géorgie deviendra l'un des pouvoirs di-

rigeants de l'œuvre de la délivrance à venir. Quoique l'un des plus jeunes États primitifs de l'Union, elle n'a pas moins coopéré activement à l'indépendance de l'Amérique, et l'esprit de liberté y a été puissant dès le commencement. Tous les peuples conservent des traces de leur origine et reçoivent un cachet particulier des hommes et des circonstances qui ont décidé de leur enfance. C'est naturel. On reconnaît facilement la cause première de l'esprit plus élevé et plus frais qui domine en Géorgie, dans la personne de James Oglethrope, son premier fondateur, et les colonies nées sous sa protection. Je vais te dire quelques mots sur cet homme, dont je viens de lire l'histoire; car, au milieu de tant de choses qui, sur cette terre, sont incomplètes, boiteuses ou estropiées, et en font détourner la vue avec mécontentement, il est satisfaisant de pouvoir la fixer sur un homme qui, du commencement jusqu'à la fin de sa journée de travail, veut une chose, agit dans son sens et réussit; sur l'homme dont l'unique but dans la vie a été de rendre heureux ceux qui ne le sont pas, et a fondé ainsi un État...

Il n'y a guère plus d'un siècle que James Oglethrope vint dans ce pays à la tête d'une petite bande d'émigrants, et dressa sa tente sur une langue de terre qui s'avance entre la mer et la Savannah, à l'endroit où est la ville de ce nom. Il était Anglais; sa vie avait été riche, variée dans le domaine de la science, sur les champs de bataille et comme membre du parlement. Homme d'un esprit héroïque, au cœur plein de bienveillance, chaud, actif, il eut pitié des gens qui, à cette époque, en Angleterre, étaient enfermés pour de faibles dettes entre les murs d'une prison, et condamnés à y rester toujours. Il obtint leur élargissement et choisit pour eux comme pour les protestants persécutés

un asile, un foyer libre dans les contrées libres du Nouveau-Monde, « où la pauvreté n'entraînait pas le reproche à sa suite, où une piété vraie pourrait adorer Dieu en liberté. » Il trouva facilement en Angleterre des personnes disposées à s'intéresser à cette grande et humaine idée. Une société s'organisa pour la mise à exécution du plan d'Oglethrope et obtint de Georges II le droit de disposer d'une étendue de terrain située entre l'Altamaha et la Savannah ; il resta pendant vingt ans sous la tutelle de la Société « chargée du soin des pauvres. » Le sceau de cette société portait d'un côté un groupe de vers à soie filant, avec cet exergue : « Pas pour nous, mais pour les autres ; » elle exprimait le dessein de ne retirer aucune espèce d'indemnité de l'entreprise ; sur le revers était le génie de la Géorgie portant la cocarde de la liberté sur la tête, une pique dans une main, une corne d'abondance dans l'autre. La renommée de la beauté et de la richesse de cette terre promise avait attiré l'attention. Oglethrope mit à la voile et partit d'Angleterre en novembre 1732 avec sa petite bande de prisonniers libérés, de protestants opprimés, se montant à cent vingt personnes environ, et arriva après une navigation de cinquante-sept jours à Charleston. Il remonta ensuite la Savannah et débarqua près de la chaîne des montagnes, à l'endroit qu'il avait choisi pour établir sa ville future.

A une demi-lieue de là vivaient les Indiens de la tribu des Yamacrow ; ils vinrent avec Tomo-Chichi, leur chef, en tête, pour contracter alliance avec les étrangers. « Voici un petit présent, » dit l'homme rouge en présentant une peau de buffle sur la partie intérieure de laquelle étaient peintes la tête et les plumes d'un aigle. « Les plumes de l'aigle sont douces et signifient amour. La peau du buffle est chaude et signifie protection. C'est pourquoi, aimez et

protégez nos petites familles. » Oglethrope accueillit amicalement cette demande. Ce fut le 1er février que la nouvelle colonie établit son camp le long de la rivière; Oglethrope dressa sa tente sous quatre grands pins et n'eut pas d'autre demeure pendant une année. C'est dans cette belle contrée que fut fondée Savannah, à l'endroit où elle existe aujourd'hui, avec ses rues régulières, ses grandes places, et l'on fraya à travers la forêt primitive la route qui conduit au vaste jardin qui devait devenir plus tard la pépinière des arbres fruitiers de l'Europe et de l'Amérique. Ainsi commença la colonie de la Géorgie; dès son enfance elle fut un « lieu de refuge pour les opprimés de la Grande-Bretagne et de l'Europe. »

La renommée en parla dans le Vieux-Monde, et les frères moraves, persécutés dans leur patrie, prêtèrent l'oreille aux propositions de l'Angleterre; elle leur offrait des terres en Géorgie pour eux et leurs enfants gratuitement pendant dix ans, ainsi que leur entretien pendant une année, les droits et priviléges des citoyens anglais.

Pourvus de bibles, de livres de psaumes, d'une voiture pour les vieillards et les petits enfants, les frères moraves se mirent en route, en priant et chantant des hymnes, à la fin d'octobre 1733. Ils remontèrent le Rhin en bateau, entre les vignes et les ruines des châteaux, puis traversèrent l'Océan en hiver. Après avoir perdu la terre de vue, ils entonnèrent un chant d'actions de grâces. Quand la mer était calme et que le soleil se couchait avec splendeur, ils chantaient : « Que la création est belle et son Créateur magnifique! » Si le vent était contraire, les frères priaient; s'il tournait, ils rendaient grâces. Quand la tempête dans sa fureur empêchait de hisser les voiles, ils priaient et chantaient des psaumes pendant la tourmente;

« car aimer le Seigneur Jésus donne une grande consolation. » Ils arrivèrent ainsi au rivage du Nouveau-Monde. A Charleston, ils trouvèrent Oglethrope, qui leur souhaita la bien-venue. Cinq jours après, ils dressèrent leurs tentes près de Savannah; les terres qui leur avaient été concédées étaient plus avant dans le pays. Oglethrope les pourvut de chevaux et les accompagna à travers les déserts, les forêts et les marais. Des Indiens, portant des torches de pin inflammable, leur servaient de guides. Ils voyagèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils trouvèrent le lieu où la colonie devait s'établir; c'était auprès d'une petite rivière, que les frères moraves appelèrent Ébenezer; ils donnèrent le même nom à leur établissement.

Augusta fut fondée la même année, et des marchands indiens y vinrent. La réputation d'Oglethrope pénétra dans le désert, et en mai les chefs de huit villages, de la tribu des Muskhogeerna, vinrent conclure une alliance avec lui. Le vieux chef de la tribu des Oconas, homme de haute taille, parla au nom de tous, et dit : « Le grand Esprit qui est partout autour de nous, et donne à tous les hommes leur esprit, envoie les Anglais pour nous instruire, » et il leur souhaita la bien-venue dans le pays au sud de Savannah, les invita à faire usage des terres dont son peuple ne se servait pas. Comme marque de sa sincérité, il déposa aux pieds d'Oglethrope huit paquets de peaux de boucs. Le chef de la tribu des Coweta se leva et dit : « Nous avons fait un voyage de vingt-cinq jours pour vous voir. Je n'ai jamais voulu descendre vers Charleston, crainte de périr en route. Mais lorsque j'ai appris que vous étiez arrivé, et que vous étiez bon, je suis venu vers vous, afin d'entendre dire de bonnes choses. »

Un chef chérokée vint parmi les Anglais. « N'ayez pas

peur, dit Oglethrope, et parlez librement. » Le chef montagnard répliqua : « Je parle toujours librement. Pourquoi aurais-je peur? Ne suis-je pas avec des amis? Je n'ai pas eu de crainte au milieu des ennemis. » Un chef chocta, appelé Soulier-Rouge, vint l'année suivante proposer une alliance de commerce : « Nous venons de loin, dit-il, et nous sommes une grande nation. Les Français construisent des forts contre nous. Pendant longtemps nous avons fait le commerce avec eux; mais ils sont pauvres en fait de marchandises. Nous désirons commercer avec vous. »

La fidélité avec laquelle Oglethrope se conformait à ses traités avec les Indiens, la noblesse de son extérieur et de son maintien, la douceur de son caractère, lui acquirent la confiance des Peaux-Rouges. La simplicité de leurs manières et de leurs mœurs lui plaisait; il cherchait à éclairer leur raison, à leur faire connaître le Dieu qu'ils adoraient à leur insu. Oglethrope fit des lois pour la Géorgie. L'une d'elles défendait l'introduction des boissons fortes, une autre l'introduction de l'esclavage; « car, disait Oglethrope, il est contraire à l'Évangile et à la loi fondamentale anglaise. Nous ne voulons pas d'une loi qui autorise un crime aussi horrible. » Lorsque plus tard diverses « sortes de gens comme il faut » de Savannah demandèrent à introduire les nègres esclaves, Oglethrope refusa sévèrement, et déclara que, « si des esclaves noirs étaient amenés en Géorgie, il ne s'occuperait plus de la colonie. » Il persista avec une autorité un peu arbitraire dans ce refus, quoique plusieurs planteurs se disposassent à le quitter, parce que, suivant eux, le travail ne pouvait pas être fait par des blancs.

Oglethrope continua activement et sans relâche à s'occuper de la Géorgie, étendant, fortifiant ses limites, fon-

dant des villes, réglant des sociétés et en créant de nouvelles. Il visita les frères moraves d'Ébenezer, traça les rues de leur nouvelle ville, loua leur bonne administration. En peu d'années, la petite colonie en vint à vendre dix mille livres de soie brute par an; l'indigo était aussi devenu un article de commerce permanent. Les colons publièrent avec ardeur des écrits sérieux contre l'emploi des esclaves nègres, et assurèrent que les blancs travaillaient aussi bien, même sous le soleil de la Géorgie. Leur piété maintenait leur union; ils jugeaient leurs querelles entre eux, et acceptaient chaque événement de la vie comme une disposition divine, la vivacité de leur dévotion ne troublait pas le calme de leur jugement; ils avaient la paix et étaient heureux. Des villes moraves, Oglethrope voyagea sur les rivières qui descendaient vers le Sud, visita le long des côtes les îles remplies de palmettes, de vignes, de chênes verts, d'oiseaux chantants, et fonda dans celle de Saint-Simon le fort de Fredrica.

De vaillants montagnards écossais ayant émigré pour chercher de nouveaux foyers sous la bannière d'Oglethrope, il remonta, en portant le costume des Écossais, l'Altamaha, pour aller à leur rencontre près de Darien, où ils avaient fixé leur domicile. Avec l'aide de ces braves, Oglethrope résolut d'étendre les frontières de la Géorgie jusqu'à la rivière de Saint-John, dans la Floride. Les Indiens de la tribu d'Uchécerna entendirent parler de cette guerre, et se hâtèrent d'arriver tatoués avec le plus grand soin, et en portant la hache du combat pour se joindre à Oglethrope. Des danses guerrières sauvages succédèrent aux longs discours, aux échanges de cadeaux. Les Muskhogeers et les Chiekesaws vinrent aussi trouver Oglethrope, et renouvelèrent leur traité d'amitié.

Les chefs des Muskhogeers devaient tenir un grand conseil à Cusitas, sur le rivage de la Chattahouchee. Oglethrope se dirigea de ce côté par des sentiers solitaires, sans craindre la chaleur de l'été ou la rosée de la nuit, et arriva au grand conseil pour adresser des paroles affectueuses à ses amis les Peaux-Rouges, distribuer des présents, fumer le calumet de paix, et conclure avec eux une alliance solide pour la paix comme pour la guerre.

En 1734, Oglethrope alla en Angleterre, où il obtint des avantages pour la jeune colonie. En 1736, il revint avec trois cents émigrants, dont il s'occupa comme un père. Il débarqua avec eux au pied d'une hauteur peu éloignée de l'île de Tybec. « Tous tombèrent à genoux et remercièrent Dieu qui les avait conduits heureusement en Géorgie. » Parmi ces émigrants se trouvaient encore des frères moraves, dont « la foi était supérieure à toute crainte ; » ils cherchaient à reproduire dans leurs coutumes celles des premières sociétés chrétiennes, où il n'y avait pas de caste ni d'État, où Paul le fabricant de tentes et Pierre le pêcheur gouvernaient par le témoignage de l'esprit. Avec eux étaient venus les frères Wesley. Charles, l'un d'eux, secrétaire d'Oglethrope, brûlait du désir d'être l'apôtre du Christ parmi les Indiens, et de vivre dans le Nouveau-Monde d'une vie complétement consacrée à la gloire de Dieu. Il désirait faire de la Géorgie une colonie religieuse. « L'époque où les mouvements politiques et religieux ne faisaient qu'un était passée, ajoute Bancroft (cet extrait est tiré de son *Histoire des États-Unis*) ; le fanatisme ne pouvait pas exister quand l'influence du commerce dominait La piété mystique, plus active encore par suite de l'horreur qu'on éprouvait pour les théories du dix-huitième siècle, apparaissait comme l'arc-en-ciel

dans les nuages. Wesley était le semeur qui vient lorsque les nuées se sont dissipées et répand la semence à l'heure dorée de la paix. »

Plus tard, et sur l'ordre de l'Angleterre, nous voyons Oglethrope en guerre avec les Espagnols de la Floride. Il s'y montre brave et victorieux, toujours le premier au danger, partageant toutes les fatigues de la campagne avec les soldats, prenant soin, au milieu d'une guerre ardente, des biens appartenant aux habitants paisibles, se montrant humain et doux après la victoire à l'égard des prisonniers. En juillet 1742, Oglethrope put faire célébrer des actions de grâces générales dans toute la Géorgie pour les succès remportés et pour la paix.

C'est ainsi que la Géorgie fut colonisée et défendue. Lorsque son fondateur et son défenseur, James Oglethrope, eut atteint sa quatre-vingt-dixième année, il pouvait jeter un regard sur l'État florissant créé par son labeur, dont il avait étendu et consolidé la frontière, dont il avait créé la vie spirituelle et matérielle de manière à mériter cet éloge en Angleterre : « Jamais colonie n'a été fondée sur un plan plus véritablement humain. »

Jusqu'à la dernière année de sa vie, Oglethrope est cité comme « l'une des plus belles figures qu'on ait jamais vues, » comme le type d'une vieillesse respectable. Les facultés de son âme et de son esprit étaient aussi fraîches que jamais et son regard également limpide; « toujours héroïque, romantique, ayant toute la politesse chevaleresque des anciens temps, c'était le plus beau représentant des vertus et qualités qui forment l'idéal d'un véritable cavalier. » Et son cœur était si chaud, si zélé, si actif pour le bien des hommes, n'importe la nation, la race dont ils faisaient partie, que longtemps après sa mort

son nom servait à exprimer la plus grande bienveillance de l'âme.

Après la mort d'Oglethrope, plusieurs de ses nobles lois furent abrogées ; les boissons fortes pénétrèrent dans la Géorgie, et il en fut insensiblement de même pour les esclaves noirs. Mais l'esprit de liberté et de piété, qui était la vie de la vie d'Oglethrope, et qui anima les premiers colons, vit encore dans la Géorgie. Je le vois, l'entends, le sens. L'émigration des États du Nord et surtout celle des États de la Nouvelle-Angleterre, se porte de plus en plus de ce côté et influe sur le peuple et les institutions. On s'en aperçoit à la vie plus libre, plus heureuse des nègres de Savannah, ainsi qu'à la permission qu'ils ont d'avoir leurs églises particulières, de prêcher eux-mêmes. On s'occupe beaucoup aussi dans la Géorgie de l'instruction des esclaves noirs sous le rapport religieux et sous celui de leur émancipation et colonisation à Libéria sur la côte d'Afrique. Un navire s'y rend tous les ans de Savannah, avec des colons noirs affranchis, pourvu de vivres, d'argent et d'ustensiles de ménage. J'ai lu quelques lettres écrites de Libéria, par les émigrants noirs; elles prouvent les bons rapports dans lesquels ils sont avec la métropole et plusieurs de ses habitants, surtout par les liens religieux. Car ici chaque secte soutient ses coreligionnaires de la côte d'Afrique ; la colonie de Libéria est, du reste, dirigée par des fonctionnaires et des prêtres noirs.

Plus je vois de nègres, plus ils excitent ma curiosité et mon intérêt. Non pas que je voie en eux quelque chose de

grand, quelque chose qui les rende supérieurs aux races blanches ; je ne puis me défaire de la croyance qu'ils sont et resteront inférieurs sous le rapport intellectuel. Mais ils ont des dons à eux et des plus remarquables. Leur oreille morale me paraît pure et délicate, ainsi que leur oreille musicale ; leur sensibilité est forte, vive ; leur bonhomie et leur esprit enjoué sont évidemment des dons qui leur sont propres. S'ils n'ont pas d'originalité comme créateurs, il y a, dans leur manière d'appliquer ce qu'ils ont appris, une originalité réellement rafraîchissante. On s'en aperçoit dans leurs chansons, seuls chants populaires originaux que possède le Nouveau-Monde ; ils sont aussi doux et gais que les nôtres sont mélancoliques. On s'en aperçoit aussi à leur manière de comprendre les préceptes du christianisme et de les appliquer à la vie.

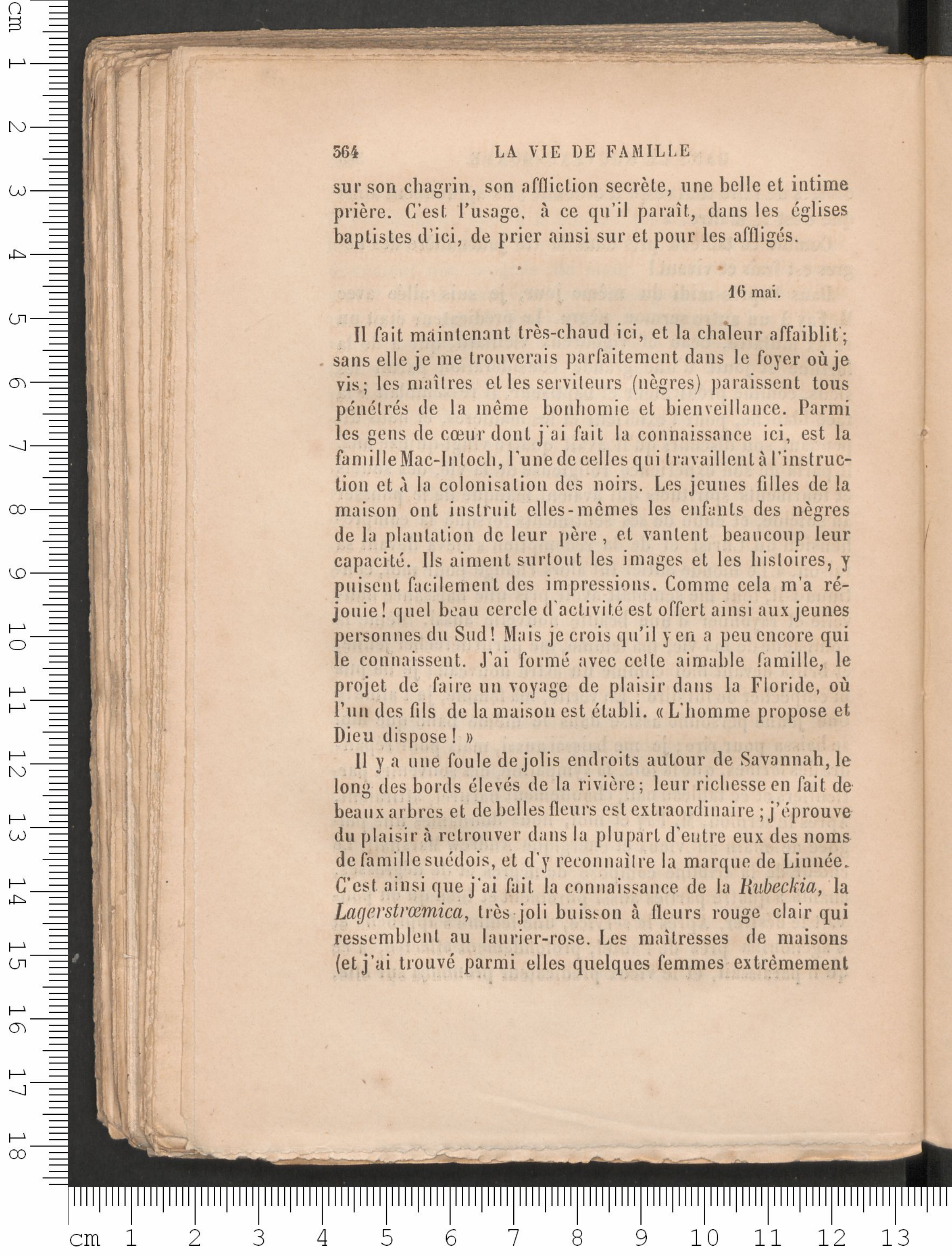
Dimanche dernier je suis allée dans l'église nègre baptiste d'ici avec l'un des dignes descendants des pèlerins, M. Fay, établi à Savannah et fort amical à mon égard. Le prédicateur nommé Bentley, je crois, était nègre. Il prêcha d'abondance avec une grande animation et beaucoup de facilité : parla de la venue du Sauveur sur la terre : dit comment et pourquoi il était venu. « Je me souviens, dit-il, d'un voyage que le président des États-Unis a fait pour voir notre ville de Savannah. Je me souviens du mouvement qui en résulta parmi le peuple, comme on allait à sa rencontre dans de grandes voitures. Les locomotives fumaient terriblement et les gros canons tiraient coup sur coup. Le président arriva dans une grande et belle voiture, fut conduit dans la meilleure maison de la ville (c'était celle de M. Scarboroughs), — et quand il y fut, il se mit à la fenêtre. Mais on tendit une corde autour de la maison pour empêcher les nègres et autres pauvres gens d'approcher.

Nous fûmes obligés de nous tenir en dehors et de ne voir le Président qu'assis à la fenêtre, tandis que les grands et les riches montaient librement le perron, entraient et lui donnaient une poignée de main. Le Christ est-il venu ainsi ? Est-il venu vers les riches pour leur donner des poignées de main ? Non ! Que le Seigneur soit béni, il est venu vers les pauvres !... Vers nous et pour nous, mes frères et sœurs. » — « Oui, oui ! Amen ! Il est venu vers les pauvres, vers nous ! Qu'il soit béni ! Amen ! *Alleluia !* » s'écria-t-on de toutes parts dans l'église pendant un moment ; les noirs frappaient des pieds, riaient et pleuraient avec des visages rayonnants de joie. Le prédicateur continua, et raconta comment le Christ avait montré qu'il était l'envoyé du Très-Haut. « Figurez-vous, mes frères, dit-il, une plantation avec travail de nègres. Le planteur est parti, il est allé au loin, bien loin au delà des mers, en Angleterre. Les nègres de la plantation n'ont jamais vu son visage ; n'ont jamais vu d'homme plus élevé en dignité que le surveillant. Ils apprennent tout à coup que le propriétaire, leur seigneur et maître, doit arriver ; ils sont très-curieux de le voir, s'informent de lui. Un jour, ils voient venir le surveillant avec un autre monsieur qu'ils ne connaissent pas ; mais il est plus mal, et plus simplement vêtu que le surveillant. Celui-ci a un beau frac avec boutons, une cravate blanche, un joli chapeau, et de plus il est ganté. Le monsieur étranger n'a pas de gants, il est habillé sans soin, très mesquinement, ma foi ! Si les nègres ne connaissaient pas le surveillant, ils le prendraient pour le maître. Mais ils s'aperçoivent que le monsieur étranger donne des ordres au surveillant, qu'il lui dit d'envoyer un nègre ici, un autre là, en fait appeler plusieurs près de lui, et que le surveillant et les nègres sont

obligés de faire tout ce qu'il ordonne ; ils apprennent ainsi que c'est le maître. »

Comme ce tableau pris dans la vie journalière des nègres est frais et vivant!

Dans l'après-midi du même jour, je suis allée avec M. Fay à un autre sermon nègre. Le prédicateur était un vieux mulâtre, beau et vigoureux vieillard, qui a de la fortune et jouit d'une grande considération parmi les siens, comme prédicateur et baptiseur. Il ressemblait à la race blanche, pour l'extérieur et les manières, et nous dit pendant son discours qu'il avait quatre-vingt-quinze ans. Il parla de son expérience religieuse de la vie, des soucis et tourments spirituels qui avaient manqué de le pousser au suicide, et enfin de ses sentiments lorsque la compréhension du Christ et de la rédemption s'éleva devant sa raison. « Le monde entier fut alors changé pour moi, continua-t-il, tout me semblait avoir pris une naissance nouvelle et rayonner d'une beauté nouvelle aussi. Même la compagne de ma vie, ma femme, me parut derechef jeune, et brilla devant moi comme un astre nouveau ; je ne pus m'empêcher de lui dire : En vérité, ma femme, je t'aime! » Une jeune personne assise dans le même banc que moi se baissa pour rire ; je me baissai aussi, mais pour répandre des larmes, que la joie, la sympathie, des souvenirs particuliers et ce tableau naïf, chaudement naturel, attiraient. Après le sermon, M. Fay et moi, nous donnâmes une poignée de main au vieux et énergique Andrew Marshall. Le chœur de la tribune composé de nègres et de négresses, chanta à quatre parties aussi purement et bien qu'on pouvait le désirer. Après le service, une femme s'approcha et s'agenouilla près de l'autel, profondément affectée, à ce qu'il paraissait, et le vieux prédicateur prononça sur elle,



sur son chagrin, son affliction secrète, une belle et intime prière. C'est l'usage, à ce qu'il paraît, dans les églises baptistes d'ici, de prier ainsi sur et pour les affligés.

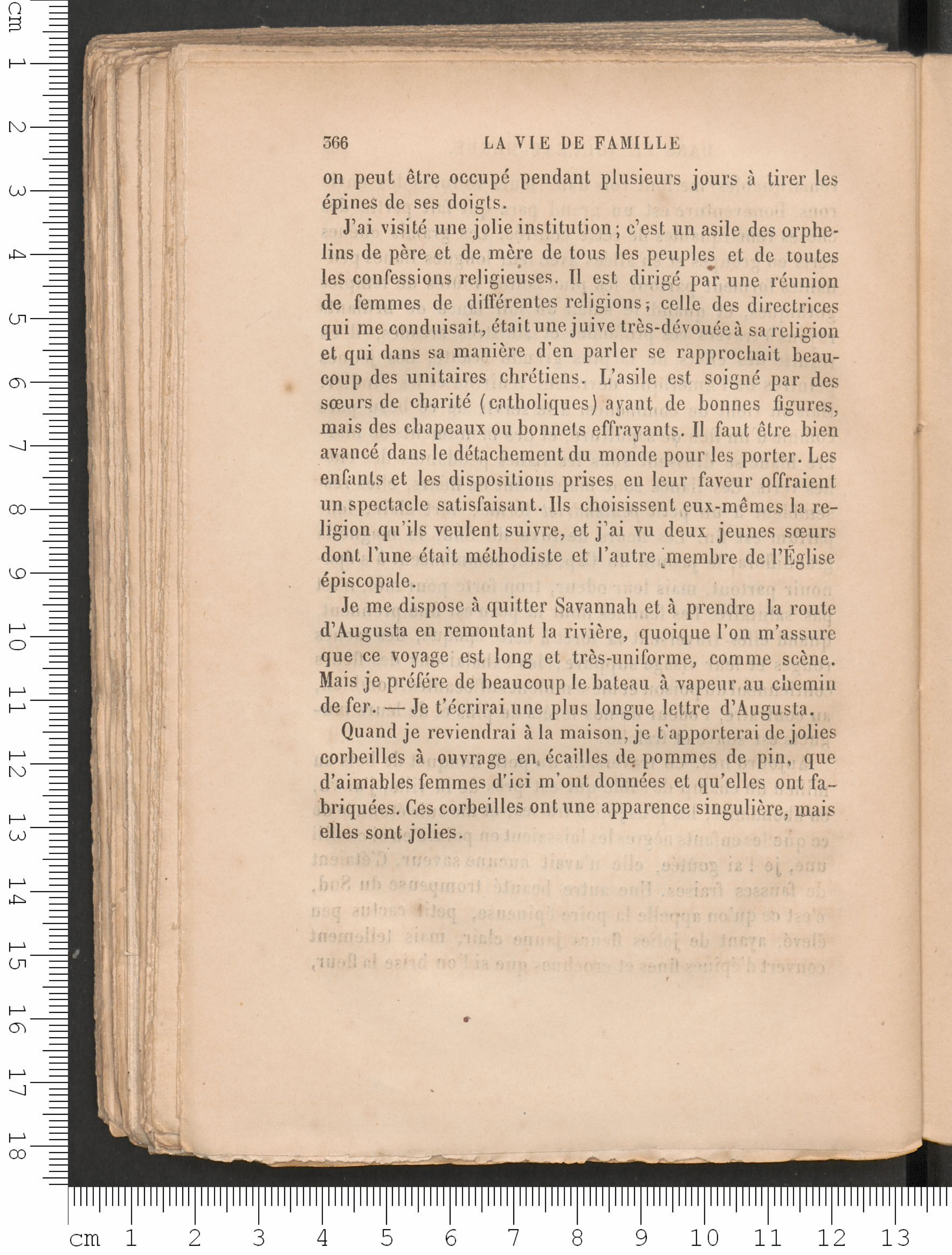
16 mai.

Il fait maintenant très-chaud ici, et la chaleur affaiblit; sans elle je me trouverais parfaitement dans le foyer où je vis; les maîtres et les serviteurs (nègres) paraissent tous pénétrés de la même bonhomie et bienveillance. Parmi les gens de cœur dont j'ai fait la connaissance ici, est la famille Mac-Intoch, l'une de celles qui travaillent à l'instruction et à la colonisation des noirs. Les jeunes filles de la maison ont instruit elles-mêmes les enfants des nègres de la plantation de leur père, et vantent beaucoup leur capacité. Ils aiment surtout les images et les histoires, y puisent facilement des impressions. Comme cela m'a réjouie! quel beau cercle d'activité est offert ainsi aux jeunes personnes du Sud! Mais je crois qu'il y en a peu encore qui le connaissent. J'ai formé avec cette aimable famille, le projet de faire un voyage de plaisir dans la Floride, où l'un des fils de la maison est établi. « L'homme propose et Dieu dispose! »

Il y a une foule de jolis endroits autour de Savannah, le long des bords élevés de la rivière; leur richesse en fait de beaux arbres et de belles fleurs est extraordinaire; j'éprouve du plaisir à retrouver dans la plupart d'entre eux des noms de famille suédois, et d'y reconnaître la marque de Linnée. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de la *Rubeckia*, la *Lagerstrœmica*, très-joli buisson à fleurs rouge clair qui ressemblent au laurier-rose. Les maîtresses de maisons (et j'ai trouvé parmi elles quelques femmes extrêmement

remarquables) me font voir dans leurs voitures les environs. Bonaventure est un grand parc qui fait partie des choses remarquables de cette contrée. Les grands chênes verts en groupes et en allées avec leur longues lianes pendantes forment partout les plus belles voûtes de temples gothiques, et quand le soleil du soir lance de brûlants rayons à travers ces profondes et sinistres arcades, il en résulte des effets de la plus grande beauté. Les jeunes peintres de l'Amérique devraient venir ici et les étudier. Mais on vient de commencer à se servir de ce beau parc comme d'un lieu de sépulture, et des monuments de marbre blanc se dressent sous les lianes pendantes des chênes verts. Ces lianes sont maintenant en fleurs, elles ressemblent à un petit *pentendrist* fermé, vert clair; leur parfum est fin. Les fleurs de luxe du Sud, le magnolia grandiflora, le jasmin du Cap, etc., commencent à s'épanouir partout, mais leur odeur, trop forte pour moi, n'est pas salutaire. Les femmes dont la peau est fine prennent, quand elles traversent la forêt à cette époque, des taches rouges et leur visage suppure; les exhalaisons des fleurs contiennent du poison et me semblent suffocantes. Combien, au contraire, l'odeur de nos forêts de pins et de leurs muguets est suave et fraîche!

Aujourd'hui, en traversant un petit bouquet de bois au milieu du champ de sable qui est près de la ville, j'ai vu, en abondance, les plus jolies fraises, et me suis étonnée de ce que les enfants nègres les laissaient en paix. J'en ai cueilli une, je l'ai goûtée, elle n'avait aucune saveur. C'étaient de fausses fraises. Une autre beauté trompeuse du Sud, c'est ce qu'on appelle la poire épineuse, petit cactus peu élevé, ayant de jolies fleurs jaune clair, mais tellement couvert d'épines fines et crochues que si l'on brise la fleur,



on peut être occupé pendant plusieurs jours à tirer les épines de ses doigts.

J'ai visité une jolie institution; c'est un asile des orphelins de père et de mère de tous les peuples et de toutes les confessions religieuses. Il est dirigé par une réunion de femmes de différentes religions; celle des directrices qui me conduisait, était une juive très-dévouée à sa religion et qui dans sa manière d'en parler se rapprochait beaucoup des unitaires chrétiens. L'asile est soigné par des sœurs de charité (catholiques) ayant de bonnes figures, mais des chapeaux ou bonnets effrayants. Il faut être bien avancé dans le détachement du monde pour les porter. Les enfants et les dispositions prises en leur faveur offraient un spectacle satisfaisant. Ils choisissent eux-mêmes la religion qu'ils veulent suivre, et j'ai vu deux jeunes sœurs dont l'une était méthodiste et l'autre membre de l'Église épiscopale.

Je me dispose à quitter Savannah et à prendre la route d'Augusta en remontant la rivière, quoique l'on m'assure que ce voyage est long et très-uniforme, comme scène. Mais je préfère de beaucoup le bateau à vapeur au chemin de fer. — Je t'écrirai une plus longue lettre d'Augusta.

Quand je reviendrai à la maison, je t'apporterai de jolies corbeilles à ouvrage en écailles de pommes de pin, que d'aimables femmes d'ici m'ont données et qu'elles ont fabriquées. Ces corbeilles ont une apparence singulière, mais elles sont jolies.

LETTRE XVII

Columbia (Caroline du Sud), 25 mai 1850.

Il y a longtemps que je n'ai causé avec toi, mon Agathe ! mais les jours, les heures s'écoulent rapidement, et je n'ai guère d'instants à moi. Ma dernière lettre est datée de Savannah. J'ai bientôt après quitté cette ville, accablée de bontés, de cadeaux jusqu'au dernier moment. Je penserai toujours avec reconnaissance à mon hôte M. Tefft, tant il a été bon et bienveillant pour moi. Il m'a forcée, au dernier moment, de lui laisser payer mon voyage jusque à Augusta. On parle de l'amour du gain des Américains, mais on devrait par la même raison parler de leur penchant à la libéralité. Ils aiment à donner comme ils aiment à gagner. Je pars succombant sous le poids des cadeaux qu'on dépose encore sur mes bras au dernier moment.

Ce voyage en remontant la Savannah, qu'on m'avait dit si ennuyeux, si uniforme, m'a causé infiniment de plaisir. Le temps était divin, le courant très-fort et la rivière gonflée par les eaux du printemps, de sorte que nous avancions lentement. J'ai donc eu le loisir nécessaire pour bien voir les rives entre lesquelles la Savannah serpentait, et qui, de mille en mille, d'heure en heure, offraient la même scène; mais cette scène était la forêt *primitive:* des masses de feuillage, d'arbres et de buissons innombrables, de lianes, paraissaient se reposer sur l'eau des deux côtés de la Savannah bordée par les rivages de la Géorgie et de la Caroline. La forêt primitive, haute, impénétrable se prolongeait à plusieurs milles dans les terres, à ce qu'on me disait,

avant que l'eau et le monde des plantes n'eussent fait place au défrichement. Mais ici elle régnait dans toute sa splendeur et magnificence première. Il me semblait assister au troisième jour de la création, quand, à la parole de Dieu, chaque plante parut avec sa semence. La Savannah avec ses eaux d'un brun rougeâtre, paraissait récemment sortie du chaos et riche de la substance qu'elle n'avait pas encore eu le temps de déposer, lorsque déjà les végétaux verdoyants s'élançaient sur ses bords avec un luxe sauvage. Des plantes grimpantes montaient rapidement à la cime des arbres et retombaient ensuite pour se plonger de nouveau dans la rivière. De ces masses vertes, formant des murailles, des portiques, des pyramides, de lourdes et fantastiques figures, s'échappaient parfois des catalpa avec une flamme de fleurs d'un blanc jaune; de graves magnolias vert foncé présentaient leurs fleurs blanches comme neige au jour qui était beau et transparent. Des sycomores, des tulipiers aux jolies fleurs tachetées de jaune et de rouge, des mûriers, bien des sortes de chênes, d'ormes, de saules, me frappèrent tandis que nous passions. Le plus haut de tous ces arbres était le cyprès aux lianes pendantes qui étendait ses bras vigoureux sur les plantes moins élevées. Pas la moindre trace d'habitation, d'activité humaine ne se montrait sur ces rives. On ne voyait, n'entendait même rien qui se rapportât à la vie animale. Et quoique les alligators (crocodiles de l'Amérique) soient fort nombreux, dit-on, dans la Savannah, je n'en ai pas vu un seul; pas un oiseau ne chantait, tout était silencieux et tranquille, même le vent. C'était une solitude d'une beauté fantastique et dans toute sa floraison dans ce moment. Je n'ai vu que dans un seul endroit deux grands oiseaux de proie perchés sur les branches d'un pin mort. et

nous rappelant « que la mort était entrée dans le monde. »

C'est ainsi que nous remontâmes la rivière dans un bateau à vapeur à haute pression, l'*Orégon*, pourvu de deux cheminées haletantes, tandis que, le matin et le soir, le soleil et la lune semblaient rivaliser pour embellir le spectacle. Et je chantai en mon âme, comme autrefois les premiers colons de la Géorgie : « Que la création est belle et son Créateur magnifique! » Quelle richesse, quelles scènes splendides cette partie du monde renferme dans son sein! De nouveau seule avec l'Amérique, elle me découvrait ses mystères et le riche héritage des générations à venir.

La Savannah sert de frontière entre la Caroline et la Géorgie. J'avais, dans la première, des amis tendrement aimés; mais la Géorgie me plaisait davantage; je me tournais vers son rivage comme vers une terre plus libre, plus animée par une fraîcheur juvénile. Cette course était pour moi une fête incessante, je voulais seulement me taire et jouir; mais, pour cela, j'étais obligée d'éviter dans le salon une bande de jeunes filles, jolies, mais étourdies, seules en partie de plaisir, qui couraient çà et là en bavardant, et sur le tillac une couple de planteurs disposés à causer, mais ne parlant que coton, coton, coton. Je cherchais à être en tête à tête avec la rivière, la forêt primitive, ses ombres et ses clairs. Parmi les jeunes filles se trouvait aussi un jeune adolescent, frère ou parent de l'une d'elles; plus avant dans la soirée, il dut quitter le bateau. Les jeunes étourdies le saisirent, le prirent dans leurs bras, l'embrassèrent l'une après l'autre en jouant et riant, tandis que, moitié fâché, moitié fasciné, il cherchait à se débarrasser d'elles. Quelle impression ce jeune homme a-t-il emportée de cette scène de nuit? Ce n'est pas, assurément, de la *considération* pour les femmes. L'un des hommes d'un

certain âge qui se trouvaient sur le pont secouait la tête : « Elles feront un sot de ce jeune homme, » dit-il. Je ne m'endormis que fort tard dans la nuit, par suite du bruit que firent ces voyageuses. Le lendemain était un dimanche; la terre semblait le célébrer, tant la nature paraissait tranquille et parée. Les jeunes filles se tinrent en repos et se réunirent devant ma cabine, dont la porte du côté de la rivière était ouverte. Évidemment elles étaient disposées à entendre, à penser quelque chose de sérieux; la paix du saint jour reposait sur elles. Et si un semeur, envoyé du ciel, avait répandu dans ce moment la semence de la vérité et l'idée d'une vie plus élevée dans ces jeunes âmes, le grain serait assurément tombé en bonne terre. Les pères et mères du Nouveau Monde ne paraissent pas avoir bien médité ce vieux et bon proverbe : « L'habitude est une seconde nature, » et celui-ci également bon : « Il est plus facile de barrer un ruisseau qu'une rivière. »

Vers la fin de ce jour, les jeunes filles furent débarquées, et des bateaux se détachèrent des plantations pour les prendre; j'entendis des voix pleines d'amour leur souhaiter la bien-venue, et vis des feux amis briller dans l'obscurité, car la nouvelle lune était déjà couchée. Les ténèbres sont fort obscures ici à cette époque de l'année, tandis que, chez nous, le rouge du soir éclaire le ciel et la terre jusqu'à ce qu'il se transforme en aurore.

Je m'étais embarquée à Savannah le samedi après dîner. Le lundi matin, j'étais à Augusta. M. Bones vint me prendre avec sa voiture pour me conduire chez lui, où je fus accueillie avec infiniment d'amitié par sa femme, charmante Irlandaise, et par Hanna Longstreet, la pâle fille du Sud, que j'ai vue pour la première fois lors de ma traversée sur l'Océan. Je remarquai avec joie que sa santé était

bien meilleure. Chez elle, et entourée des siens, elle était encore plus aimable qu'auparavant.

J'ai passé quelques jours fort agréables à Augusta, ne recevant des visites que le soir, et faisant le matin des excursions dans les plantations et autres lieux des environs. Ici, j'ai entendu et j'ai eu à répondre aux questions triviales et ennuyeuses ; l'une des pires et des plus habituelles est celle-ci : « Les États-Unis répondent-ils à votre attente? » Mais j'ai aussi fait la connaissance de gens parfaits, hommes et femmes, véritables chrétiens et citoyens du Nouveau-Monde, qui travaillent en silence, avec sagesse et activité, à l'œuvre de l'émancipation, en aidant les esclaves à s'affranchir eux-mêmes, c'est-à-dire en leur fournissant l'occasion de gagner de l'argent, en les aidant à le faire fructifier, en les encourageant à travailler, à se bien conduire en vue de l'affranchissement, au bout d'un certain temps, de quelques années, et en leur accordant ensuite la liberté pour laquelle ils travaillent. L'un de ces amis de l'humanité ayant avancé un petit capital à une négresse, elle avait entrepris à son compte un travail qui lui permettait non-seulement de payer à son maître l'intérêt de la somme que son acquisition lui avait coûtée, mais encore elle était parvenue à racheter quatre de ses enfants ; restait le cinquième, et sous peu il allait être libre. Que te semble de cette femme esclave, qui ne craint pas de rester dans l'esclavage, pourvu qu'elle rachète ses enfants? Au temps d'Athènes et de Sparte, une telle mère aurait été proclamée « un honneur pour l'humanité, » mais elle continue à être une esclave inconnue. Il est vrai qu'elle se trouve bien dans sa position et ne désire pas une liberté qu'elle ne pourrait pas acquérir à son âge sans changer une vie exempte de soucis contre une vie plus pénible, du

moins à Libéria. « Quand je serai assez vieille pour ne plus avoir la force de travailler, dit-elle, mes maîtres prendront soin de moi. » Ainsi pensent bon nombre d'esclaves âgés; ils ne se soucient nullement d'une liberté qui les obligerait à prendre soin d'eux-mêmes. C'est fort bien quand les maîtres sont bons et ne meurent pas avant leurs vieux serviteurs. Dans ce cas, leur sort est extrêmement incertain, et devient parfois, avec des maîtres étrangers, pire que celui des animaux domestiques.

Pendant mes visites dans quelques plantations, je me suis aperçue que les femmes des planteurs fixaient sur moi des yeux méfiants. L'une d'elles, fraîche, bonne, maternelle, ne m'en plut pas moins. Je lui demandai de parcourir le village à esclaves, près du corps de logis principal. Elle y consentit froidement et m'accompagna. Les mains (on appelle, dans le Sud, les nègres travailleurs les mains des champs) étaient occupées au dehors et leurs maisons fermées. Une couple d'entre elles cependant étant ouvertes, j'y entrai. Dans l'une était assis, sur son lit, un vieux nègre ayant mal au pied; sa personne et toute sa maison annonçaient qu'il était bien traité. « On a soin de lui dans sa vieillesse, car c'est un de nos gens, dit madame E... à haute voix, de manière à être entendue des nègres. S'il était libre, il ne serait pas soigné comme cela. — Pourquoi pas? pensai-je, ne voulant point parler haut à cause des nègres; nous avons aussi nos propriétés en Suède, nous avons des serviteurs vieux et malades, et quoiqu'ils soient libres et reçoivent des gages qu'ils gagnent, nous ne considérons pas moins comme un devoir d'en prendre tout le soin possible dans leurs maladies et leur vieillesse, et, s'ils nous ont bien servi, de rendre cette vieillesse aussi heureuse que possible, tant que nos moyens le permettent.

C'est ainsi, du moins, qu'agissent les bons maîtres en Suède. » J'aurais voulu pouvoir dire cela à madame E..., et l'eusse dit si nous avions été seules.

Les villages à esclaves de la Géorgie ont la même apparence que ceux de la Caroline; la position des esclaves dans les plantations me semble aussi la même. Le bon ou le mauvais maître constitue toute la différence, mais elle est immense. « Ici demeure un planteur connu pour sa cruauté envers ses esclaves, » me dit-on un jour, lorsque nous passâmes en voiture devant une jolie maison de campagne, presque cachée par des arbres et des buissons touffus. On le sait, et on ne fréquente pas volontiers un tel homme; mais c'est tout. L'ange de la justice ni celui de l'amour n'osent pénétrer dans ces bosquets mystiques où l'on sacrifie l'homme. Quel paganisme au milieu du christianisme!

Un autre jour, je suis allée voir dans la forêt une peuplade pauvre, appelée « les mangeurs de glaise. » C'est une espèce misérable de blancs que l'on trouve en quantité dans la Caroline et la Géorgie; ils vivent dans les forêts, sans église ni école, sans âtre et parfois sans maisons; mais ils n'en sont pas moins indépendants et fiers à leur manière, et poussés comme par une envie de malade à manger d'une espèce de glaise qu'on trouve ici. Ce goût finit par devenir une passion aussi forte que celle des boissons enivrantes. Elle dévore insensiblement sa victime, fait grisonner sa peau et mêle bientôt son corps à la terre dont il s'est nourri. Ces mangeurs de terre glaise n'obéissent pas à la loi, on ignore d'où ils sont venus, on sait à peine de quoi ils vivent; mais on les trouve en grand nombre ici, ainsi que « les gens des collines de sable, » peuplade blanche, pauvre, qui vit dans les maigres con-

trées sablonneuses des États du Sud. Ces derniers sont d'ordinaire aussi relâchés dans leurs mœurs qu'ignorants. Les lois des États défendant d'apprendre à lire et à écrire aux nègres, les écoles ne peuvent subsister dans des contrées dont la moitié de la population se compose d'esclaves; les pauvres blancs de la campagne ne reçoivent donc, pour ainsi dire, aucune instruction. Ils manquent, en outre, du sentiment de l'honneur, de l'émulation, du travail. Ici, lorsqu'un blanc a gagné un peu d'argent, la première chose qu'il fait, c'est d'acheter un ou une esclave. Ce dernier est obligé de travailler pour toute la maison. Les maîtres pauvres se font un honneur de ne rien faire, de charger l'esclave de tout le travail, et il le fait généralement assez mal, surtout s'il a un maître paresseux. La maison ne prospère pas, et si le maître souffre de la faim, il en est de même pour l'esclave; il en résulte une misère excessive. Mais revenons aux mangeurs de terre glaise.

Groen et sa famille sont de bons exemplaires de cette espèce de gens. Ils habitent bien avant dans la forêt où il n'y a ni chemins ni sentiers. La journée était chaude, étouffante, même dans la forêt. Des chênes-poison, (sorte d'arbre nain que l'on dit très-vénéneux) croissaient partout dans le sable. Une maison en bois nouvellement construite, assez avant dans la forêt, par des personnes charitables qui étaient venues en aide à la famille qui l'habitait, contenait le mari, la femme, cinq ou six enfants. Ils avaient un abri, mais c'était tout; je n'y ai vu aucun ustensile de ménage, ni âtre ni porte. Groen, petit homme de cinquante ans et jovial, était content de son univers, de lui-même, de ses enfants et surtout de sa femme qu'il nous représenta comme étant la meilleure du monde, il en paraissait enchanté. Celle-ci, quoique grise de teint et de

costume comme la terre et pitoyablement maigre, était très-jeune encore et une véritable beauté sous le rapport des traits. Elle avait l'air bon, mais non pas gai ; était silencieuse, regardait beaucoup ses enfants, les plus beaux marmots non baptisés que l'on puisse imaginer, et qui se roulaient les uns sur les autres en toute liberté ; ils étaient joyeux, sages et meilleurs que bien des enfants de salon baptisés et gâtés.

Groen aimait à causer et nous raconta spontanément diverses circonstances de sa vie. Pendant un temps, il avait été surveillant chez un propriétaire d'esclaves, homme d'église ; cette fonction lui parut cruelle et il l'abandonna. Il lui était impossible de donner ou faire donner des coups de fouet aux esclaves. Son maître ne voulait pas qu'on renonçât à ce châtiment, d'autres maîtres n'étaient pas meilleurs, Groen en avait fait l'expérience. Il était fier comme un roi dans sa libre et innocente pauvreté. « Mais, ne peut-on pas avoir de la douceur même en étant surveillant d'esclaves ? » demandai-je. — « Non, répondit Groen, il faut être dur, les stimuler avec le fouet quand on veut qu'ils travaillent, et le planteur ne permettrait pas d'agir différemment. »

Je donne pour ce qu'elle vaut cette expression de Groen : *il faut*, elle provient peut-être d'un manque de jugement ou de modération chez lui. Mais je dois l'avouer, les surveillants que j'ai vus jusqu'ici, m'ont déplu par l'expression dure et sauvage de toute leur personne et surtout de leurs yeux. L'un des côtés fâcheux de la vie des plantations, c'est que pendant une bonne partie de l'année, les esclaves sont abandonnés à la domination de ces hommes subalternes, quand le planteur et sa famille sont absents pour leur santé ou leurs plaisirs.

Le lendemain de ma visite aux mangeurs de terre glaise, j'ai assisté à une solennité, la remise d'une épée d'honneur, au nom de l'État de Géorgie, à un jeune officier d'Augusta qui s'était distingué et avait été grièvement blessé durant la guerre contre le Mexique. On avait dressé une estrade dans un petit parc près de la ville; elle était entourée d'une galerie dont les siéges disposés en amphithéâtre étaient couverts de spectateurs. L'épée fut remise au jeune officier sur l'estrade ornée de tapis et de drapeaux. Cette scène en plein air, à l'ombre de ces beaux arbres, était fort jolie; seulement il y eut trop et de trop longs discours. Le héros du jour me plut, parce que, dans le sien, il nomma avec éloge et amour plusieurs de ses camarades qui avaient combattu avec lui et lui paraissaient mériter mieux cette distinction. Il raconta leurs exploits et s'étendit sur ce sujet de tout son cœur. L'auditoire l'applaudit vivement. J'admire toujours l'extrême facilité que les Américains ont à parler; mais lorsque leurs discours se multiplient et sont trop longs, je pense aux paroles de M. Poinsett : « C'est un grand malheur. » Après la cérémonie, on tira des coups de fusil tellement retentissants qu'il y avait de quoi devenir sourd.

Le héros du jour descendit de l'estrade et fut entouré par la masse de ses amis et connaissances; son épée d'honneur avec garde en argent, son inscription et son ceinturon passèrent de main en main. Ensuite la musique joua, et la compagnie fit sous les arbres, éclairés avec des lampes de couleur, une promenade dansante dont la soussignée et le jeune héros formèrent le premier couple; puis tout le monde dansa. Une foule de petites filles se distinguèrent dans cet exercice, ce qui présentait un joli coup d'œil, quoique je n'aime pas à voir de jeunes enfants aussi parés, et

paraissant vieux en fait de danse. Les femmes non dansantes étaient assises en grande toilette sous les arbres, et bon nombre fort jolies. Je fus surprise lorsque Madame E... (à qui appartenait cette plantation et qui m'avait toujours regardée un peu de travers) me présenta son mari, et quand tous deux m'invitèrent chaudement et avec cordialité à venir chez eux, à y rester aussi longtemps que je le voudrais. Il m'en coûta d'être obligée de refuser cette offre amicale. Une pluie averse survint tout à coup, mit fin à la fête et nous renvoya tous sens dessus dessous au logis.

De retour chez les Bones, j'entendis chanter des nègres que Hanna Longstreet y avait fait venir. J'aurais désiré entendre leurs chansons à eux, mais ils répondirent : « Nous tenons au Seigneur, » et ne chantèrent que des hymnes. Cette étroitesse me déplut ; mais ces hymnes à quatre voix étaient magnifiques ; impossible de chanter mieux et plus purement. Ces nègres avaient des cahiers de musique devant eux et paraissaient les suivre ; cependant mes hôtes exprimaient en souriant un doute à cet égard. Au milieu de ce chant, un coq de la maison chanta aussi et ne cessa point. A la gaieté que cette interruption occasionna, je vis qu'il y avait quelque chose là-dessous. En effet, ce n'était pas un coq, mais un jeune nègre de la maison voisine qui voulait être du concert.

Puis vint un jeune noir moins dévot que les premiers ; il chanta, en s'accompagnant de son bagno, plusieurs chansons nègres généralement connues, composées dans le Sud par les noirs, et chantées par toutes les classes dans les États du Nord ; elles sont populaires à un haut degré. L'air en est mélodieux et naïf, plein de vie rhythmique et d'intimité. Plusieurs de ces chants rappellent les mélodies simples et belles de Haydn et de Mozart, par exemple : « Rosa

Lee, » « Oh ! Suzanne, » « Chère May, » « Reconduisez-moi dans l'antique Virginie, » « Mary Blanc, » qui est d'une tendresse touchante, paroles et musique. Du reste, les paroles ne soutiennent pas l'épreuve comme la musique ; souvent elles sont niaises, et contiennent beaucoup d'expressions et d'images extravagantes ; mais il arrive parfois qu'on y trouve les tours les plus poétiques, des transitions, des situations hasardées et heureuses, comme dans les chants les plus anciens de nos Scandinaves.

D'ordinaire ces chansons nègres sont des ballades, ou plutôt des romances où l'on voit le tableau des aventures amoureuses du peuple, des particularités de sa vie privée. On n'y trouve pas de fantaisie, pas de fond sombre et légendaire comme dans nos chants, mais en revanche beaucoup de sentiment et une appréciation naïve et souvent humoriste du moment présent et de ses rapports. Ces chants sont nés sur les chemins pendant les courses des esclaves, sur les rivières tandis qu'ils voguent dans leurs canots, ou bien lorsqu'ils conduisent des trains de bois en descendant les courants, et surtout pendant les moissons ; elles remplacent pour les nègres le festin de fenaison chez nos paysans, qui chantent alors en impromptu tout ce qu'il y a de plus haut placé dans leur cœur ou leur esprit. Toutes ces chansons sont, à proprement parler, des improvisations qui ont pris racine dans la mémoire et dans l'oreille des nègres, et ont été répétées par le chant, jusqu'au moment où des blancs, qui savaient la musique, les ont apprises et notées. Ces improvisations continuent encore ; il est facile de connaître leur origine, car ce sont des enfants de la nature, du hasard, l'expansion de la joie et du chagrin d'une race naïve. La rime vient comme elle peut, tantôt pesante, tantôt fraîche et complète, tantôt il n'y en a pas. Le rhythme

est magnifique, les tableaux ont la couleur et la précision locales. L'Alabama, la Louisiane, le Tennessée, la Caroline, l'antique Virginie, tous les noms mélodieux des États du Sud, de rivières, de lieux où les esclaves ont habité, se trouvent dans ces chants, ainsi que l'histoire de leurs amours, ce qui donne une couleur et un intérêt local à ces chants, aux États et aux endroits dont ils font mention. C'est la fleur et le parfum de la vie des nègres, les émanations des fleurs du désert. Il n'y a aucune amertume dans ces chansons, elles vivront encore lorsque l'esclavage aura disparu du Nouveau-Monde.

Entre autres chansons que le jeune nègre nous fit entendre ce soir-là, il en est une dont je voudrais pouvoir te faire entendre la fraîche mélodie et la terminaison particulière; quant aux paroles, je me souviens seulement de celles-ci :

« Je vais au vieux Péedée, et, près du vieux Péedée, durant une nuit d'été bien éclairée par la lune, je verrai ma Sally. »

On s'arrête longtemps sur la première et la dernière syllabe du vers. La chanson raconte ensuite comment l'amant et Sally se marieront, s'établiront et vivront heureux le tout sur les bords du vieux Péedée... charmante idylle méridionale. Le bagno est un instrument africain, fait avec la moitié d'un fruit appelé calebasse ou gourde dont l'écorce est très-dure. On tend sur l'ouverture une peau mince ou vessie et par-dessus une ou deux cordes fixées au manche. Le bagno est la guitare du nègre et assurément le premier essai des instruments à cordes.

Le jour suivant, à un dîner chez M. et madame Gardiner, on me donna aussi le plaisir d'entendre des chansons nègres. Le jeune noir qui chanta, ayant la poitrine faible, ne

pouvait guère travailler; c'est pourquoi de bonnes âmes lui avaient fourni les moyens d'exercer, de développer ses facultés musicales; il chantait admirablement. Pour comprendre la fascination spéciale que produisent ces chants, il faut les entendre chanter par des nègres et voir leurs yeux rayonnants, leur abandon naïf.

Augusta est une ville du même genre que Savannah, moins jolie, et plus petite de toute façon; cependant elle est bien, et située sur un large coude de la Savannah. Il y a dans les environs de jolies maisons de campagne avec jardins. J'y ai vu et fait visite à plusieurs belles et sérieuses familles, j'y ai entendu le moqueur dans la forêt de chênes; on ne trouve pas ici celui de Suède, mais une foule d'autres variétés dont la plus magnifique est le chêne vert.

Durant mon séjour à Augusta, j'ai été un moment incertaine à l'égard d'une excursion que je me proposais de faire au nord. Je désirais beaucoup voir la partie montagneuse de la Géorgie et la chute d'eau de Tellulah, dont on m'avait parlé à Charleston comme de la plus pittoresque de l'Amérique. J'aurais eu du plaisir à voir l'original qui a construit, il y a une couple d'années, la première auberge près de cette chute, et appelé sa fille aînée Magnolia Grandiflora; la seconde, Chute de Tellulah, et donné à son fils un autre nom curieux dont je ne me souviens pas maintenant. J'étais presque décidée à faire cette excursion, une aimable jeune femme m'avait donné des lettres pour ses amis à Athènes et à Rome, villes qu'on trouve sur la route de Tellulah; mais la chaleur est devenue si forte, j'en suis tellement affaiblie, et le voyage aurait été si fatigant, que j'y ai renoncé, et j'ai pris la résolution de retourner à Charleston, en passant par Columbia, la capitale de la Caroline du Sud, dont on m'avait vanté la magnifique position dans la partie

montagneuse de cet État. Après avoir promis de revenir, je me suis séparée de mes hôtes, très-reconnaissante de mon séjour dans leur maison et à Augusta, où j'avais amassé un or préférable à celui de la Californie. M. Bones m'a accompagnée sur l'autre bord de la rivière jusqu'à l'endroit où j'ai trouvé la voie ferrée.

En allant de ce côté, nous passâmes par la foire aux esclaves au moment où l'on promenait sur la place quarante à cinquante jeunes individus des deux sexes en attendant des acheteurs. Ils chantaient, paraissaient gais et sans réflexions. A ma demande, nous nous arrêtâmes et descendîmes de voiture. Les jeunes esclaves qu'on voulait vendre étaient âgés de douze à vingt ans ; il s'y trouvait aussi un petit garçon de cinq ans tout seul, et qui se pressait contre le gardien des esclaves. Le pauvre petit ! où étaient sa mère, sa sœur, son frère? Plusieurs de ces esclaves étaient mulâtres clair ; il s'y trouvait des jeunes filles fort jolies. L'une d'elles, âgée de douze ans, était si blanche que je l'aurais crue de cette race ; ses traits aussi étaient ceux des blancs. Le gardien nous dit que, la veille, une jeune fille plus blanche et plus jolie encore avait été vendue quinze cents dollars. Ces enfants blancs de l'esclavage deviennent, la plupart, des victimes du vice et tombent dans le plus profond avilissement. Encore une fois, quel paganisme dans un pays chrétien ! Presque tous ces jeunes esclaves étaient de la Virginie, qui, n'ayant guère de travail, vend les enfants de ses esclaves dans le Sud. On me fit observer que ceux-ci avaient un air gai et sans souci. « Leur état est d'autant plus affligeant, pensai-je. Le plus profond degré de l'avilissement c'est de ne pas le sentir. »

En détournant mon regard de cette tache honteuse du

jeune et bel État de la Géorgie, il se porte vers un autre point, riche en fait d'honneur et d'espérance ; on l'appelle « Liberty-Country. » Je regrette beaucoup de n'avoir pas pu visiter cette ancienne terre natale de la liberté en Géorgie. C'est là qu'eurent lieu les premiers mouvements du Sud en faveur de l'indépendance de l'Amérique. Les « garçons de la liberté » sont partis de là, c'est là aussi que l'on a commencé à relever les nègres par le christianisme, à les rendre propres à la liberté, à la colonisation dans leur pays natal africain. Il vient de mourir à Liberty-Country, un riche planteur, connu de tous par son zèle pour cette cause et son amour des hommes, M. Clay. Une grande foule de blancs et de noirs ont accompagné son corps à sa dernière demeure. Après l'inhumation, les blancs retournèrent chez eux, tandis que les nègres restèrent près de la tombe toute la nuit en chantant des psaumes. La sœur de M. Clay s'est occupée avec son frère à relever les noirs, et l'on assure qu'elle continue son œuvre. Que Dieu bénisse ces dignes gens!

Voici, en général, sous quel point de vue l'esclavage est considéré en Géorgie.

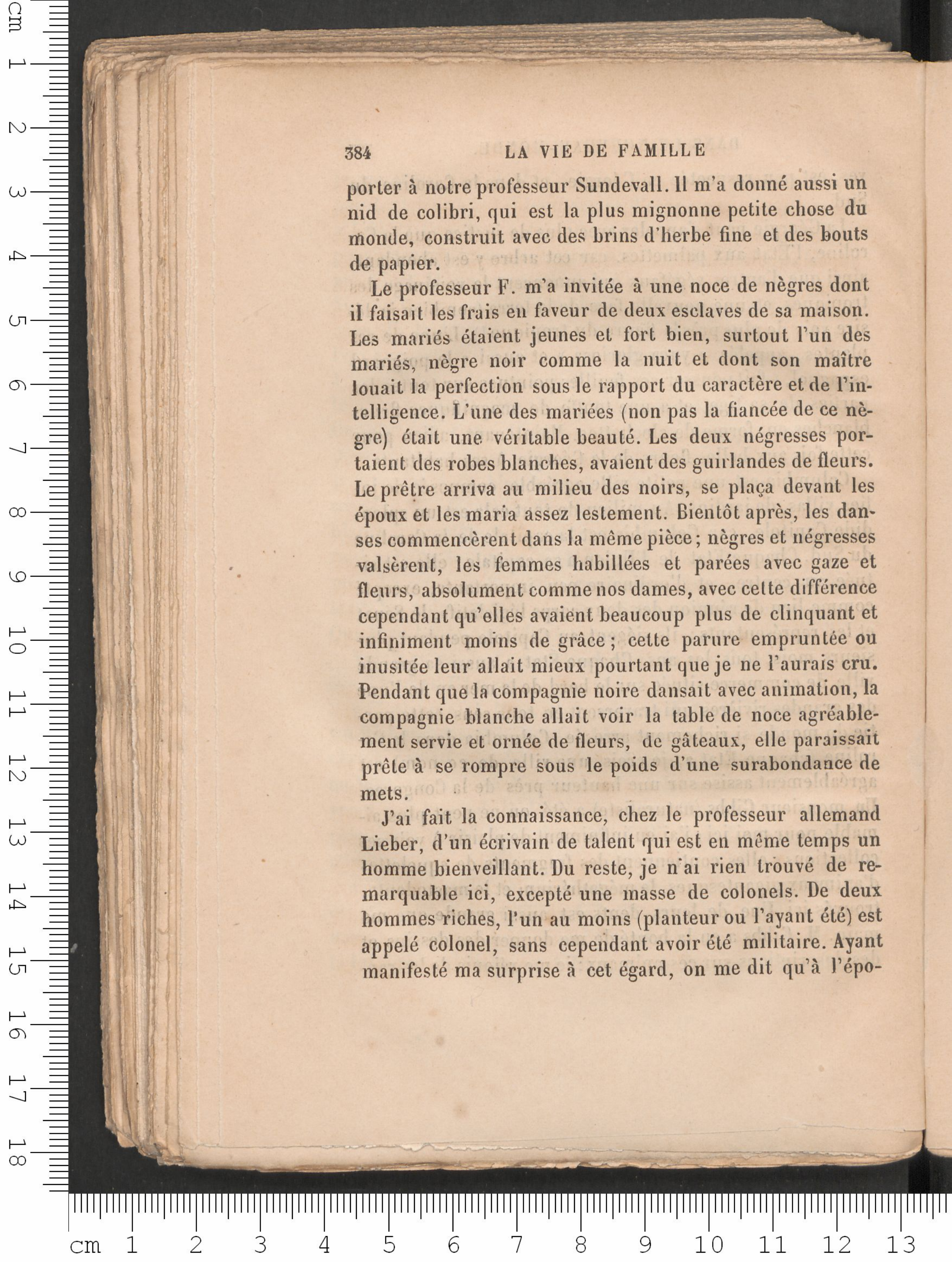
« C'est un mal. Mais, par la sagesse de Dieu, il deviendra un bien pour les nègres. Les blancs qui en ont fait des esclaves, payent leur dette en leur donnant le christianisme, en leur enseignant l'agriculture et les métiers. Ils recevront peu à peu de l'éducation, on les affranchira et on les colonisera en Afrique, dont ils civiliseront les peuplades païennes. »

Je suis convaincue que c'est la vérité, et que cette voie est la bonne. Cette opinion de la Géorgie et ce qu'elle commence à produire me prouvent que l'esprit public devance la loi, qui, relativement à la manière de traiter les escla-

ves, est peu respectée en Géorgie, et dans la Caroline du Sud.

La Géorgie peut s'appeler avec plus de justice que la Caroline, l'État aux palmettes, car cet arbre y est abondant, ainsi que d'autres végétaux qui annoncent le voisinage des tropiques, et une nouvelle face de la terre (combien je désire voir de plus près la figure du tropique !). L'une de ces plantes, appelée « yuca gloriosa » et aussi « le poignard espagnol, » fait pousser ses feuilles pointues sur toutes les parties de sa tige, et a une touffe de magnifiques fleurs blanches en forme de clochettes. Maintenant, adieu pour cette fois aux belles fleurs de la Géorgie, à ses habitants.

Columbia est une petite ville agréable, composée de jolies villas, de jardins. Au milieu de tout cela est un splendide Capitole, car Columbia est la capitale de la Caroline du Sud. Chaque État de l'Union a sa capitale ; elle est située au centre, et d'ordinaire peu importante, excepté comme lieu de réunion des deux corps législatifs, le Sénat et les représentants ; ils siégent au Capitole pendant plusieurs mois, tous les ans. Chaque État a aussi sa grande ville de commerce située sur le bord de la mer ou de l'une des grandes rivières qui traversent en tous sens cette partie du monde si richement arrosée. Columbia dans la Caroline (chaque État a, je crois, une ville de ce nom) est agréablement assise sur une hauteur près de la Congoree. Un monsieur Gibbs (naturaliste) a été on ne peut plus aimable pour moi ici ; j'ai eu infiniment de plaisir à voir ses collections ; elles contiennent des fragments de squelettes d'animaux gigantesques, le mégathérium et le mastodonte, trouvés ici. Une de leurs dents est aussi grande que ma main. M. Gibbs a eu la bonté de me donner des dessins et des descriptions sur ces animaux ; je me réjouis de les rap-



porter à notre professeur Sundevall. Il m'a donné aussi un nid de colibri, qui est la plus mignonne petite chose du monde, construit avec des brins d'herbe fine et des bouts de papier.

Le professeur F. m'a invitée à une noce de nègres dont il faisait les frais en faveur de deux esclaves de sa maison. Les mariés étaient jeunes et fort bien, surtout l'un des mariés, nègre noir comme la nuit et dont son maître louait la perfection sous le rapport du caractère et de l'intelligence. L'une des mariées (non pas la fiancée de ce nègre) était une véritable beauté. Les deux négresses portaient des robes blanches, avaient des guirlandes de fleurs. Le prêtre arriva au milieu des noirs, se plaça devant les époux et les maria assez lestement. Bientôt après, les danses commencèrent dans la même pièce ; nègres et négresses valsèrent, les femmes habillées et parées avec gaze et fleurs, absolument comme nos dames, avec cette différence cependant qu'elles avaient beaucoup plus de clinquant et infiniment moins de grâce ; cette parure empruntée ou inusitée leur allait mieux pourtant que je ne l'aurais cru. Pendant que la compagnie noire dansait avec animation, la compagnie blanche allait voir la table de noce agréablement servie et ornée de fleurs, de gâteaux, elle paraissait prête à se rompre sous le poids d'une surabondance de mets.

J'ai fait la connaissance, chez le professeur allemand Lieber, d'un écrivain de talent qui est en même temps un homme bienveillant. Du reste, je n'ai rien trouvé de remarquable ici, excepté une masse de colonels. De deux hommes riches, l'un au moins (planteur ou l'ayant été) est appelé colonel, sans cependant avoir été militaire. Ayant manifesté ma surprise à cet égard, on me dit qu'à l'épo-

que où le Président des États-Unis avait fait un voyage dans différents États il avait nommé une partie de ces messieurs ses aides de camp pour la circonstance, en les appelant colonels. Mais ce titre si élevé pour un service si mince, et le faible pour les titres qui distingue une partie des républicains de l'Amérique, surtout ceux des États du Sud, ne me semblent guère en harmonie avec le but de cette société. Le vieil Adam en vieil uniforme revient encore.

Hier, je suis allée, seule, faire des voyages de découvertes dans les bois et dans les champs. Arrivée à une jolie petite maison située dans la forêt, j'ai vu à la porte une épaisse mulâtresse que j'ai prise pour la propriétaire. En demandant une gorgée d'eau, je suis entrée et me suis mise en conversation avec deux vieux époux, un nègre et sa femme, à qui cette habitation appartenait ainsi qu'un petit jardin. La mulâtresse était causante et me montra toute la maison; son maître et celui de son mari l'avait fait construire pour eux et la leur avait donnée à vie. L'intérieur et le jardin rendaient témoignage de l'amour du vieux couple pour l'ordre et le bien-être.

Dans un autre endroit, en dehors de la forêt, j'ai vu auprès d'une petite habitation deux femmes blanches âgées, évidemment des sœurs, vêtues pauvrement et assises dans la cour à l'ombre d'un grand châtaignier. Je leur demandai la permission de m'asseoir à leur côté. Elles y consentirent, et nous fîmes connaissance; puis elles me montrèrent leur maison, et je vis que leurs moyens d'existence étaient fort modestes. Ces deux sœurs avaient connu des jours meilleurs, mais la mort de leur père les avait plongées dans le besoin : elles vivaient maintenant du produit de leur petite propriété et de ce qu'elles gagnaient à faire des robes. La piété et le travail leur faisaient aimer la vie,

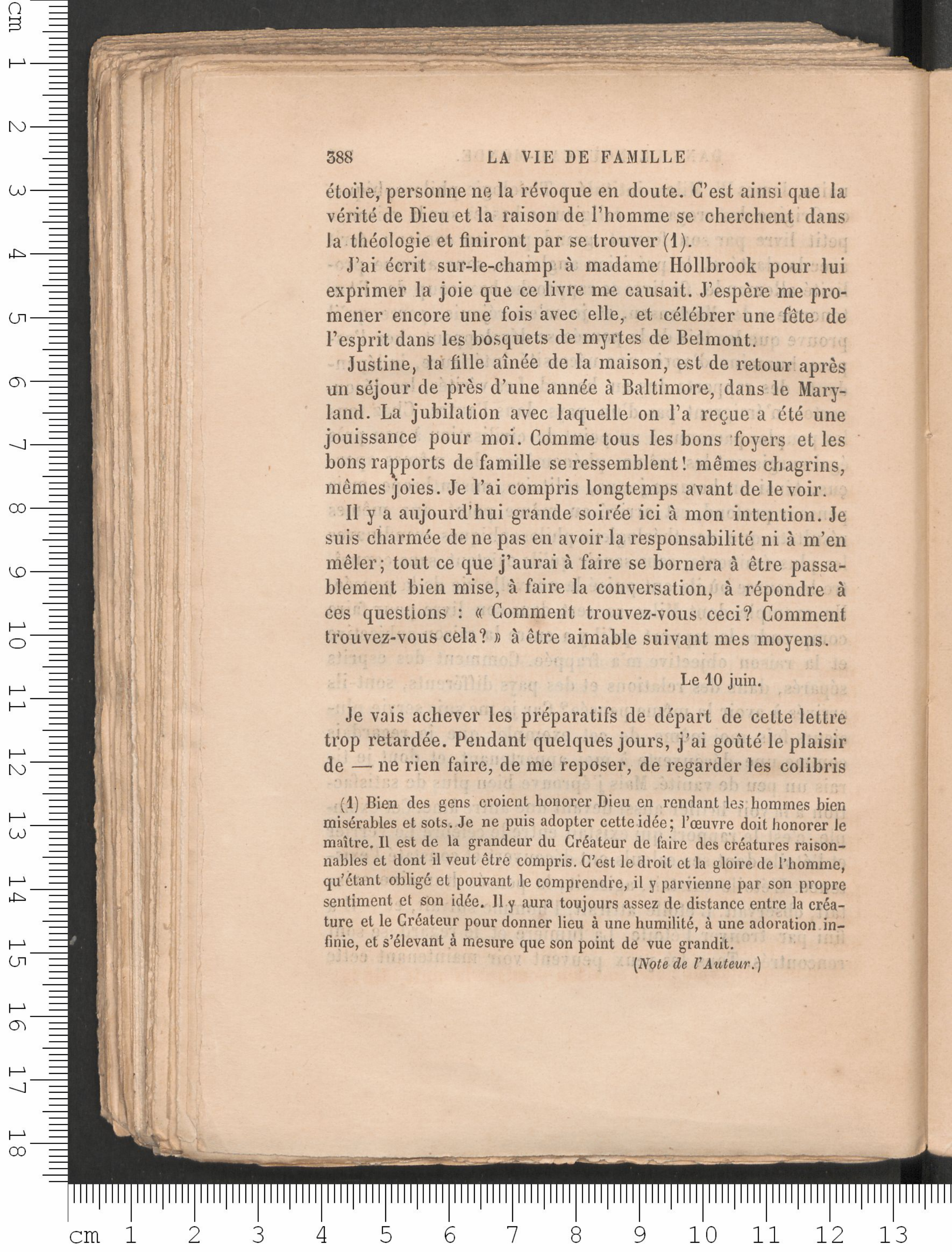
et les journées leur semblaient courtes. Si seulement la santé de l'une était meilleure, le sable et le vent moins chauds!... Partout la position des femmes, les causes de leurs souffrances, de leur bonheur, de leurs joies et de leurs chagrins sont les mêmes. Ici l'été et le sable sont les pierres d'achoppement de leur félicité ; ailleurs c'est l'hiver et le granit; en tous lieux la mauvaise santé.

Charleston, 2 juin.

« Ce nid de hiboux » est cependant fort agréable actuellement; il ressemble à un immense bouquet de fleurs et d'arbres odoriférants, et possède des gens bien bons et bien aimables. La manière dont les anciens et les nouveaux amis m'ont reçue m'a touchée. J'en viendrai à aimer Charleston pour ses habitants, et surtout à cause de mesdames Howland et Hollbrook. Me voici de nouveau dans la maison de la première, et traitée comme un membre de la famille. Je suis arrivée il y a trois jours moitié rôtie par la chaleur, le soleil, la fumée, la poussière; mais j'ai trouvé ici un véritable air d'été suédois ; il dure encore aujourd'hui et me rafraîchit.

Madame Hollbrook avait fait poser sur mon secrétaire un bouquet de belles fleurs et un livre qui m'a surprise et réjouie. Car je ne m'attendais guère à trouver dans le Nouveau-Monde, et encore moins dans les déserts sablonneux de la Caroline du Sud, un penseur mûr, allant au fond des choses, et, comme mon ami Boeklin en Suède et M. Martensen en Danemark, dans leur philosophie religieuse, plaçant la base de la foi chrétienne dans la raison la plus élevée. C'est précisément cette pensée véritablement germanique que je trouve dans le livre d'un jeune mission-

naire, James W. Miles, intitulé « Théologie philosophique, ou Origine des croyances religieuses basées sur la raison, » petit livre par son format, grand par son contenu, écrit avec la clarté et la précision anglaises, sans aucune prolixité allemande. Ce livre se rapproche beaucoup de « l'Autonomie » de Martensen, et je m'en réjouis, parce qu'il prouve que les lois de la pensée se développent chez l'espèce humaine d'après une nécessité intérieure, indépendante des rapports dus au hasard. Les vérités, les découvertes, n'émigrent pas d'un pays dans l'autre. Chez tous les peuples parvenus à un point de civilisation à peu près égal surgissent les mêmes phénomènes, les mêmes aperçus. Ainsi un homme jeune, solitaire, misanthrope, mais penseur profond, est arrivé au même point, aux mêmes résultats que nos théologiens philosophiques scandinaves les plus éminents, sans savoir qu'ils existent, sans connaître la source où ils ont puisé la nouvelle vie de la pensée. Un exemple dont Miles se sert dans son livre pour faire comprendre le rapport qu'il y a entre la raison subjective et la raison objective m'a frappée. Comment des esprits séparés, dans des relations et des pays différents, sont-ils arrivés à avoir la même pensée? Car je me suis servie plusieurs fois moi-même de cet exemple, que je regardais comme une découverte à moi appartenant, et dont je tirais un peu de vanité. Mais j'éprouve bien plus de satisfaction à la voir briller aussi devant une autre âme. Cet exemple, c'est le rapport qui existait entre le célèbre Le Verrier et l'étoile dont ses calculs ont découvert et constaté l'existence. L'étoile existait, agissait; la pensée humaine existait, observait. L'étoile attirait, l'homme suivait, et — il a fini par trouver l'étoile. La lumière et le regard se sont rencontrés. Tous les yeux peuvent voir maintenant cette



étoile, personne ne la révoque en doute. C'est ainsi que la vérité de Dieu et la raison de l'homme se cherchent dans la théologie et finiront par se trouver (1).

J'ai écrit sur-le-champ à madame Hollbrook pour lui exprimer la joie que ce livre me causait. J'espère me promener encore une fois avec elle, et célébrer une fête de l'esprit dans les bosquets de myrtes de Belmont.

Justine, la fille aînée de la maison, est de retour après un séjour de près d'une année à Baltimore, dans le Maryland. La jubilation avec laquelle on l'a reçue a été une jouissance pour moi. Comme tous les bons foyers et les bons rapports de famille se ressemblent! mêmes chagrins, mêmes joies. Je l'ai compris longtemps avant de le voir.

Il y a aujourd'hui grande soirée ici à mon intention. Je suis charmée de ne pas en avoir la responsabilité ni à m'en mêler; tout ce que j'aurai à faire se bornera à être passablement bien mise, à faire la conversation, à répondre à ces questions : « Comment trouvez-vous ceci? Comment trouvez-vous cela? » à être aimable suivant mes moyens.

Le 10 juin.

Je vais achever les préparatifs de départ de cette lettre trop retardée. Pendant quelques jours, j'ai goûté le plaisir de — ne rien faire, de me reposer, de regarder les colibris

(1) Bien des gens croient honorer Dieu en rendant les hommes bien misérables et sots. Je ne puis adopter cette idée; l'œuvre doit honorer le maître. Il est de la grandeur du Créateur de faire des créatures raisonnables et dont il veut être compris. C'est le droit et la gloire de l'homme, qu'étant obligé et pouvant le comprendre, il y parvienne par son propre sentiment et son idée. Il y aura toujours assez de distance entre la créature et le Créateur pour donner lieu à une humilité, à une adoration infinie, et s'élevant à mesure que son point de vue grandit.

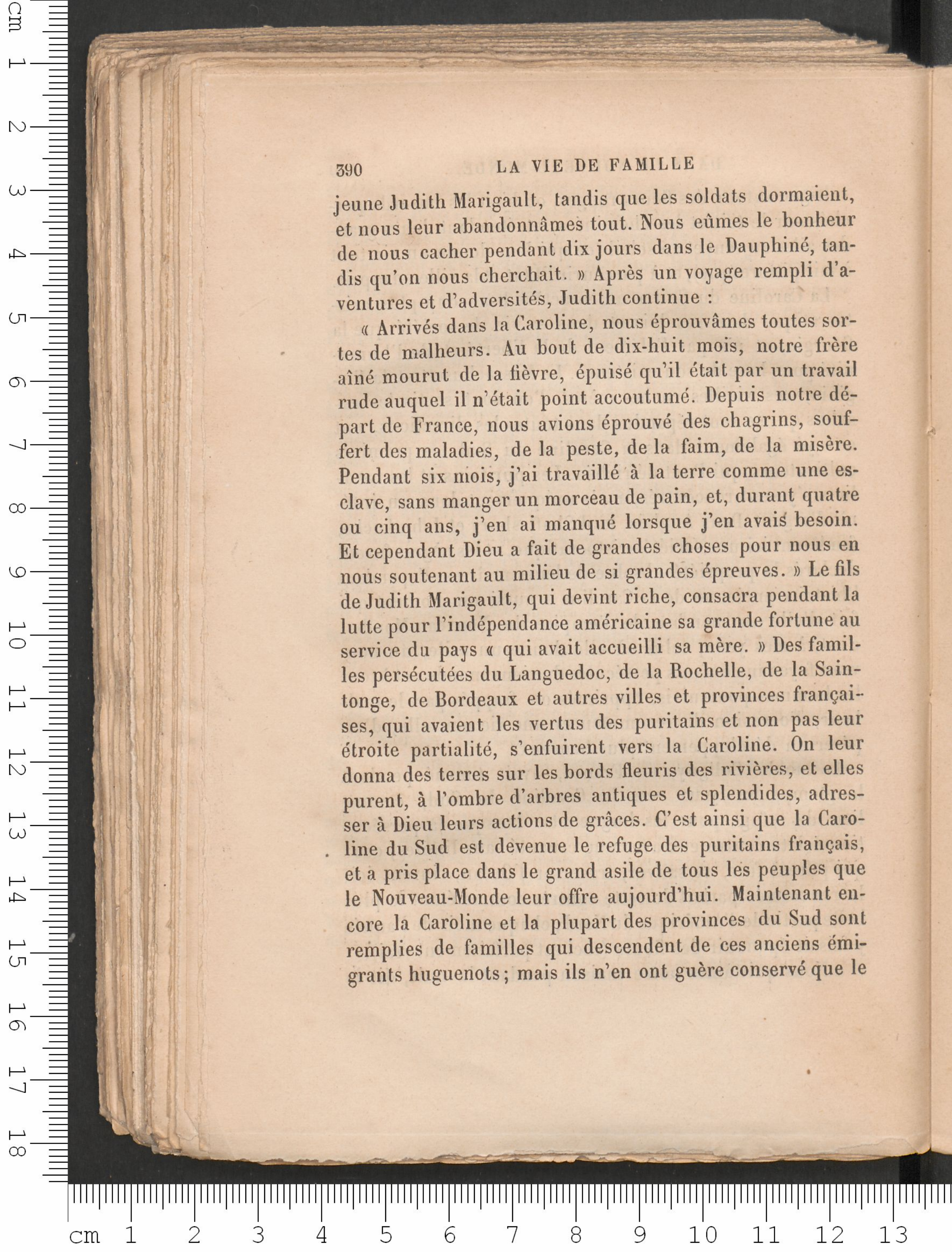
(*Note de l'Auteur.*)

voltiger autour des fleurs rouges, ou bien les busards perchés sur le toit et les cheminées, et étendant leurs grandes ailes au vent et au soleil (ce qui leur donne un air tout à fait pittoresque), et à parcourir l'État et la ville en esprit.

La Caroline du Sud a un caractère beaucoup plus aristocratique dans ses lois et dans sa vie de société que la Géorgie, et n'a pas l'élément de la liberté et de l'humanité pour base de son existence. Le Massachusett et la Virginie, ces vieilles ruches mères d'où sont sortis les essaims qui se sont répandus dans toutes les directions, ont envoyé également dans la Caroline du Sud les premiers cultivateurs qui l'ont défrichée. Les puritains et les cavaliers s'y sont rencontrés, mais uniquement dans un intérêt d'argent. Deux Anglais, lord Shaftesbury et John Locke, fondèrent ici une société aristocratique, et les nègres furent déclarés la propriété absolue de leurs maîtres. Cependant l'histoire ancienne de la Caroline a aussi un moment qui fait d'elle un membre de l'empire du Nouveau-Monde : c'est, à mes yeux, celui où elle donne un asile, un nouveau foyer aux enfants persécutés du vieux monde : et à tous les hommes poursuivis, opprimés ou frappés par le malheur, l'occasion de recommencer une vie nouvelle, d'espérer un développement plus heureux.

Le noble Coligny, en France, avait tourné pendant longtemps les yeux vers la Caroline du Sud, comme lieu de refuge pour les huguenots. Lorsque la persécution éclata contre eux avec une cruauté sans limites, ceux qui purent fuir, se sauver, traverser l'Océan, vinrent ici; la renommée parlait de cette contrée comme étant la plus belle partie de l'Amérique du Nord; chaque mois de l'année y faisait épanouir des fleurs (ceci est parfaitement vrai).

« Nous quittâmes notre maison pendant la nuit, dit la



jeune Judith Marigault, tandis que les soldats dormaient, et nous leur abandonnâmes tout. Nous eûmes le bonheur de nous cacher pendant dix jours dans le Dauphiné, tandis qu'on nous cherchait. » Après un voyage rempli d'aventures et d'adversités, Judith continue :

« Arrivés dans la Caroline, nous éprouvâmes toutes sortes de malheurs. Au bout de dix-huit mois, notre frère aîné mourut de la fièvre, épuisé qu'il était par un travail rude auquel il n'était point accoutumé. Depuis notre départ de France, nous avions éprouvé des chagrins, souffert des maladies, de la peste, de la faim, de la misère. Pendant six mois, j'ai travaillé à la terre comme une esclave, sans manger un morceau de pain, et, durant quatre ou cinq ans, j'en ai manqué lorsque j'en avais besoin. Et cependant Dieu a fait de grandes choses pour nous en nous soutenant au milieu de si grandes épreuves. » Le fils de Judith Marigault, qui devint riche, consacra pendant la lutte pour l'indépendance américaine sa grande fortune au service du pays « qui avait accueilli sa mère. » Des familles persécutées du Languedoc, de la Rochelle, de la Saintonge, de Bordeaux et autres villes et provinces françaises, qui avaient les vertus des puritains et non pas leur étroite partialité, s'enfuirent vers la Caroline. On leur donna des terres sur les bords fleuris des rivières, et elles purent, à l'ombre d'arbres antiques et splendides, adresser à Dieu leurs actions de grâces. C'est ainsi que la Caroline du Sud est devenue le refuge des puritains français, et a pris place dans le grand asile de tous les peuples que le Nouveau-Monde leur offre aujourd'hui. Maintenant encore la Caroline et la plupart des provinces du Sud sont remplies de familles qui descendent de ces anciens émigrants huguenots; mais ils n'en ont guère conservé que le

nom. La langue, les usages, les souvenirs, ont été effacés par l'influence de la souche législative qui a donné le ton au Nouveau-Monde. Cependant on retrouve encore quelque chose des manières et de l'esprit français dans la vie et le caractère des habitants du Sud.

Le ton et les rapports de société de la Caroline sont toujours aristocratiques d'une manière que j'approuve peu, malgré mon affection pour certaines personnes de ce pays. Ce que l'aristocratie d'ici a de commun avec toutes celles du monde actuel, c'est que les vertus aristocratiques, la *grandezza*, n'y existent presque plus. Les prétentions seules sont restées. Les anciens planteurs riches et magnifiques ne le sont plus. La richesse, la puissance, l'hospitalité, exercée avec grandeur, tout s'est amoindri. Les chaînes de l'esclavage compriment toujours davantage les États du Sud, tandis que ceux du Nord grandissent rapidement en prospérité et en population. L'émigration actuelle commence cependant à pénétrer aussi dans les États du Sud, avec son industrie et ses manufactures, plus en Géorgie que dans la Caroline, où cependant un homme de la Nouvelle-Angleterre, M. Gregg, vient de fonder une filature de coton comme celle de Lowell, mais mieux disposée, quant aux jardins à l'usage des ouvriers de la fabrique.

Il y a des individualités remarquables dans les États du Sud, mais pas de peuple uni et travaillant à s'élever. Un sentiment amer fermente dans beaucoup d'esprits, même généreux, contre le Nord despotique et injuste, c'est-à-dire contre le parti du Nord, qui est contraire au Sud, — contre les ultra abolitionistes et leurs actes. C'est seulement quand je les oppose au parti exagéré de l'esclavage que je suis de leur bord. Pourquoi le Sud, le Sud éclairé, ne fermerait-il pas la bouche au blâme juste et injuste

d'une manière grande et noble, en prenant lui-même cette question en main, en faisant des lois, une loi du moins pour amener l'émancipation graduelle?

J'avoue qu'à mes yeux les États du Sud perdront une grande partie de leur charme, de leur originalité, en perdant leur population noire. Les bananes, les nègres et les chants des nègres, c'est ce que j'ai trouvé de plus vivifiant pour l'esprit dans les États-Unis. Quiconque dans la vieille ou dans la Nouvelle-Angleterre est tourmenté par le spleen ou la dyspepsie, par la trop grande tension d'esprit ou des nerfs, fera bien de m'écouter quand je lui dirai : « Allez au Sud, mangez des bananes, regardez les nègres, écoutez leurs chants! cela vous guérira. » Si l'on y joint la forêt primitive avec ses fleurs et ses parfums, et les rivières rouges... Mais les nègres, avant tout, ils sont la vie et la bonne humeur du Sud.

Plus je les vois, plus j'étudie leurs gestes, leur caractère, leur manière de parler, leur manière d'être, plus il est évident pour moi qu'ils forment une race à part dans la grande famille humaine, qu'ils sont destinés à représenter une physionomie particulière, une forme différente du vieux type de l'homme, et cette physionomie, c'est leur esprit d'enfant.

Madame Howland m'a conduite hier au soir dans un endroit de la ville où les nègres, venus pendant le jour des plantations à Charleston pour vendre leurs petits ouvrages (paniers, nattes tressées, etc.), et les produits de leurs jardins, démarrent du rivage pour s'en retourner. Ils revenaient à leurs bateaux avec des paquets noués à la main, des cruches sur la tête, et toute espèce d'ustensiles remplis des provisions qu'ils avaient achetées en remplacement des objets vendus; les principaux articles étaient du

pain blanc et de la mélasse. Deux barques étaient déjà remplies de monde, de paniers, de cruches : tout cela s'était fait en babillant et riant joyeusement; mais on attendait encore du monde, et j'entendis appeler Adam, Aaron, Sally et Méhala, Lucy, Abraham, Sarah! Nous causâmes avec les nègres qui étaient encore sur la rive, et leur demandâmes à qui ils appartenaient, s'ils étaient bien. Deux d'entre eux ne pouvaient tarir sur l'éloge de leurs maîtres, et nous racontèrent tout ce qu'ils en recevaient; en revanche, ils dirent du mal d'un planteur du voisinage. « Je crois que vous vous permettez des propos sur mon maître, » dit un jeune nègre avec un peu d'irritation et s'approchant avec un geste menaçant, qui fit sur-le-champ changer de ton aux autres. « Non, assurément, nous n'avons rien dit, sinon que nos maîtres... » Mais ils furent interrompus par le chevalier du planteur en question; il assura que son maître n'était pas plus mauvais que le leur, etc., etc. On entendit appeler dans ce moment à grands cris Sally, Nelly, Adam, Abraham, Aaron! On les vit tous paraître avec je ne sais combien de fils et de filles d'Adam, de couleur, accourant, descendant avec des cruches, des corbeilles, des bouteilles, sur le rivage, et de là se jetant dans les bateaux en criant, parlant, riant à haute voix. Il m'est impossible de dire comment le tout entra dans les bateaux, hommes, femmes, mélasse, paniers, cruches, sans ordre ni façon, sans rime ni raison dont je pusse me rendre compte. Je ne faisais que les regarder tout ébahie. On aurait dit une masse confuse de bras et de jambes, de têtes formant une mêlée noire; mais elle était joyeuse, tout se passa avec bonhomie, et l'on partit de même. Cette masse noire se calma, et les bateaux quittèrent le bord; on vogua un peu en zigzag dans le ca-

nal; on entendit des causeries et des éclats de rire d'un bateau à l'autre; des dents blanches brillèrent dans l'obscurité. Mais, lorsqu'ils furent plus avancés sur la rivière, les rames frappèrent des coups réguliers dans ces eaux éclatantes comme un miroir; alors commença le chant : la confusion du chaos fut remplacée par la plus belle harmonie.

Un trait particulier de ces enfants de la nature, c'est leur esprit aristocratique; j'ai toujours considéré les enfants de la nature comme des aristocrates innés. Les nègres se pavanent d'appartenir à des maîtres riches, et regardent le mariage avec le serviteur d'un maître moins riche comme une grande mésalliance. Ils tiennent à la richesse de leurs maîtres comme un comte autrichien à ses quartiers.

Ce qui s'oppose le plus à l'émancipation des noirs comme peuple et en masse, c'est leur manque de nationalité, d'unité. Ils ont l'esprit de famille, de parenté (et peut-être de tribu là où celle-ci existe encore en Afrique); mais ils n'ont pas de souvenirs communs et aucune tendance comme peuple; les tribus et les petits royaumes de l'Afrique le prouvent également. Croire que les esclaves libérés de l'Amérique pourront perpétuer au delà des mers à Libéria la civilisation républicaine américaine, c'est, je crois, une erreur; ils semblent faits pour les petites sociétés monarchiques. Ils possèdent au plus haut degré le sentiment religieux, seraient faciles à gouverner, et aimeront à l'être par une personne supérieure de sa nature. C'est pourquoi je vois l'idéal de la vie comme peuple, pour les nègres, dans les petites sociétés ennoblies par le christianisme, régularisées autour d'un chef prêtre ou roi, ou l'un et l'autre à la fois.

La population esclave du Sud grandit journellement

sous le rapport du nombre, et des lumières par l'influence des noirs et des mulâtres affranchis, dont le nombre s'accroît également, et qui participent au droit qu'ont les blancs de recevoir de l'éducation. En un mot, la race noire est de toute manière en croissance dans les États du Sud. Puisse la race blanche comprendre qu'elle doit faire de même ! Ce serait chose facile si les femmes voulaient s'éveiller. Hélas ! la plupart dorment ici, dorment sur de moelleux coussins, éventées par des esclaves hommes et femmes. Il y a longtemps qu'on leur dit d'écouter « la petite voix ; » il est temps qu'elles écoutent la grande, la voix de Dieu qui passe sur la terre et fait tressaillir tous les peuples jusqu'au fond de l'âme. En vérité, l'heure est venue !

Quant aux propriétaires d'esclaves, je les divise en trois classes : les adorateurs de Mammon, les patriarches, et les héros ou hommes d'avenir. Les premiers ne regardent les esclaves que du point de vue du gain, s'en servent et en abusent suivant leur vouloir. Les seconds connaissent la responsabilité de leur position, ne croient pas devoir renoncer à un bien qu'ils ont hérité de leurs pères : c'est peut-être tout ce qu'ils possèdent ; mais ils se considèrent comme rigoureusement obligés de soigner leurs serviteurs, de leur rendre la vie aussi heureuse que possible par l'enseignement du christianisme, et en leur laissant autant de liberté et de plaisir innocent qu'ils le peuvent. La troisième classe, et la plus noble, veille au bien-être des esclaves, le regard fixé sur leur émancipation, et c'est pourquoi ils agissent par l'éducation et une assistance pratique. Ils font avancer peuple et pays sur la route de la civilisation. Même à la Caroline, on m'a parlé de quelques personnes de cette classe et tout récemment de femmes riches qui

ont émancipé leurs esclaves. La loi rend ceci difficile; mais, dans la Caroline également, la conscience publique commence à dépasser la loi; les magistrats eux-mêmes y prêtent la main. En général, il n'est personne pour qui j'aie une plus grande estime et à qui je porte un plus grand *intérêt*, — vu la difficulté de sa position, — qu'à un bon et consciencieux propriétaire d'esclaves.

Mais j'en reste là; l'institution de l'esclavage ravale les blancs encore plus que les noirs, et agit d'une manière nuisible sur leur développement, sur le sentiment du juste, et principalement sur l'éducation des enfants, en ne comprimant pas, chose si nécessaire dans les jeunes années, leur caractère naturellement violent. La moralité privée, comme la moralité publique, en souffre.

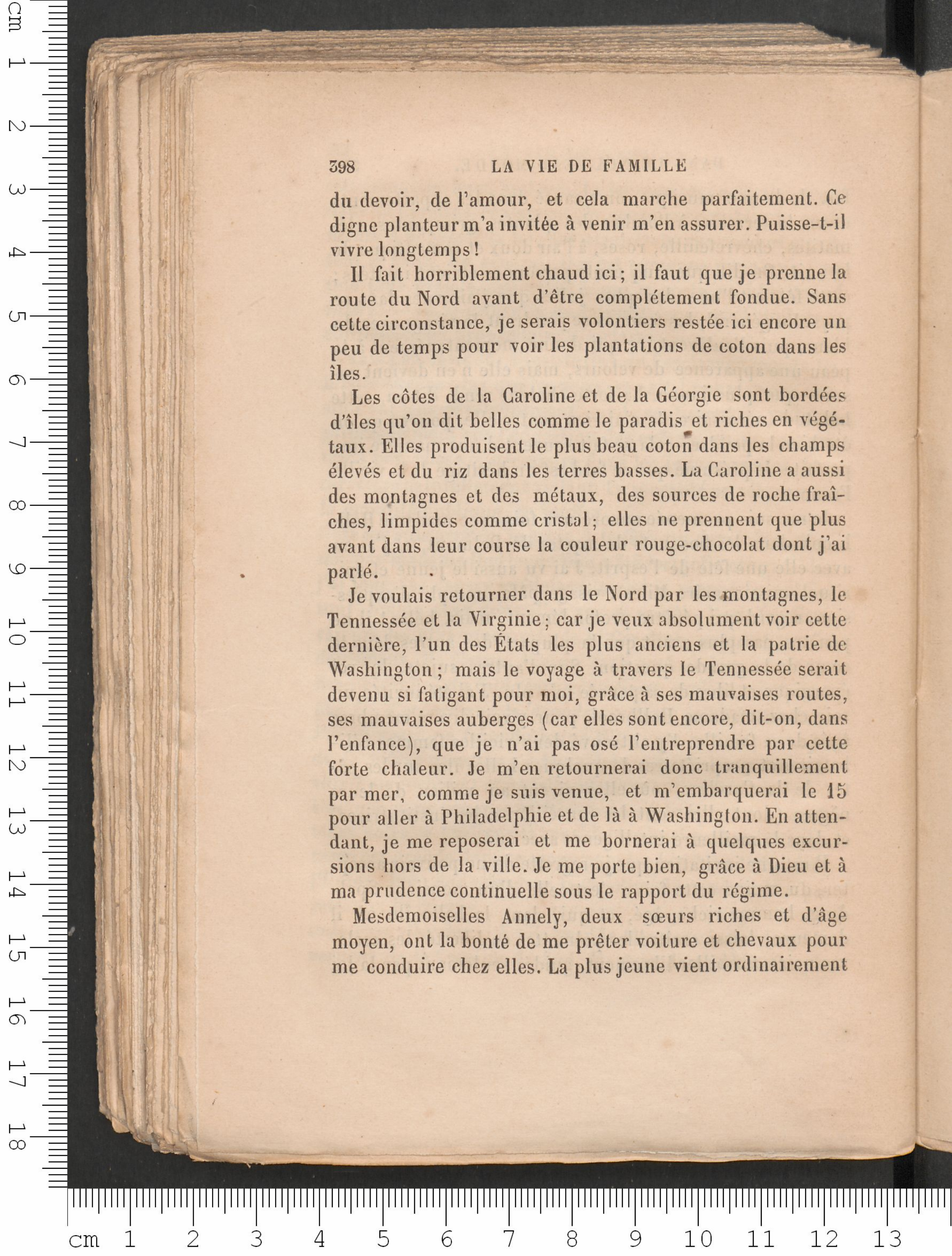
Je me suis arrêtée, je crois, à la fête qui devait être donnée par madame Howland. Elle a été fort jolie et agréable; j'ai joué des danses suédoises; on a bu, mangé, causé, — tout comme chez nous. J'ai vu, ce soir-là, l'un des littérateurs les plus renommés de la Caroline, poëte et auteur de romans, M. Simms. Il aime avec enthousiasme les scènes naturelles du Sud; cela m'a réjoui; mais nous n'avons pas été d'accord sur la *grande question;* je m'y attendais. J'ai vu aussi un frère du jeune Miles, qui m'a dit, au sujet de la même question : « Le monde est contre nous, ses voix l'emporteront et nous condamneront sans avoir égard à ce que nous sommes et faisons en réalité pour nos serviteurs noirs. » Les esprits sont fortement tendus, l'amertume est grande dans ce moment entre le Sud et le Nord de l'Union. Bien des voix dans la Caroline demandent la séparation et la guerre.

Je suis allée aussi à une grande fête donnée par le gouverneur de la Caroline du Sud, M. et madame Akin. On y a

fait de bonne musique, on a causé dans les appartements et sur la terrasse, à l'ombre des plantes grimpantes, clématites, chèvrefeuille, roses, à l'air doux et romantique de la nuit. On dit que cinq cents personnes étaient invitées; cette fête est l'une des plus jolies que j'aie vues dans ce pays. En général, les femmes se poudrent le visage avec du blanc, puis l'enlèvent, ce qui donne momentanément à la peau une apparence de velours, mais elle n'en devient ensuite que plus jaune. La forte chaleur rend, dit-on, cette habitude nécessaire. Je n'ai rien contre elle, pourvu qu'on ôte bien la poudre; cela se fait souvent d'une manière imparfaite. Je présume que ce fard est un héritage de la vieille France.

Je me suis promenée encore une fois avec madame Hollbrook dans les bosquets de myrtes de Belmont, et j'ai eu avec elle une fête de l'esprit. J'ai vu aussi le jeune et spirituel missionnaire Miles : visage pâle, rempli d'expression, regard qui pénètre profondément; mais, hélas ! il ne pénètre pas plus avant que la plupart des autres dans le cœur de la grande question. Sur d'autres sujets, le vol énergique et libre de sa pensée m'a plu. J'ai été invitée un soir chez madame Hollbrook pour y voir divers membres âgés de sa famille. J'y ai trouvé deux vieilles femmes célibataires et propriétaires de quelques belles îles sur les côtes de la Caroline, où elles vivent au milieu de leurs nègres (dont elles sont les conseillères, les institutrices) et dans la meilleure intelligence avec eux.

Il est une invitation que je regrette de ne pouvoir accepter, du moins cette fois : c'est celle d'un monsieur Spalding, homme riche, âgé, et qui, dans la belle île où il demeure, laisse croître les palmettes en liberté, les esclaves noirs travailler librement, guidés seulement par la loi



du devoir, de l'amour, et cela marche parfaitement. Ce digne planteur m'a invitée à venir m'en assurer. Puisse-t-il vivre longtemps!

Il fait horriblement chaud ici; il faut que je prenne la route du Nord avant d'être complétement fondue. Sans cette circonstance, je serais volontiers restée ici encore un peu de temps pour voir les plantations de coton dans les îles.

Les côtes de la Caroline et de la Géorgie sont bordées d'îles qu'on dit belles comme le paradis et riches en végétaux. Elles produisent le plus beau coton dans les champs élevés et du riz dans les terres basses. La Caroline a aussi des montagnes et des métaux, des sources de roche fraîches, limpides comme cristal; elles ne prennent que plus avant dans leur course la couleur rouge-chocolat dont j'ai parlé.

Je voulais retourner dans le Nord par les montagnes, le Tennessée et la Virginie; car je veux absolument voir cette dernière, l'un des États les plus anciens et la patrie de Washington; mais le voyage à travers le Tennessée serait devenu si fatigant pour moi, grâce à ses mauvaises routes, ses mauvaises auberges (car elles sont encore, dit-on, dans l'enfance), que je n'ai pas osé l'entreprendre par cette forte chaleur. Je m'en retournerai donc tranquillement par mer, comme je suis venue, et m'embarquerai le 15 pour aller à Philadelphie et de là à Washington. En attendant, je me reposerai et me bornerai à quelques excursions hors de la ville. Je me porte bien, grâce à Dieu et à ma prudence continuelle sous le rapport du régime.

Mesdemoiselles Annely, deux sœurs riches et d'âge moyen, ont la bonté de me prêter voiture et chevaux pour me conduire chez elles. La plus jeune vient ordinairement

avec eux. Cocher et chevaux sont de vieux serviteurs de confiance; nous sommes obligées d'aller comme ils l'entendent, c'est-à-dire lentement. L'un de ces matins, la conversation suivante a eu lieu entre l'esclave et sa maîtresse. *Elle.* « Mon cher Richard, ne nous conduis pas par telle rue, elle est longue et poudreuse, nous n'arriverons pas. Entends-tu, Richard? — *Lui.* Je veux prendre ce chemin, mame. — *Elle.* Ah! mon cher Richard, ne peux-tu pas en prendre un autre? par exemple la rue de... — *Lui.* Non, mame, j'ai quelque chose à faire dans la rue de... — *Elle.* Hélas! ne pouvons-nous pas éviter de passer par là? — *Lui.* Non, mame, j'ai besoin par là. » Et malgré des prières renouvelées un peu après, nous fûmes obligées de suivre la route que l'entêté Richard avait décidé. Ces vieux serviteurs de confiance sont plus têtus que les nôtres; mais il y a quelque chose de si bon, de si chaudement cordial dans leurs yeux : ils veulent le bien de la famille.

M. William Howland est de retour; ses manières sont parfaites. C'est évidemment un père de famille bon, aimé, et qui paraît jouir du bonheur de passer quelque temps en paix au milieu des siens. Les enfants dansent le soir avec encore plus d'entrain qu'auparavant, depuis que Justine est à la maison et danse avec eux.

J'ai assisté chez M. Gilman à un service du soir pour les nègres, dans une salle que le digne prêtre leur avait ouverte. Le premier prédicateur, qui était un vieux nègre, fut obligé de céder la place à un autre, tellement animé, disait-il, par la puissance de la parole, qu'il lui était impossible de se taire. Il donna carrière à son éloquence pendant un bon moment, mais en répétant toujours la même chose. Ces prédicateurs nègres étaient bien inférieurs à ceux que j'avais entendus à Savannah. Celui-ci finit par in-

viter l'une des sœurs à prier. Une femme âgée, maladive, ne tarda point à prier à haute voix, et prononça une action de grâces évidemment fervente pour la consolation que donne l'Évangile du Christ, et ce qu'elle disait sur la force qu'il lui avait donnée durant ses longues souffrances était véritablement touchant. Mais la prière fut trop longue, elle tournait dans le même cercle, et chaque soupir était accompagné de l'abaissement du poing sur le banc. Aussi, quand elle eut fini et qu'une autre sœur fut invitée à prier, l'orateur ajouta : « Que ce soit court, s'il vous plaît. » Cette nouvelle prière fut encore plus longue que la précédente, avec force répétitions et coups de poing sur le banc. La troisième sœur invitée à prier reçut cet avertissement laconique, mais décidé : « Qu'elle soit courte ! » Et lorsqu'elle s'égara sur la route des autres, le prédicateur, pressé de parler, l'interrompit sans cérémonie. C'est seulement pendant les chants, et celui que l'un des nègres avait composé (on chantait en canons, et le nom de Jérusalem y était souvent répété), que la réunion s'anima. C'était plaisir d'entendre ces nègres chanter de toute leur âme et de leurs corps aussi, car ceux-ci se balançaient, les têtes faisaient des signes, les pieds frappaient le plancher, les genoux, les coudes, les mains remuaient en mesure, suivant le ton et les paroles qu'ils chantaient, et avec un ravissement visible. Il faut voir les nègres chanter si l'on veut comprendre leur vie. J'ai vu leurs imitateurs, les soi-disant « chanteurs noirs, » qui courent le pays peints en nègres et chantant à la manière des noirs, avec les mêmes gestes, dit-on. Mais il n'y a rien de plus profondément différent ; car la partie essentielle de la ressemblance leur manque, c'est-à-dire la *vie*.

L'un de mes plaisirs ici, c'est de causer avec un vieux

noir appelé Roméo ; il habite une petite maison dans un jardin près de la demeure de M. Howland, le soigne ou plutôt le bouleverse à son gré. C'est le vieillard le plus gai et le meilleur enfant que l'on puisse se figurer ; il a une bonne dose d'esprit naturel. Il a été enlevé de l'Afrique dans la force de l'âge et raconte avec une délicieuse naïveté des histoires sur sa patrie. Je lui ai demandé un jour ce qu'on pensait dans son pays sur la vie après la mort. Il répondit que « les bons allaient rejoindre le Dieu du ciel qui les avait créés. — Et les méchants ? dis-je. — Ils passent dans le vent, » et Roméo souffla autour de lui dans toutes les directions. Je lui fis chanter une chanson funèbre éthiopienne : c'était monotone et sur trois semi-tons ; puis une chanson d'amour africaine : — elle paraissait assez grossière et nullement ravissante. J'ai dessiné le portrait de ce vieillard dans mon album pour te l'apporter ; mais il riait tellement, était si confus de ce que je le peignais, qu'il m'a été difficile de me rendre compte de sa figure. Je l'ai représenté avec le costume ordinaire des esclaves : vêtements gris et bonnet de laine tricoté.

Ma rencontre avec le peuple nègre et la forêt primitive m'a impressionnée d'une manière toute spéciale, et mon regard a été agrandi par la richesse des formes dont le Créateur se sert pour exprimer sa vie. La terre me semble un grand symbole, un poëme dans lequel les différentes espèces d'hommes, de plantes, d'animaux, l'eau, les continents, forment des groupes de chants et de pensées, dans lesquels nous devons étudier le style du grand maître, son idée, son intention, son système. Mon esprit déploie ses ailes et plane — seulement en imagination, hélas ! au-dessus des déserts et des paradis de l'Afrique, des contrées glaciales de la Sibérie, du magnifique pays des Indous, enfin

au-dessus de tous les lieux où les hommes bâtissent, où les animaux respirent, où les végétaux s'élancent vers la lumière; et je cherche involontairement à grouper et à réunir ces diverses formes pour en faire des constellations harmonieuses gravitant autour d'un soleil central qui les éclaire toutes. Mais ce ne sont encore que des pressentiments de mon âme, et j'apprendrai peut-être à les expliquer dans ma patrie.

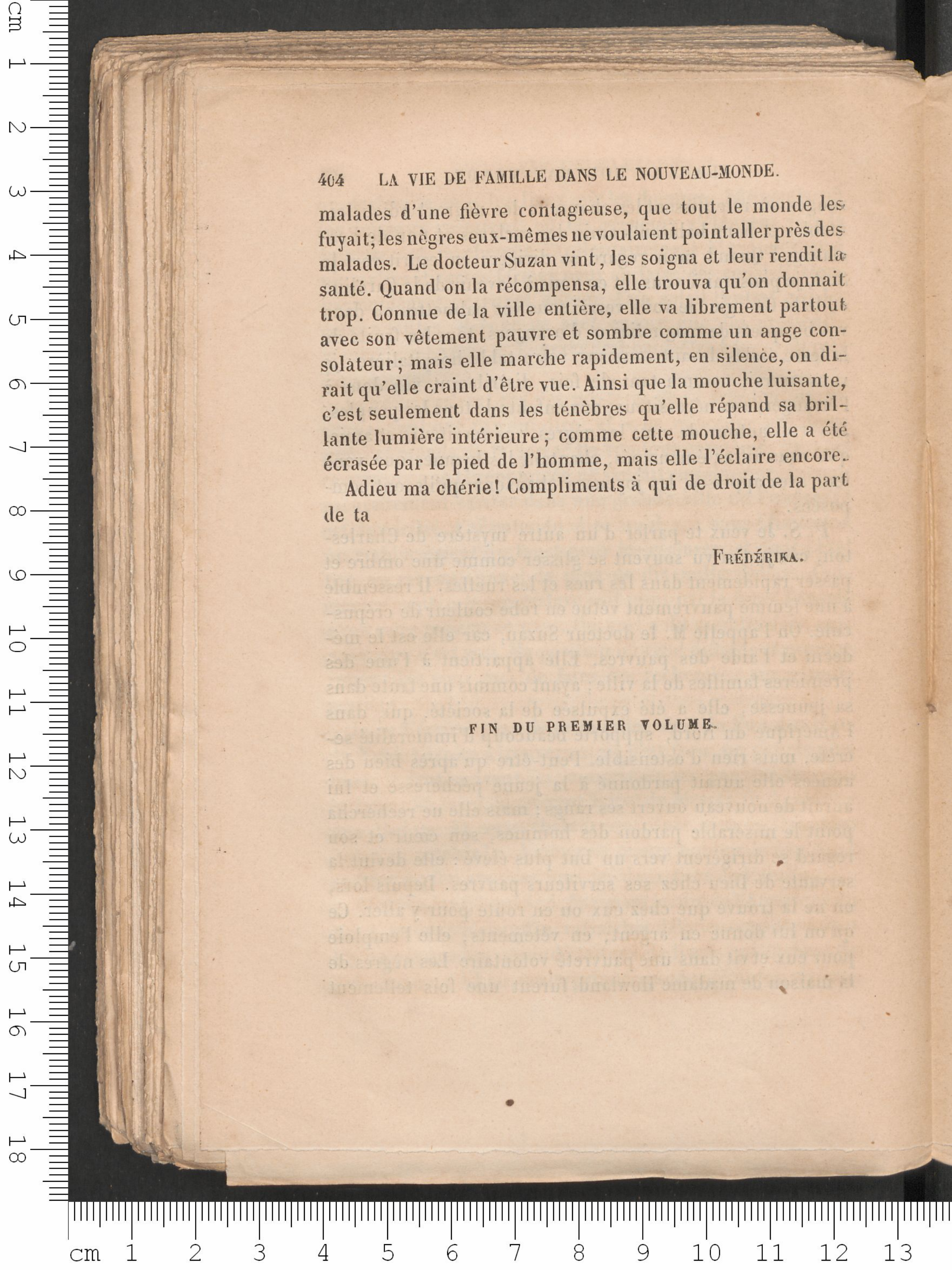
Je ne te parlerai pas des mystères de Charleston, ne les connaissant que par ouï-dire, et je ne m'occupe pas de ce que j'apprends de la sorte. De sombres mystères, et plus nombreux que la renommée ne saurait en colporter, doivent naturellement exister dans une grande ville où l'esclavage est domicilié. J'ai entendu dire qu'il y a dans Charleston un établissement du fouet pour les esclaves, et dont l'État tire un revenu annuel de plus de dix mille dollars. Quiconque veut que son esclave soit puni par le fouet l'envoie dans cette maison et paye. On me l'a dit maintes fois, et je crois que c'est vrai. Ma position ici rend difficile et presque impossible pour moi de faire des recherches sur pareille matière.

Je ne t'écrirai plus de cette ville, mais de l'un des États du Nord. J'aspire à trouver un air plus frais, un peuple plus libre. Il faut souvent ici comprimer ses pensées les plus intimes, se taire, si on veut éviter de blesser ou d'entamer une dispute. Et cette chaleur qui dure sans interruption jusqu'en octobre!... J'aimerais mieux habiter le cap Nord et faire du feu avec des pins les deux tiers de l'année.

Et cependant, beau Sud, florissant jardin de l'Amérique du Nord, tu m'as réchauffée, rafraîchie délicieusement. Adieu à tes terrasses couvertes de festons de lianes qui cachent de pâles beautés! Adieu, forêts primitives odoriférantes, rivières

rouges où retentissent les chansons des nègres! Adieu, aimables et bons habitants amis des esclaves et non de l'esclavage! Quand mon regard se dirigera en esprit vers le Sud, je penserai à vous, et en vous à l'avenir de la Caroline et de la Géorgie. Je vous verrai sous vos palmettes ou dans vos bosquets de magnolias et d'orangers, tous les fruits de la terre étalés devant vous sur votre table hospitalière; je vous verrai, comme tant de fois, distribuant vos dons à l'étranger, aux nécessiteux, aux enfants de tous les peuples. Je verrai autour de vous les nègres, vos serviteurs et amis, que vous aurez émancipés, chantant les hymnes que vous leur avez apprises, les joyeuses chansons qu'ils ont composées.

P. S. Je veux te parler d'un autre mystère de Charleston, car je l'ai vu souvent se glisser comme une ombre et passer rapidement dans les rues et les ruelles. Il ressemble à une femme pauvrement vêtue en robe couleur de crépuscule. On l'appelle M. le docteur Suzan, car elle est le médecin et l'aide des pauvres. Elle appartient à l'une des premières familles de la ville; ayant commis une faute dans sa jeunesse, elle a été expulsée de la société, qui, dans l'Amérique du Nord, supporte beaucoup d'immoralité secrète, mais rien d'ostensible. Peut-être qu'après bien des années elle aurait pardonné à la jeune pécheresse et lui aurait de nouveau ouvert ses rangs; mais elle ne rechercha point le misérable pardon des hommes, son cœur et son regard se dirigèrent vers un but plus élevé : elle devint la servante de Dieu chez ses serviteurs pauvres. Depuis lors, on ne la trouve que chez eux ou en route pour y aller. Ce qu'on lui donne en argent, en vêtements, elle l'emploie pour eux et vit dans une pauvreté volontaire. Les nègres de la maison de madame Howland furent une fois tellement



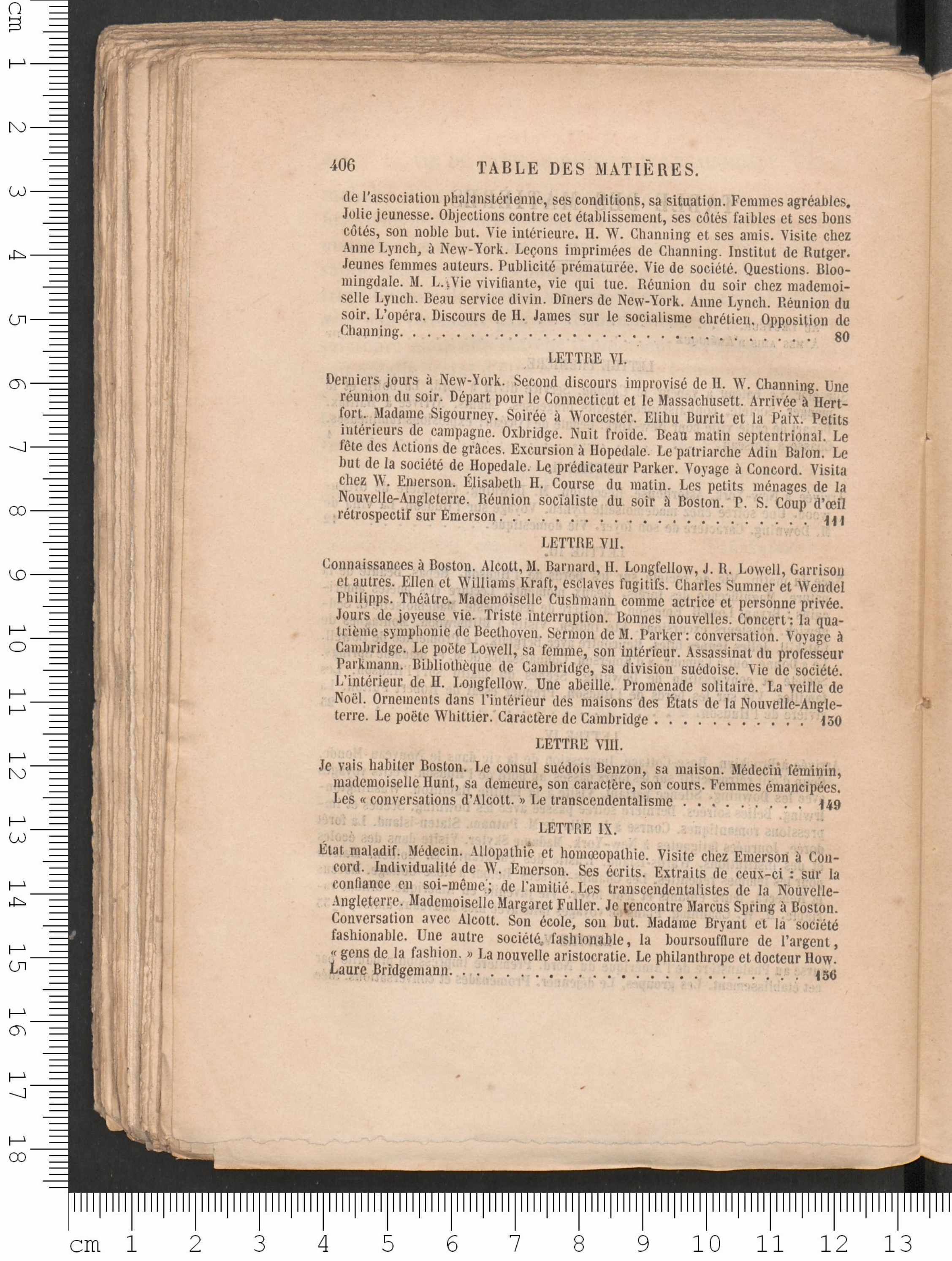
malades d'une fièvre contagieuse, que tout le monde les fuyait; les nègres eux-mêmes ne voulaient point aller près des malades. Le docteur Suzan vint, les soigna et leur rendit la santé. Quand on la récompensa, elle trouva qu'on donnait trop. Connue de la ville entière, elle va librement partout avec son vêtement pauvre et sombre comme un ange consolateur; mais elle marche rapidement, en silence, on dirait qu'elle craint d'être vue. Ainsi que la mouche luisante, c'est seulement dans les ténèbres qu'elle répand sa brillante lumière intérieure; comme cette mouche, elle a été écrasée par le pied de l'homme, mais elle l'éclaire encore.

Adieu ma chérie! Compliments à qui de droit de la part de ta

FRÉDÉRIKA.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES



LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

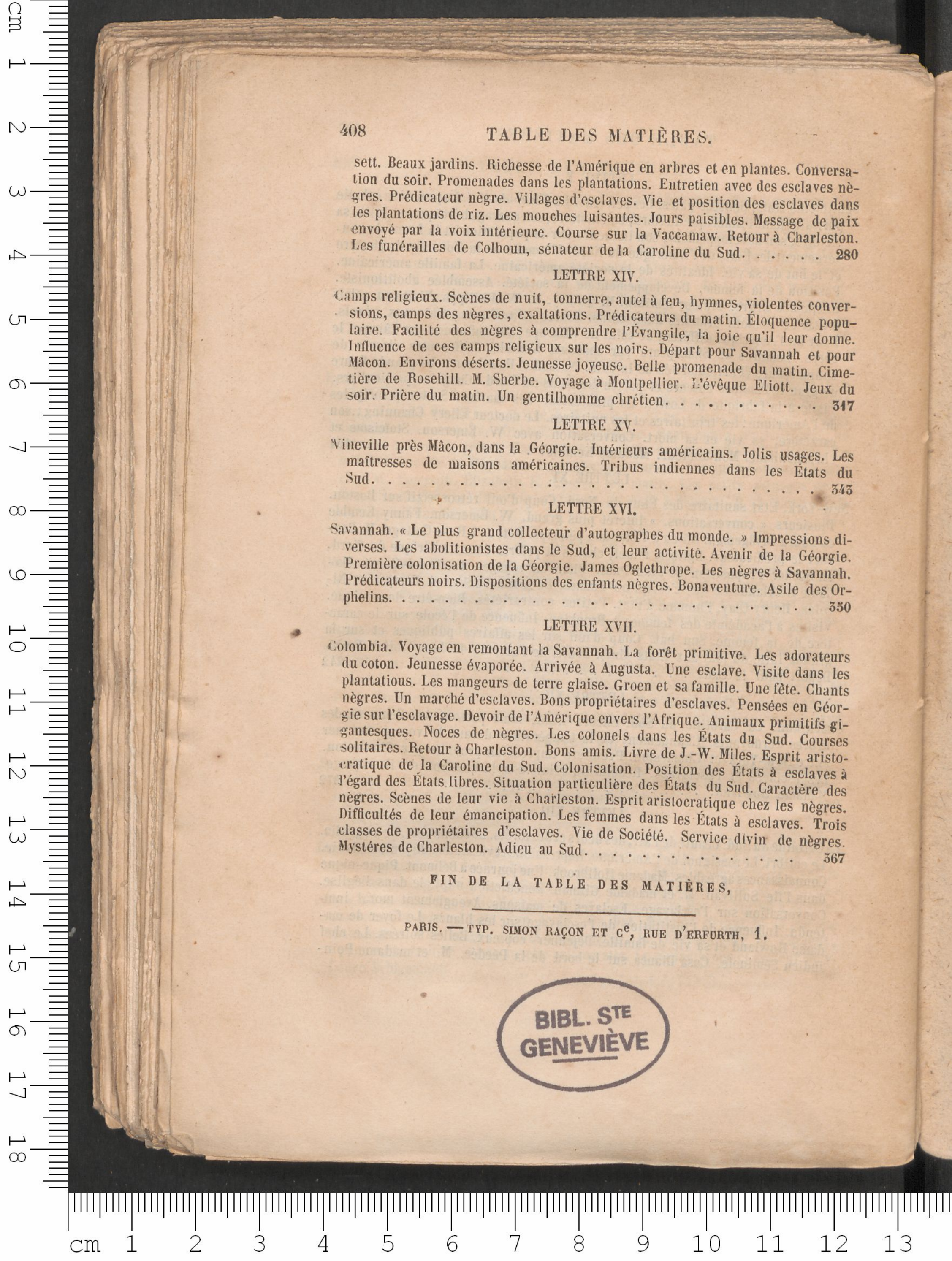
LETTRE XII.

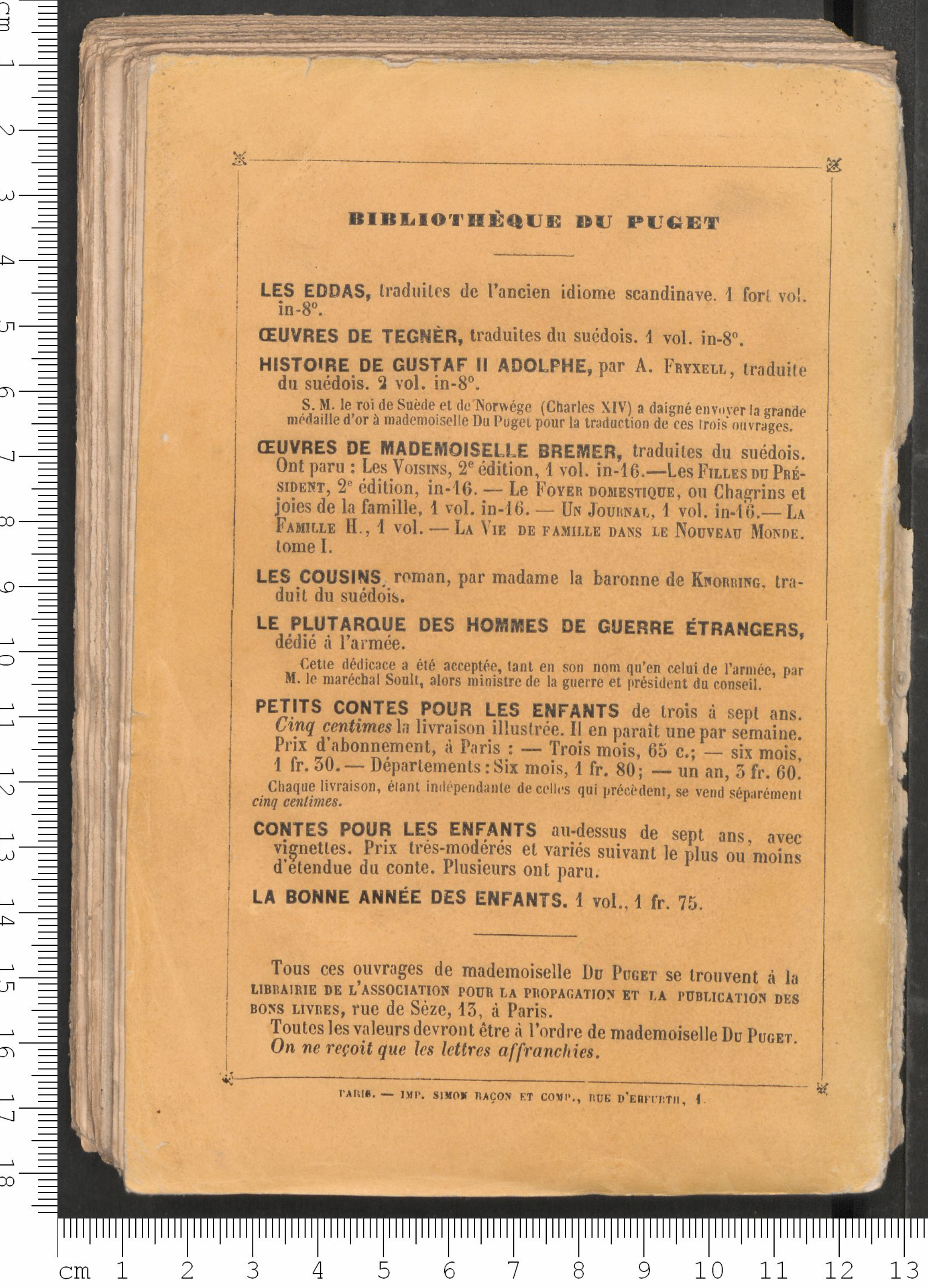
LETTRE XIII.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES,

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.





PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.